



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

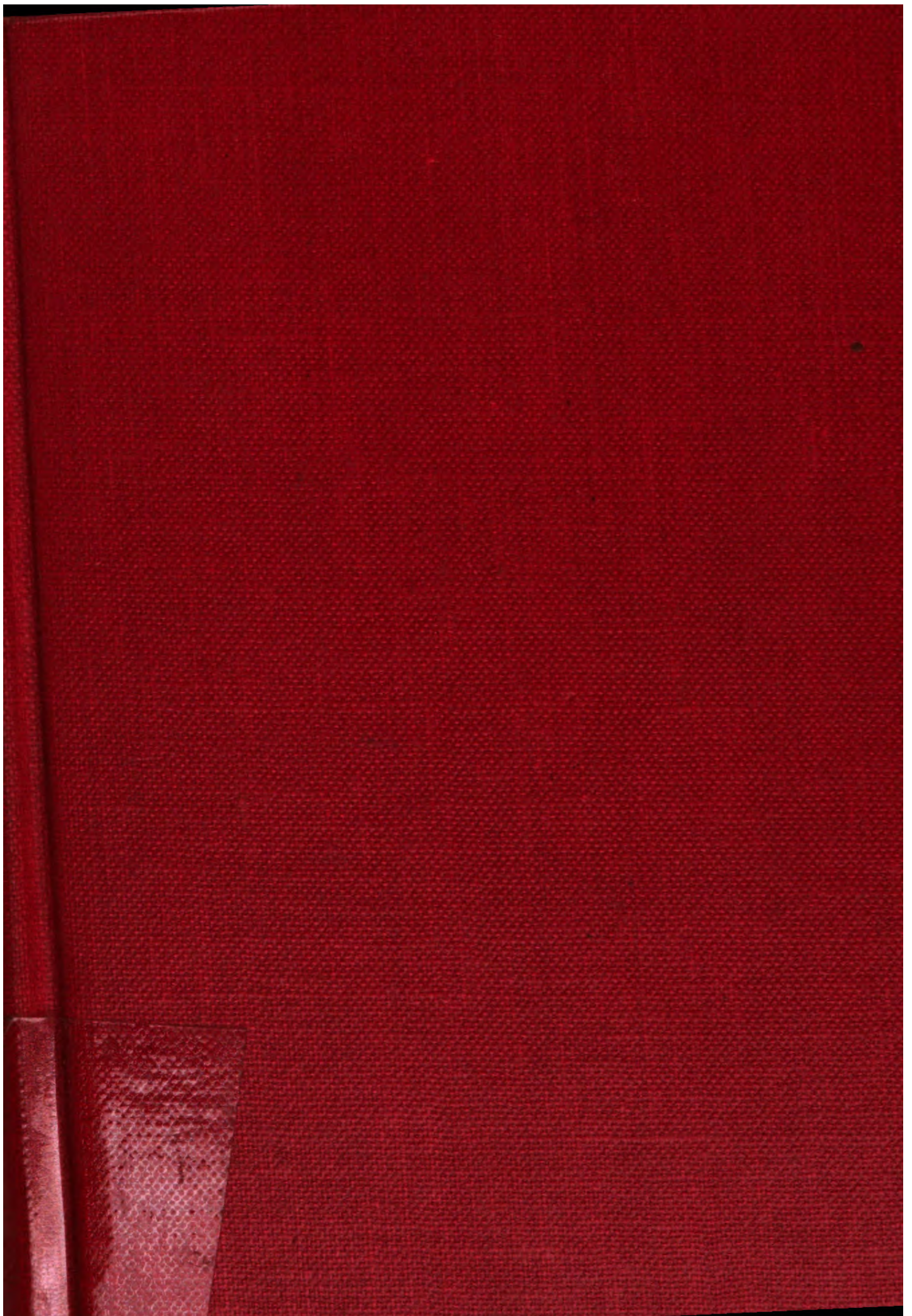
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



FZ.AUG4/5GEN/67.1

AUGIER, E.

Le gendre de M.Poirier

FZ.AUG4/5GEN/67.1

AUGIER, E.

Le gendre de M.Poirier  
(1867).

FZ. AUG 4

5 GEN

67.1

X.

1.

**MODERN LANGUAGES FACULTY LIBRARY  
TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY OF OXFORD**

**This book should be returned on or before the  
date last marked below.**

---

-0. AUG. 1985

-16. JUN. 1986

27. JUN. 1986



300038383S



**LE GENDRE**  
DE  
**M. POIRIER**  
**COMÉDIE**

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASSE,  
le 8 avril 1854, et reprise à la COMÉDIE-FRANÇAISE, par les comédiens ordinaires  
de l'Empereur, le 3 mai 1864.

LIBRAIRIES DE MICHEL LEVY FRÈRES. ÉDITEURS

DES MÊMES AUTEURS

Format grand in-18

ÉMILE AUGIER

- L'AVENTURIÈRE, comédie en quatre actes, en vers.  
UN BEAU MARIAGE, comédie en cinq actes, en prose.  
CEINTURE DORÉE, comédie en trois actes, en prose.  
LA CIGUË, comédie en deux actes, en vers.  
LA CONTAGION, comédie en cinq actes, en prose.  
DIANE, drame en cinq actes, en vers.  
LES EFFRONTÉS, comédie en cinq actes, en prose.  
LE FILS DE GIBOYER, comédie en cinq actes, en prose.  
GABRIELLE, comédie en cinq actes, en vers.  
L'HABIT VERT, proverbe en un acte, en prose.  
L'HOMME DE BIEN, comédie en trois actes, en vers.  
LA JEUNESSE, comédie en cinq actes, en vers.  
LES LIONNES PAUVRES, comédie en cinq actes, en prose.  
MAITRE GUÉRIN, comédie en cinq actes, en prose.  
LE MARIAGE D'OLYMPE, comédie en trois actes, en prose.  
LES MÉPRISES DE L'AMOUR, comédie en cinq actes, en vers.  
PHILIBERTE, comédie en trois actes, en vers.  
SAPHO, opéra en trois actes.

POÉSIES COMPLÈTES, 1 volume.

JULES SANDEAU

- CATHERINE. . . . . 1 volume.  
NOUVELLES. . . . . 1 —  
SACS ET PARCHEMINS. . . . . 1 —  
UN HÉRITAGE. . . . . 1 —  
LA MAISON DE PENARVAN. . . . . 1 —  
UN DÉBUT DANS LA MAGISTRATURE. . . . . 1 —  
OLIVIER. . . . . 1 —  
LE CHATEAU DE MONTSABREY. . . . . 1 —  
MADEMOISELLE DE LA SEIGLIÈRE, comédie en quatre actes.  
LA MAISON DE PENARVAN, comédie en quatre actes.

ÉMILE AUGIER ET JULES SANDEAU

- LA PIERRE DE TOUCHE, comédie en cinq actes, en prose.  
LA CHASSE AU ROMAN, comédie en trois actes, en prose.  
LE GENDRE DE M. POIRIER, comédie en quatre actes, en prose.

Imp. L. Toinon et C<sup>e</sup>, à Saint-Germain.

LE GENDRE  
DE  
**M. POIRIER**

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES, EN PROSE

PAR

ÉMILE AUGIER & JULES SANDEAU

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS  
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Tous droits réservés



## PERSONNAGES

	GYMNASE.	TH.-FRANÇAIS.
POIRIER. . . . .	MM. LESUEUR.	MM. PROVOST.
GASTON, marquis de Presles. . .	BERTON.	BRESSANT.
HECTOR, duc de Montmeyran. . .	DUPUIS.	LAFONTAINE.
VERDELET. . . . .	VILLARS.	BARRÉ.
ANTOINETTE. . . . .	Mme ROSE CHÉRI.	Mlle FAVART.
SALOMON,	MM. A. BLONDEL.	MM. CHÉRY.
CHAVASSUS,	BORDIER.	VERDELLET.
COGNE,	ANTOINE.	MONTET.
VATEL,	THIBAUT.	EUG. PROVOST.
LE PORTIER . . . . .	DOISY.	TRONCHET.
UN DOMESTIQUE. . . . .	LOUIS.	SEVESTE.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M. Poirier.

**LE GENDRE**  
**DE**  
**M. POIRIER**

---

**ACTE PREMIER**

Un salon très-riche. — Portes latérales, fenêtres au fond, donnant sur un jardin.  
Cheminée avec feu.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**UN DOMESTIQUE, LE DUC.**

**LE DOMESTIQUE.**

Je vous répète, brigadier, que monsieur le marquis ne peut pas vous recevoir ; il n'est pas encore levé.

**LE DUC.**

A neuf heures ! (A part.) Au fait, le soleil se lève tard pendant la lune de miel. (Haut.) A quelle heure déjeune-t-on ici ?

**LE DOMESTIQUE.**

A onze heures... Mais qu'est-ce que ça vous fait ?

**LE DUC.**

Vous mettrez un couvert de plus.

**LE DOMESTIQUE.**

Pour votre colonel ?

**LE DUC.**

Oui, pour mon colonel. C'est le journal d'aujourd'hui ?

**LE DOMESTIQUE.**

Oui, 15 février 1846.

LE DUC.

Donnez !

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas encore lu.

LE DUC.

Vous ne voulez pas me donner le journal ? Alors vous voyez bien que je ne peux pas attendre. Annoncez-moi.

LE DOMESTIQUE.

Qui, vous ?

LE DUC.

Le duc de Montmeyran.

LE DOMESTIQUE.

Farceur !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON.

Tiens, c'est toi ?... (ils s'embrassent.)

LE DOMESTIQUE, à part.

Fichtre... j'ai dit une bêtise...

LE DUC.

Cher Gaston !

GASTON.

Cher Hector ! parbleu ! je suis content de te voir !

LE DUC.

Et moi donc !

GASTON.

Tu ne pouvais arriver plus à propos !

LE DUC.

A propos ?

GASTON.

Je te conterai cela .. Mais, mon pauvre garçon, comme te voilà fait ! Qui reconnaîtrait, sous cette casaque, un des princes

de la jeunesse, l'exemple et le parfait modèle des enfants prodiges ?

LE DUC.

Après toi, mon bon. Nous nous sommes rangés tous les deux : toi, tu t'es marié ; moi, je me suis fait soldat, et quoi que tu penses de mon uniforme, j'aime mieux mon régiment que le tien.

GASTON, regardant l'uniforme du duc.

Bien obligé !

LE DUC.

Oui, regarde-la, cette casaque. C'est le seul habit où l'ennui ne soit pas entré avec moi. Et ce petit ornement que tu feins de ne pas voir... (Il montre ses galons.)

GASTON.

Un galon de laine.

LE DUC.

Que j'ai ramassé dans la plaine d'Isly, mon bon.

GASTON.

Et quand auras-tu l'étoile des braves ?

LE DUC.

Ah ! mon cher, ne plaisantons plus là-dessus : c'était bon autrefois ; aujourd'hui, la croix est ma seule ambition, et pour l'avoir je donnerais gaiement une pinte de mon sang.

GASTON.

Ah çà ! tu es donc un troupier fini ?

LE DUC.

Hé ! ma foi, oui ! j'aime mon métier. C'est le seul qui convienne à un gentilhomme ruiné, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir pris plus tôt. C'est amusant, vois-tu, cette existence active et aventureuse ; il n'y a pas jusqu'à la discipline qui n'ait son charme ; c'est sain, cela repose l'esprit d'avoir sa vie réglée d'avance, sans discussion possible et par conséquent sans irrésolution et sans regret. C'est de là que viennent l'insouciance et la gaieté. On sait ce qu'on doit faire, on le fait, et on est content.

GASTON.

A peu de frais.

LE DUC.

Et puis, mon cher, ces idées patriotiques dont nous nous moquions au café de Paris et que nous traitions de chauvinisme nous gonflent diablement le cœur en face de l'ennemi. Le premier coup de canon défonce les blagues et le drapeau n'est plus un chiffon au bout d'une perche, c'est la robe même de la patrie.

GASTON.

Soit ; mais ton enthousiasme pour un drapeau qui n'est pas le tien...

LE DUC.

Bah ! on n'en voit plus la couleur au milieu de la fumée de la poudre.

GASTON.

Enfin, tu es content, c'est l'essentiel. Es-tu à Paris pour longtemps ?

LE DUC.

Pour un mois, pas plus. Tu sais comment j'ai arrangé ma vie ?

GASTON.

Non, comment ?

LE DUC.

Je ne t'ai pas dit?... C'est très-ingénieux : avant de partir, j'ai placé chez un banquier les bribes de mon patrimoine. Cent mille francs environ, dont le revenu doit me procurer tous les ans trente jours de mon ancienne existence, en sorte que j'ai soixante mille livres de rente pendant un mois de l'année et six sous par jour pendant les onze autres. J'ai naturellement choisi le carnaval pour mes prodigalités : il a commencé hier, j'arrive aujourd'hui et ma première visite est pour toi.

GASTON.

Merci ! Ah ça ! je n'entends pas que tu loges ailleurs que chez moi.

LE DUC.

Oh ! je ne veux pas te donner d'embarras...

GASTON.

Tu ne m'en donneras aucun, il y a justement dans l'hôtel un petit pavillon, au fond du jardin.

LE DUC.

Tiens, franchement, ce n'est pas toi que je crains de gêner, c'est moi. Tu comprends... tu vis en famille... ta femme, ton beau-père...

GASTON.

Ah! oui, tu te figures, parce que j'ai épousé la fille d'un ancien marchand de draps, que ma maison est devenue le temple de l'ennui, que ma femme a apporté dans ses nippes une horde farouche de vertus bourgeoises, et qu'il ne reste plus qu'à écrire sur ma porte : Ci-gît Gaston, marquis de Presles! Détrompe-toi, je mène un train de prince, je fais courir, je joue un jeu d'enfer, j'achète des tableaux, j'ai le premier cuisinier de Paris, un drôle qui prétend descendre de Vatel et qui prend son art au grand sérieux ; je tiens table ouverte (entre parenthèses, tu dîneras demain avec tous nos amis et tu verras comment je traite) ; bref, le mariage n'a rien supprimé de mes habitudes, rien... que les créanciers.

LE DUC.

Ta femme, ton beau-père, te laissent ainsi la bride sur le cou?

GASTON.

Parfaitement. Ma femme est une petite pensionnaire, assez jolie, un peu gauche, un peu timide, encore tout ébaubie de sa métamorphose, et qui, j'en jurerais, passe son temps à regarder dans son miroir la marquise de Presles. Quant à M. Poirier, mon beau-père, il est digne de son nom. Modeste et nourrissant comme tous les arbres à fruit, il était né pour vivre en espalier. Toute son ambition était de fournir aux desserts d'un gentilhomme : ses vœux sont exaucés.

LE DUC.

Bah! il y a encore des bourgeois de cette pâte-là?

GASTON.

Pour te le peindre en un mot, c'est George Dandin à l'état de beau-père... Sérieusement, j'ai fait un mariage magnifique.

LE DUC.

Je pense bien que tu ne t'es mésallié qu'à bon escient.

GASTON.

Je t'en fais juge : tu sais dans quelle position je me trouvais? Orphelin à quinze ans, maître de ma fortune à vingt,

j'avais promptement exterminé mon patrimoine et m'étais mis en devoir d'amasser un capital de dettes, digne du neveu de mon oncle. Or, au moment où, grâce à mon activité, ce capital atteignait le chiffre de cinq cent mille francs, mon septuagénaire d'oncle n'épousait-il pas tout à coup une jeune personne romanesque dont il se voyait adoré? Corvisart l'a dit, à soixante-dix ans on a toujours des enfants. J'avais compté sans mes cousins; il me fallut décompter.

LE DUC.

Tu passais à l'état de neveu honoraire.

GASTON.

Je songeai à reprendre du service actif dans le corps des gendres; c'est alors que le ciel mit monsieur Poirier sur mon chemin.

LE DUC.

Où l'as-tu rencontré?

GASTON.

Il avait des fonds à placer et cherchait un emprunteur; c'était une chance de nous rencontrer: nous nous rencontrâmes. Je ne lui offrais pas assez de garanties pour qu'il fit de moi son débiteur; je lui en offrais assez pour qu'il fit de moi son gendre. Je pris des renseignements sur sa moralité; je m'assurai que sa fortune venait d'une source honnête, et, ma foi, j'acceptai la main de sa fille.

LE DUC.

Avec quels appointements?

GASTON.

Le bonhomme avait quatre millions, il n'en a plus que trois.

LE DUC.

Un million de dot!

GASTON.

Mieux que cela: tu vas voir. Il s'est engagé à payer mes dettes, et je crois même que c'est aujourd'hui que ce phénomène sera visible: ci, cinq cent mille francs. Il m'a remis, le jour du contrat, un coupon de rentes de vingt-cinq mille francs: ci, cinq cents autres mille francs.

LE DUC.

Voilà le million ; après ?

GASTON.

Après ? Il a tenu à ne pas se séparer de sa fille et à nous défrayer de tout dans son hôtel ; en sorte que , logé , nourri , chauffé , voituré , servi , il me reste vingt-cinq mille livres de rentes pour l'entretien de ma femme et le mien.

LE DUC.

C'est très-joli.

GASTON.

Attends donc !

LE DUC.

Il y a encore quelque chose ?

GASTON.

Il a racheté le château de Presles , et je m'attends , d'un jour à l'autre , à trouver les titres de propriété sous ma serviette.

LE DUC.

C'est un homme délicieux !

GASTON.

Attends donc !

LE DUC.

Encore ?

GASTON.

Après la signature du contrat , il est venu à moi , il m'a pris les mains , et , avec une bonhomie touchante , il s'est confondu en excuses de n'avoir que soixante ans ; mais il m'a donné à entendre qu'il se dépêcherait d'en avoir quatre-vingts. Au surplus , je ne le presse pas... il n'est pas gênant , le pauvre homme. Il se tient à sa place , se couche comme les poules , se lève comme les coqs , règle les comptes , veille à l'exécution de mes moindres désirs ; c'est un intendant qui ne me vole pas : je le remplacerais difficilement.

LE DUC.

Décidément , tu es le plus heureux des hommes.

GASTON.

Attends donc ! Tu pourrais croire qu'aux yeux du monde , mon



mariage m'a délustré, m'a décati, comme dirait M. Poirier : rassure-toi, je suis toujours à la mode ; c'est moi qui donne le ton. Les femmes m'ont pardonné, et, enfin, comme j'avais l'honneur de te le dire, tu ne pouvais arriver plus à propos.

LE DUC.

Pourquoi ?

GASTON.

Tu ne me comprends pas, toi, mon témoin naturel, mon second obligé ?

LE DUC.

Un duel !

GASTON.

Oui, mon cher, un joli petit duel, comme dans le bon temps... Eh bien ! qu'en dis-tu ? Est-il mort, ce marquis de Presles, et faut-il songer à le porter en terre ?

LE DUC.

Avec qui te bats-tu, et à quel propos ?

GASTON.

Avec le vicomte de Pontgrimaud, à propos d'une querelle de jeu.

LE DUC.

Une querelle de jeu ? alors cela peut s'arranger.

GASTON.

Est-ce au régiment que l'on apprend à arranger les affaires d'honneur ?

LE DUC.

Tu l'as dit, c'est au régiment. C'est là qu'on apprend l'emploi du sang ; tu ne me persuaderas pas qu'il en faille pour terminer une querelle de jeu ?

GASTON.

Et si cette querelle de jeu n'était qu'un prétexte ? s'il y avait autre chose derrière ?

LE DUC.

Une femme ?

GASTON.

Voilà !

LE DUC.

Une intrigue ! déjà ! ce n'est pas bien.

GASTON.

Que veux-tu!.... une passion de l'an dernier que je croyais morte de froid, et qui, après mon mariage, a eu son été de la Saint-Martin. Tu vois que ce n'est ni bien sérieux ni bien inquiétant.

LE DUC.

Et peut-on savoir?

GASTON.

Je n'ai pas de secrets pour toi... C'est la comtesse de Monjay.

LE DUC.

Je t'en fais mon compliment; mais c'est furieusement grave. J'avais songé à lui faire la cour; j'ai reculé devant les périls d'une telle liaison, périls qui n'ont rien de chevaleresque. Tu n'ignores pas que la comtesse n'a pas de fortune personnelle?

GASTON.

Qu'elle attend tout de son vieux mari, et qu'il aurait le mauvais goût de la déshériter, s'il lui découvrait une faiblesse? Je sais tout cela.

LE DUC.

Et de gaieté de cœur, tu as repris une pareille chaîne?

GASTON.

L'habitude, un reste d'amour, l'attrait du fruit défendu, le plaisir de couper l'herbe sous le pied à ce petit drôle de Pontgrimand, que je déteste...

LE DUC.

Tu lui fais bien de l'honneur!

GASTON.

Que veux-tu? il m'agace les nerfs, ce petit monsieur, qui se croit de noblesse d'épée parce que monsieur Grimaud, son grand-père, était fournisseur aux armées. C'est vicomte, on ne sait comment ni pourquoi, et ça veut être plus légitimiste que nous; ça se porte à tout propos champion de la noblesse, pour avoir l'air de la représenter... Si on fait une égratignure à un Montmorency, ça crie comme si on l'écorchait lui-même... Bref, il y avait entre nous deux une querelle dans l'air; elle a crevé hier soir à une table de lansquenet. Il en sera quitte pour un coup d'épée... ce sera le premier qu'on aura reçu dans sa famille.

LE DUC.

T'a-t-il envoyé ses témoins?

GASTON.

Je les attends... Tu m'assistes avec Grandlieu?

LE DUC.

C'est entendu.

GASTON.

Tu t'installes chez moi, c'est entendu aussi?

LE DUC.

Eh bien, soit.

GASTON.

Ah çà! quoique en carnaval, tu ne comptes pas rester déguisé en héros?

LE DUC.

Non. J'ai écrit de là-bas à mon tailleur...

GASTON.

Tiens, j'entends des voix... C'est mon beau-père; tu vas le voir au complet, avec son ami Verdelet, son ancien associé... Parbleu... tu as de la chance.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, POIRIER, VERDELET.

GASTON.

Bonjour, monsieur Verdelet, bonjour.

VERDELET.

Votre serviteur, messieurs.

GASTON.

Un de mes bons amis, mon cher monsieur Poirier, le duc de Montmeyran.

LE DUC.

Brigadier aux chasseurs d'Afrique.

VERDELET, à part.

A la bonne heure!

POIRIER.

Très-honoré, monsieur le duc!

GASTON.

Plus honoré que vous ne pensez, cher monsieur Poirier: monsieur le duc veut bien accepter ici l'hospitalité que je me suis empressé de lui offrir.

VERDELET, à part.

Un rat de plus dans le fromage.

LE DUC.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir accepté une invitation que mon ami Gaston m'a faite un peu étourdiment peut-être.

POIRIER.

Monsieur... le marquis, mon gendre, n'a pas besoin de me consulter pour installer ses amis ici; les amis de nos amis...

GASTON.

Très-bien, monsieur Poirier. Hector occupera le pavillon du jardin. Est-il en état?

POIRIER.

J'y veillerai.

LE DUC.

Je suis confus, monsieur, de l'embarras...

GASTON.

Pas du tout! monsieur Poirier sera trop heureux...

POIRIER.

Trop heureux!...

GASTON.

Vous aurez soin, n'est-ce pas, qu'on tienne aux ordres d'Hector le petit coupé bleu?...

POIRIER.

Celui dont je me sers habituellement.

LE DUC.

Alors je m'oppose...

POIRIER.

Oh! il y a une place de fiacres au bout de la rue.

VERDELET, à part.

Cassandre! ganache!

GASTON, au duc.

Et maintenant, allons visiter mes écuries... J'ai reçu hier un arabe dont tu me diras des nouvelles... Viens.

LE DUC, à Poirier.

Vous permettez, monsieur... Gaston est impatient de me montrer son luxe, et je le conçois : c'est une façon pour lui de me parler de vous.

POIRIER.

Monsieur le duc comprend toutes les délicatesses de mon gendre.

GASTON, bas au duc.

Tu vas me gâter mon beau-père. (Fausse sortie, sur la porte.) A propos, monsieur Poirier, vous savez que j'ai demain un grand dîner ; est-ce que vous nous ferez le plaisir d'être des nôtres ?

POIRIER.

Non, merci... je dînerai chez Verdelet.

GASTON.

Ah ! monsieur Verdelet ! je vous en veux de m'enlever mon beau-père chaque fois que j'ai du monde ici...

VERDELET, à part.

Impertinent !

POIRIER.

A mon âge, on gêne la jeunesse.

VERDELET, à part.

Géronte, va !

GASTON.

A votre aise, mon cher monsieur Poirier. (Il sort avec le duc.)

## SCÈNE IV.

POIRIER, VERDELET.

VERDELET.

Je trouve ton gendre obséquieux avec toi. Tu me l'avais bien dit, que tu saurais te faire respecter.

POIRIER.

Je fais ce qui me plaît. J'aime mieux être aimé que craint.

VERDELET.

Ça n'a pas toujours été ton principe. Du reste, tu as réussi : ton gendre a pour toi des bontés familières qu'il ne doit pas avoir pour les autres domestiques.

POIRIER.

Au lieu de faire de l'esprit, mêle-toi de tes affaires.

VERDELET.

Je m'en mêle, parbleu ! Nous sommes solidaires ici, nous ressemblons un peu aux jumeaux siamois, et, quand tu te mets à plat-ventre devant ce marquis, j'ai de la peine à me tenir debout.

POIRIER.

A plat-ventre ! Ne dirait-on pas?... ce marquis ! Crois-tu donc que son titre me jette de la poudre aux yeux ? J'ai toujours été plus libéral que toi, tu le sais bien, je le suis encore. Je me moque de la noblesse comme de ça ! Le talent et la vertu sont les seules distinctions sociales que je reconnaisse et devant lesquelles je m'incline.

VERDELET.

Diable ! ton gendre est donc bien vertueux ?

POIRIER.

Tu m'ennuies. Ne veux-tu pas que je lui fasse sentir qu'il me doit tout ?

VERDELET.

Oh ! oh ! il te prend sur le tard des délicatesses exquises. C'est le fruit de tes économies. Tiens, Poirier, je n'ai jamais approuvé ce mariage, tu le sais ; j'aurais voulu que ma chère filleule épousât un brave garçon de notre bord ; mais puisque tu ne m'as pas écouté...

POIRIER.

Ah ! ah ! écouter monsieur ! il ne manquerait plus que cela !

VERDELET.

Pourquoi donc pas ?

POIRIER.

Oh ! monsieur Verdelet ! vous êtes un homme de bel esprit et de beaux sentiments... Vous avez lu des livres amusants... Vous avez sur toutes choses des opinions particulières ; mais en matière de sens commun, je vous rendrais des points.

VERDELET.

En matière de sens commun... tu veux dire en matière commerciale. Je ne conteste pas : tu as gagné quatre millions tandis que j'amassais à peine quarante mille livres de rentes.

POIRIER.

Et encore, grâce à moi.

VERDELET.

D'accord ! Cette fortune me vient par toi, elle retournera à ta fille, quand ton gendre t'aura ruiné.

POIRIER.

Quand mon gendre m'aura ruiné ?

VERDELET.

Oui, dans une dizaine d'années.

POIRIER.

Tu es fou !

VERDELET.

Au train dont il y va, tu sais trop bien compter pour ne pas voir que cela ne peut pas durer longtemps.

POIRIER.

Bien, bien, c'est mon affaire.

VERDELET.

S'il ne s'agissait que de toi, je ne soufflerais mot.

POIRIER.

Et pourquoi ne souffleriez-vous mot ? vous ne me portez donc aucun intérêt ? cela vous est égal qu'on me ruine ? moi qui ai fait votre fortune !

VERDELET.

Qu'est-ce qui te prend ?

POIRIER.

Je n'aime pas les ingrats !

VERDELET.

Diantre ! tu te rattrapes sur moi des familiarités de ton gendre. Je te disais donc que s'il ne s'agissait que de toi, je prendrais ton mal en patience, n'étant pas ton parrain ; mais je suis celui de ta fille.

POIRIER.

Et j'ai fait un beau pas de clerc en vous donnant ce droit sur elle.

VERDELET.

Ma foi ! tu pouvais lui choisir un parrain qui l'aurait moins aimée !

POIRIER.

Oui... je sais... vous l'aimez plus que je ne fais moi-même... C'est votre prétention... et vous le lui avez persuadé, à elle...

VERDELET.

Nous retombons dans cette litanie ? Va ton train.

POIRIER.

Oui, j'irai mon train. Cruyez-vous qu'il me soit agréable de me voir expulsé, par un étranger, du cœur de mon enfant ?

VERDELET.

Elle a pour toi toute l'affection...

POIRIER.

Ce n'est pas vrai, tu me supplantas ! elle n'a de confiance et de câlineries que pour toi.

VERDELET.

C'est que je ne lui fais pas peur, moi. Comment veux-tu que cette petite ait de l'épanchement pour un hérisson comme toi ? Elle ne sait par où te dorloter, tu es toujours en boule.

POIRIER.

C'est toi qui m'as réduit au rôle de père rabat-joie, en prenant celui de papa-gâteau. Ça n'est pas bien malin de se faire aimer des enfants quand on obéit à toutes leurs fantaisies, sans se soucier de leurs véritables intérêts. C'est les aimer pour soi, et non pour eux.

VERDELET.

Doucement, Poirier ; quand les vrais intérêts de ta fille ont été en jeu, ses fantaisies n'ont rencontré de résistance que chez moi. Je l'ai assez contrariée, la pauvre Toinon, à l'occasion de son mariage, tandis que tu l'y poussais bêtement.

POIRIER.

Elle aimait le marquis. Laisse-moi lire mon journal. (Il s'assied et parcourt le Constitutionnel.)



VERDELET.

Tu as beau dire que l'enfant avait le cœur pris, c'est toi qui le lui as fait prendre. Tu as attiré monsieur de Presle chez toi.

POIRIER, se levant.

Encore un d'arrivé! Monsieur Michaud, le propriétaire de forges, est nommé pair de France.

VERDELET.

Qu'est-ce que ça me fait ?

POIRIER.

Comment! ce que ça te fait? Il t'est indifférent de voir un des nôtres parvenir, de voir que le gouvernement honore l'industrie en appelant à lui ses représentants! N'est-ce pas admirable, un pays et un temps où le travail ouvre toutes les portes? Tu peux aspirer à la pairie, et tu demandes ce que cela te fait?

VERDELET.

Dieu me garde d'aspirer à la pairie! Dieu garde surtout mon pays que j'y arrive!

POIRIER.

Pourquoi donc? Monsieur Michaud y est bien!

VERDELET.

Monsieur Michaud n'est pas seulement un industriel, c'est un homme du premier mérite. Le père de Molière était tapisserieur: ce n'est pas une raison pour que tous les fils de tapissier se croient poètes.

POIRIER.

Je te dis, moi, que le commerce est la véritable école des hommes d'État. Qui mettra la main au gouvernail, sinon ceux qui ont prouvé qu'ils savaient mener leur barque!

VERDELET.

Une barque n'est pas un vaisseau, un batelier n'est pas un pilote, et la France n'est pas une maison de commerce... J'enrage quand je vois cette manie qui s'empare de toutes les cervelles! On dirait, ma parole, que dans ce pays-ci le gouvernement est le passe-temps naturel des gens qui n'ont plus rien à faire... Un bonhomme comme toi et moi s'occupe pendant trente ans de sa petite besogne; il y arrondit sa pelote, et un beau jour il ferme boutique et s'établit homme d'État... Ce

n'est pas plus difficile que cela ! il n'y a pas d'autre recette ! Morbleu , messieurs , que ne vous dites-vous aussi bien : J'ai tant auné de drap que je dois savoir jouer du violon.

POIRIER.

Je ne saisis pas le rapport...

VERDELET.

Au lieu de songer à gouverner la France , gouvernez votre maison. Ne mariez pas vos filles à des marquis ruinés qui croient vous faire honneur en payant leurs dettes avec vos écus...

POIRIER.

Est-ce pour moi que tu dis cela ?

VERDELET.

Non , c'est pour moi.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Bonjour, mon père ; comment allez-vous ? Bonjour, parrain. Tu viens déjeuner avec nous ? tu es bien gentil !

POIRIER.

Il est gentil !... Qu'est-ce que je suis donc alors, moi qui l'ai invité ?

ANTOINETTE.

Vous êtes charmant !

POIRIER.

Je ne suis charmant que quand j'invite Verdelet. C'est agréable pour moi !

ANTOINETTE.

Où est mon mari ?

POIRIER.

À l'écurie. Où veux-tu qu'il soit ?

ANTOINETTE.

Est-ce que vous blâmez son goût pour les chevaux ?... Il sied bien à un gentilhomme d'aimer les chevaux et les armes.

POIRIER.

Soit ; mais je voudrais qu'il aimât autre chose.

ANTOINETTE.

Il aime les arts, la peinture, la poésie, la musique.

POIRIER.

Peuh ! ce sont des arts d'agrément.

VERDELET.

Tu voudrais qu'il aimât des arts de désagrément peut-être : qu'il jouât du piano ?

POIRIER.

C'est cela ; prends son parti devant Toinon , pour te faire bien venir d'elle. (A Antoinette.) Il me disait encore tout à l'heure que ton mari me ruine... Le disais-tu ?

VERDELET.

Oui , mais tu n'as qu'à serrer les cordons de ta bourse.

POIRIER.

Il est beaucoup plus simple que ce jeune homme s'occupe.

VERDELET.

Il me semble qu'il s'occupe beaucoup.

POIRIER.

Oui , à dépenser de l'argent du matin au soir. Je lui voudrais une occupation plus lucrative.

ANTOINETTE.

Laquelle?... Il ne peut pourtant pas vendre du drap ou de la flanelle.

POIRIER.

Il en est incapable. On ne lui demande pas tant de choses : qu'il prenne tout simplement une position conforme à son rang ; une ambassade, par exemple.

VERDELET.

Prendre une ambassade ! Ça ne se prend pas comme un rhume.

POIRIER.

Quand on s'appelle le marquis de Presles , on peut prétendre à tout.

ANTOINETTE.

Mais on est obligé de ne prétendre à rien , mon père.

VERDELET.

C'est vrai : ton gendre a des opinions...

POIRIER.

Il n'en a qu'une, c'est la paresse.

ANTOINETTE.

Vous êtes injuste, mon père, mon mari a ses convictions.

VERDELET.

A défaut de conviction, il a l'entêtement chevaleresque de son parti. Crois-tu que ton gendre renoncera aux traditions de sa famille, pour le seul plaisir de renoncer à sa paresse?

POIRIER.

Tu ne connais pas mon gendre, Verdelet; moi, je l'ai étudié à fond, avant de lui donner ma fille. C'est un étourneau; la légèreté de son caractère le met à l'abri de toute espèce d'entêtement. Quant à ses traditions de famille, s'il y tenait beaucoup, il n'eût pas épousé mademoiselle Poirier.

VERDELET.

C'est égal, il eût été prudent de le sonder à ce sujet avant le mariage.

POIRIER.

Que tu es bête! j'aurais eu l'air de lui proposer un marché; il aurait refusé tout net. On n'obtient de pareilles concessions que par les bons procédés, par une obsession lente et insensible... Depuis trois mois il est ici comme un coq en pâte.

VERDELET.

Je comprends : tu as voulu graisser la girouette avant de souffler dessus.

POIRIER.

Tu l'as dit, Verdelet. (A Antoinette.) On est bien faible pour sa femme, pendant la lune de miel. Si tu lui demandais ça gentiment... le soir... tout en déroulant tes cheveux...?

ANTOINETTE.

Oh! mon père!

POIRIER.

Dame! c'est comme cela que madame Poirier m'a demandé de la mener à l'Opéra, et je l'y ai menée le lendemain... Tu vois!

ANTOINETTE.

Je n'oserai jamais parler à mon mari d'une chose si grave.

POIRIER.

Ta dot peut cependant bien te donner voix au chapitre.

ANTOINETTE.

Il lèverait les épaules, il ne me répondrait pas.

VERDELET.

Il lève les épaules quand tu lui parles ?

ANTOINETTE.

Non, mais...

VERDELET.

Oh ! oh ! tu baisses les yeux... Il paraît que ton mari te traite un peu légèrement. C'est ce que j'ai toujours craint.

POIRIER.

Est-ce que tu as à te plaindre de lui ?

ANTOINETTE.

Non, mon père.

POIRIER.

Est-ce qu'il ne t'aime pas ?

ANTOINETTE.

Je ne dis pas cela.

POIRIER.

Qu'est-ce que tu dis, alors ?

ANTOINETTE.

Rien.

VERDELET.

Voyons, ma fille, explique-toi franchement avec tes vieux amis. Nous ne sommes créés et mis au monde que pour veiller sur ton bonheur ; à qui te confieras-tu si tu te caches de ton père et de ton parrain ? Tu as du chagrin ?

ANTOINETTE.

Je n'ai pas le droit d'en avoir, mon mari est très-doux et très-bon.

POIRIER.

Eh bien, alors ?

VERDELET.

Est-ce que cela suffit ? Il est doux et bon, mais il ne fait guère plus attention à toi qu'à une jeune poupee, n'est-ce pas ?

ANTOINETTE.

C'est ma faute. Je suis timide avec lui ; je n'ose lui ouvrir ni mon esprit ni mon cœur. Je suis sûre qu'il me prend pour une pensionnaire qui a voulu être marquise.

POIRIER.

Cet imbécile !

VERDELET.

Que ne t'expliques-tu à lui ?

ANTOINETTE.

J'ai essayé plusieurs fois ; mais le ton de sa première réponse était toujours en tel désaccord avec ma pensée que je n'osais plus continuer. Il y a des confidences qui veulent être encouragées, l'âme a sa pudeur. Tu dois comprendre cela, mon bon Tony ?

POIRIER.

Eh bien ! et moi, est-ce que je ne le comprends pas ?

ANTOINETTE.

Vous aussi, mon père. Comment dire à Gaston que ce n'est pas son titre qui m'a plu, mais la grâce de ses manières et de son esprit, son humeur chevaleresque, son dédain des mesquineries de la vie ? comment lui dire enfin qu'il est l'homme de mes rêveries, si, au premier mot, il m'arrête par une plaisanterie ?

POIRIER.

S'il plaisante, c'est qu'il est gai, ce garçon.

VERDELET.

Non, c'est que sa femme l'ennuie.

POIRIER, à Antoinette.

Tu ennues ton mari ?

ANTOINETTE.

Hélas ! j'en ai peur !

POIRIER.

Parbleu ! ce n'est pas toi qui l'ennues, c'est son oisiveté. Un mari n'aime pas longtemps sa femme quand il n'a pas autre chose à faire que de l'aimer.

ANTOINETTE.

Est-ce vrai, Tony ?

POIRIER.

Puisque je te le dis, tu n'as pas besoin de consulter Verdelet.

VERDELET.

Je crois, en effet, que la passion s'épuise vite et qu'il faut l'administrer comme la fortune, avec économie.

POIRIER.

Un homme a des besoins d'activité qui veulent être satisfaits à tout prix et qui s'égarent quand on leur barre le chemin.

VERDELET.

Une femme doit être la préoccupation et non l'occupation de son mari.

POIRIER.

Pourquoi ai-je toujours adoré ta mère? c'est que je n'avais jamais le temps de penser à elle.

VERDELET.

Ton mari a vingt-quatre heures par jour pour t'aimer...

POIRIER.

C'est trop de douze.

ANTOINETTE.

Vous m'ouvrez les yeux.

POIRIER.

Qu'il prenne un emploi et les choses rentreront dans l'ordre.

ANTOINETTE.

Qu'en dis-tu, Tony?

VERDELET.

C'est possible! La difficulté est de le faire consentir.

POIRIER.

J'attacherai le grelot. Soutenez-moi tous les deux.

VERDELET.

Est-ce que tu comptes aborder la question tout de suite?

POIRIER.

Non, après déjeuner. J'ai observé que monsieur le marquis a la digestion gaie.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, GASTON, LE DUC.

GASTON, présentant le duc à sa femme.

Ma chère Antoinette, monsieur de Montmeyran ; ce n'est pas un inconnu pour vous.

ANTOINETTE.

En effet, monsieur, Gaston m'a tant de fois parlé de vous, que je crois tendre la main à un ancien ami.

LE DUC.

Vous ne vous trompez pas, madame ; vous me faites comprendre qu'un instant peut suffire pour improviser une vieille amitié. (Bas au marquis.) Elle est charmante, ta femme.

GASTON, bas au duc.

Oui, elle est gentille. (A Antoinette.) J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, ma chère : Hector veut bien demeurer avec nous pendant tout son congé.

ANTOINETTE.

Que c'est aimable à vous, monsieur ! J'espère que votre congé est long ?

LE DUC.

Un mois, et je retourne en Afrique.

VERDELET.

( Vous donnez là un noble exemple, monsieur le duc ; c'est bien à vous de n'avoir pas considéré l'oisiveté comme un héritage de famille.

GASTON, à part. !

Une pierre dans mon jardin ! Il finira par le paver, ce bon monsieur Verdelet. (Entre un domestique apportant un tableau.)

LE DOMESTIQUE.

On vient d'apporter ce tableau pour monsieur le marquis.

GASTON.

Mettez-le sur cette chaise, près de la fenêtre... là ! c'est bien ! (Le domestique sort.) Viens voir cela, Montmeyran.



LE DUC.

C'est charmant ! le joli effet de soir ! Ne trouvez-vous pas, madame ?

ANTOINETTE.

Oui, charmant !... et comme c'est vrai !... que tout cela est calme, recueilli ! On aimerait à se promener dans ce paysage silencieux.

POIRIER, à Verdelet.

Pair de France.

GASTON.

Regarde-moi donc cette bande de lumière verte, qui court entre les tons orangés de l'horizon et le bleu froid du reste du ciel ! comme c'est rendu !

LE DUC.

Et le premier plan !... quelle pâte, quelle solidité !

GASTON.

Et le miroitement presque imperceptible de cette flaque d'eau sous le feuillage... est-ce joli !

POIRIER.

Voyons ça, Verdelet... (s'approchant tous deux.) Eh bien ! qu'est-ce que ça représente ?

VERDELET.

Parbleu ! ça représente neuf heures du soir, en été, dans les champs.

POIRIER.

Ça n'est pas intéressant, ce sujet-là, ça ne dit rien ! J'ai dans ma chambre une gravure qui représente un chien au bord de la mer, aboyant devant un chapeau de matelot... à la bonne heure ! ça se comprend, c'est ingénieux, c'est simple et touchant.

GASTON.

Eh bien, monsieur Poirier... puisque vous aimez les tableaux touchants, je vous en ferai faire un d'après un sujet que j'ai pris moi-même sur nature : Il y avait sur une table un petit oignon coupé en quatre, un pauvre petit oignon blanc ! le couteau était à côté... Ce n'était rien et ça tirait les larmes des yeux.

VERDELET, bas à Poirier.

Il se moque de toi

POIRIER, bas à Verdelet.

Laisse-le faire.

LE DUC

De qui est ce paysage ?

GASTON.

D'un pauvre diable plein de talent, qui n'a pas le sou.

POIRIER.

Et combien avez-vous payé ça ?

GASTON.

Cinquante louis.

POIRIER.

Cinquante louis ! le tableau d'un inconnu qui meurt de faim !  
A l'heure du dîner, vous l'auriez eu pour vingt-cinq francs.

ANTOINETTE.

Oh ! mon père !

POIRIER.

Voilà une générosité bien placée !

GASTON.

Comment, monsieur Poirier, trouveriez-vous mauvais qu'on  
protège les arts ?

POIRIER.

Qu'on protège les arts, bien ! mais les artistes, non... ce sont  
tous des fainéants et des débauchés. On raconte d'eux des choses  
qui donnent la chair de poule et que je ne me permettrai pas de  
répéter devant ma fille.

VERDELET, bas à Poirier.

Quoi donc ?

POIRIER, bas.

On dit, mon cher... (Il le prend à part et lui parle dans le tuyau de  
l'oreille.)

VERDELET.

Tu crois ces choses-là, toi ?

POIRIER.

Je l'ai entendu dire à des gens qui le savaient.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame la marquise est servie.

POIRIER, au domestique.

Vous monterez une fiole de mon Pomard de 1814... (au duc) année de la comète... monsieur le duc !... quinze francs la bouteille ! Le roi n'en boit pas de meilleur. (Bas à Verdelet.) Tu n'en boiras pas... ni moi non plus.

GASTON, au duc.

Quinze francs la bouteille, en rendant le verre, mon bon.

VERDELET, bas à Poirier.

Il se moque toujours de toi, et tu le souffres ?

POIRIER, bas.

Il faut être coulant en affaires.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE DEUXIÈME

Même décor.

### SCÈNE PREMIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

(On sort de la salle à manger.)

GASTON.

Eh! bien, Hector, qu'en dis-tu? Voilà la maison! c'est ainsi tous les jours que Dieu fait. Crois-tu qu'il y ait au monde un homme plus heureux que moi?

LE DUC.

Ma foi! j'avoue que je te porte envie, tu me réconcilies avec le mariage.

ANTOINETTE, *bas à Verdelet.*

Quel charmant jeune homme, monsieur de Montmeyran!

VERDELET, *bas.*

Il me plait beaucoup.

GASTON.

Monsieur Poirier, il faut que je vous le dise une bonne fois, vous êtes un homme excellent, croyez bien que vous n'avez pas affaire à un ingrat.

POIRIER.

Oh! monsieur le marquis!

GASTON.

! Appelez-moi Gaston, que diable! Et vous, mon cher monsieur Verdelet, savez-vous bien que j'ai plaisir à vous voir?

ANTOINETTE.

Il est de la famille, mon ami.

GASTON.

Touchez donc là, mon oncle!

VERDELET, lui donnant la main.

(A part.) Il n'est pas méchant.

GASTON.

Conviens, Hector, que j'ai eu de la chance ! Tenez, monsieur Poirier, j'ai un poids sur la conscience. Vous ne songez qu'à faire de ma vie une fête de tous les instants ; ne m'offrirez-vous jamais une occasion de m'acquitter ? Tâchez donc une fois de désirer quelque chose qui soit en mon pouvoir.

POIRIER.

Eh bien, puisque vous êtes en si bonnes dispositions, accordez-moi un quart d'heure d'entretien ; je veux avoir avec vous une conversation sérieuse.

LE DUC.

Je me retire.

POIRIER.

Au contraire, monsieur, faites-nous l'amitié de rester. Nous allons tenir en quelque sorte un conseil de famille ; vous n'êtes pas de trop, non plus que Verdelet.

GASTON.

Diantre, cher beau-père, un conseil de famille ! voudriez-vous me faire interdire, par hasard ?

POIRIER.

Dieu m'en garde, mon cher Gaston, asseyons-nous. (On s'assied.)

GASTON.

La parole est à monsieur Poirier.

POIRIER.

Vous êtes heureux, mon cher Gaston, vous le dites, et c'est ma plus douce récompense.

GASTON.

Je ne demande qu'à doubler la gratification.

POIRIER.

Mais, voilà trois mois donnés aux douceurs de la lune de miel, la part du roman me semble suffisante, et je crois l'instant venu de penser à l'histoire.

GASTON.

Palsembleu ! vous parlez comme un livre ; pensons à l'histoire, je le veux bien.

POIRIER.

Que comptez-vous faire ?

GASTON.

Aujourd'hui ?

POIRIER.

Et demain, et à l'avenir... vous devez avoir une idée.

GASTON.

Sans doute, mon plan est arrêté, je compte faire aujourd'hui ce que j'ai fait hier, et demain ce que j'aurai fait aujourd'hui, je ne suis pas un esprit versatile malgré mon air léger, et pourvu que l'avenir ressemble au présent, je me tiens satisfait.

POIRIER.

Vous êtes cependant trop raisonnable pour croire à l'éternité de la lune de miel.

GASTON.

Trop raisonnable, vous l'avez dit, et trop ferré sur l'astronomie... Mais vous n'êtes pas sans avoir lu Henri Heine.

POIRIER.

Tu dois avoir lu ça, Verdelet ?

VERDELET.

Je l'ai lu, j'en conviens.

POIRIER.

Cet être-là a passé sa vie à faire l'école buissonnière.

GASTON.

Eh bien ! Henri Heine, interrogé sur le sort des vieilles pleines lunes, répond qu'on les casse pour en faire des étoiles.

POIRIER.

Je ne saisis pas...

GASTON.

Quand notre lune de miel sera vieille, nous la casserons, et il y aura de quoi faire toute une voie lactée.

POIRIER.

L'idée est sans doute fort gracieuse.

LE DUC.

Elle n'a de mérite que son extrême simplicité.

POIRIER.

Mais sérieusement, mon gendre, la vie un peu oisive que vous menez ne vous semble-t-elle pas funeste au bonheur d'un jeune ménage?

GASTON.

Nullement.

VERDELET.

Un homme de votre valeur ne peut pas se condamner au désœuvrement à perpétuité.

GASTON.

Avec de la résignation...

ANTOINETTE.

Ne craignez-vous pas, mon ami, que l'ennui ne vous gagne?

GASTON.

Vous vous calomniez, ma chère.

ANTOINETTE.

Je n'ai pas la vanité de croire que je puisse remplir votre existence tout entière, et, je vous l'avoue, je serais heureuse de vous voir suivre l'exemple de monsieur de Montmeyran.

GASTON.

Me conseillez-vous de m'engager, par hasard?

ANTOINETTE.

Non, certes.

GASTON.

Mais pourquoi donc alors?

POIRIER.

Nous voudrions que vous prissiez une position digne de votre nom.

GASTON.

Il n'y a que trois positions que mon nom me permette : soldat, évêque ou laboureur. Choisissez.

POIRIER.

Nous nous devons tous à la France : la France est notre mère.

VERDELET.

Je comprends le chagrin d'un fils qui voit sa mère se remarier ; je comprends qu'il n'assiste pas à la noce ; mais, s'il a du

cœur, il ne boudera pas sa mère ; et si le second mari la rend heureuse, il lui tendra bientôt la main.

POIRIER.

L'abstention de la noblesse ne peut durer éternellement ; elle commence elle-même à le reconnaître, et déjà plus d'un grand nom a donné l'exemple : monsieur de Valchevrière, monsieur de Chazerolles, monsieur de Mont-Louis.

GASTON.

Ces messieurs ont fait ce qu'il leur a convenu de faire ; je ne les juge pas, mais il ne m'est pas permis de les imiter.

ANTOINETTE.

Pourquoi donc, mon ami ?

GASTON.

Demandez à Montmeyran.

VERDELET.

L'uniforme de monsieur le duc répond pour lui.

LE DUC.

Permettez, monsieur : le soldat n'a qu'une opinion, le devoir, ... qu'un adversaire, l'ennemi.

POIRIER.

Cependant, monsieur, on pourrait vous répondre...

GASTON.

Brisons là, monsieur Poirier ; il n'est pas question ici de politique. Les opinions se discutent, les sentiments ne se discutent pas. Je suis lié par la reconnaissance : ma fidélité est celle d'un serviteur et d'un ami... Plus un mot là-dessus. (Au duc.) Je te demande pardon, mon cher ; c'est la première fois qu'on parle politique ici, je te promets que ce sera la dernière.

LE DUC, bas à Antoinette.

On vous a fait faire une maladresse, madame.

ANTOINETTE.

Ah ! monsieur, je le sens trop tard !

GASTON.

Sans rancune, monsieur Poirier ; je me suis exprimé un peu vertement, mais j'ai l'épiderme délicat à cet endroit, et sans



le vouloir, j'en suis certain, vous m'aviez égratigné. Je ne vous en veux pas, touchez là.

**POIRIER.**

Vous êtes trop bon.

**VERDELET**, bas à Poirier.

Te voilà dans de beaux draps !

**POIRIER**, de même.

Le premier assaut a été repoussé, mais je ne lève pas le siège.

**UN DOMESTIQUE.**

Il y a dans le petit salon des gens qui prétendent avoir rendez-vous avec monsieur Poirier.

**POIRIER.**

Très-bien, priez-les de m'attendre un instant, je suis à eux.  
(Le domestique sort.) Vos créanciers, mon gendre.

**GASTON.**

Les vôtres, cher beau-père, je vous les ai donnés.

**LE DUC.**

En cadeau de noces.

**VERDELET.**

Adieu, monsieur le marquis.

**GASTON.**

Vous nous quittez déjà !

**VERDELET.**

Le mot est aimable. Antoinette m'a donné une petite commission.

**POIRIER.**

Tiens ! laquelle ?

**VERDELET.**

C'est un secret entre elle et moi.

**GASTON.**

Savez-vous bien que si j'étais jaloux...

**ANTOINETTE.**

Mais vous ne l'êtes pas.

**GASTON.**

Est-ce un reproche ? Eh ! bien, je veux être jaloux. Monsieur

Verdelet, au nom de la loi, je vous enjoins de me dévoiler ce mystère.

VERDELET.

A vous moins qu'à personne.

GASTON.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

VERDELET.

Vous êtes la main droite d'Antoinette, et la main droite doit ignorer...

GASTON.

Ce que donne la main gauche. Vous avez raison, j'ai été indiscret, et je me mets à l'amende. (Donnant sa bourse à Antoinette.) Joignez mon offrande à la vôtre, ma chère enfant.

ANTOINETTE.

Merci pour mes pauvres.

POIRIER, à part

| Comme il y va !

LE DUC.

Me permettez-vous, madame, de vous voler aussi un peu de bénédictions. (Lui donnant sa bourse.) Elle est bien légère, mais c'est l'obole du brigadier.

ANTOINETTE.

Offerte par le cœur d'un duc.

POIRIER, à part.

| Ça n'a pas le sou, et ça fait l'aumône !

VERDELET.

Et toi, Poirier, n'ajouteras-tu rien à ma récolte ?

POIRIER.

Moi, j'ai donné mille francs au bureau de bienfaisance.

VERDELET.

A la bonne heure. Adieu, messieurs. Votre charité ne figurera pas sur les listes du bureau, mais elle n'en est pas plus mauvaise. (Il sort avec Antoinette.)

## LE GENDRE DE M. POIRIER.

### SCÈNE II.

LES MÊMES MOINS VERDELET.

POIRIER.

A bientôt, monsieur le marquis; je vais payer vos créanciers.

GASTON.

Ah çà! monsieur Poirier, parce que ces gens-là m'ont prêté de l'argent, ne vous croyez pas tenu d'être poli avec eux. — Ce sont d'abominables coquins... Tu as dû les connaître, Hector? le père Salomon, monsieur Chavassus, monsieur Cogne.

LE DUC.

Si je les ai connus!... Ce sont les premiers arabes auxquels je me sois frotté. Ils me prêtaient à cinquante pour cent, au denier deux comme disaient nos pères.

POIRIER.

Quel brigandage! Et vous aviez la sottise... Pardon, monsieur le duc... pardon!

LE DUC.

Que voulez-vous? Dix mille francs au denier deux font encore plus d'usage que rien du tout à cinq pour cent.

POIRIER.

Mais, monsieur, il y a des lois contre l'usure.

LE DUC.

Les usuriers les respectent et les observent, ils ne prennent que l'intérêt légal; seulement on leur fait un billet et on ne touche que moitié en espèces.

POIRIER.

Et le reste?

LE DUC.

On le touche en lézards empaillés, comme du temps de Molière... car les usuriers ne progressent plus, sans doute, pour avoir atteint la perfection tout d'abord.

GASTON.

Comme les Chinois.

POIRIER.

J'aime à croire, mon gendre, que vous n'avez pas emprunté à ce taux.

GASTON.

J'aimerais à le croire aussi, beau-père.

POIRIER.

A cinquante pour cent !

GASTON.

Ni plus ni moins.

POIRIER.

Et vous avez touché des lézards empaillés ?

GASTON.

Beaucoup.

POIRIER.

Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt ? Avant votre mariage, j'aurais obtenu une transaction.

GASTON.

C'est justement ce que je ne voulais pas. Il ferait beau voir que le marquis de Presles rachetât sa parole au rabais, et fit lui-même cette insulte à son nom.

POIRIER.

Cependant, si vous ne devez que moitié...

GASTON.

Je n'ai reçu que moitié, mais je dois le tout ; ce n'est pas à ces voleurs que je le dois, mais à ma signature.

POIRIER.

Permettez, monsieur le marquis, je me crois honnête homme ; je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne, et je suis incapable de vous donner un conseil indélicat ; mais il me semble qu'en remboursant ces drôles de leurs déboursés réels, et en y ajoutant les intérêts composés à six pour cent, vous auriez satisfait à la plus scrupuleuse probité.

GASTON.

Il ne s'agit pas ici de probité, c'est une question d'honneur.

POIRIER.

Quelle différence faites-vous donc entre les deux ?

GASTON.

L'honneur est la probité du gentilhomme.

POIRIER.

Ainsi, nos vertus changent de nom quand vous voulez bien les pratiquer? Vous les dégraissez pour vous en servir? Je m'étonne d'une chose, c'est que le nez d'un noble daigne s'appeler comme le nez d'un bourgeois.

GASTON.

C'est que tous les nez sont égaux.

LE DUC.

A six pouces près.

POIRIER.

Croyez-vous donc que les hommes ne le soient pas?

GASTON.

La question est grave.

POIRIER.

Elle est résolue depuis longtemps, monsieur le marquis.

LE DUC.

Nos droits sont abolis, mais non pas nos devoirs. De tous nos privilèges il ne nous reste que deux mots, mais deux mots que nulle main humaine ne peut rayer : *Noblesse oblige*. Et quoi qu'il arrive, nous resterons toujours soumis à un code plus sévère que la loi, à ce code mystérieux que nous appelons l'honneur.

POIRIER.

Eh bien, monsieur le marquis, il est heureux pour votre honneur que ma probité paie vos dettes. Seulement, comme je ne suis pas gentilhomme, je vous préviens que je vais tâcher de m'en tirer au meilleur marché possible.

GASTON.

Ah! vous serez bien fin, si vous faites lâcher prise à ces bandits, ils sont maîtres de la situation. (Antoinette rentre.)

POIRIER.

Nous verrons, nous verrons. (A part.) J'ai mon idée, je vais leur jouer une petite comédie de ma façon. (Haut.) Je ne veux pas les irriter en les faisant attendre plus longtemps.

LE DUC.

Non, diable, ils vous dévoreraient. (Poirier sort)

SCÈNE III.

GASTON, LE DUC, ANTOINETTE.

GASTON.

Pauvre monsieur Poirier ! j'en suis fâché pour lui... cette révélation lui gâte tout le plaisir qu'il se faisait de payer mes dettes.

LE DUC.

Écoute donc : ils sont rares les gens qui savent se laisser voler. C'est un art de grand seigneur.

UN DOMESTIQUE.

Messieurs de Ligny et de Chazerolles demandent à parler à monsieur le marquis de la part de monsieur de Pontgrimaud.

GASTON.

C'est bien. (Le domestique sort.) Va recevoir ces messieurs, Hector. Tu n'as pas besoin de moi pour arranger la partie.

ANTOINETTE.

Une partie ?

GASTON.

Oui, j'ai gagné une grosse somme à Pontgrimaud et je lui ai promis sa revanche. (A Hector.) Que ce soit demain, dans l'après-midi.

LE DUC, bas à Gaston.

Quand te reverrai-je ?

GASTON.

Madame de Montjay m'attend à trois heures. Eh bien, à trois heures, ici. (Le duc sort.)

SCÈNE IV.

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON s'assied sur un canapé, ouvre une revue, bâille, et dit à sa femme  
Viendrez-vous ce soir aux Italiens ?

ANTOINETTE.

Oui, si vous y allez.

GASTON.

J'y vais... Quelle robe mettez-vous ?

ANTOINETTE.

Celle qui vous plaira.

GASTON.

Oh ! cela m'est égal... je veux dire que vous êtes jolie avec toutes.

ANTOINETTE.

Vous qui avez si bien le sentiment de l'élégance, mon ami, vous devriez me donner des conseils.

GASTON.

Je ne suis pas un journal de modes, ma chère enfant ; au surplus, vous n'avez qu'à regarder les grandes dames et à prendre modèle... Voyez madame de Nohan, madame de Villepreux...

ANTOINETTE.

Madame de Montjay...

GASTON.

Pourquoi madame de Montjay plus qu'une autre ?

ANTOINETTE.

Parce qu'elle vous plaît plus qu'une autre.

GASTON.

Où prenez-vous cela ?

ANTOINETTE.

L'autre soir, à l'Opéra, vous lui avez fait une longue visite dans sa loge. Elle est très-jolie... A-t-elle de l'esprit ?

GASTON.

Beaucoup. (Un silence.)

ANTOINETTE.

Pourquoi ne m'avertissez-vous pas, quand je fais quelque chose qui vous déplaît ?

GASTON.

Je n'y ai jamais manqué.

ANTOINETTE.

Oh ! vous ne m'avez jamais adressé une remontrance.

GASTON.

C'est donc que vous ne m'avez jamais rien fait qui m'ait déplu.

ANTOINETTE.

Sans aller bien loin, tout à l'heure, en insistant pour que vous prissiez un emploi, je vous ai froissé.

GASTON.

Je n'y pensais déjà plus.

ANTOINETTE.

Croyez bien que si j'avais su à quel sentiment respectable je me heurtais...

GASTON.

En vérité, ma chère enfant, on dirait que vous me faites des excuses.

ANTOINETTE.

C'est que j'ai peur que vous n'attribuiez à une vanité pué-rile...

GASTON.

Et quand vous auriez un peu de vanité, le grand crime!

ANTOINETTE.

Je n'en ai pas, je vous jure.

GASTON, se levant.

Alors, ma chère, vous êtes sans défauts; car je ne vous en voyais pas d'autres... Savez-vous bien que vous avez fait la conquête de Montmeyran? Il y a là de quoi être fière. Hector est difficile.

ANTOINETTE.

Moins que vous.

GASTON.

Vous me croyez difficile? Vous voyez bien que vous avez de la vanité, je vous y prends.

ANTOINETTE.

Je ne me fais pas d'illusion sur moi-même, je sais tout ce qui me manque pour être digne de vous... mais si vous voulez prendre la peine de diriger mon esprit, de l'initier aux idées de votre monde, je vous aime assez pour me métamorphoser.

GASTON, lui baisant la main.

Je ne pourrais que perdre à la métamorphose, madame; je



serais d'ailleurs un mauvais instituteur. Il n'y a qu'une école où l'on apprenne ce que vous croyez ignorer : c'est le monde. Étudiez-le.

ANTOINETTE.

Oui, je prendrai modèle sur madame de Monjay.

GASTON.

Encore ce nom !... me feriez-vous l'honneur d'être jalouse ? Prenez garde, ma chère, ce sentiment est du dernier bourgeois. Apprenez, puisque vous me permettez de faire le pédagogue, apprenez que dans notre monde le mariage n'est pas le ménage ; nous ne mettons en commun que les choses nobles et élégantes de la vie. Ainsi, quand je suis loin de vous, ne vous inquiétez pas de ce que je fais ; dites-vous seulement : il fatigue ses défauts pour m'apporter une heure de perfection ou à peu près.

ANTOINETTE.

Je trouve que votre plus grand défaut, c'est votre absence.

GASTON.

Le madrigal est joli, et je vous en remercie. Qui vient là ? mes créanciers.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, LES CRÉANCIERS.

GASTON.

Vous ici, messieurs ? vous vous êtes trompés de porte. L'escalier de service est de l'autre côté.

SALOMON.

Nous n'avons pas voulu sortir sans vous voir, monsieur le marquis.

GASTON.

Je vous tiens quitte de vos remerciements.

COGNE.

Nous venons chercher les vôtres.

CHAVASSUS.

Vous nous avez assez longtemps traités de Gobseck.

COGNE.

De grippe-sous.

SALOMON.

De fesse-Mathieu.

CHAVASSUS.

Nous sommes bien aises de vous dire que nous sommes d'honnêtes gens.

GASTON.

Quelle est cette plaisanterie ?

COGNE.

Ce n'est pas une plaisanterie, monsieur, nous vous avons prêté notre argent à six pour cent.

GASTON.

Mes billets n'ont-ils pas été acquittés intégralement ?

SALOMON.

Il s'en manque d'une bagatelle, comme qui dirait deux cent dix-huit mille francs.

GASTON.

Comment ?

CHAVASSUS.

Il a bien fallu en passer par là.

SALOMON.

Votre beau-père voulait absolument qu'on vous mît à Clichy.

GASTON.

Mon beau-père voulait...

COGNE.

Oui, oui, il paraît que vous lui en faites voir de grises à ce pauvre homme.

SALOMON.

C'est bien fait ; ça lui apprendra.

COGNE.

En attendant, ça nous coûte cher.

GASTON, à Antoinette.

Votre père, madame, a joué là une comédie indigne. (Aux créanciers :) Je reste votre débiteur, messieurs, j'ai vingt-cinq mille livres de rentes.

SALOMON.

Vous savez bien que vous ne pouvez pas y toucher sans le consentement de votre épouse, nous avons vu votre contrat.

COGNE.

Et vous ne rendez pas votre épouse assez heureuse...

GASTON.

Sortez!

SALOMON.

On ne chasse pas comme des chiens d'honnêtes gens qui vous ont rendu service (Antoinette écrit), qui ont cru que la signature du marquis de Presles valait quelque chose.

SALOMON.

Et qui se sont trompés.

LES CRÉANCIERS.

Oui, qui se sont trompés.

ANTOINETTE donnant à Salomon le billet qu'elle vient d'écrire.

Vous ne vous êtes pas trompés, messieurs, vous êtes payés.

GASTON prend le billet, le parcourt des yeux, et après l'avoir rendu aux créanciers :

Maintenant que vous êtes des voleurs... sortez, canailles, avant qu'on vous balaie.

LES CRÉANCIERS.

Trop bon, monsieur le marquis! mille fois trop bon!

## SCÈNE VI.

ANTOINETTE, GASTON.

GASTON.

Tiens, toi, je t'adore! (il la prend dans ses bras et l'embrasse avec véhémence.)

ANTOINETTE.

Cher Gaston!

GASTON.

Où diable monsieur ton père a-t-il pris le cœur qu'il t'a donné?

ANTOINETTE.

Ne jugez pas mon père trop sévèrement, mon ami!... Il est

bon et généreux, mais il a des idées étroites et ne connaît que son droit. C'est la faute de son esprit, et non celle de son cœur. Enfin, mon ami, si vous trouvez que j'ai fait mon devoir à propos, pardonnez à mon père le moment d'angoisses...

GASTON.

J'aurais mauvaise grâce à vous rien refuser.

ANTOINETTE.

Vous ne lui ferez pas mauvais visage ? bien sûr ?

GASTON.

Non, puisque c'est votre bon plaisir, chère marquise... marquise, entendez-vous?...

ANTOINETTE.

Appelez-moi votre femme... c'est le seul titre dont je puisse être fière !

GASTON.

Vous m'aimez donc un peu ?

ANTOINETTE.

Vous ne vous en étiez pas aperçu, ingrat !

GASTON.

Si fait... mais j'aime à vous l'entendre dire... surtout dans ce moment-ci. (La pendule sonne trois heures.) Trois heures ! (A part.) Diable!... madame de Montjay qui m'attend chez elle.

ANTOINETTE.

A quoi pensez-vous en souriant ?

GASTON.

Voulez-vous faire un tour de promenade au bois avec moi ?

ANTOINETTE.

Mais... je ne suis pas habillée.

GASTON.

Vous jetterez un châle sur vos épaules... Sonnez votre femme de chambre. (Antoinette sonne.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Eh bien ! mon gendre, vous avez vu vos créanciers ?

GASTON, avec mauvaise humeur.

Oui, monsieur...

ANTOINETTE, bas à Gaston, lui prenant le bras.

Rappelez-vous votre promesse.

GASTON, d'un air aimable.

Oui, cher beau-père, je les ai vus. (Entre la femme de chambre.

ANTOINETTE, à la femme de chambre.

Apportez-moi un châle et un chapeau, et dites qu'on attelle.

GASTON, à Poirier.

Permettez-moi de vous témoigner mon admiration pour votre habileté... vous avez joué ces drôles-là sous jambe. (Bas à Antoinette.) Je suis gentil ?

POIRIER.

Vous prenez la chose mieux que je n'espérais... j'étais préparé à de fières ruades de votre honneur.

GASTON.

Je suis raisonnable, cher beau-père... Vous avez agi selon vos idées : je le trouve d'autant moins mauvais, que cela ne nous a pas empêchés d'agir selon les nôtres.

POIRIER.

Hein ?

GASTON.

Vous n'avez soldé à ces faquins que leur créance réelle ; nous avons payé le resto.

POIRIER, à sa fille.

Comment, tu as signé ! (Antoinette fait signe que oui.) Ah ! Dieu du ciel ! qu'as-tu fait là ?

ANTOINETTE.

Je vous demande pardon, mon père...

POIRIER.

Je me mets la cervelle à l'envers pour te gagner une somme rondelette, et tu la jettes par la fenêtre! Deux cent dix-huit mille francs!

GASTON.

Ne pleurez pas, monsieur Poirier, c'est nous qui les perdons, et c'est vous qui les gagnez. (La femme de chambre entre tenant un châle et un chapeau.)

ANTOINETTE.

Adieu, mon père, nous allons au bois.

GASTON.

Donnez-moi le bras, ma femme. (Ils sortent.)

## SCÈNE VIII.

POIRIER, seul.

Ah! mais il m'ennuie, mon gendre. Je vois bien qu'il n'y a rien à tirer de lui... Ce garçon-là mourra dans la gentilhommerie finale. Il ne veut rien faire, il n'est bon à rien... il me coûte les yeux de la tête... il est maître chez moi... Il faut que ça finisse. (Il sonne. — Entre un domestique.) Faites monter le portier et le cuisinier. (Le domestique sort.) Nous allons voir, mon gendre! . J'ai assez fait le gros dos et la patte de velours. Vous ne voulez pas faire de concessions, mon bel ami? A votre aise! je n'en ferai pas plus que vous : restez marquis, je redeviens bourgeois. J'aurai du moins le contentement de vivre à ma guise.

## SCÈNE IX.

POIRIER, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Monsieur m'a fait demander?

POIRIER.

Oui, François, monsieur vous a fait demander. Vous allez mettre sur-le-champ l'écriteau sur la porte.

LE PORTIER.

L'écriteau?

POIRIER.

A louer présentement un magnifique appartement au premier étage, avec écuries et remises.

LE PORTIER.

L'appartement de monsieur le marquis?

POIRIER.

Vous l'avez dit, François.

LE PORTIER.

Mais, monsieur le marquis ne m'a pas donné d'ordres.

POIRIER.

Qui est le maître ici, imbécile? à qui est l'hôtel?

LE PORTIER.

A vous, monsieur?

POIRIER.

Faites donc ce que je vous dis, sans réflexion.

LE PORTIER.

Oui, monsieur. (Entre Vatel.)

POIRIER.

Allez, François. (Le portier sort.) Approchez, monsieur Vatel; vous préparez un grand dîner pour demain?

VATEL.

Oui, monsieur, et j'ose dire que le menu ne serait pas désavoué par mon illustre aïeul. Ce sera véritablement un objet d'art, et monsieur Poirier sera étonné.

POIRIER.

Avez-vous le menu sur vous?

VATEL.

Non, monsieur, il est à la copie; mais je le sais par cœur.

POIRIER.

Veillez me le réciter.

VATEL.

Le potage aux ravioles à l'Italienne et le potage à l'orge à la Marie Stuart.

POIRIER.

Vous remplacerez ces deux potages inconnus par la bonne soupe grasse avec des légumes sur une assiette.

VATEL.

Comment, monsieur?

POIRIER.

Je le veux. Continuez!

VATEL.

Relevé. La carpe du Rhin à la Lithuanienne, les poulardes à la Godard... le filet de bœuf braisé aux raisins, à la Napolitaine, le jambon de Westphalie, rôtie madère.

POIRIER.

Voici un relevé plus simple et plus sain : la barbue sauce aux câpres... le jambon de Bayonne aux épinards, le fricandeau à l'oseille, le lapin sauté.

VATEL.

Mais, monsieur Poirier... je ne consentirai jamais...

POIRIER.

Je suis le maître ici... entendez-vous? continuez!

VATEL.

Entrées. Les filets de volaille à la concordat... les croustades de truffes garnies de foie à la royale, le faisan étoffé à la Montpensier, les perdreaux rouges, farcis à la bohémienne.

POIRIER.

A la place de ces entrées, nous ne mettrons rien du tout, et nous passerons tout de suite au rôti, c'est l'essentiel.

VATEL.

C'est contre tous les préceptes de l'art.

POIRIER.

Je prends ça sur moi : voyons vos rôtis.

VATEL.

C'est inutile, monsieur, mon aïeul s'est passé son épée au travers du corps pour un moindre affront, je vous donne ma démission.

POIRIER.

J'allais vous la demander, mon bon ami; mais comme on a huit jours pour remplacer un domestique...



VATEL.

Un domestique ! monsieur, je suis un cuisinier.

POIRIER.

Je vous remplacerai par une cuisinière. En attendant, vous êtes pour huit jours encore à mon service, et vous voudrez bien exécuter le menu.

VATEL.

Je me brûlerais la cervelle plutôt que de manquer à mon nom.

POIRIER, à part.

Encore un qui tient à son nom ! (Haut.) Brûlez-vous la cervelle, monsieur Vatel, mais ne brûlez pas vos sauces... Bien le bonjour. (Vatel sort.) Et, maintenant, allons écrire quelques invitations à mes vieux camarades de la rue des Bourdonnais. Monsieur le marquis de Presles, on va vous couper vos talons rouges !

(Il sort en fredonnant le premier couplet de Monsieur et Madame Denis.)

BIN DU DEUXIÈME ACTE.



## ACTE TROISIÈME.

Même décor.

### SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON.

La bonne promenade, la bonne bouffée de printemps ! on se croirait en avril.

ANTOINETTE.

Vous ne vous êtes pas trop ennuyé, vraiment ?

GASTON.

Avec vous, ma chère ? Vous êtes tout simplement la plus charmante femme que je connaisse.

ANTOINETTE.

Des compliments, monsieur ?

GASTON.

Non pas ! la vérité sous sa forme la plus brutale. Quelle jolie excursion j'ai faite dans votre esprit ! que de points de vue inattendus ! que de découvertes ! je vivais auprès de vous sans vous connaître, comme un Parisien dans Paris.

ANTOINETTE.

Je ne vous déplais pas trop ?

GASTON.

C'est à moi de vous faire cette question. Je ressemble à un campagnard qui a hébergé une reine déguisée ; tout à coup la reine met sa couronne et le rustre confus s'inquiète de ne pas lui avoir fait plus de fête.

ANTOINETTE.

Rassurez-vous, bon villageois, votre reine n'accusait que son incognito.

GASTON.

Pourquoi l'avoir si longtemps gardé, méchante? Est-ce par coquetterie et pour faire nouvelle lune? Vous avez réussi; je n'étais que votre mari, je veux être votre amant.

ANTOINETTE.

Non, cher Gaston, restez mon mari; il me semble qu'on peut cesser d'aimer son amant, mais non pas d'aimer son mari.

GASTON.

A la bonne heure, vous n'êtes pas romanesque.

ANTOINETTE.

Je le suis à ma manière; j'ai, là-dessus, des idées qui ne sont peut-être plus de mode, mais qui sont enracinées en moi comme toutes les impressions d'enfance; quand j'étais petite fille, je ne comprenais pas que mon père et ma mère ne fussent pas parents; et le mariage m'est resté dans l'esprit comme la plus tendre et la plus étroite des parentés. L'amour pour un autre homme que mon mari, pour un étranger, me paraît un sentiment contre nature.

GASTON.

Voilà des idées de matrone romaine, ma chère Antoinette; conservez-les toujours pour mon honneur et mon bonheur.

ANTOINETTE.

Prenez garde! il y a le revers de la médaille! je suis jalouse, je vous en avertis. Comme il n'y a pour moi qu'un homme au monde, il me faut toute son affection. Le jour où je découvrirais qu'il la porte ailleurs, je ne ferais ni plainte ni reproche, mais le lien serait rompu; mon mari redeviendrait tout à coup un étranger pour moi... je me croirais veuve.

GASTON, à part.

Diab!e! (Haut.) Ne craignez rien à ce sujet, chère Antoinette... nous allons vivre comme deux tourtereaux, comme Philémon et Baucis, sauf la chaumière... Vous ne tenez pas à la chaumière?

ANTOINETTE.

Pas le moins du monde.

GASTON.

Je veux donner une fête splendide pour célébrer notre mariage, je veux que vous éclipsiez toutes les femmes et que tous les hommes me portent envie.

ANTOINETTE.

Faut-il tant de bruit autour du bonheur ?

GASTON.

Est-ce que vous n'aimez pas les fêtes ?

ANTOINETTE.

J'aime tout ce qui vous plaît : avons-nous du monde à dîner aujourd'hui ?

GASTON.

Non, c'est demain ; aujourd'hui nous n'avons que Montmeyran. Pourquoi cette question ?

ANTOINETTE.

Dois-je faire une toilette ?

GASTON.

Parbleu, je veux qu'en te voyant Hector ait envie de se marier. Va, chère enfant, cette journée te sera comptée dans mon cœur.

ANTOINETTE.

Oh ! je suis bien heureuse ! (Elle sort.)

## SCÈNE II.

LE MARQUIS SEUL, PUIS POIRIER.

GASTON.

Il n'y a pas à dire, elle est plus jolie que madame de Montjay... Que le diable m'emporte si je ne suis pas en train de devenir amoureux de ma femme !... L'amour est comme la fortune : pendant que nous le cherchons bien loin, il nous attend chez nous, les pieds sur les chenets. (Entre Poirier.) Eh bien ! cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir ? Êtes-vous toujours furieux contre votre panier percé de gendre ? Avez-vous pris votre parti ?

POIRIER.

Non, monsieur ; mais j'ai pris un parti !

GASTON.

Violent ?

POIRIER.

Nécessaire !

GASTON.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander?...

POIRIER.

Au contraire, monsieur, c'est une explication que je vous dois... En vous donnant ma fille et un million, je m'imaginai que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON.

Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER.

Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme, et je passe condamnation ; mais, dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul ; et puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON.

Allez, Sully ! allez, Turgot !... coupez, taillez, j'y consens ! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en !

POIRIER.

Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON.

Permettez, beau-père : si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER.

Aussi ne vous consulté-je pas ; je vous mets au courant, voilà tout.

GASTON.

Ah ! vous ne me consultez pas ?

POIRIER.

Cela vous étonne ?

GASTON.

Un peu mais, je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER.

Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON.

Vous voulez dire mon cher Gaston, je pense? La langue vous a fourché.

POIRIER.

Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-pere à gendre, la familiarité est permise.

GASTON.

Et de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme?...

POIRIER.

C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON.

Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas!

POIRIER.

Je sais très-bien que vous me tenez pour un très-petit personnage et pour un très-petit esprit... mais...

GASTON.

Où prenez-vous cela?

POIRIER.

Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON.

Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER.

Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON.

Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER.

Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie, Dieu merci! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON.

Vous n'en faites pas de cas ?

POIRIER.

Non, monsieur, non ! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez ; je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres ; je me ris des hasards de la naissance ; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante : je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON.

Me trouveriez-vous du mérite, par hasard ?

POIRIER.

Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON.

Non ! Ah ! Alors, pourquoi m'avez-vous donné votre fille ?

POIRIER.

Pourquoi je vous ai donné...

GASTON.

Vous aviez donc une arrière-pensée ?

POIRIER, embarrassé.

Une arrière-pensée ?

GASTON.

Permettez ! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous ; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix ; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis bien obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER.

Quand même, monsieur !... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant ? quel mal y verriez-vous ? qui me reprochera, à moi qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs il est aimé de ma fille ; j'ai pensé à elle d'abord, c'était mon devoir, à moi, ensuite, c'était mon droit.

GASTON.

Je ne conteste pas, Monsieur Poirier, vous n'avez eu qu'un tort, c'est d'avoir manqué de confiance en moi.

POIRIER.

C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON.

Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries? Je ne suis peut-être pas le plus respectueux des gendres, et je m'en accuse, mais dans les choses sérieuses je suis sérieux. Il est très-juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, à part.

Comprendrait-il la situation?

GASTON.

Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon? si tant est que je puisse être bon à quelque chose.

POIRIER.

Eh bien, j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON.

Encore! c'est donc votre marotte de danser à la cour?

POIRIER.

Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain ni futile.

GASTON.

Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris! expliquez-vous.

POIRIER, piteusement.

Je suis ambitieux!

GASTON.

On dirait que vous en rougissez; pourquoi donc? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'État.

POIRIER.

C'est ce que Verdelet me disait ce matin.

GASTON.

C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER.

Oh! je ne prétends pas...



GASTON.

Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? fi donc! Le conseil d'État, non! Un poste diplomatique? Ah! justement l'ambassade de Constantinople est à prendre...

POIRIER.

J'ai des goûts sédentaires : je n'entends pas le turc.

GASTON.

Attendez! (Lui frappant sur l'épaule.) Je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER.

Oh! croyez-vous?

GASTON.

Mais, voilà le diable! vous ne faites partie d'aucune catégorie... vous n'êtes pas encore de l'Institut.

POIRIER.

Soyez donc tranquille! je paierai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON.

Ah! Machiavel! Sixte-Quint! vous les roulerez tous!

POIRIER.

Je crois que oui.

GASTON.

Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si bon chemin? Il vous faut un titre.

POIRIER.

Oh! oh! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité : je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON.

Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER.

Celle qu'on ne doit qu'à soi-même!

GASTON.

Vous serez comte.

POIRIER.

Non. Il faut être raisonnable. Baron, seulement.

GASTON.

Le baron Poirier!... cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER.

Oui, le baron Poirier!

GASTON. Il le regarde et part d'un éclat de rire.

Je vous demande pardon; mais là, vrai! c'est trop drôle!  
Baron! monsieur Poirier!... baron de Catillard!

POIRIER, à part.

Je suis joué!...

### SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC.

GASTON.

Arrive donc, Hector! arrive donc! Sais-tu pourquoi Jean Gaston de Presle a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François Gaston de Presle est monté le premier à l'assaut de La Rochelle? Pourquoi Louis Gaston de Presle s'est fait sauter à La Hogue? Pourquoi Philippe Gaston de Presle a pris deux drapeaux à Fontenoy? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'était pour que monsieur Poirier fût un jour pair de France ou baron.

LE DUC.

Que veux-tu dire?

GASTON.

Voilà le secret du petit assaut qu'on m'a livré ce ~~matin~~.

LE DUC, à part.

Je comprends!

POIRIER.

Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que monsieur le marquis Gaston de Presle, qui n'est mort ni à

Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

LE DUC.

Bien répliqué, monsieur !

GASTON.

Voilà qui promet pour la tribune !

LE DOMESTIQUE.

Il y a là des messieurs qui demandent à voir l'appartement.

GASTON.

Quel appartement ?

LE DOMESTIQUE.

Celui de monsieur le marquis.

GASTON.

Le prend-on pour un muséum d'histoire naturelle ?

POIRIER, au domestique.

Priez ces messieurs de repasser. (Le domestique sort.) Excusez-moi, mon gendre ; entraîné par la gaieté de votre entretien, je n'ai pas pu vous dire que je loue le premier étage de mon hôtel.

GASTON.

Hein ?

POIRIER.

C'est une des petites réformes dont je vous parlais.

GASTON.

Et où comptez-vous me loger ?

POIRIER.

Au deuxième ; l'appartement est assez vaste pour nous contenir tous.

GASTON.

L'arche de Noé !

POIRIER.

Il va sans dire que je loue les écuries et les remises.

GASTON.

Et mes chevaux ? vous les logerez au deuxième aussi !

POIRIER.

Vous les vendrez.

GASTON.

J'irai donc à pied ?

LE DUC.

Ça te fera du bien. Tu ne marches pas assez.

POIRIER.

D'ailleurs, je garde mon coupé bleu. Je vous le prêterai.

LE DUC.

Quand il fera beau.

GASTON.

Ah ça ! monsieur Poirier !...

LE DOMESTIQUE, *rentrant.*

Monsieur Vatel demande à parler à monsieur le marquis.

GASTON.

Qu'il entre ! (*Entre Vatel en habit noir.*) Quelle est cette tenue, monsieur Vatel ? êtes-vous d'enterrement, ou la marée manque-t-elle ?

VATEL.

Je viens donner ma démission à monsieur le marquis.

GASTON.

Votre démission ? la veille d'une bataille !

VATEL.

Telle est l'étrange position qui m'est faite ; je dois désertier pour ne pas me déshonorer ; que monsieur le marquis daigne jeter les yeux sur le menu que m'impose monsieur Poirier.

GASTON.

Que vous impose monsieur Poirier ? Voyons cela. (*bisant.*) Le lapin sauté !

POIRIER.

C'est le plat de mon vieil ami Ducaillou.

GASTON.

La dinde aux marrons.

POIRIER.

C'est le régal de mon camarade Groschenet.

GASTON.

Vous traitez la rue des Bourdonnais ?

POIRIER.

En même temps que le faubourg Saint-Germain

GASTON.

J'accepte votre démission, Monsieur Vatel. (Vatel sort.) Ainsi demain mes amis auront l'honneur d'être présentés aux vôtres ?

POIRIER.

Vous l'avez dit, ils auront cet honneur... Monsieur le duc sera-t-il humilié de manger ma soupe entre monsieur et madame Pincebourde ?

LE DUC.

Nullement. Cette petite débauche ne me déplaira pas. Madame Pincebourde doit chanter au dessert ?

GASTON.

Après dîner nous ferons un cent de piquet.

LE DUC.

Ou un loto.

POIRIER.

Ou un nain-jaune.

GASTON.

Et de temps en temps, j'espère, nous renouvellerons cette bamboche.

POIRIER.

Mon salon sera ouvert tous les soirs et vos amis seront toujours les bienvenus.

GASTON.

Décidément, monsieur Poirier, votre maison va devenir un lieu de délices, une petite Capoue. Je craindrais de m'y amollir, j'en sortirai pas plus tard que demain.

POIRIER.

J'en serai au regret... mais mon hôtel n'est pas une prison. Quelle carrière embrasserez-vous ? la médecine ou le barreau ?

GASTON.

Qui parle de cela ?

POIRIER.

Les ponts et chaussées peut-être ? ou le professorat ? car vous ne pensez pas tenir votre rang avec neuf mille francs de rente ?

LE DUC.

Neuf mille francs de rentes ?

POIRIER, à Gaston.

Dame ! la bilan est facile à établir : vous avez reçu cinq cent mille francs de la dot de ma fille. La corbeille de noces et les frais d'installation en ont absorbé cent mille. Vous venez d'en donner deux cent dix-huit mille à vos créanciers, il vous en reste donc cent quatre-vingt-deux mille, qui, placés au taux légal, représentent neuf mille livres de rente... Est-ce clair ? Est-ce avec ce revenu que vous nourrirez vos amis de carpes à la Lithuanienne et de volailles à la concordat ? Croyez-moi, mon cher Gaston, restez chez moi, vous y serez encore mieux que chez vous. Pensez à vos enfants... qui ne seront pas fâchés de trouver un jour dans la poche du marquis de Présles les économies du bonhomme Poirier. A revoir, mon gendre, je vais régler le compte de monsieur Vatel. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LE DUC, LE MARQUIS.

(Ils se regardent un instant. Le duc éclate de rire.)

GASTON.

Tu trouves cela drôle, toi ?

LE DUC.

Ma foi, oui ! Voilà donc ce beau-père modeste et nourrissant comme les arbres à fruit ? ce George Dandin ? Tu as trouvé ton maître, mon fils ; mais, au nom du ciel, ne fais pas cette piteuse mine. Regarde-toi, tu as l'air d'un paladin qui partait pour la croisade et que la pluie a fait rentrer ! Ris donc un peu ; l'aventure n'est pas tragique.

GASTON.

Tu as raison !... Parbleu ! Monsieur Poirier, mon beau-père, vous me rendez là un service dont vous ne vous doutez pas.

LE DUC.

Un service ?

GASTON.

Oui, mon cher, oui, j'allais tout simplement me couvrir de ridicule ; j'étais en chemin de devenir amoureux de ma femme... Heureusement monsieur Poirier m'arrête à la première station.

LE DUC.

Ta femme n'est pas responsable des sottises de monsieur Poirier. Elle est charmante.

GASTON.

Laisse-moi donc tranquille ! Elle ressemble à son père.

LE DUC.

Pas le moins du monde.

GASTON.

Je te dis qu'elle a un air de famille... je ne pourrais plus l'embrasser sans penser à ce vieux crocodile. Et puis, je voulais bien rester au coin du feu... mais du moment qu'on y met la marmite... (il tire sa montre.) Bonsoir !

LE DUC.

Où vas-tu ?

GASTON.

Chez madame de Montjay : voilà deux heures qu'elle m'attend.

LE DUC.

Non, Gaston, n'y va pas.

GASTON.

Ah ! on veut me rendre la vie dure, ici ; on veut me mettre en pénitence...

LE DUC.

Écoute-moi donc !

GASTON.

Tu n'as rien à me dire.

LE DUC.

Et ton duel ?

GASTON.

Tiens ! c'est vrai... je n'y pensais plus.

LE DUC.

Tu te bats demain à deux heures, au bois de Vincennes.

GASTON.

Très-bien ! De l'humeur dont je suis, Pontgrimaud passera demain un joli quart d'heure.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VERDELET, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Vous sortez, mon ami ?

GASTON.

Oui, madame, je sors. (il sort.)

VERDELET.

Dis donc, Toinon ? il ne paraît pas d'humeur aussi charmante que tu le disais.

ANTOINETTE.

Je n'y comprends rien...

LE DUC.

Il se passe ici des choses graves, madamo.

ANTOINETTE.

Quoi donc ?...

LE DUC.

Votre père est ambitieux.

VERDELET.

Ambitieux !... Poirier ?

LE DUC.

Il avait compté sur le nom de son gendre pour arriver...

VERDELET.

A la pairie, comme monsieur Michaud ! (A part.) Vieux fou !

LE DUC.

Irrité du refus de Gaston, il cherche à se venger à coups d'épingle, et je crains bien que ce ne soit vous qui payiez les frais de la guerre.

ANTOINETTE.

Comment cela ?

VERDELET.

C'est bien simple... si ton père rend la maison odieuse à ton mari, il cherchera des distractions dehors.



ANTOINETTE.

Des distractions dehors ?

LE DUC.

Monsieur Verdelet a mis le doigt sur le danger, et vous seule pouvez le prévenir. Si votre père vous aime, mettez-vous entre lui et Gaston. Obtenez la cessation immédiate des hostilités : rien n'est encore perdu... tout peut se réparer.

ANTOINETTE.

Rien n'est encore perdu ! tout peut se réparer ! Vous me faites trembler ! Contre qui donc ai-je à me défendre ?

LE DUC.

Contre votre père.

ANTOINETTE.

Non, vous ne me dites pas tout... Les torts de mon père ne m'enlèveraient pas mon mari en un jour... Il fait la cour à une femme, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Non, madame, mais...

ANTOINETTE.

Pas de ménagements, monsieur le duc... j'ai une rivale.

LE DUC.

Calmez-vous, madame.

ANTOINETTE.

Je le devine, je le sens, je le vois... Il est auprès d'elle.

LE DUC.

Non, madame, il vous aime.

ANTOINETTE.

Il ne me connaît que depuis une heure ! Ce n'est pas à moi qu'il a senti le besoin de raconter sa colère... Il a été se plaindre ailleurs.

VERDELET.

Ne te bouleverse pas comme ça, Toinon ; il a été prendre l'air, voilà tout. C'était mon remède quand Poirier m'exaspérait.

(Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.)

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour monsieur le marquis.

ANTOINETTE.

Il est sorti ; mettez-la là (Elle regarde la lettre. — A. part.) Une écriture de femme ! (Haut.) De quelle part ?

LE DOMESTIQUE.

C'est le valet de pied de madame de Montjay qui l'a apportée.  
(Il sort.)

ANTOINETTE, à part.

De madame de Montjay !

LE DUC.

Je verrai Gaston avant vous, madame ; si vous voulez, je lui remettrai cette lettre ?

ANTOINETTE.

Craignez-vous que je ne l'ouvre ?

LE DUC.

Oh ! madame !

ANTOINETTE.

Elle se sera croisée avec Gaston.

VERDELET.

Qu'est-ce que tu vas supposer là ? La maîtresse de ton mari n'aurait pas l'imprudence de lui écrire chez toi.

ANTOINETTE.

Pour ne point oser lui écrire chez moi, il faudrait qu'elle me méprisât bien ! D'ailleurs, je ne dis pas que ce soit sa maîtresse. Je dis qu'il lui fait la cour. Je le dis parce que j'en suis sûre.

LE DUC.

Je vous jure, madame...

ANTOINETTE.

L'oseriez-vous jurer sérieusement, monsieur le duc ?

LE DUC.

Mon serment ne vous prouverait rien, car un galant homme a le droit de mentir en pareil cas. Quoi qu'il en soit, madame, je vous ai prévenue du danger ; je vous ai indiqué le moyen d'y échapper, j'ai rempli mon devoir d'ami et d'honnête homme ; m'en demandez pas plus. (Il sort.)

## SCÈNE VI.

ANTOINETTE VERDELET.

ANTOINETTE.

Ah ! je viens de perdre tout ce que j'avais gagné dans le cœur de Gaston... Il m'appelait marquise, il y a une heure. . mon père lui a rappelé brutalement que je suis mademoiselle Poirier.

VERDELET.

Eh bien ! est-ce qu'on ne peut pas aimer mademoiselle Poirier ?

ANTOINETTE.

Mon dévouement aurait fini par le toucher peut-être, ma tendresse par attirer la sienne ; il était déjà sur la pente insensible qui le conduisait à moi ! mon père lui fait rebrousser chemin ! Sa maîtresse ! Il est impossible qu'elle le soit déjà, n'est-ce pas Tony ? Est-ce que tu crois qu'elle l'est ?

VERDELET.

Moi ? pas du tout !

ANTOINETTE.

Qu'il lui fasse la cour depuis quelques jours, je le comprends ; mais pour être son amant, il faudrait qu'il eût commencé le lendemain de notre mariage, et ce serait infâme !

VERDELET.

Oui, mon enfant.

ANTOINETTE.

Il ne m'a pas épousée avec la certitude qu'il ne m'aimerait jamais... il n'a pas dû me condamner si vite.

VERDELET.

Non, sans doute.

ANTOINETTE.

Tu n'en as pas l'air bien sûr... es-tu fou, Tony, d'accueillir un soupçon si odieux ! Je te jure que mon mari est incapable d'une infamie. Réponds donc que c'est évident ! Le prends-tu pour un misérable ?

VERDELET.

Non pas !

ANTOINETTE.

Alors tu peux jurer qu'il est innocent... jure-le, mon bon Tony, jure-le !

VERDELET.

Je le jure ! je le jure !

ANTOINETTE.

Pourquoi lui écrit-elle ?

VERDELET.

Pour l'inviter à quelque soirée, tout simplement.

ANTOINETTE.

Une soirée bien pressée, puisqu'elle envoie l'invitation par un domestique. — Oh ! quand je pense que le secret de ma destinée est enfermée sous ce pli... allons-nous-en... cette lettre m'attire... je suis tentée. (Elle la remet sur la table et reste immobile à la regarder.)

VERDELET.

Viens, tu as raison. (Elle ne bouge pas.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Dis donc, fille... Antoinette... (A Verdelet.) Qu'est-ce qu'elle regarde là, une lettre ? (Il la prend.)

ANTOINETTE.

Laissez, mon père, c'est une lettre pour M. de Presles.

POIRIER, regardant l'adresse.

Jolie écriture ! (Il la sent.) Ça ne sent pas le tabac. C'est une lettre de femme.

ANTOINETTE.

Oui, de madame de Montjay, je sais ce que c'est.

POIRIER.

Comme tu as l'air agité... Est-ce que tu as la fièvre ? (Il lui prend la main.) Tu as la fièvre !

ANTOINETTE.

Non, mon père.

POIRIER.

Si fait ! Il y a quelque chose. Voyons, parle.

ANTOINETTE.

Il n'y a rien, je vous assure...

VERDELET, bas à Poirier.

Laisse-la donc tranquille... elle est jalouse.

POIRIER.

Tu es jalouse ? Est-ce que le marquis te ferait des traits, par hasard ? Nom de nom ! si je le savais !

ANTOINETTE.

Si vous m'aimez, mon père...

POIRIER.

Si je t'aime !

ANTOINETTE.

Ne tourmentez plus Gaston.

POIRIER.

Est-ce que je le tourmente ? je fais des économies, voilà tout.

VERDELET.

Tu fais des taquineries, et elles retombent sur ta fille.

POIRIER.

Mêle-toi de ce qui te regarde. (A Antoinette.) Voyons, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce monsieur ? je veux le savoir.

ANTOINETTE, effrayée.

Rien... rien... n'allez pas le quereller, au nom du ciel !

POIRIER.

Pourquoi es-tu jalouse ? Pourquoi mangeais-tu des yeux cette lettre ? (Il la prend.) Est-ce que tu crois que madame de Mont, ay?..

ANTOINETTE.

Non, non...

POIRIER.

Elle le croit, n'est-ce pas, Verdelet ?

VERDELET.

Elle suppose...

POIRIER

Il est facile de s'en assurer. (Il rompt le cachet.)

ANTOINETTE.

Mon père!... le secret d'une lettre est sacré!

POIRIER.

Il n'y a de sacré pour moi que ton bonheur.

VERDELET.

Prends garde, Poirier!... Que dira ton gendre?

POIRIER.

Je me soucie bien de mon gendre! (Il ouvre la lettre.)

ANTOINETTE.

Ne lisez pas, au nom du ciel!

POIRIER.

Je lirai... Si ce n'est pas mon droit, c'est mon devoir. (Lisant.)  
« Cher Gaston... » Ah! le scélérat! (Il laisse tomber la lettre.)

ANTOINETTE.

C'est sa maîtresse!... Oh! mon Dieu!.. (Elle tombe dans un fauteuil.)

POIRIER, prenant Verdelet au collet.

C'est toi qui m'as laissé faire ce mariage-là.

VERDELET.

C'est trop fort!

POIRIER.

Quand je t'ai consulté, pourquoi ne t'es-tu pas mis en travers? Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce qui devait arriver?

VERDELET.

Je te l'ai dit vingt fois!... mais monsieur était ambitieux!

POIRIER.

Ça m'a bien réussi!

VERDELET.

Elle perd connaissance.

POIRIER.

Ah! mon Dieu!

VERDELET, à genoux devant Antoinette.

Toinon, mon enfant, reviens à toi...

POIRIER.

Ote-toi de là... Est-ce que tu sais ce qu'il faut lui dire! ( **▲**  
genoux devant Antoinette.) Toinon, mon enfant, reviens à toi.

ANTOINETTE.

Ce n'est rien, mon père.

POIRIER.

Sois tranquille... je te débarrasserai de ce monstre.

ANTOINETTE.

Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour être éprouvée de la sorte!  
Après trois mois de mariage! Non! le lendemain! le lende-  
main! Il ne m'a pas été fidèle un jour! Il a couru chez cette  
femme en sortant de mes bras... Il n'avait donc pas senti  
battre mon cœur? il n'avait donc pas compris que je me don-  
nais à lui tout entière. Le malheureux! j'en mourrai!

POIRIER.

Tu en mourras?... je te le défends! Qu'est-ce que je devien-  
drais, moi! Ah! le brigand!... Où vas-tu?

ANTOINETTE.

Chez moi.

POIRIER.

Veux-tu que je t'accompagne?

ANTOINETTE.

Merci, mon père.

VERDELET, à Poirier.

Laissons-la pleurer seule... les larmes la soulageront.

## SCÈNE VIII.

POIRIER, VERDELET.

POIRIER.

Quel mariage! quel mariage! (il se promène en se donnant des coups  
de poing.)

VERDELET.

Calme-toi, Poirier... tout peut se réparer. Notre devoir, main-  
tenant, c'est de rapprocher ces deux cœurs.

POIRIER.

Mon devoir, je le connais, et je le ferai (il ramasse la lettre).

VERDELET.

Je t'en supplie, pas de coup de tête!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GASTON.

POIRIER.

Vous cherchez quelque chose, monsieur?

GASTON.

Oui, une lettre.

POIRIER.

De madame de Montjay. Ne cherchez pas, elle est dans ma poche.

GASTON.

L'auriez-vous ouverte, par hasard?

POIRIER.

Oui, monsieur, je l'ai ouverte.

GASTON.

Vous l'avez ouverte? Savez-vous bien, monsieur, que c'est une indignité? que c'est l'action d'un malhonnête homme.

VERDELET.

Monsieur le marquis!... Poirier!

POIRIER.

Il n'y a qu'un malhonnête homme ici, c'est vous!

GASTON.

Pas de reproches! En me volant le secret de mes fautes, vous avez perdu le droit de les juger! Il y a quelque chose de plus inviolable que la serrure d'un coffre-fort, monsieur, c'est le cachet d'une lettre, car il ne se défend pas.

VERDELET, à Poirier.

Qu'est-ce que je te disais?

POIRIER.

C'est trop fort. Un père n'aurait pas le droit!... Mais je suis



bien bon de répondre ! Vous vous expliquerez devant les tribunaux , monsieur le marquis.

6

VERDELET.

Les tribunaux !

POIRIER.

Ah ! vous croyez qu'on peut impunément apporter dans nos familles l'adultère et le désespoir ? Un bon procès , monsieur ! un procès en séparation de corps !

GASTON.

Un procès ? où cette lettre sera lue ?

POIRIER.

En public , oui , monsieur , en public.

VERDELET.

Es-tu fou , Poirier ? un pareil scandale !

GASTON.

Mais , vous ne songez pas que vous perdez une femme !

POIRIER.

Vous allez me parler de son honneur peut-être ?

GASTON.

Oui , de son honneur , et si ce n'est pas assez pour vous , sachez qu'il y va de sa ruine...

POIRIER.

Tant mieux , morbleu , j'en suis ravi ! Elle ne sera jamais trop punie , celle-là !

GASTON.

Monsieur...

POIRIER.

En voilà une , par exemple , qui n'intéressera personne ! Prendre le mari d'une pauvre jeune femme après trois mois de mariage !

GASTON.

Elle est moins coupable que moi , n'accusez que moi...

POIRIER.

Si vous croyez que je ne vous méprise pas comme le dernier des derniers !... N'êtes-vous pas honteux ? sacrifier une femme charmante... Que lui reprochez-vous ? Trouves-tu un défaut , un

seul, pour vous excuser ! Un cœur d'or ! des yeux superbes ! Et une éducation ! Tu sais ce qu'elle m'a coûté, Verdelet ?

**VERDELET.**

Modère-toi, de grâce...

**POIRIER.**

Crois-tu que je ne me modère pas ? Si je m'écoutais !... mais non... il y a des tribunaux... je vais chez mon avoué.

**GASTON.**

Attendez jusqu'à demain, monsieur, je vous en supplie... donnez-vous le temps de la réflexion.

**POIRIER.**

C'est tout réfléchi.

**GASTON, à Verdelet.**

Aidez-moi à prévenir un malheur irréparable, monsieur.

**VERDELET.**

Ah ! vous ne le connaissez pas !

**GASTON, à Poirier.**

Prenez garde, monsieur. Je dois sauver cette femme, je dois la sauver à tout prix... Comprenez donc que je suis responsable de tout !

**POIRIER.**

Je l'entends bien ainsi.

**GASTON.**

Vous ne savez pas jusqu'où le désespoir pourrait m'emporter !

**POIRIER.**

Des menaces ?

**GASTON.**

Oui ! des menaces ; rendez-moi cette lettre, vous ne sortirez pas !

**POIRIER.**

De la violence ! faut-il que je sonne mes gens ?

**GASTON.**

C'est vrai ! ma tête se perd. Écoutez-moi, du moins. Vous n'êtes pas méchant, c'est la colère, c'est la douleur qui vous égare.

POIRIER.

Colère légitime, douleur respectable !

GASTON.

Oui, monsieur, je reconnais mes fautes, je les déplore... mais si je vous jurais de ne plus revoir madame de Montjay, si je vous jurais de consacrer ma vie au bonheur de votre fille ?

POIRIER.

Ce serait la seconde fois que vous le jureriez... Finissons !

GASTON.

Arrêtez ! vous aviez raison ce matin, c'est le désœuvrement qui m'a perdu.

POIRIER.

Ah ! vous le reconnaissez, maintenant !

GASTON.

Eh bien, si je prenais un emploi ?...

POIRIER.

Un emploi ? vous ?

GASTON.

Vous avez le droit de douter de ma parole, je le sais ; mais gardez cette lettre, et si je manque à mes engagements, vous serez toujours à temps...

VERDELET.

Voyons, Poirier, c'est une garantie, cela.

POIRIER.

Une garantie de quoi ?

VERDELET.

De sa fidélité à ses promesses : il ne verra plus cette dame ; il prendra un emploi ; il se consacrera au bonheur de ta fille.. Que peux-tu lui demander de plus ?

POIRIER.

J'entends bien... mais qui me répondrait ?...

VERDELET.

La lettre ! parbleu, la lettre !

POIRIER.

C'est vrai, oui, c'est vrai.

VERDELET.

Eh bien ! tu acceptes ? Tout vaut mieux qu'une séparation.

POIRIER.

Ce n'est pas tout à fait mon avis.... Cependant puisque tu l'exiges... (Au marquis.) Je souscris pour ma part, monsieur, au traité que vous m'offrez... Il ne reste plus qu'à le soumettre à ma fille.

VERDELET.

Oh! ce n'est pas ta fille qui demandera du scandale.

POIRIER.

Allons la trouver. (A Gaston.) Croyez bien, monsieur, qu'en tout ceci je ne consulte que le bonheur de mon enfant. Pour que vous n'ayez pas le droit d'en douter, je vous déclare d'avance que je n'attends plus rien de vous, que je n'accepterai rien, et resterai Gros-Jean comme devant.

VERDELET.

C'est bien, Poirier.

POIRIER, à Verdelet.

A moins pourtant qu'il ne rende ma fille si heureuse... si heureuse!...

Ils sortent.

## SCÈNE X.

GASTON, seul.

Tu l'as voulu, marquis de Presles! Est-ce assez d'humiliations! Ah! madame de Monjay!... En ce moment mon sort se décide. Que vont-ils me rapporter? Ma condamnation ou celle de cette infortunée? la honte ou le remords? Et tout cela pour une fantaisie d'un jour! Tu l'as voulu, marquis de Perles... n'accuse que toi. (Il reste absorbé.)

## SCÈNE XI.

GASTON, LE DUC.

LE DUC, entrant, et frappant sur l'épaule de Gaston.  
Qu'as-tu donc?

GASTON.

Tu sais ce que mon beau-père me demandait ce matin ?

LE DUC.

Eh bien ?

GASTON.

Si on te disait que j'y consens ?

LE DUC.

Je répondrais que c'est impossible.

GASTON.

C'est pourtant la vérité.

LE DUC.

Es-tu fou ? Tu le disais toi-même, s'il est un homme qui n'ait pas le droit...

GASTON.

Il le faut... Mon beau-père a ouvert une lettre de madame de Montjay ; dans sa colère, il voulait la porter chez son avoué, et, pour l'arrêter, j'ai dû me mettre à sa discrétion.

LE DUC.

Pauvre ami ! dans quel abîme as-tu roulé !

GASTON.

Ah ! si Pontgrimaud me tuait demain, quel service il me rendrait !

LE DUC.

Voyons, voyons, pas de ces idées-là !

GASTON.

Cela arrangerait tout.

LE DUC.

Tu n'as que vingt-cinq ans, ta vie peut être belle encore.

GASTON.

Ma vie?... Regarde où j'en suis : ruiné, esclave d'un beau-père dont le despotisme s'autorisera de mes fautes, mari d'une femme que j'ai blessée au cœur et qui ne l'oubliera jamais !... Tu dis que ma vie peut être belle encore !... Mais je suis dégoûté de tout et de moi-même !... Mes étourderies, mes sottises, mes égarements m'ont amené à ce point que tout me manque à la fois : la liberté, le bonheur domestique, l'estime du monde et la mienne propre !... Quelle pitié !...

LE DUC.

Du courage, mon ami ; ne te laisse pas abattre !

GASTON, se levant.

Oui, je suis un lâche ! Un gentilhomme a le droit de tout perdre, fors l'honneur.

LE DUC.

Que veux-tu faire ?

GASTON.

Ce que tu ferais à ma place.

LE DUC.

Non, je ne me tuerais pas !

GASTON.

Tu vois bien que si, puisque tu m'as compris... Tais-toi !... je n'ai plus que mon nom, et je veux le garder intact... On vient.

## SCENE XII.

LES MÊMES, POIRIER, ANTOINETTE ET VERDELET.

ANTOINETTE.

Non, mon père, non, c'est impossible !... Tout est fini entre monsieur de Presles et moi !

VERDELET.

Je ne te reconnais plus là, mon enfant.

POIRIER.

Mais puisque je te dis qu'il prendra une occupation ! qu'il ne reverra jamais cette femme ! qu'il te rendra heureuse !

ANTOINETTE.

Il n'y a plus de bonheur pour moi ! Si monsieur de Presles ne m'a pas aimée librement, croyez-vous qu'il m'aimera par contrainte ?

POIRIER, au marquis.

Parlez donc, Monsieur !

ANTOINETTE.

Monsieur de Presles se tait ; il sait que je ne croirais pas à

ses protestations. Il sait aussi que tout lien est rompu entre nous, et qu'il ne peut plus être qu'un étranger pour moi... Reprenons donc tous les deux ce que la loi peut nous rendre de liberté... Je veux une séparation, mon père. Donnez-moi cette lettre : c'est à moi, à moi seule, qu'il appartient d'en faire usage ! Donnez-la-moi !

POIRIER.

Je t'en supplie, mon enfant, pense au scandale qui va nous éclabousser tous.

ANTOINETTE.

Il ne salira que les coupables !

VERDELET.

Pense à cette femme que tu vas perdre à jamais...

ANTOINETTE.

A-t-elle eu pitié de moi?... Mon père, donnez-moi cette lettre. Ce n'est pas votre fille qui vous la demande, c'est la marquise de Presle outragée.

POIRIER.

La voilà... Mais puisqu'il prendrait une occupation...

ANTOINETTE.

Donnez. (Au marquis.) Je tiens ma vengeance, monsieur, elle ne saurait m'échapper. Vous aviez engagé votre honneur pour sauver votre maîtresse, je le dégage et vous le rends. (Elle déchire la lettre et la jette au feu.)

POIRIER.

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle fait ?

ANTOINETTE.

Mon devoir !

VERDELET.

Brave enfant ! (Il l'embrasse.)

LE DUC.

Noble cœur !

GASTON.

Oh ! madame, comment vous exprimer?... Orgueilleux que

j'étais ! je croyais m'être mésallié... vous portez mon nom mieux que moi ! Ce ne sera pas trop de toute ma vie pour réparer le mal que j'ai fait.

ANTOINETTE.

Je suis veuve, monsieur... (Elle prend le bras de Verdelet pour sortir la toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.



---

## ACTE QUATRIÈME.

Même décor.

### SCÈNE PREMIÈRE.

VERDELET, ANTOINETTE, POIRIER.

Antoinette est assise entre Verdelet et Poirier.

VERDELET.

Je te dis que tu l'aimes encore.

POIRIER.

Et moi, je te dis que tu le hais.

VERDELET.

Mais non, Poirier...

POIRIER.

Mais si !... Ce qui s'est passé hier ne te suffit pas, tu voudrais que ce vaurien m'enlevât ma fille à présent ?

VERDELET.

Je voudrais que l'existence d'Antoinette ne fût pas à jamais perdue, et à la façon dont tu t'y prends...

POIRIER.

Je m'y prends comme il me plaît, Verdelet... Ça t'est facile de faire le bon apôtre, tu n'es pas à couteau tiré avec le marquis, toi ! une fois qu'il aurait emmené sa femme, tu serais toujours fourré chez elle, et pendant ce temps, je vivrais dans mon trou, seul, comme un chat-huant... voilà ton rêve ! Oh ! je te connais, va ! Égoïste comme tous les vieux garçons !...

VERDELET.

Prends garde, Poirier ! Es-tu sûr qu'en poussant les choses à l'extrême, tu n'obéisses pas toi-même à un sentiment d'égoïsme ?...

POIRIER.

Nous y voilà ! C'est moi qui suis l'égoïste ici ! parce que je défends le bonheur de ma fille ! parce que je ne veux pas que

mon gueux de gendre m'arrache mon enfant pour la torturer !  
(A sa fille.) Mais dis donc quelque chose !... ça te regarde plus que moi.

**ANTOINETTE.**

Je ne l'aime plus, Tony. Il a tué dans mon cœur tout ce qui fait l'amour.

**POIRIER.**

Ah !

**ANTOINETTE.**

Je ne le hais pas, mon père ; il m'est indifférent, je ne le connais plus.

**POIRIER.**

Ça me suffit.

**VERDELET.**

Mais, ma pauvre Toinon, tu commences la vie à peine. As-tu jamais réfléchi sur la destinée d'une femme séparée de son mari ? T'es-tu jamais demandé ?...

**POIRIER.**

Ah ! Verdelet, fais-nous grâce de tes sermons ! Elle sera, pardieu, bien à plaindre avec son bonhomme de père qui n'aura plus d'autre ambition que de l'aimer et de la dorloter ! Tu verras, fille, quelle bonne petite existence nous mènerons à nous deux... (Montrant Verdelet.) A nous trois ! car je vau mieux que toi, gros égoïste !... Tu verras comme nous t'aimerons, comme nous te câlinerons ! Ce n'est pas nous qui te planterons là pour courir après des comtesses !... Allons, faites tout de suite une risette à ce père... dites que vous serez heureuse avec lui.

**ANTOINETTE.**

Oui, mon père, bien heureuse.

**POIRIER.**

Tu l'entends, Verdelet ?

**VERDELET.**

Oui, oui.

**POIRIER.**

Quant à ton garnement de mari... tu as été trop bonne pour lui, ma fille... nous le tenions !... Enfin !... Je lui servirai une pension de mille écus, et il ira se faire pendre ailleurs.

ANTOINETTE.

Ah ! qu'il prenne tout, qu'il emporte tout ce que je possède.

POIRIER.

Non pas !

ANTOINETTE.

Je ne demande qu'une chose, c'est de ne jamais le revoir.

POIRIER.

Il entendra parler de moi sous peu... Je viens de lui décocher un dernier trait.

ANTOINETTE.

Qu'avez-vous fait ?

POIRIER.

Hier, en te quittant, je suis allé avec Verdelet chez mon notaire.

ANTOINETTE.

Eh bien ?

POIRIER.

J'ai mis en vente le château de Presles, le château de mes-sieurs ses pères.

ANTOINETTE.

Vous avez fait cela ? Et toi, Tony, tu l'as laissé faire ?

VERDELET, bas à Antoinette.

Sois tranquille.

POIRIER.

Oui, oui. La bande noire a bon nez, et j'espère qu'avant un mois, ce vestige de la féodalité ne souillera plus le sol d'un peuple libre. Sur son emplacement, on plantera des betteraves. Avec ses matériaux, on bâtira des chaumières pour l'homme utile, pour le laboureur, pour le vigneron. Le parc de ses pères, on le rasera, on le sciera en petits morceaux, on le brûlera dans la cheminée des bons bourgeois qui ont gagné de quoi acheter du bois. J'en ferai venir quelques stères pour ma consommation personnelle.

ANTOINETTE.

Mais il croira que c'est une vengeance...

POIRIER.

Il aura raison.

ANTOINETTE.

Le croira que c'est moi....

VERDELET, *bas à Antoinette.*

Sois donc tranquille, mon enfant

POIRIER.

Je vais voir si les affiches sont prêtes, des affiches énormes dont nous couvrirons les murs de Paris. — A vendre, le château de Presles !

VERDELET.

Il est peut-être déjà vendu.

POIRIER.

Depuis hier au soir ? Allons donc ! je vais chez l'imprimeur.

## SCÈNE II.

VERDELET, ANTOINETTE.

VERDELET.

Ton père est absurde ! si on le laissait faire, il rendrait tout rapprochement impossible entre ton mari et toi.

ANTOINETTE.

Qu'espères-tu donc, mon pauvre Tony ? Mon amour est tombé de trop haut pour pouvoir se relever jamais. Tu ne sais pas ce que monsieur de Presles était pour moi...

VERDELET.

Mais si, mais si, je le sais.

ANTOINETTE.

Ce n'était pas seulement un mari, c'était un maître dont j'aurais été fière d'être la servante. Je ne l'aimais pas seulement, je l'admirais comme le représentant d'un autre âge. Ah ! Tony, quel réveil !

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur le marquis demande si madame peut le recevoir ?

ANTOINETTE.

Non.

VERDELET.

Reçois-le, mon enfant. ( Au domestique.) Monsieur le marquis peut entrer. (Le domestique sort.)

ANTOINETTE.

A quoi bon ? (Le marquis entre.)

GASTON.

Rassurez-vous, madame, vous n'aurez pas longtemps l'ennui de ma présence. Vous l'avez dit hier, vous êtes veuve, et je suis trop coupable pour ne pas sentir que votre arrêt est irrévocable. Je viens vous dire adieu.

VERDELET.

Comment, monsieur ?

GASTON.

Oui, monsieur, je prends le seul parti honorable qui me reste, et vous êtes homme à le comprendre.

VERDELET.

Mais, monsieur...

GASTON.

Je vous entends .. Ne craignez rien de l'avenir, et rassurez Monsieur Poirier. J'ai un état, celui de mon père : soldat. Je pars demain pour l'Afrique avec monsieur de Montmeyran, qui me sacrifie son congé.

VERDELET, bas à Antoinette.

C'est un homme de cœur.

ANTOINETTE, de même.

Je n'ai jamais dit qu'il fût lâche.

VERDELET.

Voyons, mes enfants... ne prenez pas de résolutions extrêmes... Vos torts sont bien grands, monsieur le marquis, mais vous ne demandez qu'à les réparer, j'en suis sûr.

GASTON.

Ah ! s'il était une expiation ! (Un silence.) Il n'en est pas, monsieur. (A Antoinette.) Je vous laisse mon nom, madame, vous le garderez sans tache. J'emporte le remords d'avoir troublé votre vie, mais vous êtes jeune, vous êtes belle, et la guerre a d'heureux hasards.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Je viens te chercher.

GASTON.

Allons ! (Tendant la main à Verdelet.) Adieu, monsieur Verdelet.  
(Ils s'embrassent.) Adieu, madame, adieu pour toujours.

LE DUC.

Pour toujours ! Il vous aime, madame.

GASTON.

Tais-toi !

VERDELET.

Il vous aime éperdument... En sortant de l'abîme dont vous l'avez tiré, ses yeux se sont ouverts, il vous a vue telle que vous êtes.

ANTOINETTE.

Mademoiselle Poirier l'emporte sur madame de Montjay !.. quel triomphe !...

VERDELET.

Ah ! tu es cruelle !

GASTON.

C'est justice, monsieur. Elle était digne de l'amour le plus pur, et je l'ai épousée pour son argent. J'ai fait un marché ! un marché que je n'ai pas même eu la probité de tenir. (A Antoinette.) Oui, le lendemain de notre mariage, je vous sacrifiais, par forfanterie de vice, à une femme qui ne vous vaut pas. C'était trop peu de votre jeunesse, de votre grâce, de votre pureté : pour éclairer ce cœur aveugle, il vous a fallu en un jour me sauver deux fois l'honneur. Quelle âme assez basse pour résister à tant de dévouement, et que prouve mon amour, qui puisse me relever à vos yeux ! En vous aimant, je fais ce que tout homme ferait à ma place ; en vous reconnaissant, j'ai fait ce que n'eût fait personne. Vous avez raison, madame, méprisez un cœur indigne de vous ; j'ai tout perdu, jusqu'au droit de me plaindre, et je ne me plains pas... Viens, Hector.

LE DUC.

Attends... Savez-vous où il va, madame ? Sur le terrain.

VERDELET ET ANTOINETTE.

Sur le terrain ?

GASTON.

Que fais-tu ?

LE DUC.

Puisque ta femme ne t'aime plus, on peut bien lui dire... Oui, madame, il va se battre.

ANTOINETTE.

Ah ! Tony, sa vie est en danger...

LE DUC.

Que vous importe, madame ? Tout n'est-il pas rompu entre vous ?

ANTOINETTE.

Oui, oui, je le sais, tout est rompu... Monsieur de Presles peut disposer de sa vie... il ne me doit plus rien...

LE DUC, à Gaston.

Allons, viens... (ils vont jusqu'à la porte.)

ANTOINETTE.

Gaston !

LE DUC.

Tu vois bien qu'elle t'aime encore !

GASTON, se jetant à ses pieds.

Ah ! madame, s'il est vrai, si je ne suis pas sorti tout à fait de votre cœur, dites un mot... donnez-moi le désir de vivre.

(Entre Poirier.)

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur le marquis ?

ANTOINETTE.

Il va se battre !

POIRIER.

Un duel ! cela t'étonne ? Les maîtresses, les duels, tout cela se tient. Qui a terre a guerre.

ANTOINETTE.

Que voulez-vous dire, mon père ?... Supposeriez-vous ?...

POIRIER.

J'en mettrais ma main au feu.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, monsieur ? Vous ne répondez pas ?

POIRIER.

Crois-tu qu'il aura la franchise de l'avouer ?

GASTON.

Je ne sais pas mentir, madame. Ce duel est tout ce qui reste d'un passé odieux.

POIRIER.

Il a l'impudence d'en convenir ! Quel cynisme !

ANTOINETTE.

Et on me dit que vous m'aimez !... Et j'étais prête à vous pardonner au moment où vous alliez vous battre pour votre maîtresse !... On faisait de cette dernière offense un piège à ma faiblesse... Ah ! monsieur le duc !

LE DUC.

Il vous l'a dit, madame, ce duel est le reliquat d'un passé qu'il déteste et qu'il voudrait anéantir,

VERDELET, au marquis.

Eh bien, Monsieur, c'est bien simple ; si vous n'aimez plus madame de Montjay, ne vous battez pas pour elle.

GASTON.

Quoi ! monsieur, faire des excuses !

VERDELET.

Il s'agit de donner à Antoinette une preuve de votre sincérité ; c'est la seule que vous puissiez lui offrir. D'ailleurs, ne lui demandiez-vous pas tout à l'heure, comme une grâce, de vous imposer une expiation ? Le temps était la seule épreuve à laquelle on pût vous soumettre. Ne devez-vous pas être heureux d'un



sacrifice qui vous acquitte en un instant ? Celui qu'on vous demande est très-grand, je le sais ; mais, s'il l'était moins, pourrait-il racheter vos torts ?

☞

POIRIER, à part.

Voilà cet imbécile qui va les raccommo-der, maintenant !

GASTON.

Je ferais avec joie le sacrifice de ma vie pour réparer mes fautes, mais celui de mon honneur, la marquise de Presles ne l'accepterait pas.

ANTOINETTE.

Et si vous vous trompiez, monsieur ? si je vous le demandais ?

GASTON.

Quoi, madame, vous exigeriez !...

ANTOINETTE.

Que vous fassiez pour moi presque autant que pour madame de Montjay ? Oui, Monsieur. Vous consentiez pour elle à renier le passé de votre famille, et vous ne renoncerez pas pour moi à un duel... à un duel qui m'offense ? Comment croirai-je à votre amour, s'il est moins fort que votre vanité ?

POIRIER.

D'ailleurs, vous serez bien avancé quand vous aurez attrapé un mauvais coup ! Croyez-moi, prudence est mère de sûreté.

VERDELET, à part.

Vieux serpent !

GASTON.

Voilà ce qu'on dirait, madame.

ANTOINETTE.

Qui oserait douter de votre courage ? N'avez-vous pas fait vos preuves ?

POIRIER.

Et que vous importe l'opinion d'un tas de godelureaux ? Vous aurez l'estime de mes amis, cela doit vous suffire.

GASTON.

Vous le voyez, madame, on rirait de moi, vous n'aimeriez pas longtemps un homme ridicule.

LE DUC.

Personne ne rira de toi. C'est moi qui porterai tes excuses sur le terrain, et je te promets qu'elles n'auront rien de plaisant.

GASTON.

Comment, tu es aussi d'avis ?...

LE DUC.

Oui, mon ami; ton duel n'est pas de ceux qu'il ne faut pas arranger, et le sacrifice dont se contente ta femme ne touche qu'à ton amour-propre.

GASTON.

Des excuses, sur le terrain !...

POIRIER.

J'en ferais, moi...

VERDELET.

Décidément, Poirier, tu veux forcer ton gendre à se battre ?

POIRIER.

Moi, je fais tout ce que je peux pour l'en empêcher.

LE DUC.

Allons, Gaston, tu n'as pas le droit de refuser cette marque d'amour à ta femme.

GASTON.

Eh bien !... Non !... c'est impossible.

ANTOINETTE.

Mon pardon est à ce prix.

GASTON.

Reprenez-le donc, madame, je ne porterai pas loin mon désespoir.

POIRIER.

Ta, ra, ta, ta. Ne l'écoute pas, fille; quand il aura l'épée à la main, il se défendra malgré lui. C'est comme un maître nageur qui veut se noyer : une fois dans l'eau, le diable ne l'empêcherait pas de tirer sa coupe.

ANTOINETTE.

Si madame de Montjay vous défendait de vous battre, vous lui obéiriez. Adieu.

GASTON.

Antoinette... au nom du ciel !... .

LE DUC.

Elle a mille fois raison.

GASTON.

Des excuses ! moi !

ANTOINETTE.

Ah ! vous n'avez que de l'orgueil !

LE DUC.

Voyons, Gaston, fais-toi violence. Je te jure que moi, à ta place, je n'hésiterais pas.

GASTON.

Eh bien... A un Pontgrimaud!... Va sans moi.

LE DUC, à Antoinette.

Eh bien ! madame, êtes-vous contente de lui ?

ANTOINETTE.

Oui, Gaston, tout est réparé. Je n'ai plus rien à vous pardonner, je vous crois, je suis heureuse, je vous aime. (Le marquis reste immobile, la tête basse. — Antoinette va à son mari, lui prend la tête dans ses mains et l'embrasse au front.) Et, maintenant, va te battre, va!...

GASTON.

Oh ! chère femme, tu as le cœur de ma mère !

ANTOINETTE.

Celui de la mienne, monsieur...

POIRIER, à part.

Que les femmes sont bêtes, mon Dieu

GASTON, au duc.

Allons ! vite ! nous arriverons les derniers.

ANTOINETTE.

Vous tirez bien l'épée, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Comme Saint-George, madame, et un poignet d'acier ! Monsieur Poirier, priez pour Pontgrimaud.

ANTOINETTE, à Gaston.

N'allez pas tuer ce pauvre jeune homme, au moins.

GASTON.

Il en sera quitte pour une égratignure, puisque tu m'aimes. Partons, Hector. (Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.)

ANTOINETTE.

Encore une lettre ?

GASTON.

Ouvrez-la vous-même.

ANTOINETTE.

C'est la première, monsieur.

GASTON.

Oh ! j'en suis sûr.

ANTOINETTE ouvre la lettre.

C'est de monsieur de Pontgrimaud.

GASTON.

Bah !

ANTOINETTE, lisant.

« Mon cher marquis. »

GASTON.

Faquin !

ANTOINETTE.

« Nous avons fait tous les deux nos preuves. »

GASTON.

Dans un genre différent.

ANTOINETTE.

« Je n'hésite donc pas à vous dire que je regrette un moment de vivacité. »

GASTON.

Oui, de vivacité de ma part.

ANTOINETTE.

« Vous êtes le seul homme du monde à qui je consentisse à faire des excuses. »

GASTON.

Vous me flattez, monsieur.

ANTOINETTE.

« Et je ne doute pas que vous les acceptiez aussi galamment qu'elles vous sont faites. »

GASTON.

Ni plus ni moins.

ANTOINETTE.

« Tout à vous de cœur. »

« VICOMTE DE PONTGRIMAUD. »

LE DUC.

Il n'est pas vicomte, il n'a pas de cœur, il n'a pas de Pont ; mais il est Grimaud, sa lettre finit bien.

VERDELET, à Gaston.

Tout s'arrange pour le mieux, mon cher enfant : j'espère que vous voilà corrigé ?

GASTON.

A tout jamais, cher monsieur Verdelet. A partir d'aujourd'hui, j'entre dans la vie sérieuse et calme ; et, pour rompre irrévocablement avec les folies de mon passé, je vous demande une place dans vos bureaux.

VERDELET.

Dans mes bureaux ! vous ! un gentilhomme !

GASTON.

Ne dois-je pas nourrir ma femme ?

LE DUC.

Tu feras comme les nobles bretons qui déposaient leur épée au parlement avant d'entrer dans le commerce, et qui venaient la reprendre après avoir rétabli leur maison.

VERDELET.

C'est bien, monsieur le marquis.

POIRIER, à part.

Exécutons-nous. (Haut.) C'est très-bien, mon gendre, voilà des sentiments véritablement libéraux. Vous étiez digne d'être un bourgeois. Nous pouvons nous entendre, faisons la paix et restez chez moi.

GASTON.

Faisons la paix, je le veux bien, monsieur. Quant à rester ici, c'est autre chose. Vous m'avez fait comprendre le bonheur du charbonnier qui est maître chez lui. Je ne vous en veux pas, mais je m'en souviendrai.

POIRIER.

Et vous emmenez ma fille ? vous me laissez seul dans mon coin ?

ANTOINETTE.

J'irai vous voir, mon père.

GASTON.

Et vous serez toujours le bienvenu chez moi.

POIRIER.

Ma fille va être la femme d'un commis-marchand !

VERDELET.

Non, Poirier ; ta fille sera châtelaine de Presles. Le château est vendu depuis ce matin, et, avec la permission de ton mari, Toinon, ce sera mon cadeau de nocés.

ANTOINETTE.

Bon Tony !... Vous me permettez d'accepter, Gaston ?

GASTON.

Monsieur Verdelet est de ceux envers qui la reconnaissance est douce.

VERDELET.

Je quitte le commerce, je me retire chez vous, monsieur le marquis, si vous le trouvez bon, et nous cultiverons vos terres ensemble : c'est un métier de gentilhomme.

POIRIER.

Eh bien, et moi ? on ne m'invite pas ?... Tous les enfants sont des ingrats, mon pauvre père avait raison.

VERDELET.

Achète une propriété, et viens vivre auprès de nous.

POIRIER.

Tiens, c'est une idée.

VERDELET.

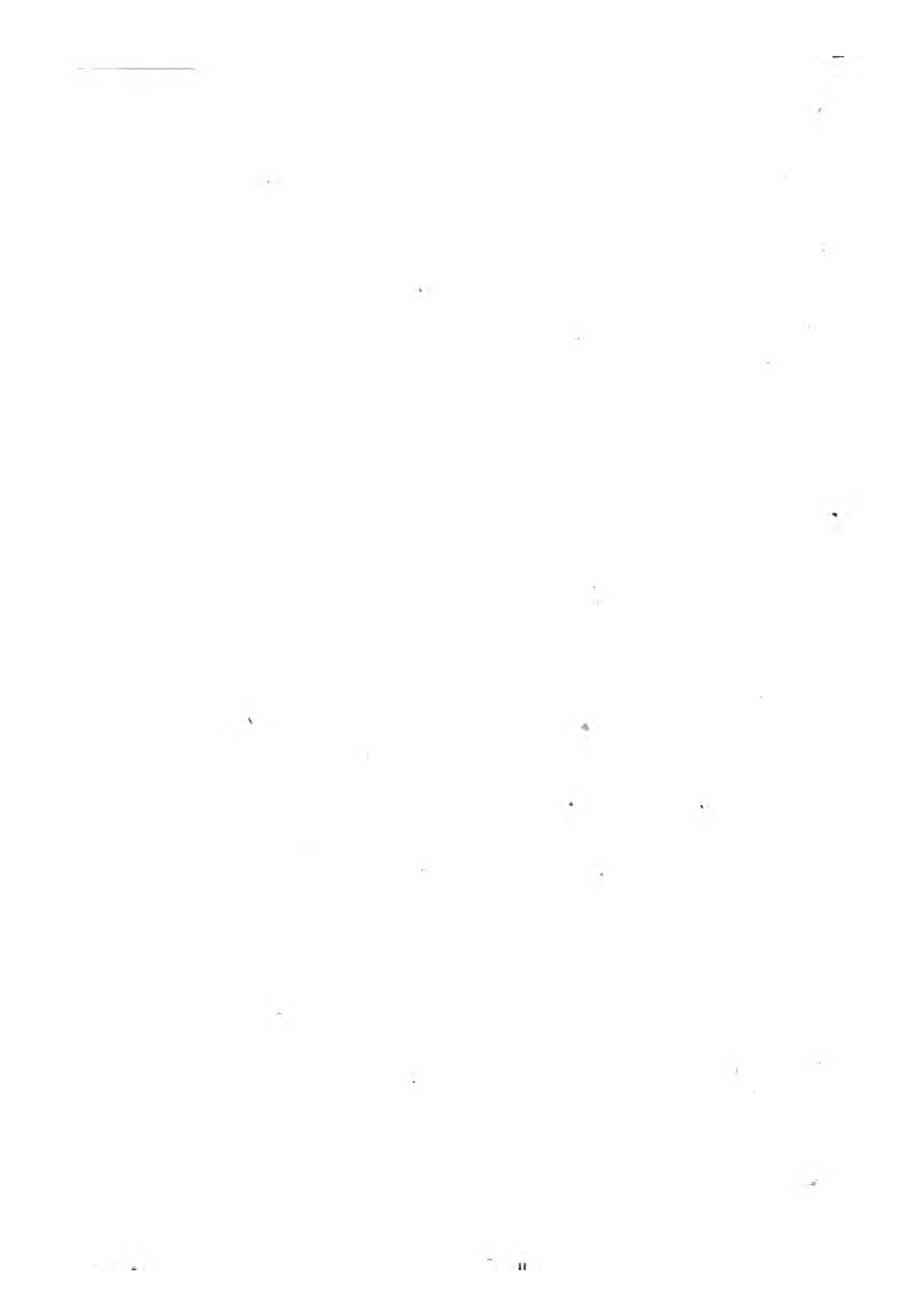
Pardieu ! tu n'as que cela à faire, car tu es guéri de ton ambition... je pense.

POIRIER.

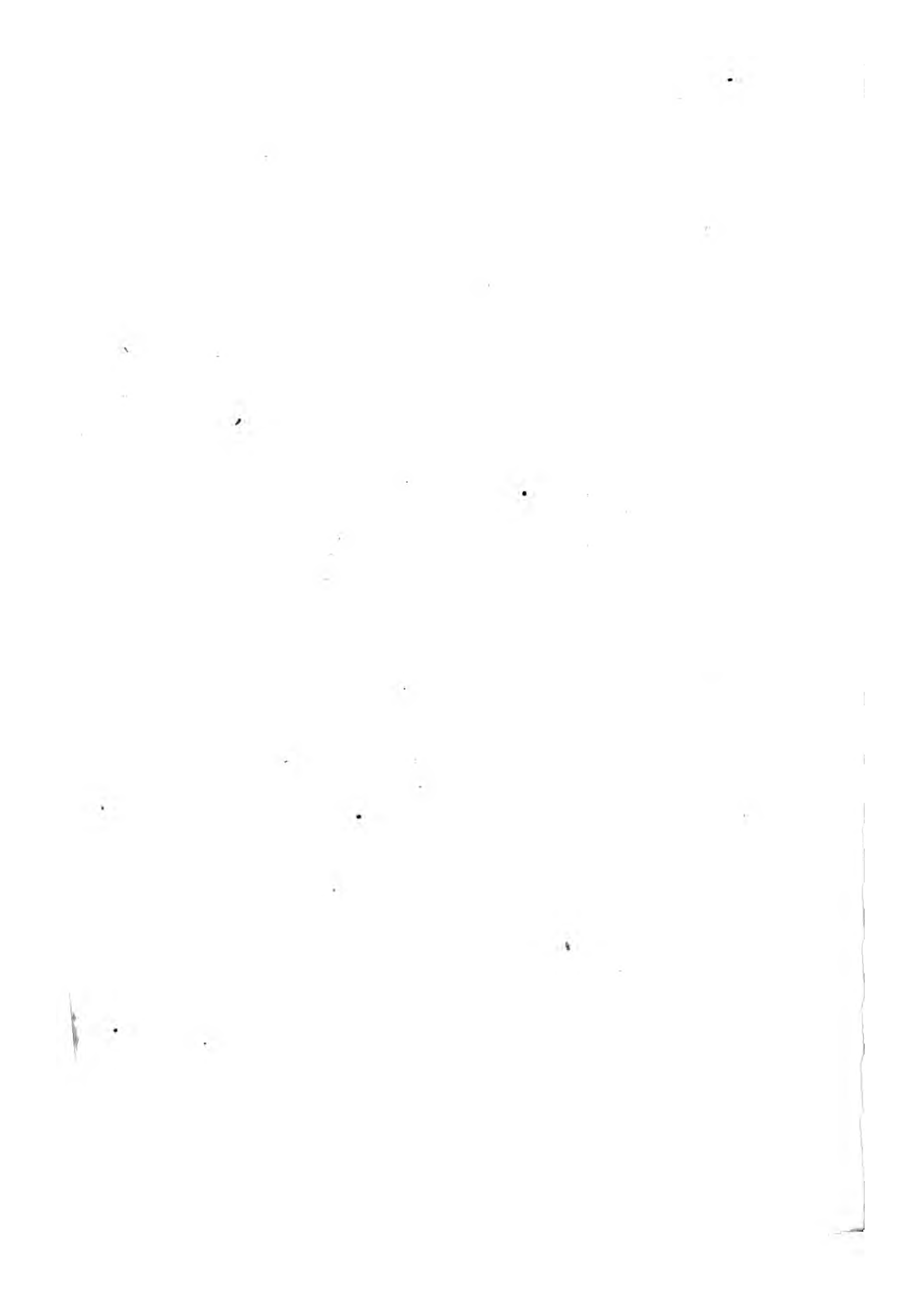
Oui, oui. (A part.) Nous sommes en quarante-six. Je serai député de l'arrondissement de Presles en quarante-sept... et pair de France en quarante-huit.

FIN.









# PATRIE!

DRAME HISTORIQUE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DE LA PORTE-  
SAINT-MARTIN, le 18 mars 1869.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

---

DU MÊME AUTEUR

- LES PATTES DE MOUCHÉ, comédie en trois actes, en prose.  
NOS INTIMES! comédie en quatre actes, en prose.  
LES GANACHES, comédie en quatre actes, en prose.  
LES DIABLES NOIRS, drame en quatre actes, en prose.  
PICCOLINO, comédie en trois actes, en prose.  
LA PERLE NOIRE, comédie en trois actes, en prose.  
M. GARAT, comédie en trois actes, en prose.  
LES GENS NERVEUX, comédie en trois actes, en prose.  
LA PAPILLONNE, comédie en trois actes, en prose.  
LES PRÉS SAINT-GERVAIS, comédie en deux actes.  
L'ÉCUREUIL, comédie en un acte, en prose.  
LA TAVERNE, comédie en trois actes, en vers.  
BATAILLE D'AMOUR, opéra-comique en trois actes.  
LE DÉGEL, comédie en trois actes, en prose.  
LES FEMMES FORTES, comédie en trois actes, en prose.  
DON QUICHOTTE, comédie en trois actes, huit tableaux, en prose.  
LES POMMES DU VOISIN, comédie en trois actes, en prose.  
LE CAPITAINE HENRIOT, opéra-comique en trois actes.  
LES VIEUX GARÇONS, comédie en cinq actes, en prose.  
LA FAMILLE BENOITON, comédie en cinq actes, en prose.  
NOS BONS VILLAGEOIS, comédie en cinq actes, en prose.  
MAISON NEUVE! comédie en cinq actes, en prose.  
SÉRAPHINE, comédie en cinq actes, en prose.
- 

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18

---

# PATRIE!

DRAME HISTORIQUE

EN CINQ ACTES, EN HUIT TABLEAUX

PAR

VICTORIEN SARDOU

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

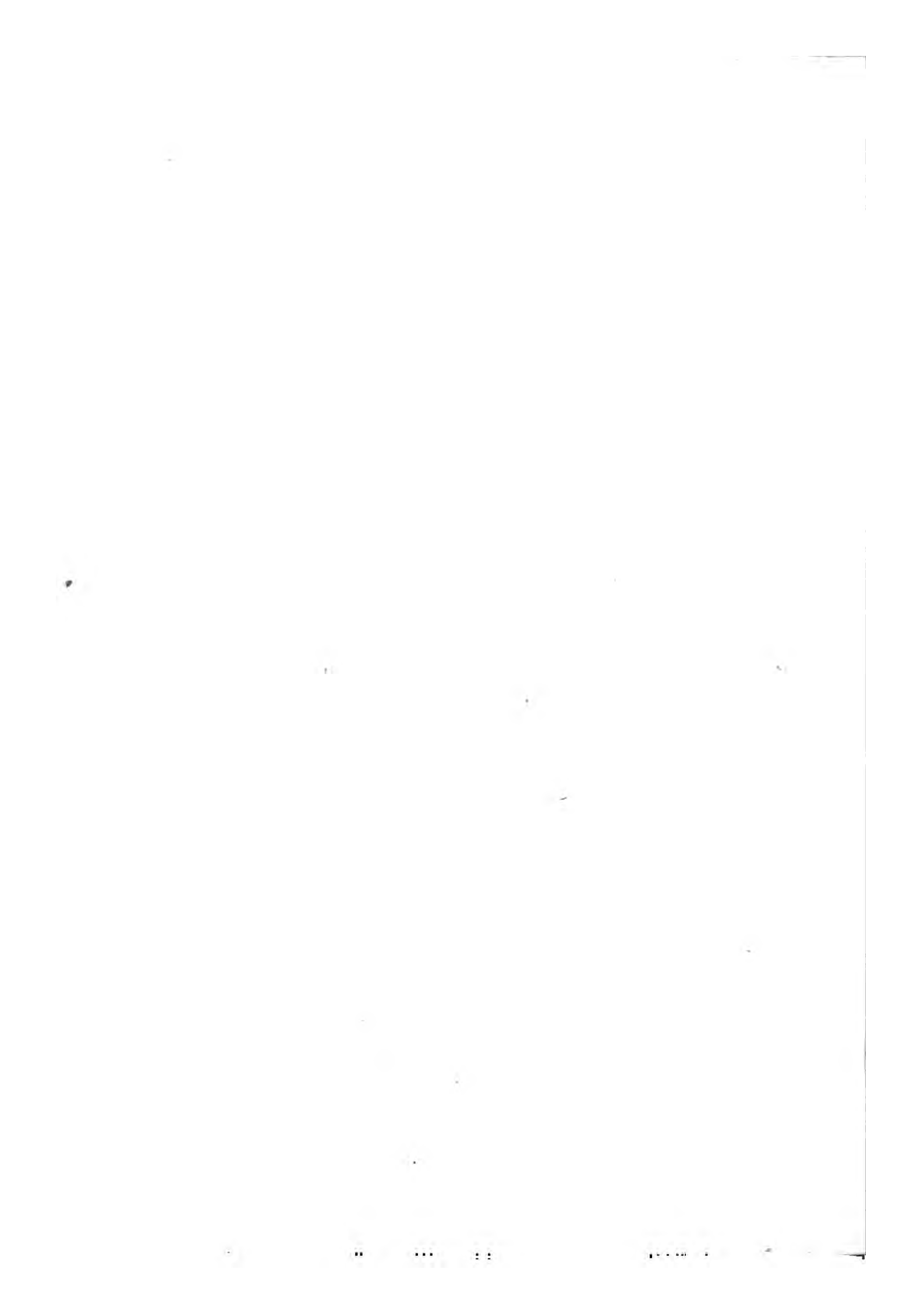
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1869

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés



À

# JOHN LOTHROP MOTLEY

**L'AUTEUR DE *PATRIE*!**

**DÉDIE CETTE PIÈCE**

**Comme un faible témoignage de son admiration  
pour le grand écrivain et l'homme de cœur à qui l'on doit  
*L'Histoire de la Révolution des Pays-Bas.***

## PERSONNAGES

LE COMTE DE RYSOOR.....		MM DUMAINE.
KARLOO VAN DER NOOT.....	}	BERTON.
LE DUC D'ALBE.....	}	CHARLES LEMAITRE.
LA TRÉMOUILLE.....	}	CHARLY.
GUILLAUME D'ORANGE.....	}	CHARLES LEMAITRE.
NOIRCARMES, grand prévôt.....	}	PAUL CLÈVES.
VARGAS, secrétaire du Tribunal des troubles.....	}	COULOMBIER.
DELRIO, conseiller.....	}	ANTONIN.
JONAS, carillonneur de la ville.....	}	MONTAL.
MAITRE ALBERTI, médecin.....	}	JOUANNY.
RINCOÑ.	}	LAURENT.
MIGUEL.	}	DELAISTRE.
UN ENSEIGNE.	}	LARMET.
NAVARRA.	}	FLEURY.
GALÈNA.	}	DEBRAY.
BAKKERZEEL.	}	BILHAUT.
CORNÉLIS.	}	LENIBAR.
MAITRE CHARLES, bourreau.....	}	SCIPION.
GOBERSTRAET.....	}	CONSTANTI.
UN PASTEUR ÉVANGÉLIQUE.....	}	MARCHAND.
UN BRASSEUR.....	}	AL. LOUIS.
UN TAVERNIER.....	}	SALLERIN.
UN HÉRAUT.....	}	ALEXIS.
LE MAJORDOME.....	}	LANSOY.
PEREZ, courrier.....	}	CAPON.
PREMIER OFFICIER DU PRINCE D'ORANGE	}	PAUL.
DEUXIÈME OFFICIER id.....	}	FRÉDÉRIC.
UN SOLDAT DU PRINCE.....	}	GUIMIER.
CORTADILLA, personnage muet.....	}	LEROUX.
DOÑA DOLORÈS.....	}	FRÉDÉRIC.
DOÑA RAFAELE.....	}	JACQUIER.
SARAH MATHISOON.....	}	Mmes FARGUEIL.
GUDULE.....	}	ROUSSEIL.
UNE FEMME DU PEUPLE.....	}	LÉONIDE LEBLANC.
UNE RIBAUDE.....	}	MARIE PATUREL.
JOSUAH KOPPESTOCK.....	}	BARDY.
UN PETIT GARÇON.....	}	J. BRETON.
SOLDATS, GENS DU PEUPLE, ETC.	}	BONHEUR.
		IDALINE.
		F. BONY.
		RACHEL.

Bruxelles. — 1568.

S'adresser, pour la musique de la pièce, à M. Albert VIZENTINI, chef d'orchestre à la Porte Saint-Martin, et pour la mise en scène, à M. LAFONTAINE, souffleur du théâtre.

# PATRIE!

---

## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

**Le marché de la Vieille-Boucherie à Bruxelles. — Gros piliers et traverses encore munies de leurs crocs de fer. Ce marché, abandonné par les marchands, a été occupé par les soldats espagnols, auxquels il sert de campement. On voit au fond une rue et des pignons couverts de neige. Trois grands feux sont allumés sous ces piliers : à droite, au fond ; près de l'entrée et à gauche. Ça et là, aux piliers, des cuirasses accrochées, des drapeaux espagnols, des armes. Groupe d'officiers autour du feu à gauche et de soldats autour des deux autres, couchés sur la paille ou assis sur de mauvais tapis, jouant aux dés. Devant, fourbissant leurs armes ou faisant la cuisine. Des enfants de soldats, des ribaudes, allant et venant et versant à boire d'un groupe à l'autre. De place en place, des monceaux de meubles brisés, différents objets de tout genre résultant du pillage. Une charrette à gauche, deuxième plan, pleine de linges, de vases, etc... Tout le désordre d'une ville occupée militairement. Des patrouilles vont et viennent. Bruit de tambours et fusillades lointaines. Tables, bancs, tonneaux, etc.**

---

### SCÈNE PREMIÈRE

**RINCON, NAVARRA, MIGUEL, UN ENSEIGNE,  
SOLDATS, PIQUIERS, LANSQUENETS, ARTILLEURS,  
RIBAUDES, ENFANTS.**

Au lever du rideau, un grand roulement de tambours dans la rue.

**RINCON**, qui joue aux **les**, avec Miguel et Navarra.  
Qu'est-ce que cela?



MIGUEL, regardant au fond.

C'est un convoi de prisonniers qui nous arrive.

RINCOÑ.

Au diable! c'est le vingtième qui entre à Bruxelles depuis ce matin. Pourquoi les amener ici? Qu'on les enferme aux Jacobins!

MIGUEL.

Mais, capitaine, les Jacobins, le marché au bois, l'hôtel d'Egmont... tout regorge.

RINCOÑ:

Et la Boucherie aussi regorge!... Où veut-on que je les fourre?

UN ENSEIGNE.

Ma foi, seigneur Rincoñ, il y a là une sorte d'étable, à gauche de l'ancienne porcherie... Entassez-les là-dedans... c'est assez bon pour eux!

RINCOÑ, debout.

Je vais voir ça. — Jetez-moi du bois au feu, vous autres!...

L'ENSEIGNE, près du feu.

Oui, capitaine.

RINCOÑ, sortant par la gauche.

Chienne de ville... on grelotte!

MIGUEL, à deux soldats qui fourbissent leurs armes au fond.

Hé! là-bas, vous autres, du bois!

UN SOLDAT.

Il n'y en a plus...

MIGUEL.

Eh bien, faites-en...

Navarra prend la place du capitaine et joue avec Miguel.

LES SOLDATS.

Oui, lieutenant.

Ils démolissent un tonneau à coups de hache et apportent du bois. Détonations lointaines.

NAVARRA, jouant.

Et dix ! à moi !... On fusille donc, là-bas ?

MIGUEL.

Oui, au Parc.

NAVARRA.

Voilà une sottise ! User de la poudre ! c'est trop bon pour ces chiens d'hérétiques !... (Cortadilla paraît au fond, avec des oies volées qu'il veut faire cuire au feu qui est sur la place ; dispute, cris, huées.) Eh ! là-bas, du silence !... mille diables !

L'ENSEIGNE.

Ils sont gris !  
Cortadilla redescend à droite, et s'installe au feu qui est sous les piliers.

MIGUEL.

Bah ! laissons-les !... nous sommes en carnaval.

L'ENSEIGNE.

Au fait, oui, c'est mardi gras...

NAVARRA.

Et dire que nous sommes là, à geler pour ces maudits Flamands !

UN SOLDAT, arrivant du fond.

On demande le capitaine Rincoñ à la maison de ville.

MIGUEL.

Il n'est pas là.

NAVARRA, à l'enseigne.

Verse donc !...

L'ENSEIGNE.

C'est vide. (A une ribaude.) Viens ici, toi !...

LA RIBAUDE, venant de la droite.

Leurs Seigneuries veulent boire ?

L'ENSEIGNE.

Oui, ma belle enfant !

Elle verse à boire.

## PATRIE!

RINCOÑ, rentrant.

Ma foi, je ne sais plus où donner de la tête; voilà maintenant tout un village qui nous arrive.

MIGUEL.

Capitaine, on vous demande à la maison de ville.

RINCOÑ.

Oui, je sais, pour les arquebuses de la garde bourgeoise.

L'ENSEIGNE.

On la désarme?

RINCOÑ.

Oui, c'est plus sûr! Passez-moi mon épée et un verre de bière... (A la ribaude.) Ah! c'est toi, Carmelita?

LA RIBAUDE.

Oui, capitaine...

[RINCOÑ, regardant une belle chaîne d'or qu'elle a au cou.

Tiens, tiens, tu as une jolie chaîne; qui t'a donné cela?

LA RIBAUDE.

C'est Pacheco qui me l'a donnée...

RINCOÑ, bouclant son épée.

Pacheco est un heureux mortel!... Au revoir!

UN SOLDAT.

Capitaine, voici encore une douzaine de personnes arrêtées!...

RINCOÑ.

Encore!... à tous les diables!

MIGUEL.

Mettons-les ici sous ces piliers.

RINCOÑ.

Ma foi, où vous voudrez! Miguel, j'y renonce.

Il sort par le fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, RYSOOR, LA TRÉMOUILLE.

MIGUEL, au capitaine.

A tantôt... (Aux soldats.) Amenez les prisonniers!...  
La Trémouille et Rysoor sont introduits par le fond à droite, entre deux haies de soldats.

L'OFFICIER, qui commande le cortège, à la Trémouille.  
Marchez donc, vous.

LA TRÉMOUILLE, s'arrêtant, et tranquillement.  
Pardon, l'ami! on m'a enlevé mon épée!... mais il me reste ma canne, et, si vous me touchez encore de la sorte, je vous la casse sur les épaules.

L'OFFICIER, levant l'épée.  
Plait-il, maraud!  
LA TRÉMOUILLE, le désarmant d'un coup de canne et lui cinglant les épaules.

Voilà, maroufle!  
L'officier saute sur son épée et veut se jeter sur lui. Navarra et Mignel s'élancent et s'interposent.

MIGUEL, à la Trémouille.  
Vous allez vous faire écharper, vous!...

LA TRÉMOUILLE.  
Pardon, vous êtes?...

MIGUEL.  
Lieutenant...

LA TRÉMOUILLE.  
Et moi, je suis le marquis de la Trémouille, fidèle sujet et ami de Sa Majesté Charles, roi de France; et, tout prisonnier

que je suis, je ne permets pas à un manant de porter la main sur moi !... Ceci dit... pour votre gouverne... où s'assied-on, chez vous ?...

MIGUEL, très-poli.

Monsieur le Marquis... c'est différent ! — Voici des sièges contre ce pilier.

LA TRÉMOUILLE.

Sont-ils propres, au moins, ces sièges ?... (A Rysoor, qui prend un escabeau pour s'asseoir.) Ah ! Monsieur, pardon !

RYSOOR, saluant.

Monsieur, après vous !

LA TRÉMOUILLE, de même.

Monsieur, je n'en ferai rien !

RYSOOR.

Vous êtes Français, Monsieur, et moi, je suis habitant de cette ville, par conséquent chez moi !

LA TRÉMOUILLE.

Ah ! Monsieur, je ne demande pas si vous êtes gentilhomme !

RYSOOR.

Le comte de Rysoor, Monsieur ! tout à votre service.

LA TRÉMOUILLE.

Et le marquis de la Trémouille, Monsieur ! tout au vôtre. — Puisque Votre Seigneurie est de cette ville, elle serait bien gracieuse de me dire où nous sommes ?

RYSOOR.

Monsieur le Marquis, nous sommes dans le bâtiment de l'ancienne Boucherie, converti par les Espagnols en campement, comme vous voyez...

ACTE PREMIER

7

LA TRÉMOUILLE.

Quel campement !...

RYSOOR.

Et quels soldats!... l'écume des nations!... Napolitains, Lombards, Suisses, Portugais! tous aventuriers, bandits, gens de sac et de corde, accourus avec leurs filles de joie et leurs bâtards sous ce drapeau qui leur assure l'impunité du crime! Et c'est cela qui nous opprime, nous vilipende et nous tue: cette engeance armée, qui s'appelle les troupes espagnoles!

LA TRÉMOUILLE.

Alors, Monsieur, c'est ici qu'on parque les personnes arrêtées, comme vous et moi?

RYSOOR.

Et qu'on les exécute au besoin...

LA TRÉMOUILLE.

Toujours la boucherie?

RYSOOR.

Toujours!

LA TRÉMOUILLE.

Très-bien!... Je vous demande pardon, monsieur le Comte, mais j'arrive, et c'est la première fois que je viens à Bruxelles.

RYSOOR.

Vilain début, monsieur le Marquis!

LA TRÉMOUILLE.

Surtout pour un voyage d'agrément.

RYSOOR.

D'agrément?

LA TRÉMOUILLE.

Voici le fait!... Je ne vous ennuie pas, au moins?

RYSOOR.

Au contraire!.. Nous ne saurions mieux faire que de

causer, en attendant que M. le Grand Prévôt vienne décider de notre sort !

LA TRÉMOUILLE.

Jasons donc!... Mais, pardon, il faut que je vous dise que je suis calviniste.

RYSOOR.

J'en suis ravi, Monsieur.

LA TRÉMOUILLE.

Vous seriez aussi de la religion?...

RYSOOR.

Et je m'en fais gloire !

LA TRÉMOUILLE, se levant.

Parbleu! monsieur le Comte, permettez-moi de vous serrer la main de tout mon cœur!

RYSOOR, de même.

Monsieur !

Détonations lointaines.

LA TRÉMOUILLE.

Qu'est-ce que c'est que cela?...

RYSOOR, ôtant son chapeau.

Cela, monsieur le Marquis, ce sont des hérétiques, comme vous et moi, que l'on fusille!...

LA TRÉMOUILLE, de même.

Dieu les reçoive! (Se rasseyant.) Je disais donc, que Sa Majesté qui me veut du bien, pour mon adresse au jeu de paume...

RYSOOR.

Ah! vous êtes...?

LA TRÉMOUILLE.

De première force!... Sa Majesté donc me fait venir et me dit: « La Trémouille, il fait ici trop chaud pour toi, mon ami... Va voir l'Italie ou les Pays-Bas! » Je vais donc voir les Pays

Bas. — A la frontière, au beau milieu d'une rivière, qu'est-ce que je vois, entouré d'un gros de cavaliers?... M. Louis de Nassau qui me crie : « Tiens ! la Trémouille !... » Je l'ai connu au Louvre, quand il y vint avec le prince Guillaume son frère, un excellent gentilhomme !...

**RYSOOR.**

Le prince d'Orange !... Dites, monsieur le Marquis, le plus loyal, le plus noble, le plus sage et le plus valeureux citoyen de ce pays ! l'honneur des Pays-Bas !... et son salut peut-être !... Donc, son frère, M. de Nassau, vous appelle !...

**LA TRÉMOUILLE.**

Et je lui crie à mon tour : « Monsieur, que diable faites-vous là dans l'eau ?... » Il me répond : « Je cherche un gué pour mes hommes !... Êtes-vous des nôtres ? — Pourquoi faire ? — Pour nous frotter à MM. les Espagnols !... » Ceci me charme ! En tant que réformé, je n'ai point de tendresse pour Sa Majesté Catholique le roi Philippe !...

**RYSOOR.**

Et moi, je le hais !

**LA TRÉMOUILLE.**

Et puis, c'est un mélancolique, cet homme... il m'ennuie !... Je dis donc à M. de Nassau : « Ma foi, oui, j'y vais ! » Nous chevauchons tout le jour, la troupe se grossit ;... à la nuit, c'est une petite armée... Le lendemain, nous rencontrons MM. les Espagnols à Jemmingen ! On se bat !... ou plutôt on nous bat... à plate couture ! Mon cheval blessé tombe... et moi dessous !... Un Espagnol me désarme et me vend cent pistoles... le harnais du cheval compris, à son capitaine, qui me vend mille ducats à son colonel, lequel me revend le triple au duc d'Albe, qui taxe ma rançon à cent mille écus de France !

**RYSOOR.**

Et le Duc ?



## LA TRÉMOUILLE.

Ah ! non ! ça s'arrête là, heureusement !... je finirais par avoir trop de valeur !

RYSOOR.

En effet, cent mille écus !...

## LA TRÉMOUILLE.

C'est déjà bien joli ! — J'ai écrit à monsieur mon frère qu'il ramasse la somme... Il m'en coûtera bien deux ou trois châteaux ; mais, de quarante clochers que je possède, quand j'y laisserais la demi-douzaine !

RYSOOR.

Et en attendant ?...

## LA TRÉMOUILLE.

En attendant, je m'ennuyais, vous comprenez !... Venir dans les Pays-Bas pour son plaisir et se voir parqué à Jemmingen entre deux soldats !... Ma foi, je me suis dit : « J'ai donné ma parole de ne pas franchir d'un pas la frontière ! Très-bien, ne franchissons pas la frontière ; mais allons voir Bruxelles !... Ventre-Mahom ! il ne sera pas dit que je suis venu dans les Pays-Bas pour mon agrément, et que je n'aurai pas vu Bruxelles en carnaval ! »

RYSOOR.

Et vous voilà !...

## LA TRÉMOUILLE.

Et me voilà, arrêté dès mon arrivée, ce qui me semble un peu dur, pour un mardi gras !

Bataille au fond entre deux ribaudes, qui tirent le couteau, et que les soldats entourent en les excitant. Miguel et les officiers les séparent et s'éloignent ; il ne reste plus en scène que Rysoor et la Trémouille.

RYSOOR, suivant des yeux tout ce monde, qui se disperse, et prenant le milieu de la scène.

Oui, c'est aujourd'hui mardi gras... Ah ! monsieur le Marquis, à pareil jour, il y a trois ans encore, sous le cardinal

Granvelle et madame la Gouvernante, vous n'auriez vu en cette ville que fêtes et festins, masques, sarabandes et carrousels!... Toute la semaine, on dansait nuit et jour sans relâche, à l'hôtel d'Egmont; et, tout le mois, M. le prince d'Orange tenait table ouverte... Aujourd'hui, M. d'Egmont est mort sur l'échafaud, et sa veuve va de porte en porte mendier le pain de ses enfants... Le prince d'Orange n'a plus un toit où reposer sa tête, et celui qui possédait la fortune d'un roi, en est réduit à vendre sa vaisselle d'or aux juifs de Strasbourg, pour donner de la poudre à ses partisans!... Cette ville! cette ville florissante et riche entre toutes, cette malheureuse ville n'est plus qu'un bivac où l'Espagnol et ses chevaux se vautrent sur la paille à tous les carrefours. Partout des rues silencieuses et mornes... où quelque rare passant longe les murs, de peur de se heurter à des soldats ivres!... partout les boutiques fermées, les ateliers déserts!... à tous les clochers le drapeau noir!... à toutes les portes les draperies de deuil!... à tous les instants (Détonations au loin et son de cloches.), ces détonations lointaines qui nous apprennent que l'on fusille, et ce glas des morts qui nous rappelle que l'on enterre!...

## LA TRÉMOUILLE.

Vive Dieu! monsieur le Comte, voici en effet un terrible carnaval!

## RYSOOR.

Pour la campagne, Monsieur, vous l'avez vue!... Là, c'est différent, on ne prend plus la peine d'ensevelir les morts!... Où l'armée royale a passé, on suit sa trace au vol des corbeaux... Des villages entiers sans habitants! tous les toits fumants! tous les murs en ruine!... A toute porte, une mare de sang, où les cadavres croupissent à la merci des loups!... Des troupeaux de femmes et d'enfants, affamés, disputant leur nourriture aux animaux immondes!... Et partout! partout le gibet!— Quand les fourches patibulaires sont chargées à se rompre, ils pendent aux arbres! quand les arbres ploient sous la charge... ils pendent aux grilles, aux auvents, aux gouttières,

aux enseignes!... Toute saillie devient potence!... Et, quand tout cela regorge!... une roue sur une perche, à chaque rayon une victime, et c'est par une allée de ce genre que l'on arrive à chaque porte de Bruxelles... Des avenues de chair humaine!... Enfin, quand la corde elle-même vient à leur manquer, et que l'on ne peut plus pendre, on fusille!... Quand la poudre se fait rare... on noie!... Et quand l'eau sanglante se croupit... on brûle!... Nous sommes en hiver, c'est tout profit!... la garnison se chauffe!

LA TRÉMOUILLE.

Que d'horreurs, Monsieur!...

RYSOOR.

Et tout cela, parce que, citoyens des Flandres, nous ne voulons pas être les sujets du roi d'Espagne, qui n'est pour nous que le duc de Brabant, ni ceux de la sainte Inquisition, qui n'est pour nous qu'une infamie!... parce que, héritiers des privilèges et des franchises que nos aïeux nous ont conquis au prix de leur sang, nous ne permettons pas qu'ils soient outrageusement violés par ce roi faussaire et parjure qui, la main sur l'Évangile, à la face de Dieu et des hommes, avait fait serment de les maintenir!... parce que nous ne voulons pas d'autre religion que celle que notre conscience approuve, ni d'autres soldats que nous-mêmes!... parce qu'enfin, nous sommes nés libres, et que nous ne voulons pas, tant qu'il y aura une goutte de sang flamand dans nos veines flamandes, être les esclaves d'un roi despote, d'un soldat brutal, ni d'un moine avide!...

LA TRÉMOUILLE.

Et, vive-Dieu!... vous avez bien raison! — Je ne sais, Monsieur, ce que l'on nous réserve ici à tous les deux; mais, si nous en sortons, voici deux bras et un cœur tout à votre service!

RYSOOR.

Merci, monsieur le Marquis!... mais ce qui nous attend est clair!... on vous relâchera et je serai fusillé.

LA TRÉMOUILLE.

Parce que ?

RYSOOR.

Que sais-je?... On m'accusera, par exemple, d'être sorti de la ville, au mépris de l'édit qui défend d'en franchir les portes, sans une permission spéciale du duc d'Albe.

LA TRÉMOUILLE.

Ah !... il y a un édit... portant cette défense ?

RYSOOR.

Et dix-sept autres, avec une pénalité des plus simples !... Pour tous les cas, la mort !

LA TRÉMOUILLE.

Et pour celui-là aussi ?

RYSOOR.

Et pour celui-là aussi !

LA TRÉMOUILLE.

Mais c'est effroyable !

RYSOOR.

Voilà le régime sous lequel nous vivons, monsieur le Marquis, depuis que le duc d'Albe a supprimé toutes nos lois, et bâti sur leurs débris ce tribunal inique, infâme, qu'il appelle le *Conseil des troubles*, et que nous appelons, nous, le *Conseil du sang*. — Tenez, il y a pis : voyez-vous ce placard jaune et noir, là-bas, sur ce pilier ?...

LA TRÉMOUILLE.

Oui !...

RYSOOR.

Eh bien, voici ce qu'il porte, et j'ai dû le relire trois fois avant d'y croire... « Au nom du Saint-Office et du Roi, le duc d'Albe, capitaine général, décrète : Tous les habitants des Pays-Bas... » Vous m'entendez bien, je dis *tous les habitants*

des Pays-Bas... « sans distinction de rang, d'âge ni de sexe... sont condamnés à mort comme hérétiques !... »

LA TRÉMOUILLE.

Tous les habitants ?

RYSOOR.

Tous... trois millions d'hommes jugés d'un trait de plume !...

LA TRÉMOUILLE.

C'est de la folie !

RYSOOR.

Oui, mais quelle procédure expéditive ! plus d'interrogatoire ni de témoins, tout homme arrêté peut être exécuté à la minute... il est condamné d'avance !...

LA TRÉMOUILLE.

Monsieur le Comte, sommes-nous dans les Pays-Bas ou dans l'enfer ?

RYSOOR.

Ah ! le roi Philippe a trouvé son homme ! A ce despote maniaque et sombre, il fallait ce valet fanatique et sanguinaire qui n'a d'humain que le visage !... Si... je me trompe !... il est père, cet homme, et bon père... Il a une fille et il l'adore !... Elle languit et se meurt d'épuisement, et il s'en désole !... Le ciel même de leur Espagne ne sauverait plus cette malheureuse enfant dont les jours sont comptés... Celui de Bruxelles, humide et froid, les abrège... Et ce père... voilà bien où Dieu se retrouve !... ce père désolé travaille lui-même à presser l'agonie de son enfant !... Ces fusillades, ces massacres, ces horreurs sans nom, désespèrent cette pauvre jeune fille, charitable et bonne, et ce désespoir l'achève ! Châtiment céleste ! qui punit le bourreau dans le père ! chaque coup qu'il frappe, frappe son enfant au cœur... et plus il nous tue, le monstre ! plus elle en meurt !

LA TRÉMOUILLE.

Et cette nation consent à mourir comme elle, de langueur,

d'épuisement?... Et trois millions d'hommes condamnés en bloc ne se sont pas encore rués sur ce forcené pour le mettre en pièces?...

RYSOOR.

Patience!... le temps est proche... La rébellion couve dans les provinces hautes... Presque toutes les côtes sont à nous... Guillaume de la Marck est entré dans le port de la Brielle... La province d'Utrecht refuse l'impôt et s'arme en silence... Écrasé de dettes, à bout de ressources, dépouillé par les pirates anglais des subsides qu'il attendait d'Espagne, le Duc vient de lever un nouvel impôt du dixième denier, qui fait courir, dans tous les Pays-Bas, un frisson d'horreur et de haine : car c'est la ruine de toute la nation! — Que le prince d'Orange, notre sauveur, notre dieu, répare l'échec de Jemmingen, et batte une seule fois les Espagnols... la révolte éclate, les enveloppe et les dévore!...

LA TRÉMOUILLE.

Vive-Dieu! monsieur le Comte, gardez-moi ma part!

RYSOOR.

Hélas! Monsieur, vivrai-je jusque-là?... (Tambours au loin. Ces tambours pourraient bien nous annoncer MM. le Grand Prévôt et ses dignes acolytes!...

LA TRÉMOUILLE.

Et c'est ce Grand Prévôt-là qui va décider de notre sort?

RYSOOR.

Oui... Noircarmes, une sorte de brute, qui, par ses exploits, a mérité le surnom de *Boucher!* Avec lui, Delrio, un fanatique imbécile, plus bête que méchant, et Vargas, le secrétaire du conseil, un sinistre coquin chassé d'Espagne pour le viol d'une jeune fille dont il était le tuteur, et qui travaille à s'enrichir ici par la confiscation et le vol.

LA TRÉMOUILLE.

Et, de ces trois faquins, aucun, je l'espère, n'est gentil-homme?

**PATRIE !**

**RYSOOR.**

**Non.**

**LA TRÉMOUILLE.**

**A la bonne heure ! je leur parlerai comme il faut !**

*Les tambours se rapprochent.*

**RYSOOR.**

**Les voici, monsieur le marquis ; ceci est peut-être notre dernière heure. Voulez-vous me permettre de vous donner un bon conseil ?**

**LA TRÉMOUILLE.**

**Dites que je vous en prie.**

**RYSOOR.**

**Si l'on vous interroge sur vos croyances religieuses, cachez bien que vous tenez pour Calvin !... Il y va peut-être de la tête.**

**LA TRÉMOUILLE.**

**Monsieur le Comte, si je vous donnais le même conseil, seriez-vous homme à le suivre ?**

**RYSOOR.**

**Non !**

**LA TRÉMOUILLE.**

**Alors, trouvez bon que je vous imite en toute chose... assuré que c'est le vrai moyen de faire mon devoir !**

**RYSOOR, lui tendant la main.**

**Vous avez raison, Monsieur. Que Dieu vous protège !...**

**LA TRÉMOUILLE.**

**Et qu'il vous sauve !**

*Ils passent à l'extrême droite.*

SCÈNE III

LES MÊMES, NOIRCARMES, VARGAS, DELRIO,  
SOLDATS.

Tambours battant aux champs; une escorte de soldats entre et précède Noircarmes, Vargas et Delrio, suivis de deux huissiers du tribunal et d'autres soldats, l'arme au poing. Tous ceux qui sont en scène font cercle autour du Grand Prévôt et de ses compagnons.

NOIRCARMES, brutalement.

Il fait un froid mortel ici!... Du bois!

SOLDATS, au fond.

Du bois!...

VARGAS.

Et allumez des torches! On n'y verra plus tout à l'heure!

MIGUEL.

Des torches!

SOLDATS, au dehors.

Des torches!

DELRIO.

Allons, dépêchons!... nous nous sommes déjà gelés aux Jacobins!...

Ils s'installent autour de la table et du feu. Un secrétaire et deux acolytes apportent des registres, des soldats attisent le feu.

NOIRCARMES, se chauffant les pieds.

Où donc est le capitaine Rincoñ?

MIGUEL.

A la commune, Monseigneur, pour le désarmement de la garde bourgeoise!

NOIRCARMES.

Ah! très-bien... A ce propos, a-t-on trouvé le nommé Karloo Van der Noot?...



**RYSOOR**, tressaillant, à part.

**Karlool... mon Dieu, que lui veulent ces misérables?**

*Il écoute avec anxiété.*

**MIGUEL.**

**Monseigneur, le sieur Karloo n'était pas chez lui.**

**VARGAS**, se chauffant les pieds:

**Qu'est-ce que c'est que ce Karloo?**

**NOIRCARMES.**

**Un ancien cornette de M. d'Egmont, à la bataille de Grave-lines... un gaillard des plus suspects!**

**DELRIO.**

**Calviniste?**

**NOIRCARMES.**

**Non, catholique, mais n'en valant guère mieux... Comme capitaine des arquebusiers de la garde bourgeoise, il a reçu l'ordre de désarmer toute sa compagnie dans les vingt-quatre heures et n'en a rien fait!...**

**DELRIO.**

**Oh! oh! c'est assez suspect, en effet!**

**VARGAS.**

**Miguel, un soldat chez ce capitaine, tout de suite avec l'ordre suivant : « Le sieur Karloo a toute la nuit pour ramasser les armes de sa compagnie au poste de l'hôtel de ville...; si, à sept heures du matin, il nous manque une seule arquebuse, à sept heures un quart, il ira méditer à dix pieds du sol sur les avantages de l'exactitude... »**

*Rires des soldats.*

**NOIRCARMES**, à demi-voix, s'asseyant.

**On pourrait bien commencer par là!**

**VARGAS**, de même.

**Oui, mais nous n'aurions pas les arquebuses. Il sera toujours après après!**

RYSOOR, respirant.

Il est sauvé!

LA TRÉMOUILLE, à demi-voix.

Jusqu'à demain!

RYSOOR, de même, avec espoir.

Oh! demain!...

LA TRÉMOUILLE.

En vérité, Monsieur, vous avez tremblé pour lui, plus que pour vous!

RYSOOR.

Oui! c'est un homme que j'aime comme un frère... je pourrais presque dire comme un enfant!...

NOIRCARMES.

Maintenant, Miguel, commençons!... (Ils prennent place tous trois à la table.) Combien de prisonniers ici?

MIGUEL.

Seigneurie, cent cinquante, et bien entassés!

NOIRCARMES.

On va les éclaircir! (A Delrio.) Votre Grâce a les papiers?

DELRIO.

Voilà!

NOIRCARMES, à Miguel.

Allez! et lestement!

Des soldats sont groupés sur les bancs, les soubassements des colonnes, les tables. On ne voit que des têtes! La nuit vient et la scène n'est éclairée que par la lueur des foyers et des torches. On amène un malheureux vêtu de noir.

VARGAS, cherchant sur un registre.

Qui, celui-là?

MIGUEL, à l'homme.

Ton nom?

**PATRIE!**

**L'HOMME.**

Balthazar Cuyp!

**NOIRCARMES.**

Profession?

**L'HOMME, simplement.**

Pasteur évangélique!

**Murmures des soldats.**

**DEL RIO.**

Ah bien!... celui-ci abrège la besogne!

**NOIRCARMES.**

Oui, à la bonne heure! (A Miguel.) Emmenez!

**LES SOLDATS.**

A mort! à mort!

**MIGUEL.**

Fusillé?

**NOIRCARMES.**

Non, pendu!

**MIGUEL.**

Monseigneur, on n'a plus de cordes!

**DEL RIO.**

Alors, fusillé!

**VARGAS, le nez dans le registre.**

Mais n'usez donc pas de la poudre inutilement! On le brûlera avec d'autres! voilà tout. Le bois ne coûte rien.

**NOIRCARMES.**

Vous avez raison! Aux Jacobins!...

**MIGUEL.**

Aux Jacobins!... (Les soldats, pour laisser passer Balthazar Cuyp, ouvrent leurs rangs qu'ils referment aussitôt.) A un autre!...

Les soldats en amènent un autre, un vieillard.

NOIRCARMES.

Qu'est-ce que celui-là ?

Miguel passe un papier à Delrio

DELRIO.

Goberstraet... de Naerden.

LE VIEILLARD, tremblant.

Monseigneur, grâce!... je suis un pauvre homme inoffensif!... un père de famille!... Pitié!...

NOIRCARMES, à Delrio.

Accusé?...

DELRIO.

A vociféré contre l'impôt du dixième denier !

L'HOMME.

Sans malice, Monseigneur!... Grâce!...

NOIRCARMES, montrant le placard sur la colonne.

Tu n'as donc pas lu l'édit... *article neuf* ?

L'HOMME.

Miséricorde! (On l'emmène, il disparaît de même que le précédent.  
A un autre!

On fait descendre un enfant de quatorze ans.

MIGUEL.

Josnah Koppestock .

DELRIO.

Un enfant ?

VARGAS.

Ne s'est pas découvert devant la procession !

Rumeur sourde des soldats.

L'ENFANT, pleurant.

Pitié, Monseigneur! je suis si jeune!...

NOIRCARMES.

Raison de plus! Si on laisse grandir les révoltés! (Aux soldats.) Emmenez !

L'ENFANT, tombant à ses genoux, où il se cramponne.  
Monseigneur ! grâce, pardon !

NOIRCARMES.

Emmenez !... Si on les écoutait, ils seraient tous innocents !  
Emmenez, emmenez donc !...

L'ENFANT, se débattant contre les soldats qui l'entraînent.  
Grâce, pitié ! je ne veux pas ! pardon ! laissez-moi ! Au secours, ma mère !...

Il disparaît comme les autres.

LA TRÉMOUILLE, à Rysoor, à part.

On a beau s'y attendre, Monsieur... cela fait dresser les cheveux sur la tête !

RYSOOR, de même.

Pauvre enfant !... Sa mère l'attend peut-être à souper.

LA TRÉMOUILLE.

Êtes-vous marié, monsieur le Comte ?

RYSOOR.

Hélas ! oui, Monsieur, à une femme que j'adore !

LA TRÉMOUILLE.

Bon courage, Monsieur !...

VARGAS.

A un autre donc !... Dépêchons !... on grelotte !

Rires des soldats à l'entrée de Jonas, qui les salue.

RYSOOR, inquiet.

Ah ! le sonneur ! Pauvre diable !... comment est-il là ?

NOIRCARMES.

Avancez !

Il prend les papiers des mains de Vargas.

VARGAS.

Injures et sévices envers un soldat.

NOIRCARMES, à Jonas.

Tu t'appelles Jonas?...

JONAS.

Oui, Monseigneur; on m'appelle aussi *l'Enflé!*... mais je n'y tiens pas!

Rires des soldats.

DELRIO, souriant.

Une bonne figure, celui-là!

NOIRCARMES, de même.

Oui; qu'est-ce que vous faites, l'ami?

JONAS, enhardi.

Dans ce moment-ci, Monseigneur, je fais pas mal de mauvais sang; mais il y a un an, avant l'arrivée de monseigneur le duc d'Albe, j'étais carillonneur à la maison de ville.

NOIRCARMES.

Ah! c'est le carillonneur... bon!... Vous demeurez dans le beffroi?...

JONAS.

Oui, Monseigneur, avec ma femme et mes petits... On m'a laissé le logement, au rez-de-chaussée, quoiqu'on m'ait supprimé le service des cloches et mes appointements!...

VARGAS.

Oui... Vous logez chez vous le clairon Cortadilla?

Cortadilla s'avance et fait le salut militaire

JONAS.

Oui, Monseigneur, j'ai ce désagrément.

VARGAS.

Eh bien, le clairon Cortadilla, ici présent, se plaint d'être abreuvé par vous d'humiliations.

JONAS.

Pour abreuvé, Monseigneur, il l'est! mais c'est de mon vin!... Il a bu toute ma cave!...

Rires des soldats.

NOIRCARMES.

Vous devriez être heureux, maître Jonas!... de désaltérer un bon serviteur de Sa Majesté Catholique, affligé d'une infirmité pareille... Car il a le malheur d'être muet, ayant perdu la langue à la bataille de Saint-Quentin.

JONAS.

Oui, Monseigneur, il m'a conté cela!... une balle qui est entrée dans son clairon, et qui s'est arrêtée à l'embouchure, en lui emportant la moitié de la langue!...

NOIRCARMES.

Eh bien, alors ?

JONAS.

Ah! c'est un bien malheureux accident! Ah! mon Dieu quel funeste accident! Avant ça, il devait être bavard ; mais, à présent, c'est bien pis... A défaut de langue, il se sert de son clairon!... Il a des sonneries à lui pour toutes les circonstances de la vie... une pour qu'on se mette à table!... une pour demander du potage!... une autre pour redemander du vin!... et je la connais, celle-là!... Enfin, Monseigneur, ce n'est plus une vie! Il rentre à une heure du matin! (Imitant le clairon, impérieusement.) Ta ra ta ta ta! c'est-à-dire: « Ouvrez!... » Bon! je me lève! et j'ouvre! Il se couche! Je m'endors!... (Même jeu, tristement.) Ta ra ta ta ta! Il est malade!... on se relève, on le soigne... on se recouche. (Même jeu, gaiement.) Ta ra ta ta ta!... Il va mieux... il veut sortir! Je n'en dors plus... Encore n'est-ce rien! Mais ne s'est-il pas avisé, ce matin, d'une sonnerie nouvelle! (Même jeu, gaillardement.) Ta ra ta ta ta!... Savez-vous ce que cela veut dire?

NOIRCARMES.

Ça veut dire ?

JONAS.

« Que madame Jonas monte dans ma chambre, tout de suite!... j'ai à lui parler!... » J'ai fait semblant de ne pas l'entendre!...

il a sonné plus fort!... je me suis fâché!... et, là-dessus, querelle! Mais, dame, il aura toujours le dernier avec sa trompette! — Gredin, va, si je pouvais te répondre avec mes cloches!...

VARGAS.

A propos de cloches, précisément, maître Jonas, je vois ici que vous êtes fort mal noté.

JONAS.

Moi! Seigneur Dieu!

VARGAS.

Oui, pour vos opinions!

JONAS.

Je n'en ai jamais eu d'autres que celles de mon clocher!

VARGAS.

Précisément! C'est qu'il est suspect, votre clocher!

JONAS.

Mon carillon?

VARGAS.

Votre carillon est signalé comme partisan des rebelles!

JONAS.

Mais il ne dit rien!

VARGAS.

Parce qu'il ne peut rien dire; mais tout le monde sait bien que, s'il n'était pas bâillonné, il ne sonnerait que des airs flamands, c'est-à-dire hostiles au Roi!

JONAS.

Mais!...

NOIRCARMES.

Assez!... Combien avez-vous de cloches au beffroi?

JONAS.

Trois, Monseigneur: le gros bourdon, qui s'appelle *Roland*;... *Jacqueline* et la *petite Jeanneton*, ces deux-là pour les jours de fête!... quand on s'amusait!



DEL RIO.

On vous a commandé de supprimer toute corde qui pouvait les mettre en branle.

JONAS.

C'est fait ; on a même rompu les marches de l'escalier jusqu'au premier étage !

NOIRCARMES.

Bon ! mais cela ne suffit pas ! on vous a commandé aussi de transformer tous les airs flamands du carillon en chansonnettes espagnoles ; est-ce fait ?...

JONAS.

J'y travaille, Monseigneur ; mais les cloches, ça ne change pas d'opinion si vite que ça !... ça a la tête dure...

VARGAS.

Je crois que ce drôle nous raille !

DEL RIO, bas.

Oui ; mais il n'y a que lui dans toute la ville pour cette besogne-là ! nous le pendrons plus tard !

NOIRCARMES.

Maître sonneur, ... vous avez quarante-huit heures pour transformer votre beffroi flamand en bon clocher espagnol... fidèle au Roi et à l'Église !... Tenez-vous-le pour dit... Et allez !...

Jonas va pour sortir.

VARGAS, l'arrêtant du geste, et debout, les pieds au feu.

Un mot encore !... Vous parliez tout à l'heure, l'ami, du temps où l'on s'amusait... Nous sommes au mardi gras... c'est le moment d'être gai !...

JONAS.

Dame, c'est que...

VARGAS.

Comment, drôle, quand vous viviez ici dans le désordre

et l'anarchie, ce n'étaient que fêtes et carrousels,... et maintenant que la ville regorge de soldats pour y entretenir le bon ordre... vous affectez d'être lugubres !... Pas un masque dans les rues... un jour comme celui-ci !... pas même un ivrogne !...

**JONAS**, montrant Cortadilla.

Ah ! pardon !... il y a le clairon !...

Rires.

**NOIRCARMES.**

Eh bien, justement !... Clairon Cortadilla, vous allez donner le bras à ce drôle, vous lui planterez des plumes sur la tête, un masque, n'importe quoi... Et vous irez vous promener avec lui, de cabarets en cabarets, en recrutant le plus de camarades que vous pourrez !... C'est lui qui payera la dépense, pour le bon exemple !... Allons, en route, et qu'on s'amuse !...

**JONAS**, Cortadilla le prend sous le bras.

Je suis radieux, Monseigneur, je suis radieux !... Au moins, qu'il ne sonne pas du clairon !

**SOLDATS**, riant.

Si ! si ! si !

**NOIRCARMES.**

Au contraire ! une gaieté de plus !...

**JONAS**, entraîné.

Ah ! c'est trop de plaisir à la fois !

Ils sortent, Cortadilla et lui, bras dessus bras dessous, escortés par les rires des soldats.

**RYSOOR.**

Allons ! le pauvre homme en est quitte à bon marché !

**NOIRCARMES.**

A un autre !

**MIGUEL.**

C'est une femme !

Mouvement. On amène une femme en deuil.

NOIRCARMES.

Son nom ?

DELRIO, lisant sur le papier qu'on lui remet.

Sarah Mathisoon ! — A tué des soldats espagnols...

Rumeurs indignées des soldats.

NOIRCARMES, à la femme.

Vous avez tué des soldats ?...

LA FEMME, avec force et défi.

J'en ai tué dix !...

LES SOLDATS, criant.

A mort !... c'est une sorcière !... Tuez-la !... à mort !...

NOIRCARMES.

Silence ! par le diable !...

LA FEMME.

Oui, oui, rugissez, bêtes fauves !...

NOIRCARMES.

Et pourquoi les avez-vous tués ?

LA FEMME.

Ah ! vous me demandez pourquoi, vous ?... Eh bien, je vais vous le dire ! Je suis de la campagne ;... vos soldats sont entrés chez nous !... ils ont pillé, volé ! ils ont bu !... Une fois soûls de vin, ils ont tué mon mari sous le bâton, mon fils à la braise ardente, pour leur faire dire où nous cachions notre or !... Une fois ivres de sang, ils ont pris ma fille, une fille de seize ans, innocente et pure, et se la sont rejetée de l'un à l'autre, en s'en amusant, comme ils disent, jusqu'à ce qu'elle en soit morte de honte et de rage !... Et moi, pendant ce temps-là, je criais, j'appelais Dieu qui est sourd !... Dieu qui ne bouge pas !... Dieu qui n'est pas !...

TOUS, révoltés.

Ah !...

LA FEMME, se tournant vers les soldats.

Non, il n'y a pas de Dieu !... bandits que vous êtes !... puisqu'il vous laisse faire !... Mais, s'il ne nous venge pas, ... je me suis bien vengée seule !... Je les ai fait boire tous... et tant, qu'ils sont tombés ivres morts... J'ai fermé la maison et j'y ai mis le feu, et je les ai brûlés !... brûlés vifs, entendez-vous, canailles !... Et je les écoutais, vos camarades... hurler, rugir, blasphémer là-dedans ! Et je riaais, moi ; et je n'ai qu'un regret : c'est que ça ait fini trop tôt, et que je ne vous tienne pas tous... pour vous arracher le cœur avec mes ongles, et le déchirer avec mes dents... tigres que vous êtes !...

LES SOLDATS, furieux.

Elle a blasphémé !... à mort ! à l'eau la sorcière !... au feu !...

NOIRCARMES, à Delrio et à Vargas.

Si on la leur donnait !...

VARGAS.

Ma foi !...

NOIRCARMES.

Bah ! on vous la donne !... emmenez-la !

Cris de joie des soldats qui sautent à terre. — Une cloche sonne l'Angélus... Roulement de tambours.

VARGAS, debout avec Noircarmes et Delrio.

L'Angélus !

Tous les soldats tombent à genoux... Silence, pendant lequel la cloche sonne.

RYSOOR, qui reste debout et couvert, à la Trémouille, tout bas.

Par grâce, Marquis, ôtez votre chapeau.

LA TRÉMOUILLE.

Otez-vous le vôtre, monsieur le Comte ?

RYSOOR.

Non !

## LA TRÉMOUILLE.

Alors, je garde le mien !

La cloche cesse de sonner l'Angélus. — Les soldats se relèvent sur un roulement de tambour, et emmènent la femme en hurlant.

## LES SOLDATS.

A l'eau ! à l'eau !

LA FEMME, entraînée.

Ah ! brigands, écharpez-moi si vous voulez !... ça ne rendra pas la vie aux autres !...

Une partie des soldats l'entraîne en courant et vociférant.

RYSOOR, à part.

Ah ! c'est un affreux supplice ! En finirons-nous, mon Dieu !

## NOIRCARMES.

Dépêchons, Messieurs, voilà la nuit close. (Apercevant Rysoor.)  
Qui vois-je là-bas ?...

MIGUEL.

Monseigneur, c'est un habitant arrêté tout à l'heure, sur le rapport d'un espion.

NOIRCARMES.

Il s'appelle ?...

RYSOOR, s'avançant.

Je m'appelle le comte de Rysoor !

VARGAS, vivement.

Le comte de Rysoor. (A Noircarmes.) J'ai des notes sur ce prisonnier, qui mérite une attention toute particulière. — (A Rysoor.) Votre Grâce n'était-elle pas un des chefs quarteniers de la ville, sous madame la Régente ?

RYSOOR.

J'ai eu cet honneur ; et madame la Régente daignait m'admettre à ses conseils.

DELRIO.

Il ne faut point s'étonner si les affaires ont si mal tourné de son temps.

VARGAS.

Vous êtes signalé comme ayant pris part au fameux banquet de l'hôtel de Culembourg !

RYSOOR.

Oui, Monsieur.

VARGAS.

Vous reconnaissez donc avoir adopté le costume des Gueux,... la besace et l'écuelle, ces insignes de la révolte à l'autorité royale ?...

RYSOOR.

Je me suis opposé, au contraire, de toutes mes forces à une bouffonnerie sans portée, et j'en ai dit mon sentiment à M. de Bréderode, d'accord en cela avec M. le prince d'Orange...

VARGAS.

Justement !... Parlons de M. le prince d'Orange. Vous êtes signalé comme son ami !...

RYSOOR.

Son ami d'enfance, Monsieur, et des plus dévoués en effet

NOIRCARMES.

A ce rebelle ?...

DELRIO.

A cet hérétique ?...

RYSOOR.

Il suit sa conscience où elle le guide ! — Bienheureux qui s'endort le soir, avec l'assurance de n'avoir pas obéi à un autre maître !...

VARGAS.

Passé pour son ami... mais Votre Grâce est très-fortement

soupçonnée d'être son complice ; et vous êtes ici pour vous laver de ce soupçon.

**RYSOOR.**

Que Vos Seigneuries me fassent d'abord connaître ce dont on m'accuse et je répondrai.

**VARGAS**, à qui Miguel a remis une note.

On vous accuse, monsieur le Comte, d'avoir disparu de cette ville pendant quatre jours ; et cette absence aurait eu pour but un entretien avec le Taciturne.

**RYSOOR.**

Et qui prétend cela ?

**VARGAS**, désignant un espion qui descend à droite.

Cet homme !... Dis ce que tu sais, toi !

**L'ESPION.**

Moi, je sais que le seigneur Comte a quitté son logis samedi matin à midi et qu'il n'est revenu qu'aujourd'hui mardi, après vêpres...

**RYSOOR.**

Cet homme est un palefrenier chassé de chez moi pour vol ! Pour faire son hideux métier, il reçoit de la capitainerie six sous par jour ; et, si je veux lui faire jurer sur l'Évangile que je n'ai point quitté ma maison, il me suffira de lui en donner douze.

Rires des soldats, qui approuvent.

**L'ESPION**, protestant.

Oh !

**NOIRCARMES.**

Silence !... (L'espion disparaît.) Voici un autre témoignage ! L'huissier du tribunal s'est présenté chez vous, hier lundi, dans l'après-midi : vous n'y étiez pas.

**RYSOOR.**

Je ne pouvais pas pressentir sa venue !

VARGAS.

Bien! — Mais votre femme, interrogée, a répondu, avec un embarras visible, que vous étiez sorti!

RYSOOR.

Et j'étais absent, en effet!...

VARGAS.

Bien!... Mais il faudrait prouver que vous étiez rentré à l'heure du couvre-feu!

RYSOOR.

Que Vos Seigneuries me mettent à même de le constater par un témoignage!

NOIRCARMES.

Facilement!... Comme bourgeois des plus riches, vous logez un officier espagnol!

RYSOOR.

Oui, le capitaine Rincoñ et trois soldats.

NOIRCARMES.

Faites venir le capitaine Rincoñ tout de suite. (Des soldats sortent en courant.) Votre Grâce peut s'asseoir : si le rapport du capitaine ne prouve pas jusqu'à l'évidence que vous étiez chez vous cette nuit même... votre absence est démontrée, et la question vous fera bien confesser le surplus!

RYSOOR.

Qu'il soit fait à la volonté de Dieu!...

Il revient à sa place.

LA TRÉMOUILLE, lui prenant la main.

Allons!... c'est fini! bon espoir!

RYSOOR, bas et rapidement.

Monsieur le Marquis, je suis un homme mort!

LA TRÉMOUILLE.

Miséricorde! c'est vrai?... vous avez quitté la ville?



## PATRIE !

RYSOOR.

Pendant quatre jours!... Ce capitaine va certifier mon absence... et je n'ai pas un quart d'heure à vivre!

LA TRÉMOUILLE.

Ah! monsieur le Comte!...

RYSOOR.

Monsieur, les minutes sont comptées, et je n'ai que vous à qui demander un cruel service!...

LA TRÉMOUILLE.

Ah! de tout mon cœur!

RYSOOR.

Si vous sortez de cet enfer, comme j'en ai le ferme espoir... allez à la place du Grand-Marché, où est mon logis, demandez la comtesse de Rysoor... et apprenez-lui ce qu'ils auront fait de moi!...

LA TRÉMOUILLE.

Sur mon honneur, Monsieur, je le ferai!

RYSOOR.

Doucement, n'est-ce pas... vous me comprenez?... et avec mille ménagements... Si ridicule, Monsieur, que cela semble avec des cheveux déjà blanchis par l'âge, j'aime ma femme d'un amour de vingt ans!... Et, si je montre ici quelque faiblesse, ce n'est pas le soldat qui tremble, c'est le mari qui s'émeut de la séparation prochaine, et qui ne se croit pas un lâche, pour donner une larme à son bonheur perdu!...

LA TRÉMOUILLE.

Comptez sur moi, Monsieur!... Mais sans doute cette sortie de la ville avait un but... elle cachait un projet!...

RYSOOR.

Oui!

LA TRÉMOUILLE.

Eh bien, traitez-moi tout à fait en ami!... je vous en conjure, et, si mon aide...

**RYSOOR.**

Merci!... Mais, avant d'être arrêté, grâce à Dieu, j'ai pris toutes mes mesures!

**LA TRÉMOUILLE.**

A la bonne heure!

**RYSOOR.**

Je ne serai pas sauvé... mais je serai vengé!...

**MIGUEL.**

Le capitaine Rincoñ.

**SCÈNE IV**

**LES MÊMES, RINCOÑ.**

**NOIRCARMES.**

Avancez, Capitaine! Vous êtes logé chez le comte de Rysoor, ici présent?

**RINCOÑ.**

Oui, Seigneur, avec trois hommes de ma compagnie.

**NOIRCARMES.**

Depuis quel jour?

**RINCOÑ.**

Depuis le dimanche de la Purification, qui était donc celui de l'autre semaine.

**VARGAS.**

Fort bien!... Avez-vous constaté dans ces quatre derniers jours la présence du sieur de Rysoor en son domicile?

**RINCOÑ.**

En ces quatre derniers jours?...

## PATRIE!

DELRIO.

Oui... par exemple, l'avez-vous vu hier chez lui dans la journée?...

RINCOÑ.

Hier dans la journée, Monseigneur, non...

Mouvement des soldats.

VARGAS, DELRIO, NOIRCARMES, triomphants.

Ah!...

RINCOÑ.

Mais je l'ai vu hier au soir!

VARGAS, DELRIO, NOIRCARMES, surpris.

Hier au soir?...

Mouvement de Rysoor.

RINCOÑ.

Oui, monsieur le Prévôt!... ou pour mieux dire cette nuit!

VARGAS.

Pensez-y bien, Rincoñ, vous êtes sûr de ce que vous dites?... Vous avez vu cette nuit le sieur de Rysoor, ici présent?...

RINCOÑ.

Très-sûr... je me suis battu avec lui!

Mouvement.

RYSOOR, à part, stupéfait.

Avec moi?

NOIRCARMES.

Comment cela?

RINCOÑ.

Cette nuit, Vos Seigneuries, je rentrais, ayant bien soupé, et, ma foi, j'avais la tête un peu lourde... Pas de lumière!... je montais l'escalier... en tâtant les marches, du bout de mon épée... Le diable veut qu'au premier étage quelqu'un sorte précipitamment de la chambre du seigneur Comte, éclairé par une dame, et se heurte contre moi!... Je crie : « Qui va là? »

— Eh! qui va là vous-même? ne puis-je plus sortir de chez moi?... » Je lève mon épée... M. le Comte me l'arrache, la jette au bas des marches, en me criant : « Ivrogne!... » et s'en va!... *Ivrogne* m'a semblé dur... j'étais gris tout au plus; mais j'ai reconnu que j'avais tort de malmener le maître du logis, et je me suis endormi tranquillement sur les marches de l'escalier!...

VARGAS.

Vous avez entendu, seigneur Comte?...

LA TRÉMOUILLE, à Rysoor.

Monsieur, on vous parle.

RYSOOR, avec effort.

Oui, Monsieur, oui, j'entends!...

NOIRCARMES.

Et ce récit est exact?

RYSOOR, s'efforçant de paraître calme.

En tous points.

VARGAS.

Alors, c'était bien vous?

RYSOOR, se redressant tout pâle.

Et qui donc pourrait sortir de chez moi à pareille heure... si ce n'est moi?... Le Capitaine en a-t-il douté un seul instant?

RINCOÑ.

Pas une seconde.

RYSOOR.

Vos Seigneuries voient donc bien que, cette nuit, j'étais chez moi!...

DELRIO.

Il le faut croire!

NOIRCARMES.

Vargas, votre avis?

## PATRIE!

VARGAS, à demi-voix.

Relâchons!... nous le retrouverons bien une autre fois!

DELRIO.

Et allons souper!

NOIRCARMES.

Oui, c'est assez pour aujourd'hui! (Mouvement des soldats.) Monsieur le Comte, vous êtes libre!

Ils se lèvent, tous les soldats sautent à terre et se préparent à les escorter.

LA TRÉMOUILLE, à Rysoor et tout haut avec joie.

Sauvé... Monsieur!

Rysoor, absorbé, ne lui répond pas.

NOIRCARMES, apercevant la Trémouille.

Tiens! qui est donc celui-là?

LA TRÉMOUILLE, légèrement.

Oh! ne vous occupez pas de moi, je vous en prie!...

NOIRCARMES.

Plait-il?...

LA TRÉMOUILLE.

Rien! Ne vous dérangez donc pas pour si peu!... mon Dieu... allez donc souper!

NOIRCARMES.

Or çà!... qui êtes-vous, l'homme?

LA TRÉMOUILLE.

Moins que rien!... le marquis de la Trémouille!

VARGAS.

Monsieur de la Trémouille!

Ils ôtent tous trois leur chapeau.

NOIRCARMES.

Prisonnier à Jemmingen!

LA TRÉMOUILLE.

Mais oui!

VARGAS.

Et ici?

LA TRÉMOUILLE.

Comme vous voyez!

NOIRCARMES.

Monsieur le Marquis, c'est de quoi vous faire fusiller!

LA TRÉMOUILLE, gaiement.

Oh! que voilà bien ce que vous ne ferez pas!

NOIRCARMES.

Mais pardonnez-moi!...

LA TRÉMOUILLE, de même.

Mais je vous dis que non... Raisonçons : à l'heure présente, je vauz juste cent mille écus... ma rançon! — Fusillé, je ne vauz plus un maravédis! M. le duc d'Albe sait trop bien compter pour tuer de propos délibéré cent mille écus bien portants qui sont à lui.

DELRIO.

En effet. Cependant!...

LA TRÉMOUILLE, baissant la voix.

D'autant plus que vous n'avez pas le sou!

VARGAS.

Mais!...

LA TRÉMOUILLE, gaiement, de même.

Mais vous n'avez plus le sou, voyons!... Je connais bien l'état de vos finances.

DELRIO.

Monsieur!...

LA TRÉMOUILLE, de même haussant la voix.

Monsieur, un mot de plus! je crie à vos soldats que vous n'avez pas de quoi les payer le mois prochain!...

NOIRCARMES, vivement.

Monsieur le Marquis...

LA TRÉMOUILLE, de même.

Vous voyez bien!... Allez souper, Messieurs, allez donc je vous en prie. Et mes salutations au duc d'Albe!

NOIRCARMES.

Votre Seigneurie les présentera elle-même, car elle va nous suivre au Palais...

LA TRÉMOUILLE.

Ah! ah!...

NOIRCARMES.

De gré, monsieur le Marquis, ou de force!..

LA TRÉMOUILLE.

Soit, Messieurs!... avec une modification pourtant! — C'est vous qui me suivrez... car je passerai devant!

NOIRCARMES.

Monsieur le Marquis!...

LA TRÉMOUILLE, fièrement et nettement.

Monsieur! à la cour de France, les la Trémouille passent après le Roi... Je ne suis pas venu à Bruxelles pour faire des politesses au Grand Prévôt du Brabant!...

VARGAS, impatienté.

Faites comme il vous plaira, monsieur le Marquis, mais partons!

LA TRÉMOUILLE.

A la bonne heure... (Il se retourne et voit tous les soldats qui lui barrent le passage.) Faites écarter vos gens... je n'aime pas la foule. (Redescendant à Rysoor.) Monsieur le Comte! je vous salue bien affectueusement... je n'aurai rien de plus pressé que le plaisir de vous revoir!... (A Noircarmes, Delrio, Vargas, en se couvrant.) Messieurs, vous pouvez me suivre!

Il passe devant eux. Les tambours battent. Les soldats reprennent les torches, tout s'éloigne et se disperse peu à peu, sauf les sentinelles du fond, et la scène reste obscure.

## SCÈNE V

RYSOOR, RINCOÑ.

RYSOOR, sortant de son abattement, à Rincoñ qui va s'éloigner.  
Capitaine!... un mot, je vous prie.

RINCOÑ.

A la disposition de Votre Grâce !

RYSOOR, le regardant avec anxiété.

Vous venez de me sauver la vie, Monsieur ; mais... mais avouez maintenant que, par générosité, vous avez un peu dénaturé les faits!...

RINCOÑ.

Moi, je n'ai dit que la vérité pure!... Votre Honneur le sait bien !

RYSOOR, anxieux.

Non ! je ne le sais pas!... (Mouvement de Rincoñ.) Pardon, Capitaine ! je suis si troublé encore de cette arrestation... Voyons... réfléchissez ! rappelez-vous!... vous étiez gris !... allons , vous étiez gris... vous en êtes convenu vous-même... et puis il faisait nuit!... et dans les ténèbres !... on croit voir mille choses comme cela!...

RINCOÑ.

Ah ! par exemple!...

RYSOOR.

Moi-même qui vous parle, je ne suis pas très-sûr d'être sorti de la chambre que vous dites!...

RINCOÑ.

De votre chambre, pardieu!... Vous m'avez fait descendre



l'escalier assez vite!... et mon épaule se le rappellerait, à défaut de ma mémoire...

RYSOOR.

Mais cette femme qui m'éclairait!... êtes-vous bien sûr... ?

RINCOÑ.

Ah çà! seigneur Comte, vous vous moquez!... je vois madame la Comtesse comme je vous vois, et je vous entends encore lui crier : « Rentrez, Madame!... rentrez vite et prenez garde! »

RYSOOR.

J'ai dit cela?...

RINCOÑ.

Mais en propres termes!...

RYSOOR.

Et la porte s'est refermée ?

RINCOÑ.

Subitement!... Y êtes-vous maintenant ?

RYSOOR.

Oui!... merci, Monsieur, merci!...

RINCOÑ.

Et sans rancune!... A propos, et votre main ?

RYSOOR.

Ma main ?...

RINCOÑ.

Oui!... vous vous êtes terriblement coupé à cette épée en me l'arrachant!...

RYSOOR.

Oui!... je...

RINCOÑ.

Vous avez poussé un cri!... et j'ai retrouvé mon épée à terre, pleine de sang!

**RYSOOR.**

En effet, oui...

**RINCOÑ.**

C'est celle-ci ?

*Il désigne la main droite de Rysoor, qui est gantée.*

**RYSOOR.**

Celle-ci, oui!...

**RINCOÑ.**

C'est l'affaire de deux ou trois jours.

**RYSOOR.**

Peut-être.

**RINCOÑ.**

Au fait, nous aurions dû montrer cela à Leurs Seigneuries comme témoignage de votre présence...

**RYSOOR.**

En effet, cette marque!...

**RINCOÑ.**

Parbleu ! une preuve irrécusable!...

**RYSOOR.**

Oui ! (A part.) Quel indice!... Je saurai donc...

**RINCOÑ.**

Plait-il ?

*On entend la retraite au fond.*

**RYSOOR.**

Rien!... Au revoir, capitaine...

**RINCOÑ.**

Ah ! voici la retraite !... (Criant vers la droite.) Fermez les grilles !

**MIGUEL, au fond.**

Fermez les grilles !

VOIX LOINTAINES.

Fermez les grilles!...

RINCOÑ.

Monsieur le Comte, on va tout fermer, rentrez chez vous et ne vous attardez pas dans les rues... puisque vous voilà hors de peine!

Il remonte.

RYSOOR, atterré, à part.

Hors de peine!... hélas!... elle ne finit pas, la peine... elle commence!...

Il remonte lentement.

RINCOÑ, au fond.

Tendez les chaînes!

SOLDATS, plus loin.

Tendez les chaînes.

VOIX PLUS LOINTAINES.

Tendez les chaînes!...

---

---

## ACTE DEUXIÈME

### DEUXIÈME TABLEAU

Chez Rysoor. — Intérieur flamand. — Large chambre, décorée richement et sévèrement. Partout des boiseries à hauteur d'homme et, au-dessus, des tentures de cuir. Poutres au plafond avec lustre flamand au centre. A gauche, premier plan, petite porte de sortie. Deuxième plan, vaste cheminée, revêtue intérieurement de carreaux de faïence, grands chenets. Feu allumé; plus loin, dans l'angle, un petit escalier de bois qui mène à l'étage supérieur. Au fond, porte d'entrée. Au delà, une salle à manger éclairée, où l'on voit la table toute dressée. Presque toute la droite du théâtre est occupée par une haute et large croisée à deux travées qui donne sur la place de l'Hôtel-de-Ville, que l'on voit éclairé par la lune, à travers les vitres. Au premier plan, un bahut flamand chargé de vaisselle et d'argenterie. Table, fauteuils, etc.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

DOLORÈS, GUDULE, LE MAJORDOME, LAQUAIS,  
au fond; PAGES et FEMMES.

LE MAJORDOME, sur le seuil de la salle à manger.

Madame la Comtesse n'est pas rentrée de l'office du soir ?

GUDULE, qui range à droite.

Je crois que la voici!...

La porte s'ouvre, deux pages avec des flambeaux précèdent Dolorès, qui entre par la gauche, traverse la scène et se débarrasse de sa mantille et de son livre d'heures. Après un silence.

**PATRIE!****DOLORÈS.**

Le seigneur Karloo n'est pas venu?...!

**GUDULE.**

Non, Madame.

**LE MAJORDOME.**

Madame la Comtesse veut-elle donner des ordres pour le souper ?

**DOLORÈS.**

Quelle heure est-il donc ?

**LE MAJORDOME.**

Huit heures sonnées, Madame.

**DOLORÈS, à part.**

Déjà ! et je ne l'ai pas vu de la journée ! (Haut.) Non ! vous servirez plus tard ! Qu'on me laisse !

Tous les valets s'appêtent à sortir. Karloo paraît au fond, dans l'autre pièce.

**GUDULE.**

Madame, le seigneur Karloo.

**DOLORÈS, avec joie.**

Ah ! enfin !....

**SCÈNE II****LES MÊMES, KARLOO.****KARLOO, pâle, inquiet, à demi-voix, après être descendu jusqu'à l'avant-scène\*.**

Faites sortir vos gens !..

**DOLORÈS, bas.**

Qu'avez-vous ?... cette pâleur ?...

\* Dolorès, Karloo.

KARLOO, bas.

Seuls un instant !... Pour Dieu, soyons seuls !...

DOLORÈS, de même.

Je ne puis pas, à cette heure-ci... ils s'en étonneraient tous.

KARLOO, de même.

Au moins, éloignez-les !...

DOLORÈS.

Gudule !... qu'on dresse le couvert !

Les valets sortent.... mais la porte du fond reste ouverte toute grande, et l'on voit Gudule et le majordome dresser le couvert.

SCÈNE III

KARLOO, DOLORÈS.

DOLORÈS \*, vivement.

Toute cette partie de scène sans trop de voix et avec précaution de part et d'autre.

Tu souffres ?... Cette blessure !... Ta main ?...

KARLOO.

Ce n'est rien !...

DOLORÈS.

Cela se voit ?... montre !

KARLOO, montrant sa main, qui est gantée.

Oui, cela se voit, mais qui devinera ?

DOLORÈS.

Ce soldat ?...

KARLOO.

Un homme ivre !.. qui ne s'en souvient seulement plus !.. Non... il ne s'agit pas de cela !...

\* Dolorès, Karloo.

PATRIE!

DOLORÈS.

Et de quoi donc?..

KARLOO, avec effort.

Il est de retour!

DOLORÈS, vivement.

Mais non!

KARLOO.

Si! — Galèna l'a vu.

DOLORÈS.

Mais il n'est pas rentré!...

KARLOO.

Eh! mon Dieu! il n'est pas rentré!... mais il est dans la ville... j'en suis sûr!

Il tombe assis à droite de la table.

DOLORÈS, toute pâle.

Eh bien, il fallait s'y attendre... n'est-ce pas?

KARLOO, la regardant avec une sorte d'effroi.

Dolorès, vous dites cela comme si vous aviez espéré qu'il ne reviendrait pas!...

DOLORÈS, assise.

Et vous?

KARLOO, vivement.

Dieu m'écrase, si j'ai fait cet horrible vœu!

DOLORÈS.

Eh bien, oui!... ce retour me désespère et me révolte!... et Dieu n'aurait pas dû le permettre!

KARLOO.

Dieu?

DOLORÈS.

Oui, Dieu!... car c'est un traître, cet homme!...

KARLOO.

Qu'en savez-vous ?...

DOLORÈS.

Ah! ce que j'en sais! Croyez-vous que je sois dupe de ces prétendues affaires pour lesquelles il est parti?... pas plus que de ses sorties nocturnes... quand il s'en va, à la porte de Louvain, assister au prêche!...

KARLOO.

Lui ?

DOLORÈS.

Puisque je vous le dis !... Vous n'en savez rien, je le conçois! Vous êtes comme moi, vous,... catholique, et ce n'est pas vous qu'il prendrait pour confident de son apostasie; mais je vous réponds, moi, que, depuis trois mois, il va tous les deux jours où je vous dis; car, une fois, je l'ai suivi sans qu'il s'en doute...

KARLOO, inquiet.

Vous avez fait cela ?

DOLORÈS.

Oui, je l'ai fait !

KARLOO.

Et où prenez-vous que ce voyage cache des projets ?

DOLORÈS, l'interrompant.

Ah! et ces gens suspects qui viennent, à chaque instant, s'informer de son retour? Et ce soin de cacher son absence!... Et cette absence elle-même, au risque de sa vie!... Et ses convictions, enfin, dont il vous fait peut-être mystère à vous, qui n'êtes pas un rebelle, je suppose!... mais que je pénètre bien, moi, même dans ses silences!... mais voyons!... L'autre semaine, quand vous avez sauvé doña Rafaële de cette populace en furie qui voulait se venger du duc d'Albe sur sa fille!... comment en a-t-il accueilli la nouvelle?... par ce seul mot: « Tu as fait ton devoir!... » là où un vrai serviteur de la bonne cause vous aurait serré dans



ses bras!... — Allez, allez! mon instinct de femme ne s'y trompe pas!... — D'ailleurs, comment ne haïrait-il pas le duc d'Albe, ce calviniste?... Traître à son Dieu!... traître à son Roi!... cela se tient!... Je suis aussi sûre que cet homme-là conspire...

Elle se lève.

KARLOO, debout aux dernières phrases et inquiet à la vue des gens de service\*.

Malheureuse!... taisez-vous!... Si l'on vous entendait!...

DOLORÈS, sourdement.

Eh! peu m'importe!...

KARLOO.

Il serait perdu... et d'autres avec lui!

DOLORÈS.

Quels autres?... Tu n'en es pas, n'est-ce pas?

KARLOO, vivement.

Quelle idée!

DOLORÈS.

Et bien, que me font les autres?... et lui surtout? — Nous pourrions nous aimer sans crime!...

KARLOO.

Mais c'en est un de plus, qu'un tel souhait!...

DOLORÈS.

Et vivre comme nous vivons, ce n'est pas le pire de tous?... et, de plus, un affreux supplice?

KARLOO.

Ah! Dieu, si!

DOLORÈS.

Eh bien, alors? (Silence; Karloo, debout, accoudé au dossier d'un

\* Karloo, Dolorès,

fautuil, la tête entre ses mains.) Enfin! il faut prendre un parti, n'est-ce pas? nous ne pouvons pas rester ainsi!... Qu'allons-nous faire?...

KARLOO.

Ce que nous avons fait jusqu'à ce jour!... mentir, mentir et mentir!...

DOLORÈS.

Et cela ne vous révolte pas?... Et ce n'est pas odieux que nous n'osions nous parler, le jour, qu'avec cette porte ouverte, de peur des soupçons; et que la nuit même ait ses périls, comme ceux d'hier!

KARLOO.

Ah! vous savez bien ce que j'en pense!

DOLORÈS.

Mais enfin c'est une effroyable torture pour moi que le retour de cet homme!... Mais pensez-y donc!... je vous aime, et je suis à lui!...

KARLOO.

Dolorès!

DOLORÈS.

Ah! cela vous est bien égal, à vous, son retour! Qu'est-ce que cela vous coûtera, après tout?... le mensonge d'une poignée de main et d'une parole amicale!... voilà tout!... Mais moi!...

KARLOO.

Taisez-vous! vos gens sont là.

DOLORÈS.

Eh bien, tâchez de fermer la porte.

KARLOO.

Comment?

DOLORÈS.

Sans en avoir l'air!

KARLOO.

Je ne puis pas!

DOLORÈS.

Oh! ces hommes! Je vais le faire, moi! (Haut et avec affectation.) Ce feu ne flambe donc pas, Karloo? On est glacé, ici!

KARLOO, à la cheminée.

Oui, Madame, en effet!

DOLORÈS, tranquillement.

C'est la porte ouverte!... Gudule!... fermez donc la porte!

GUDULE.

Oui, Madame.

La porte du fond se ferme.

DOLORÈS.

C'est fait... Eh bien, maintenant, voulez-vous la vérité, Karloo? Je ne veux plus de cette vie-là! Et si vous en étiez aussi las que moi!...

KARLOO.

Si j'en suis las!... Ah! bonté divine! je puis parler maintenant!... Ah! vous croyez que ce n'est pas une torture égale à la vôtre que ce mensonge de tous les instants auquel je me condamne?... que ces yeux qui mentent, que cette bouche qui ment, que cette main qui ment?... Mais cela est indigne!... mais cela est infâme!... Et si c'est là ce que vous voulez me faire dire à mon tour!... eh bien, oui, j'en suis las! horriblement las!... effroyablement las!

DOLORÈS, inquiète.

Tant que cela?

KARLOO.

Oui, oui! tant que cela!

DOLORÈS, de même.

Et pourquoi?... Après tout, qu'est-ce que vous souffrez, vous?... Pour votre amour, je me torture dans ce monde et je

me damne dans l'autre !... Mais qu'est-ce que vous me sacrifiez, vous, en échange ?

KARLOO.

Ce que je vous sacrifie ?... ce que j'ai de meilleur et de plus sacré !... mon honneur et ma loyauté ! la paix de ma conscience, la fierté de moi-même ! cette joie... cette joie sans égale !... de se dire : « Je suis un honnête homme et je fais mon devoir !... » Ah ! vous vous damnez pour l'autre vie !... Eh bien, moi, je suis damné dans celle-ci !... car je la porte avec moi, ma damnation !... car j'ai là mon enfer ! qui me suit partout !... c'est le mépris que j'ai conçu pour moi..

DOLORÈS, le regardant avec inquiétude.

Karlool

KARLOO.

Mais voyons !... pensez-y donc !... Mais il est odieux, le rôle que je joue dans cette maison !... Cet homme qui m'appelle son ami, qui m'ouvre ses bras, son cœur ! cet homme généreux, dévoué ! je le trompe indignement... Et l'amitié qu'il me tend est le poignard dont je l'égorge... Et ce n'est pas tout !... Il faut qu'il ait toutes les vertus, cet homme !... et que je les admire !... Oui !... cela est horrible à dire, et ressemble à de la folie !... J'étranglerais, par amitié pour lui, celui qui le tromperait comme je le trompe !... Et je suis votre amant !... et je n'ai pas le courage de ne plus l'être !... Ah ! si je le détestais comme vous... par Dieu !... ce serait bientôt fait de mes remords !... Vous êtes bien heureuse, vous, de le haïr !... Moi, je l'aime... oui, je l'aime !... Et voilà ce qui est plus infâme que tout le reste !... je l'aime et je lui mens !... et je le trompe !... et je le vole \* !...

DOLORÈS, effrayée.

Ah ! tu ne m'aimes plus ?

KARLOO, avec un geste de désespoir.

Ah !...

\* Dolorès, Karloo.

**DOLORÈS, vivement.**

Non ! tu n'avais pas de ces scrupules autrefois !

**KARLOO.**

Ah ! dites donc des remords !... Et vous m'avez reproché tout à l'heure de n'en pas avoir !

**DOLORÈS, de même, anxieuse.**

Tu en as trop maintenant !... Dis la vérité !... dis-la !... tu n'as plus d'amour ?...

**KARLOO.**

Oh ! si je pouvais !

**DOLORÈS.**

Tu vois bien !

**KARLOO.**

Je vois ! je vois que je suis aussi impuissant à l'arracher de mon cœur, cette fatale passion, que j'ai été inhabile à l'en défendre !... Vous m'avez si bien enlacé dans vos sortilèges, sorcière d'amour, que, malgré moi, je vous ai aimée et voulue !... et que je t'aime encore !... et que je te veux encore !... et que l'heure même où je te maudis est celle où je tombe à tes pieds !... et que plus je veux te détester... c'est infernal !... plus je t'adore \* !...

Il tombe aux pieds de Dolorès assise.

**DOLORÈS, radieuse.**

Ah ! dis-le donc enfin !... Voulez-vous que je sois plus courageuse que vous... moi ! et que je vous rende votre liberté ?...

**KARLOO.**

Dolorès !...

**DOLORÈS.**

Eh bien, adieu !... va-t'en ! Je ne veux plus de toi !

**KARLOO, debout.**

Oh !... fais-le !... je te tue !

\* Dolorès, Karloo.

DOLORÈS, de même, se jetant dans ses bras.

Ah ! oui, tu m'aimes !... Eh bien, arrache-moi à cet homme !... emmène-moi !

KARLOO.

Vous emmener ?

DOLORÈS.

Au bout du monde ! tous deux, seuls ! libres ! Cette nuit, tiens, fuyons !...

KARLOO.

Ah ! plutôt à Dieu ! mais ce n'est pas possible !

DOLORÈS.

Pourquoi ?

KARLOO.

On ne sort pas de la ville !...

La porte s'ouvre au fond.

DOLORÈS.

Ah ! c'est vrai ! mais demain ?

KARLOO.

Taisez-vous ! on vient !

#### SCÈNE IV

LES MÊMES, GUDULE, puis JONAS.

GUDULE.

Madame la Comtesse, c'est Jonas, le sonneur... porteur d'une mauvaise nouvelle.

KARLOO.

Une mauvaise nouvelle ?...

DOLORÈS.

Qu'il entre !...

JONAS, vivement, inquiet.

Madame... M. le Comte n'est pas rentré?

DOLORÈS.

Non !...

JONAS.

Alors, il y a un malheur !... On l'a arrêté cette après-midi !...

KARLOO.

Arrêté !

JONAS.

Oui, Capitaine !

KARLOO.

Oh ! j'y cours.

DOLORÈS.

Qu'allez-vous faire ?

KARLOO.

Le sauver, si je le puis !

DOLORÈS.

Lui ? vous ?

KARLOO.

Ah ! moi, surtout !... — Jonas... des torches, et partons !

Jonas sort vivement avec Gudule.

DOLORÈS.

Vous n'irez pas !...

KARLOO.

Au péril de ma vie !...

DOLORÈS, devant lui.

Pour cet homme ?... Allons !... vous êtes fou !... Je vous défends de sortir !

KARLOO.

Et s'il est perdu ?

DOLORÈS.

Eh bien?...

KARLOO, reculant, effrayé.

Ah ! Dolorès, vous me faites peur!...

DOLORÈS.

Et vous pitié!... Cet homme qui m'aime... et dont le premier cri n'est pas pour ma délivrance, mais pour le salut de son rival !

KARLOO.

Ah ! il n'y a pas de rival en ce moment. Je ne vois qu'un honnête homme à sauver !... Et je ferai mon devoir et le vôtre \* !

DOLORÈS, appuyant sur les mots.

C'est vrai ! Sauvez-le donc !... mon mari ! mon maître !... Il serait trop malheureux, en effet, que je n'eusse plus demain à le tromper pour vous !... ni ce soir à vous tromper pour lui !...

KARLOO, frappé.

Ah!... ah! vous n'êtes pas une femme. Tenez! vous êtes un démon !

DOLORÈS, avec passion et prête à l'enlacer dans ses bras.  
Je t'aime!

JONAS, rentrant joyeux.

Le seigneur Comte!...

Ils se séparent vivement.

## SCÈNE V

LES MÊMES, RYSOOR.

KARLOO, courant à lui et lui serrant les mains avec effusion \*\*.

Ah! grâce à Dieu!... tu es sorti des mains de ces bourreaux!...

\* Karloo, Dolorès.

\*\* Karloo, Rysoor, Dolorès.



**RYSOOR**, affectueusement, descendant.

Tu savais mon arrestation ?

**DOLORÈS**, allant à lui et lui tendant le front.

Jonas vient de nous l'apprendre à l'instant !... mon cher Seigneur !... et nous avons eu tous deux une terrible peur !...

**RYSOOR**, lui prenant les deux mains et lui baisant le front, en la regardant avec émotion.

Oui, vous tremblez, Dolorès ?

**DOLORÈS**.

Oui, cette nouvelle... et votre arrivée coup sur coup !

Elle tombe assise.

**RYSOOR**.

Dolorès !... remettez-vous. — Me voici chez moi, au milieu de ceux qui m'aiment !... Mais vous êtes toute pâle !

**DOLORÈS**, s'efforçant de sourire.

Oh ! ce n'est rien !...

**KARLOO**.

L'émotion !...

**DOLORÈS**.

Dites la joie !...

**RYSOOR**, à lui-même, au fond, déposant son épée.

Ah ! si je pouvais encore le croire !

**KARLOO**, bas, à Dolorès, en passant derrière elle.

Est-ce assez infâme, ce que nous faisons là tous les deux ?

**DOLORÈS**.

Il y a pis encore. (Mouvement de Karloo. Elle se lève et remonte.)  
Je vais vous faire servir, mon cher Seigneur, car vous devez avoir faim !

\* Karloo, Rysoor, Dolorès.

**RYSOOR.**

Non! j'ai quelque affaire d'abord avec Karloot... Que la table reste servie, et que vos gens se retirent.

**DOLORÈS.**

Je vais le leur dire!

Elle sort par le fond.

**SCÈNE VI****KARLOO, RYSOOR, JONAS.**

**RYSOOR**, après l'avoir suivie des yeux avec anxiété et comme quelqu'un qui cherche à s'éclairer.

Jonas, ferme la porte et veille!...

**JONAS.**

Oui, Seigneur.

**RYSOOR** \*, à Karloo.

Vite maintenant! — Tu as vu tantôt Galèna, averti dès mon retour?

**KARLOO.**

Jonas est venu nous demander de sa part, Bakkerzeel, Cornelis et moi!... Là, j'ai appris ton arrivée!...

**RYSOOR.**

Le résultat de mon voyage?...

**KARLOO.**

Tout!... Le prince d'Orange vient à notre aide avec ses meilleurs partisans; il a fait route, la nuit, secrètement, par la forêt de Soignes...

**RYSOOR.**

Et, à l'heure présente, mon bon Karloo, il est caché dans le bois de la Cambre, à un quart de lieue de la ville.

\* Karloo, Rysoor, Jonas, au fond.

KARLOO.

Enfin !... c'est donc pour cette nuit ?

RYSOOR, lui serrant les mains.

C'est pour cette nuit !...

KARLOO.

Ah ! bénie soit-elle, cette heure de bataille, de délivrance et d'oubli !..:

RYSOOR.

Mon brave Karloo !...

KARLOO.

Ah ! tu ne sauras jamais à quel point j'ai soif de dévouement, d'héroïques vertus et de grandes choses !

RYSOOR.

Eh bien, nous y sommes !... Et toutes nos mesures sont prises, n'est-ce pas ?

KARLOO.

Toutes !... La corporation des tisserands marche avec Bakkerzeel, celle des tanneurs et des brasseurs avec Cornélis, les arquebusiers avec moi !...

RYSOOR.

Ah ! à ce propos, l'huissier du tribunal est allé...

KARLOO.

Chez moi, oui ! pour désarmer... Tu penses bien que je n'ai garde. — Et cet ordre encore nous servira.

RYSOOR.

Comment ?

KARLOO \*, montrant la place.

Ces chaînes autour de la Grande-Place arrêteraient la cavalerie du Taciturne ! Je compte obtenir, ce soir, la permission de les détendre, en prétextant le transport de mes arquebuses.

\* Ryscor, Karloo.

RYSOOR.

Dans ce cas, tu ne seras pas avec nous, au fossé de Louvain, à dix heures?

KARLOO.

Qu'importe! vous n'avez que faire de moi!... tandis qu'ici je tiens tous mes hommes en éveil... mes armes prêtes, et le passage libre!

RYSOOR.

Alors, nous nous retrouverons à la maison de ville.

KARLOO.

A onze heures, par la porte de Jonas.

RYSOOR, appelant.

Jonas!

JONAS, descendant\*.

Votre Honneur?

RYSOOR.

Galèna t'a donné ses instructions?

JONAS.

Toutes!

RYSOOR.

Et ce soldat qu'on t'imposait pour camarade?

JONAS.

Le clairon?... Il est là, au milieu de la Grande-Place, endormi dans la neige!

RYSOOR.

Ivre?...

JONAS.

Mort!

RYSOOR.

Bien! maintenant, va-t'en, et silence à tous... surtout devant ta femme!...

\* Karloo, Rysoor, Jonas.

JONAS, effrayé.

La femme d'un carillonneur!... miséricorde! (Montrant sa langue.) Un battant de cloche!...

RYSOOR, à Karloo.

Tu pars ?

KARLOO.

Oui, par le jardin.

RYSOOR.

Va donc, mon cher Karloo, va ! Ce soir plus que jamais j'ai besoin de presser contre mon cœur un cœur loyal et dévoué comme le tien !...

KARLOO, troublé.

A ce soir !

RYSOOR.

A ce soir !

KARLOO, près de sortir, à part.

O supplice!... Et lui ! je puis le fuir encore... Mais moi... où me fuirai-je?...

Il sort par la gauche.

RYSOOR, seul, à lui-même.

Tu ne te plaindras pas de mon dévouement, Patrie !... j'ai réglé tes affaires avant les miennes !...

## SCÈNE VII

RYSOOR, DOLORÈS\*.

DOLORÈS, rentrant par la porte du fond.

Maintenant, mon cher Seigneur!... (S'arrêtant.) Karloo n'est plus là?

RYSOOR.

Non, Dolorès, il est parti!...

\* Rysoor, Dolorès.

DOLORÈS.

Ah ! déjà ?

RYSOOR.

Nos gens sont couchés ?...

DOLORÈS.

Vous l'avez ordonné !

RYSOOR.

Oui ; je souhaitais d'être absolument seul avec vous, pour ce que j'ai à vous dire.

DOLORÈS, inquiète.

A moi ?... De quoi donc s'agit-il ? Vous semblez tout ému.

RYSOOR, la regardant avec attention.

Dolorès... il s'est passé dans cette maison, pendant mon absence, un fait... Avez-vous entendu dire qu'un homme ait été vu, cette nuit, sortant de votre appartement ?...

DOLORÈS, vivement.

De chez moi ?

RYSOOR.

Oui!...

DOLORÈS, de même.

Mais ce n'est pas !... c'est faux !

RYSOOR.

Non !... le fait n'est pas douteux ! Et il ne s'agit plus, pour votre honneur et pour le mien, que de savoir comment cet homme était là?...

DOLORÈS.

Eh ! que sais-je ?...

RYSOOR.

Cherchons ensemble !...

DOLORÈS.

Quelqu'une de mes femmes peut-être...

RYSOOR.

Et comment, parlant à une servante, cet homme lui aurait-il crié : « Ce n'est rien... rentrez chez vous..., *Madame!*... »  
(Mouvement de Dolorès.) Car *Madame* a été dit!...

DOLORÈS, terrifiée.

C'est faux!...

RYSOOR.

Dit et entendu!

DOLORÈS, s'oubliant.

Jamais!... cet Espagnol en a menti!...

RYSOOR, éclatant.

Et d'où savez-vous que c'est un Espagnol?

DOLORÈS, saisie.

Ah!...

RYSOOR, hors de lui.

C'est donc vrai?... misérable femme!... votre amant?

DOLORÈS.

Monsieur!...

RYSOOR.

Osez dire que non!... votre amant?

DOLORÈS, résolument.

Oui!

RYSOOR.

Ah!...

DOLORÈS.

Ah! vous me forcez à le dire, Monsieur, je le dis!...

RYSOOR.

Et sans remords, créature déloyale et fausse!... et sans effroi!... et sans honte!... Vous n'avez même pas la pudeur de vous en défendre?

DOLORÈS.

Dites que je n'en ai pas l'indignité, Monsieur, et ne me re-

prochez pas la seule probité qui me reste,... celle de l'aveu!... Pourquoi vous tromper plus longtemps?... Oui, c'est vrai... je suis coupable.

**RYSOOR, anéanti.**

Coupable!...

**DOLORÈS.**

Et sans excuse pour vous, je le sais; ce qui vous permet d'être sans pitié pour moi! — Tuez-moi donc! vous en avez le droit, et j'y suis prête!... Non, je ne me sauverai pas par de nouveaux mensonges. Non!... je suis à bout de fausseté et d'hypocrisie!... Dieu soit loué!... vous savez tout maintenant... tuez-moi, écrasez-moi, et finissons!

**RYSOOR, confondu.**

Et c'est vous qui me parlez de la sorte! vous!...

**DOLORÈS.**

Ah! Monsieur, c'est que vous ne savez pas où j'en suis!... Je vous jure qu'il vient une heure où la mort elle-même est une délivrance... Enfin!... enfin!... je ne serai donc plus forcée de masquer mes ennuis d'un éternel sourire... de me prêter à vos effusions qui me révoltent... et de vous grimacer l'amour, où je n'ai que de la haine!...

**RYSOOR.**

De la haine!

**DOLORÈS.**

Ah!... c'est encore une de mes joies, tenez, de pouvoir vous le dire!

**RYSOOR.**

De la haine pour moi?...

**DOLORÈS**

Oui, pour vous!

**RYSOOR.**

Ah! indigne, ingrate et lâche que vous êtes!... Il vous était donc bien à charge, cet amour, qui vous a dit, à vous,



orpheline et pauvre : « Voici ma fortune... mon rang... mon nom!... prenez... c'est à vous!... » J'ai donc été bien coupable le jour où, dans la ruelle la plus obscure du plus affreux quartier de cette ville, je vous arrachai à ce toit misérable, à ce foyer sans feu, à cette table sans pain, à ce lit où votre mère agonisait de misère?... Et depuis... vous avez donc trouvé en moi un mari bien chagrin, bien jaloux et bien incommode, pour que cela m'ait valu votre haine?

**DOLORÈS.**

Eh! Monsieur!...

**RYSOOR.**

Ah! mon Dieu! fais donc ton devoir d'honnête homme et de bon mari!... n'aie donc qu'une pensée constante : le bonheur de cette femme... les plaisirs et les désirs de cette femme, en ne lui demandant qu'un peu d'affection en échange!... et rentre après cela chez toi... imbécile!... voilà ce qui t'accueille!... la faute hautaine, impudique et résolue, qui te regarde en face et te dit : « Eh bien oui, c'est comme cela!... et puis après?... » et qui, pour un mot de plus, va te prouver que c'est toi qui es coupable!

**DOLORÈS.**

Ah! Dieu, oui, c'est vous!

**RYSOOR.**

Ah!...

**DOLORÈS.**

Vous!...

**RYSOOR.**

Moi!

**DOLORÈS.**

C'est vous! — Vos bontés pour moi,... Monsieur,... mais je les connais bien... voilà dix ans que mon cœur vous les paye en reconnaissance!... Dieu m'est témoin que je suis entrée chez vous honnête fille, et résolue à être honnête femme!... M'y avez-vous aidée?... Jamais!... Vous avez tué ma reconnaissance par l'ennui!... et ma tendresse par l'indifférence!...

RYSOOR.

Moi! dont l'amour...

DOLORÈS.

Votre amour!... Ah bien, parlons de votre amour!... Eh! croyez-vous donc que je ne sache pas qui le possède avant moi... votre amour?... Ah! je la connais, ma rivale!... c'est votre Flandre bien-aimée,... votre *Patrie!* comme vous dites... La voilà, votre vraie femme, votre maîtresse!... le voilà, votre amour!... Mais moi... allons donc!...

RYSOOR.

Hélas! il ne vous manque plus que de m'insulter dans la seule croyance qui me reste...

DOLORÈS.

Mais, de bonne foi, Monsieur, voyons... quelle vie m'avez-vous faite... avec cette folle passion qui vous tient pour ce je ne sais quoi que vous appelez la Liberté?... Elle est donc bien supportable, mon existence à moi, entre vos voyages suspects... vos sorties du soir et vos repas silencieux, où votre regard cherche dans le vide un but mystérieux qui m'échappe?... Et cependant, je suis là, moi, qui songe et me dis: « Il pense à *Elle!* » — Ah! Monsieur, vous ne les avez pas comptés, mes jours d'ennui et mes nuits de larmes!... vous ne l'avez pas seulement soupçonnée, l'horrible solitude d'un cœur ardent qui parle tendresse... et à qui l'on répond: « Patriotisme!... » Et qu'est ce que cela me fait, à moi, que les Pays-Bas soient libres?... Je suis femme!... et ma Patrie à moi, c'est l'Amour! — Si vous aviez fait pour celle-là le quart de ce que vous faites pour l'autre... nous ne serions, ni vous ni moi, où nous en sommes...

RYSOOR.

Ah! je ne cherche même pas à vous faire comprendre que ce n'est qu'une seule et même cause!...

DOLORÈS.

Non, je ne comprendrais pas, je l'avoue!...

## PATRIE!

RYSOOR.

Mais vous êtes bien la digne fille de cette race damnée qui nous dévore! — Ah! Espagne maudite! Espagne égoïste et féroce, voilà bien ton sang!...

DOLORÈS.

Vous avez raison!... Nos deux races ne sont pas faites pour s'unir!... mais pour se déchirer l'une l'autre!... Il ne fallait donc pas m'épouser! — Je n'aurais pas, moi, Espagnole, catholique, et qui m'en vante!... un mari flamand!... un mari rebelle!... un mari apostat, renégat et parjure!

RYSOOR.

Et qu'en savez-vous?

DOLORÈS.

Qu'importe à présent! Finissons-en! — Vous êtes le maître et moi l'esclave!... Tuez-moi, je vous l'ai dit : je suis prête.

RYSOOR.

Cela est bon pour les vôtres, de verser le sang des femmes!... Et ce n'est pas ainsi que je vous punirai.

DOLORÈS.

Alors, Monsieur, que décidez-vous de moi?

RYSOOR.

Je vous le dirai, Madame, quand je saurai le nom de votre amant... que vous allez me dire!

DOLORÈS, avec ironie.

Ah! si vous espérez cela de moi!...

RYSOOR.

Quel est cet homme?

DOLORÈS.

Vous ne le saurez pas!...

RYSOOR.

Vous le direz!

DOLORÈS.

Non!

**RYSOOR**, avec violence, lui tordant la main.

Vous le direz !...

**DOLORÈS**, froidement.

Vous voyez bien que l'on n'a pas besoin d'être Espagnol pour torturer une femme !

**RYSOOR**, abandonnant sa main.

Ah ! c'est vrai... (Se contenant.) Cela est indigne de moi !... D'ailleurs, qu'ai-je besoin de vous ?... J'ai de quoi le reconnaître, à cette marque de Caïn !...

Il frappe sur sa main et va chercher son épée.

**DOLORÈS**, effrayée, à part.

La main !...

**RYSOOR**, surprenant ce qu'elle dit.

La main !... oui, la main, vous l'avez dit !...

**DOLORÈS**, épouvantée.

Ah ! il sait... Et cette blessure... il saura qui... et le tuera !

**RYSOOR**.

Ah ! si je le tuerais !... ah ! oui, cela ! oui !... Je vous jure bien que je le tuerais !...

**DOLORÈS**, épouvantée, à part.

Ah ! moi, oui !... mais lui ! je t'en empêcherai bien.

Neuf heures sonnent dehors à une horloge.

**RYSOOR**, tressaillant et se rappelant.

Ah !... l'heure !...

**DOLORÈS**, à part, le regardant.

C'est l'heure du prêche.

**RYSOOR**, à lui-même.

Allons ! toi d'abord, devoir !... et ma vengeance après !...

Il remonte et va prendre son manteau pour sortir.

## PATRIE!

**DOLORÈS, avec espoir.**

Il y va!

**RYSOOR, sur le seuil.**

A demain, Madame ! à demain !... quand votre amant sera mort!

Il sort.

**DOLORÈS, seule.**

Mort!... mon Karloo!... — Si je t'en laisse le temps !...

Elle saisit sa mantille comme pour sortir.

---

---

## TROISIÈME TABLEAU

Un fossé de la porte de Louvain. A droite, tout le profil du rempart. Au premier plan, une tour, et des chevaux de frise au pied. — Sur le rempart, une sentinelle se promène. — Plus loin, une autre tour, puis la porte de Louvain avec son pont-levis; sur toute la face, à la hauteur du troisième plan, règne la contrescarpe du fossé, à pente raide. Le fossé, praticable sur toute la scène, l'est aussi sur la droite, entre le rempart et la contrescarpe qui fuit obliquement de ce côté. — A gauche, un large chemin de ronde, bien en vue du spectateur, permet de descendre du sommet de la contrescarpe dans le fossé. Au premier plan du même côté, un fourré d'arbres.— Une large fosse est creusée au milieu de la scène, en avant de la contrescarpe, dans la glace, car la boue du fossé est gelée, et tout est couvert de neige.—Au fond, la campagne, des moulins, le tout éclairé par la lune.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

PREMIER OFFICIER DE GUILLAUME D'ORANGE,  
DEUXIÈME OFFICIER, DEUX SOLDATS.

Ils descendent le chemin de gauche avec précaution et en se baissant pour ne pas être vus du rempart.—Deux soldats les suivent.

DEUXIÈME OFFICIER, en arrière.

Gérard, ne voyez-vous rien ?

PREMIER OFFICIER, arrivant au fossé, et s'arrêtant.

Rien du tout!... L'eau du fossé est bien prise, mais il n'y a personne.

DEUXIÈME OFFICIER.

Méfiez-vous de la sentinelle.

PREMIER OFFICIER.

Eh! prenez garde vous-même à ce grand trou creusé dans la glace.

DEUXIÈME OFFICIER.

Cette lune est détestable pour nous!...

PREMIER OFFICIER.

Patience, voici des nuages!... Par ici!... (Aux soldats.) Veillez à la contrescarpe, vous autres!...

UN SOLDAT.

Oui, lieutenant!

Une horloge de la ville sonne.

DEUXIÈME OFFICIER.

Voici l'avant-quart de dix heures qui sonne...

PREMIER OFFICIER.

L'heure passée,... et personne!...

DEUXIÈME OFFICIER.

Il y a là-dessous quelque diablerie! Chut! ne bougez pas! voilà la sentinelle qui revient...

LE SOLDAT.

Silence, voici des ombres!...

DEUXIÈME OFFICIER.

Ce sont nos gens!...

PREMIER OFFICIER.

Probablement; mais à l'écart, camarade, à l'écart... Cours au Prince, toi!

Ils reculent derrière les arbres où ils s'abritent. La lune se voile. Rysoor paraît à l'extrême droite, longeant le rempart.

## SCÈNE II

LES MÊMES, RYSOOR, GALÈNA, JONAS,  
BAKKERZEEL, CORNÉLIS.

Rysoor s'avance le premier avec soin, puis descend jusqu'au milieu de la scène, en faisant signe aux autres de le suivre. Les autres conjurés viennent par le même chemin que lui.

RYSOOR, s'avançant seul vers la gauche et regardant la neige du fossé.

Voici des traces de pas sur la neige! Ils sont venus, Galèna!

PREMIER OFFICIER, à l'autre.

Ce sont eux...

RYSOOR, apercevant les officiers qui sortent du taillis.

Qui va là?

DEUXIÈME OFFICIER.

Orange!...

RYSOOR.

Brabant!... Dieu avec vous, camarades!...

PREMIER et DEUXIÈME OFFICIER, s'avançant.

Et avec vous, Messieurs!

RYSOOR.

Monseigneur est là?...

PREMIER OFFICIER.

Le voici...

Le prince d'Orange, suivi de deux soldats, paraît sur le chemin de gauche.

RYSOOR.

Oui, c'est lui!... — Galèna, qu'on veille bien là-bas, de peur de surprise!...

### SCÈNE III

LES MÊMES, GUILLAUME D'ORANGE.

GUILLAUME.

Rysoor, mon ami je commençais à craindre qu'il ne vous fût arrivé malheur.

RYSOOR.

Non, grâce à Dieu!... Monseigneur, voici les principaux chefs de l'entreprise; sauf un seul, qui nous sert ailleurs de tout son pouvoir!

GUILLAUME.

Messieurs, je serre toutes vos mains amies dans celles du Comte! Dieu protège notre sainte cause!...



LES CONJURÉS, saluant.

Et qu'il garde Votre Excellence!

GUILLAUME.

Maintenant, à l'œuvre, car le temps presse. Voyons la place... mais d'abord... ces sentinelles là-haut?

RYSOOR.

Toutes à nous!...

GUILLAUME.

Rien à craindre, alors?

RYSOOR.

Rien, Monseigneur...

GUILLAUME.

Qu'est-ce que cette fosse?...

RYSOOR.

Un trou creusé dans la glace pour y jeter les suppliciés!... Les cimetières regorgent!...

GUILLAUME.

Malheureuse ville!... Nous sommes à mi-chemin entre la porte de Cologne et celle de Louvain?

GALÈNA.

Oui, Monseigneur, voici la porte de Louvain!... là-haut!

GUILLAUME.

Bien!...

BAKKERZEEL.

Combien Votre Excellence a-t-elle d'hommes cachés dans le bois de la Cambre?

GUILLAUME.

Trois mille cavaliers choisis, portant chacun leur fantassin en croupe... Donc, six mille hommes d'élite...

RYSOOR.

La ville fournira bien douze mille combattants!... Nous sommes en nombre!

GUILLAUME.

Oui, mais il faut que mes hommes puissent entrer!...

RYSOOR.

Ils entreront, Monseigneur. Tout ce qui garde la porte de Louvain est à notre dévotion, comme les sentinelles de ce rempart.

GUILLAUME, avec joie.

Tu as fait cela, Rysoor?...

RYSOOR.

Non pas moi, mais Bakkerzeel et Galèna, pendant mon absence!

GUILLAUME.

Vive-Dieu!... Messieurs, c'est un coup de maître!...

RYSOOR.

Ce sont tous lansquenets allemands, luthériens et calvinistes, menacés comme tels, d'être licenciés par le duc d'Albe, et que cette crainte a jetés dans nos bras.

GUILLAUME.

Bien!... Ils ouvriront donc la porte?...

CORNÉLIS.

Au signal du beffroi.

GUILLAUME.

Qui sera donné?...

JONAS.

Par moi, Monseigneur!

GUILLAUME.

Jonas?...

JONAS.

Monseigneur me reconnaît?...

GUILLAUME.

Parbleu! oui, mon brave sonneur!

**RYSOOR.**

A minuit donc, Jonas lance la grosse cloche à toute volée!... Le pont-levis s'abaisse, et vos six mille hommes sont dans la place!... Tous nos amis s'élancent par les rues, le fer au poing, en criant : « Aux armes ! » Galèna court au Palais, Bakkerzeel occupe les Jacobins... moi, l'hôtel de ville... Dix mille combattants sortis de l'ombre fondent sur les Espagnols, et M. le duc d'Albe est bâillonné, avant qu'il ait eu le temps de chausser l'éperon!...

**GUILLAUME.**

Bien!... mais il faut tout prévoir!... La cause la plus inattendue a souvent déjoué les meilleurs calculs! — la partie peut dans une heure vous sembler compromise.

**RYSOOR.**

Dans ce cas, Monseigneur, Jonas, au lieu de vous crier avec sa cloche : « Arrivez ! » vous criera : « Sauvez-vous!... »

**GUILLAUME.**

Alors, un autre signal?

**RYSOOR.**

Où. — Si tout va bien, la grosse cloche...

**JONAS, avec fierté.**

Roland!...

**RYSOOR.**

... Roland!... sonnera l'appel à toute volée, comme aux jours de fête!...

**GUILLAUME.**

Et en cas de désastre?...

**RYSOOR.**

Elle sonnera le glas des morts, qui, dans cette ville en deuil, est toujours de saison!...

**GUILLAUME.**

L'appel pour entrer! le glas pour la retraite... Bien!...

L'heure sonne au loin, répétée par d'autres horloges.

RYSOOR.

Voici dix heures qui sonnent à Sainte-Gudule. — En se mettant en marche à onze heures, vos hommes pourront venir sans bruit jusqu'à mille pas du rempart et se trouver juste à point pour le signal...

GUILLAUME.

Encore un mot... A quoi reconnaître nos partisans dans les rues ?...

RYSOOR, montrant son épée, avec une cravate blanche.

A cette écharpe blanche, Monseigneur, que nous aurons tous à l'épée, ou au chapeau !...

GUILLAUME.

Tout cela, Rysoor, me paraît sage et bien conçu !... Et maintenant, Messieurs, je ne suis pas l'homme des vaines paroles !... Je ne vous rappellerai pas où en est notre malheureuse Patrie !... Vous le savez, hélas !... aussi bien que moi !... ceci est un coup désespéré !... Une imprudence peut tout perdre !... Au nom du ciel, mes amis, ... pas un oubli !... pas une légèreté !... pas un mot inutile, ... surtout aux femmes !... Rentrez en vos logis, éteignez vos lumières, cachez bien vos armes, ... et que la ville dorme ce soir d'un sommeil plus profond qu'à l'ordinaire... Là-dessus, mes amis, séparons-nous... A tout à l'heure !... Et que Dieu nous aide seulement un peu !... vous et moi, nous nous chargeons du reste !...

RYSOOR.

A tout à l'heure, Monseigneur !

GALÈNA, désignant la gauche.

Silence !... une patrouille !

RYSOOR.

Où ça ?...

GALÈNA.

Sur la contrescarpe !...

## PATRIE!

**RYSOOR, inquiet.**

Ah!... comment est-elle là ?

**BAKKERZEEL.**

C'est la ronde de la porte de Cologne, qui pousse jusqu'ici  
La lune reparait.

**GUILLAUME.**

Baissez la tête, Messieurs!... et pas un mot... (Ils se tiennent à l'écart, les conjurés abrités par les chevaux de frise, Orange et ses officiers par le taillis : on voit sur le haut de la contrescarpe une patrouille espagnole qui passe. — Aux conjurés.) Elle vient ?

**CORNÉLIS.**

Non, Monseigneur... elle descend par le talus...  
La patrouille disparaît derrière la contrescarpe, dans la direction de la  
campagne.

**RYSOOR.**

Oui, mais pour revenir tout à l'heure de ce côté.

**GUILLAUME.**

Vivement, Messieurs, éloignons-nous !

Il va pour sortir avec ses hommes.

**BAKKERZEEL.**

Ne bougez pas, Monseigneur, en voici une autre !

**RYSOOR.**

Ah ! fatalité !... Celle-ci va descendre !

**GALÈNA.**

Nous sommes pris entre deux feux !...

**RYSOOR.**

Monseigneur, il s'agit de vous faire passer sur son corps!...  
— Allons, Messieurs, le fer au poing...

Il tire l'épée, les conjurés font comme lui.

**GUILLAUME, vivement.**

Folie !... c'est tout compromettre !...

**RYSOOR.**

Mais il n'y a pas d'autre sortie que celle-là !... nous sommes  
loqués dans ce fossé !...

GUILLAUME.

Du sang-froid, Rysoor, du sang-froid ! (A l'officier.) Gérard, mes Islandais, vite !... Derrière ces poteaux, Messieurs ! derrière les arbres, où vous voudrez !... Et laissez faire mes Gueux de mer, qui ont la pratique de ces choses !...

RYSOOR.

Bien, Monseigneur !...

Ils se dispersent et se cachent à droite derrière les chevaux de frise et derrière les arbres à gauche. Les Gueux de mer, couverts de peaux de bêtes, sortent de derrière les taillis, et, sur un signal de Guillaume, se cachent partout à plat ventre, au moment où une patrouille de huit hommes paraît sur le haut chemin et commence à descendre. — La lune se voile.

#### SCÈNE IV

LES MÊMES, cachés; UN OFFICIER, UNE PATROUILLE  
ESPAGNOLE, LES GUEUX.

Les Espagnols descendent sur la scène, gagnant le milieu pour tourner le fossé qui leur barre le passage. Au même instant, à un signal qui ressemble au cri d'une chouette, tous les Gueux de mer s'élancent à la fois sur eux, par derrière. Deux hommes pour chaque soldat. L'un lui jette au cou un lasso, l'autre le désarme en un clin d'œil ! Les soldats, surpris et étranglés, se débattent ! Bataille sourde avec des cris de rage étouffés. Les conjurés sortent de l'ombre pour prêter main-forte aux Islandais, qui, ayant étranglé tous les soldats, les jettent dans la fosse ouverte. Les uns grimpent sur la contrescarpe, et font dégringoler sur eux toute la neige amassée sur le talus ; les autres lestement comblent le trou, en piétinant dessus, tandis que les deux soldats ramassent les armes tombées.

RYSOOR.

C'est fait.

Les Gueux se sauvent en courant et démasquent le trou tout comblé. Il n'y a plus trace de la patrouille ensevelie.

GUILLAUME, remontant le sentier.

A minuit, Messieurs! et bon courage...

RYSOOR.

Vite, Monseigneur!... voici l'autre patrouille!...

Guillaume et ses officiers disparaissent vivement par le chemin de ronde. Rysoor et ses amis se blottissent derrière les poteaux. La première patrouille apparaît alors à droite au fond du fossé, le long du rempart. Elle traverse la scène en pleine lumière de lune, alors dans tout son éclat, passe tranquillement sur la neige qui recouvre ses camarades, et remonte par le chemin du talus. On entend les sentinelles au loin crier : « Veillez-vous! » de poste en poste... Rysoor rasant les murs, s'apprête à rentrer avec ses compagnons, au moment où la patrouille arrive en haut de la contrescarpe.

---

---

## ACTE TROISIÈME

### QUATRIÈME TABLEAU

Le cabinet du duc d'Albe, au palais du gouvernement. Chambre haut voûtée et d'un caractère très-riche, mais très-sombre. — A droite, au premier plan, une porte d'appartement. — En avant, du même côté, un grand fauteuil de malade, aux armes du Duc. — Au deuxième plan, une grande cheminée flamande, surmontée d'un portrait du roi Philippe II. Au fond, une large fenêtre grillée. Porte d'entrée à gauche. Trois tables garnies de tapis de velours noir aux écussons d'Autriche : l'une près de la fenêtre, au fond ; l'autre à gauche, au premier plan ; la troisième près de la cheminée. Sur toutes trois, des candélabres allumés et une foule de papiers. — Le duc d'Albe, assis dans un grand fauteuil au coin du feu, et tout éclairé par la flamme rouge du foyer, réfléchit, le coude sur la table, en regardant les tisons. Vargas et Delrio, assis à la table de gauche, dépouillent la correspondance. Derrière le Duc, maître Charles, bourreau de la ville, tout vêtu de rouge. La Trémouille, à l'extrême gauche, lit, enfoncé dans un fauteuil.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC D'ALBE, VARGAS, DELRIO, MAITRE  
CHARLES, LA TRÉMOUILLE.

LA TRÉMOUILLE\*, à lui-même, après un long silence.

Délicieux intérieur ! (Bas, à Delrio qui range les papiers.) Dites-moi donc, Monsieur ! est-ce que M. le Duc est tous les soirs d'une humeur aussi folâtre ?

\* La Trémouille, Delrio, Vargas, Charles, le Duc.



DEL RIO, bas.

Non, monsieur le Marquis, c'est la santé de doña Rafaële qui le rend soucieux à ce point.

VARGAS, de même.

Doña Rafaële a dû quitter la table tout à l'heure, après un accès de toux effroyable; et son médecin, maître Alberti, vient des'entretenir avec Son Excellence, très-gravement, je suppose.

LA TRÉMOUILLE.

Pauvre enfant!...

DEL RIO.

Il serait question de faire partir la señora pour l'Espagne; maître Alberti prétend que ce climat des Flandres la tue; qu'il lui faut le ciel bleu et la vie tiède et parfumée de l'Andalousie; et que, dans ce pays humide, elle n'ira pas jusqu'aux premiers soleils d'avril.

VARGAS.

Terrible déchirement que cette séparation pour M. le Duc, qui n'aime rien tant au monde que cette enfant-là!

DEL RIO.

Ce n'est pas non plus la place d'une jeune fille que cette ville de guerre.

VARGAS.

Chut! quelqu'un!

Un huissier entre sur la pointe du pied, et parle bas à Delrio et à Vargas.

DEL RIO, se lève doucement, traverse la scène et dit au Duc à demi-voix.

Monseigneur, le courrier d'Espagne est là.

ALBE, comme se réveillant.

Ah! des nouvelles du Roi!... Qu'il entre. (Le courrier entre doucement comme l'huissier, s'incline profondément et tire d'un petit sac de cuir des dépêches, qu'il dépose dans un plateau d'argent placé sur la table.) Vous avez fait diligence, Perez!

LE COURRIER.

Quinze jours seulement, Monseigneur, par ces neiges!... Et encore faut-il éviter toutes ces bandes de rebelles qui tiennent partout la campagne.

ALBE.

Allez vous reposer... Vous repartirez demain. (Le courrier sort avec l'huissier. La Trémonille se lève et va à la fenêtre du fond. Albe ouvre le paquet.) Une lettre pour vous, Vargas, de la propre main de Sa Majesté,... et une pour vous également, Delrio ..

VARGAS, prenant la lettre respectueusement.

Le Roi est trop bon.

DELRIO, baisant le cachet avec componction.

Que Dieu garde le Roi!

Le Duc lit au fond. Vargas à droite, Delrio à gauche. Tous trois à grande distance les uns des autres.

VARGAS, lisant tout bas.

« Seigneur Vargas, vos rapports me sont fort précieux, continuez à me tenir secrètement au courant de tout ce que vous savez de M. le Duc, et brûlez cette lettre avec soin! — Dieu avec vous!... PHILIPPE... — Je me méfie beaucoup de Delrio. Surveillez-le!... »

Il remonte au fond et brûle la lettre à la flamme du candélabre.

DELRIO, gagnant le milieu en lisant.

« Seigneur Delrio, merci de vos bons renseignements; continuez à me mander secrètement tout ce que vous savez de M. le Duc, et brûlez cette lettre! — Dieu avec vous!... PHILIPPE. — Je me méfie singulièrement de Vargas. Ne le perdez pas de vue. »

Il brûle la lettre au candélabre de gauche et remonte vers Vargas, qui descend.

VARGAS.

Mes compliments!

DELRIO.

Les miens!

Ils se serrent la main avec effusion.

ALBE, de son fauteuil, après avoir lu tout bas sa lettre.

Messieurs, voici un post-scriptum du Roi qui est pour tous...  
« Monsieur mon fils, don Carlos, est mort subitement dans la nuit de Noël! »

VARGAS et DELRIO.

L'infant?...

ALBE, continuant.

« ... J'avais oublié de vous le mander... »

LA TRÉMOUILLE, à part, descendu à gauche.

Depuis trois mois... Excellent père !...

ALBE, continuant.

« ... Ce malheureux fils m'a causé tant de tourments, que je ne sais vraiment si nous devons nous affliger de sa fin, ou nous en réjouir!... » Messieurs, nous nous associerons à la douleur du Roi en prenant tous le deuil.

DELRIO.

Certes, Monseigneur !...

Vargas et Delrio s'inclinent et retournent à leur table.

LA TRÉMOUILLE, à lui-même.

Avec plaisir !

ALBE, présentant la lettre au feu de la cheminée et s'assurant qu'elle brûle tout entière.

Ah! vous êtes toujours là, monsieur le Marquis ?

LA TRÉMOUILLE, traversant.

Votre Excellence m'ayant donné son palais pour prisén, en attendant qu'il lui plaise de me congédier, je lis pour me distraire les campagnes de l'empereur Charles-Quint ?

ALBE, railleur.

Un grand monarque, monsieur le Marquis... Vos Français en savent quelque chose...

LA TRÉMOUILLE.

Un grand mangeur surtout, monsieur le Duc; j'ai eu l'honneur de dîner avec Sa Majesté au couvent de Saint-Just, et je

suis encore épouvanté de tout ce qu'elle a englouti devant moi... Tudyieu! un appétit!...

ALBE.

Impérieux!...

LA TRÉMOUILLE.

Impérial!...

ALBE.

Les grands rois sont grands en toute chose.

LA TRÉMOUILLE.

Ah! le roi Philippe n'a pas la capacité de monsieur son père...

ALBE.

Comment l'entend Votre Seigneurie?

LA TRÉMOUILLE.

Comme la vôtre...

ALBE, se mordant les lèvres.

Nous avons taxé votre rançon, monsieur le Marquis?...

LA TRÉMOUILLE.

A cent mille écus, monsieur le Duc!

ALBE.

C'est pour rien!... Les Français ont tant d'esprit, qu'on devrait toujours les taxer double.

LA TRÉMOUILLE, tranquillement.

Oh! en fait d'esprit, monsieur le Duc, je payerais bien trois cent mille écus, que vos Espagnols n'en seraient pas plus riches!

Il s'assied à droite, tranquillement, dans le grand fauteuil.

ALBE, se contenant et frappant le bras de son fauteuil avec la paume de sa main.

Maître Charles est-il parti?

CHARLES.

Non, Monseigneur!

ALBE.

Que me disiez-vous tout à l'heure?

CHARLES.

Je prenais la liberté de dire à Votre Excellence que mes aides sollicitent la double paye, eu égard à la terrible besogne qu'on leur taille.

ALBE.

Soit! — Et puis?...

CHARLES.

Et puis que nous manquons de cordes!...

ALBE.

Vargas!... Un mot à Rincoñ pour que vingt soldats de sa compagnie passent la nuit à tresser du chanvre... Ensuite?

CHARLES.

Ensuite, monsieur le Duc, quand c'est fini... nous ne savons plus où enterrer tout ce monde-là...

ALBE.

J'ai commandé que l'on creusât à chaque porte de grands trous dans la glace des fossés.

VARGAS.

C'est déjà fait, Monseigneur, à la porte d'Anderleke et à celle de Louvain.

ALBE.

Vous entendez, maître Charles?...

CHARLES.

Oui, Monseigneur.

ALBE.

Après?...

CHARLES.

C'est tout!... A moins que Monseigneur n'ait quelque occupation à me donner pour la nuit.

ALBE.

C'est possible, restez! (Il se lève et frappe sur un timbre, un valet paraît à droite.) Domingo, voyez si doña Rafaële repose. (Domingo

sort par où il est entré, Albe descend lentement.) Comment la ville ce soir... Delrio?...

DELRIO.

Mais, Monseigneur, très-bien... Un joli mardi gras... de l'entrain, du mouvement, et néanmoins beaucoup d'ordre... C'est très-satisfaisant.

ALBE.

Je suis sorti un instant après l'Angélus, et la ville basse m'a paru bien sombre.

DELRIO.

Monseigneur sait que ces Flamands manquent d'expansion : ce n'est pas la gaieté espagnole, si tapageuse!... Non!... le Flamand s'amuse en dedans!... rien à la surface...

ALBE.

Je n'ai pas rencontré un seul masque sur mon passage.

LA TRÉMOUILLE.

Ah! nous en avons pourtant vu un tantôt, ces messieurs et moi, bras dessus bras dessous avec un clairon. Ah! le gaillard! s'amusait-il?

ALBE, ouvrant la fenêtre du fond.

Voyez cette ville noire!... pas une lumière!... sur la place, pas un cri!

VARGAS.

C'est qu'elle est tranquille...

ALBE.

Trop!... Je n'aime pas l'eau qui dort! (Regardant.) D'où vient que cette brasserie là-bas n'est pas ouverte comme à l'ordinaire?...

DELRIO.

Ah! la brasserie, Monseigneur!... nous ne sommes pas très-satisfaits de MM. les brasseurs...

VARGAS.

Ni des boulangers...

DELRIO.

Ni des bouchers non plus...

ALBE, descendant.

Qu'est-ce à dire?...

VARGAS.

Il faut bien avouer à Votre Excellence que, ce matin encore, dix-huit brasseurs, boulangers et bouchers, des plus gros, ont refusé d'ouvrir boutique et de faire l'étalage!...

ALBE.

Dix-huit?...

VARGAS.

Pas moins!...

ALBE.

Et vous n'avez pas contraint cette engeance à faire son devoir?

DELRIO.

Pardon, Monseigneur, nous leur avons donné jusqu'à midi pour se raviser : et, comme ils s'obstinaient, nous les avons coffrés aux Jacobins.

LA TRÉMOUILLE, à lui-même.

Cela ne doit pas donner plus d'élan à leur commerce!

ALBE, descendant.

Ah! oui-dà!... De la rébellion chez MM. les marchands!

DELRIO..

Ah! Monseigneur!... c'est ce malheureux dixième denier!...

VARGAS.

Depuis que Votre Excellence a frappé d'une taxe de dix pour cent toute vente de denrées, marchandises et objets mobiliers...

DELRIO.

Les clameurs du négoce!...

VARGAS.

Son irritation!

ALBE.

En vérité?...

DELRIO.

Ce peuple de commerçants est si chatouilleux sur ses intérêts matériels!

ALBE, furieux, s'arrêtant court.

Eh bien, par saint Jacques! il ne l'est pas assez de la gorge!... Maître Charles, vous allez préparer dix-huit de vos cordes neuves, et je veux qu'à l'aube, ces dix-huit coquins se balancent au seuil de leurs boutiques!... vous m'entendez bien!... à leurs propres enseignes!... Allez, maintenant!... voilà de quoi vous occuper cette nuit...

LA TRÉMOUILLE, à lui-même.

Ce n'est pas encore cela qui donnera le coup de fouet aux affaires.

ALBE, à Domingo qui reparait.

Eh bien?

DOMINGO.

Doña Rafaële remercie Votre Excellence et désire lui souhaiter la bonne nuit, avant de s'endormir...

ALBE.

Bien! Chère enfant! j'y vais! — Les nouvelles de Hollande, Messieurs, en trois mots?...

DELRIO, des lettres à la main.

Toutes bonnes, Monseigneur! Amsterdam tranquille! tout le pays plat inondé... Mais ça, ça nous est bien égal.

ALBE.

Et le prince d'Orange?

DELRIO.

Aux rapports d'espions, le 15 du courant, le Prince était aux environs de Leyde.

ALBE.

Bon, cela!



VARGAS, regardant ses notes.

Non, pardon! aux environs de Mons!

DELRIO, lui montrant un papier.

Non, de Leyde.

VARGAS se lève.

De Mons, voici mon rapport.

DELRIO, de même.

Voici le mien.

ALBE, avec colère.

Par saint Jacques!... nos espions trahissent!... Se moque-t-on de moi ?

VARGAS, montrant une lettre.

M. le comte de Nassau...

ALBE, arrachant violemment le papier, qu'il froisse et jette au loin.

Je me soucie bien du comte de Nassau!... Je ne ferai de lui qu'une bouchée!... — Par la mort Dieu!... Messieurs, je vous donne une heure pour savoir où est Orange!... C'est lui que je redoute, et lui seul!...

## SCÈNE II

### LES MÊMES, NOIRCARMES.

NOIRCARMES, entré par la gauche aux derniers mots.

Alors, que Votre Excellence se rassure, le Prince n'est plus à craindre!...

ALBE.

Comment ?

NOIRCARMES.

Nouvelles fraîches et sûres. Il a repassé le Rhin, dimanche dernier, à Strasbourg, avec trois cents hommes!... toutes ses troupes révoltées faute de solde, débandées, dispersées, évaporées!...

ALBE.

Et cela vous vient ?

NOIRCARMES.

De l'ambassadeur de France, qui souhaite le bonsoir à Votre Excellence.

ALBE.

A la bonne heure ! Vive-Dieu ! voilà des nouvelles !... et cela me rafraîchit le sang ! — Messieurs, vos papiers, que je les signe ! (Il prend une plume que lui tend Vargas et signe debout les papiers qu'on lui présente.) Et rien de suspect, ce soir ?

NOIRCARMES.

Absolument rien, Monseigneur, la ville dort !...

ALBE, jetant la plume.

Allons, Messieurs, je crois décidément que nous pouvons faire comme elle ! Mettez tous ces papiers en ordre ! et allons nous reposer. (A la Trémouille.) Monsieur le Marquis, votre appartement est tout près du mien... et...

### SCÈNE III

LES MÊMES, RAFAELE, DEUX SUIVANTES.

ALBE, allant à elle tendrement et la prenant dans ses bras.

Ah ! chère enfant ! Eh bien ?...

RAFAELE, soutenue par ses femmes.

Cela va mieux.

ALBE, aux femmes.

Le fauteuil !... — Cette affreuse toux ?...

RAFAELE, tandis que la Trémouille devance les suivantes et fait descendre le fauteuil.

C'est un peu moins fort...

Elle tousse.

## PATRIE!

ALBE.

Noircarmes, la fenêtre!... Il vient un air glacé! (Noircarmes court à la fenêtre qu'il ferme.) Assieds-toi!... Et ces cruelles douleurs? là?...

Il la fait ass.oir dans le fauteuil

RAFAELE, souriant tristement.

Toujours!

ALBE.

Maître Alberti m'a pourtant promis qu'il te ferait dormir!

RAFAELE.

Oh! je dormirai!... (A la Trémouille, qui apporte un coussin sous ses pieds.) Merci, Monsieur.

ALBE, inquiet, lui prenant les mains.

Merci, Marquis!... De la fièvre toujours!... et des mains si brûlantes!...

Rincoñ entre sur la pointe du pied.

RAFAELE.

J'ai tant souffert tout à l'heure!... Mais, à présent, je t'assure que cela va mieux!

ALBE, à genoux près d'elle, et baisant ses mains avec amour.

Ah! douce et belle enfant!... Ma chère tendresse...

Noircarmes, Vargas, Delrio, à qui Rincoñ vient de parler, hésitent, puis

Noircarmes se décide.

NOIRCARMES, timidement.

Monseigneur!...

ALBE.

Quoi? qu'est-ce? Je n'ai plus besoin de vous, allez!

NOIRCARMES.

Je demande pardon à Votre Excellence; mais c'est une chose assez grave...

ALBE, impatienté.

Toujours! Jamais le temps ni le droit d'être père!... Voyons, quoi?

NOIRCARMES.

C'est un capitaine de la milice bourgeoise...

ALBE.

Il n'y a plus de milice bourgeoise !

NOIRCARMES.

Précisément, Monseigneur... Ce jeune homme commandait la compagnie des arquebusiers de la ville, et nous lui avons donné, tantôt, un ordre qu'il ne peut exécuter qu'avec l'agrément de Votre Excellence...

ALBE, se levant.

Allons, qu'il entre!... et, pour Dieu, finissons!

SCÈNE IV

LES MÊMES, KARLOO.

RINCOÑ.

Entrez, Capitaine.

RAFAELE, à part.

Lui !

ALBE, avec hauteur.

Et d'abord, Monsieur, je vous trouve bien osé de paraître devant moi, l'épée au côté.

KARLOO.

Monsieur le duc, je suis capitaine !

ALBE, de même.

Vous ne l'êtes plus!... puisque la garde bourgeoise est dissoute. Votre épée, Monsieur.

Karloo s'incline sans répondre et remet son épée à Noircarmes, qui la dépose sur la table de gauche.

RAFAELE, au Duc, en lui prenant la main.

Mon père, je vous en prie, ne vous emportez pas; cela me fait mal, de vous entendre.

ALBE.

Oui, mon enfant, oui... (Plus doucement, à Karloo.) Monsieur, que demandez-vous ?...

KARLOO.

Monsieur le Duc, M. le Grand Prévôt m'a commandé, cette après-midi, d'avoir à ramasser dans la nuit toutes les armes de ma compagnie, au poste de l'hôtel de ville... et cela sous peine de mort...

RAFAELE, qui tient toujours la main de son père, tressaillant.

ALBE.

Eh bien ?

KARLOO.

Eh bien, monsieur le Duc, je suis prêt à obéir, mais que l'on m'en fournisse les moyens : il m'est absolument impossible de faire charrier huit cents cuirasses, arquebuses, casques... avec ces chaînes qui me barrent le passage jusqu'au Grand-Marché...

ALBE.

Allons donc !...

RAFAELE.

C'est pourtant bien juste, mon père, ce qu'il dit là...

ALBE, lui baisant la main, et adouci.

Taisez-vous, enfant ! (A Karloo.) Et vous demandez ?...

KARLOO.

Que les chaînes, monsieur le Duc, soient retirées cette nuit à tous les abords de l'hôtel de ville...

ALBE.

Et si je refuse ?...

KARLOO.

Alors, que Votre Excellence ne me demande plus mes armes, et qu'elle prenne tout de suite ma tête !... c'est plus simple.

**RAFAELE**, à son père, lui tenant toujours la main.  
Il a raison, mon père!

**ALBE.**

Noircarmes, voyez-vous quelque difficulté à ce que l'on demande?

**NOIRCARMES.**

Mais non, Monseigneur, pour une nuit.

**ALBE.**

Eh bien, soit, et laissez-moi!

*Karloo salue et va pour sortir.*

**RAFAELE**, vivement.

Mon père, pas encore...

**ALBE**, haut.

Attendez !... (*Bas, à Rafaële.*) Quoi donc ?...

**RAFAELE.**

Je vous en prie, rendez-lui son épée : il n'y a rien d'humiliant pour un soldat, comme d'être désarmé.

**ALBE.**

Petite folle, un soldat de la milice qui ne sait pas seulement s'en servir!

**RAFAELE.**

Oh ! que si !

**ALBE.**

Qu'en sais-tu ?

**RAFAELE.**

C'est que je l'ai vu à l'œuvre.

**ALBE.**

Où ça ?

**RAFAELE.**

Ce jour où je suis allée au couvent de Groenendaal, vous savez, mon père,... où l'on m'a insultée, en me jetant des pierres?

ALBE, serrant les dents.

Oui, les bandits !

RAFAELE.

Celui qui m'a si bien défendue...

ALBE.

C'est lui ?

RAFAELE.

C'est lui !

ALBE.

Ah ! vive-Dieu ! que ne le disais-tu !... à la bonne heure !  
(Haut, très-gracieusement.) Capitaine, approchez, je vous prie. (Karloo redescend.) Voici une dame qui, à ce que j'apprends, vous a quelque obligation.

KARLOO.

Monsieur le Duc, je n'ai fait que mon devoir, qui est de protéger toute femme insultée.

RAFAELE.

Et moi, seigneur Karloo, je fais mon devoir de femme, qui est de m'en souvenir.

ALBE.

Karloo !... mais je connais ce nom-là... Capitaine, n'étiez-vous pas à Gravelines ?

KARLOO.

Oui, monsieur le Duc, et à Saint-Quentin, porte-étendard de M. le comte d'Egmont.

ALBE, après une grimace.

Ah !... enfin soit !... On ne prive pas un homme, seigneur Karloo, d'une épée dont il fait si bon usage !... Vous pouvez la reprendre.

RAFAELE, serrant la main de son père, joyeusement.

Bien, cela !

KARLOO.

Pardon, monsieur le Duc, la reprendre... à quel titre ?

ALBE.

A titre de lieutenant de mes gardes, dont Noircarmes vous expédiera demain le brevet.

RAFAELE, joyusement.

Ah ! bien, bien !

ALBE, à sa fille.

Tu es contente ?

RAFAELE, de même.

Oh oui !

KARLOO.

Monsieur le Duc, je ne puis pas reprendre mon épée.

ALBE, surpris.

Plaît-il, Monsieur ?...

KARLOO.

Je suis Flamand ; et, comme tel, je ne puis servir dans l'armée du Roi !

ALBE.

Vous y avez bien servi sous les ordres de M. d'Egmont ?

KARLOO.

Contre les Français, Monseigneur ; mais contre les miens, jamais !

ALBE.

Par Dieu ! voici de l'audace !...

RAFAELE,

Mon père !...

KARLOO, prenant son épée sur la table.

Votre Excellence n'a pas bien regardé mon épée !... C'est une arme rustique et simple !... Pour veiller sur la ville endormie... pour défendre la patrie menacée... pour protéger les vieillards, les enfants et les femmes... elle s'élançait elle-même du fourreau et fait joyeusement au soleil sa loyale besogne !... Mais, s'il fallait rivaliser avec le glaive du bourreau, et, dans les villes en feu, donner le signal du massacre et du pillage...



je la connais, monsieur le Duc, elle me percerait plutôt le cœur!... Nous sommes trop flamands, elle et moi!... Nous n'entendons rien aux habitudes espagnoles!

Il rejette son épée sur la table.

ALBE, tout pâle.

Noircarmes!...

RAFAELE, vivement.

Mon père!...

ALBE, se contenant, après un silence.

Rendez grâce, Monsieur, au service rendu!... car, par le ciel, un autre n'en sortirait pas à si bon compte... Retirez-vous!...

Karloosalue doña Rafaële et remonte pour sortir.

NOIRCARMES.

Et les chaînes, Monseigneur?

Karloos'arrête sur le seuil.

ALBE.

C'est dit! supprimez-les!...

Karloofait un geste de satisfaction et sort.

RAFAELE, retombant assise, épuisée, tandis que Karloose retire.  
Ah!... quel malheur!

## SCÈNE V

LES MÊMES, moins KARLOO.

ALBE, à Rafaële.

\* Voyez ce que vous m'attirez, Rafaële, avec vos caprices d'enfant gâtée!

RAFAELE.

Helas! j'aurais été si heureuse d'en voir au moins un qui fût avec nous!... celui-là surtout...

ALBE.

Mon enfant !

RAFAELE, désespérée et sanglotant.

Ah! c'est fini!... Personne ne nous aimera jamais.

ALBE.

Rafaële... ma fille !... Voyons, du calme !

RAFAELE, de même.

Emmenez-moi... mon père ! de l'air !... de l'air !

ALBE, effrayé.

Vargas, le médecin, vite !... (Deux femmes accourent. La Trémouille et les femmes emmènent Rafaële, qui pleure. Rincoñ entre). Allez vous reposer, Messieurs, allez!... moi, je veillerai!... Bonsoir.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins RAFAELE; RINCOÑ.

NOIRCARMES, à qui Rincoñ vient de parler bas.

Monseigneur, un mot encore.

ALBE.

Oh! rien, rien, qu'on me laisse!

VARGAS.

C'est que cela est si grave!

ALBE, hors de lui.

Allons donc, ce qui est grave, c'est ma fille!

NOIRCARMES.

Monsieur, de grâce!

VARGAS.

Une femme est là, qui veut à tout prix parler à Votre Excellence.

## PATRIE!

ALBE, brutalement.

Pourquoi?

NOIRGARMES.

Mais, à l'entendre..., il y va d'intérêts si pressants!

ALBE.

Allons, quelque folle! à demain!...

TOUS TROIS, insistant.

Monseigneur!...

ALBE, hors de lui.

Demain, vous dis-je, demain...:

Il va pour rentrer chez Rafaële.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, DOLORÈS, voilée.

DOLORÈS, entrée aux derniers mots.

Demain, Monseigneur!... Êtes-vous sûr de le voir, ce demain-là?...

ALBE.

C'est cette femme?...

DOLORÈS.

Oui, c'est cette femme, oui!... qui vous conjure, monsieur le Duc!... qui vous adjure de l'entendre!...

ALBE.

Prenez garde, Madame... s'il s'agit de quelque folie de femme!... vous feriez mieux de sortir!... car, par le Dieu vivant, il y va de votre tête.

DOLORÈS.

Et vous, Monseigneur, vous feriez mieux de m'écouter!... car, par le même Dieu, il y va de la vôtre!...

ALBE, froidement.

C'est bien!... A l'écart, Messieurs, et venez au premier appel!..

Vargas, Noircarmes et Delrio sortent.

SCÈNE VIII

ALBE, DOLORÈS.

ALBE \*, s'asseyant à gauche sur le siège de Vargas, près de la table.

Maintenant, Madame, en trois mots, qui vous amène?...

DOLORÈS, égarée, pâle.

En trois mots, Monseigneur, il y a dans cette ville un homme que je hais... Cet homme, ce soir, a menacé de me tuer... pis que cela... de tuer un autre homme que j'aime!... mon amant!... Et, en trois mots, voilà ce qui m'amène.

ALBE.

Et que m'importe cette histoire?

DOLORÈS, avec force.

Ah! il m'importe à moi!... C'est bien assez étrange, de me voir faire là ce que je fais; laissez-moi parler!...

ALBE.

Mais!...

DOLORÈS, de même.

Mais, Seigneur Dieu, laissez-moi donc parler!... Croyez-vous que j'aie la tête à moi!... Et ne voyez-vous pas que, si la raison me revient, je ne dis rien!... vous ne savez rien!... Profitez donc de ma folie qui vous sauve!...

ALBE, surpris.

Continuez, Madame!... Alors?

\* Albe, Dolorès.

DOLORÈS.

Alors, où en étais-je?... Je ne sais plus... Ah! oui! Il m'a donc menacée, cet homme... puis il est sorti, et je me suis dit : « Il doit aller au prêche. »

ALBE.

Au prêche en cette ville?...

DOLORÈS.

Oui, dans cette ville, oui!... Ah! vous croyez, monsieur le Duc, parce que vous avez des soldats plein les rues, que l'on ne brave pas vos édits dans l'ombre!... Je vous atteste, moi, qu'ils sont dix mille hérétiques, qui se rassemblent la nuit, dans les caves, sur les toits, dans les murs... pour prier Dieu et vous maudire à leur mode!... Je me dis donc : « Oh! tu vas au prêche, toi!... et tu veux me le tuer! Eh bien, non, tu ne le tueras pas!... car j'irai plus vite que toi, et je frapperai, avant que tu frappes!... »

ALBE.

Bien, cela!

DOLORÈS.

Non! ce n'est pas bien!... c'est infâme, je le sais... Mais c'est une affaire entre le Ciel et moi, ça!... Que je sauve d'abord mon amour!... je compterai plus tard avec Dieu!

ALBE.

Donc, vous le suivez par les rues, cet homme?

DOLORÈS.

Des rues sombres!... Et sauf, les patrouilles de vos soldats ivres,... une ville morte!... Il va!... je vais!... Il court!... je cours!... Cela nous mène à la porte de Louvain... où des ombres s'agitent, s'accostent, se séparent... et tout, à la fin, s'engouffre et disparaît dans une sorte de ruelle sombre, qui va sous terre...

ALBE.

Alors?...

DOLORÈS.

Je laisse tout passer devant moi... Puis je veux descendre à mon tour... mais une voix me crie du fond : « Qui va là?... » Effrayée, je reviens sur mes pas ! La lune se lève... Personne!... Et, pour tout bruit, le cri des sentinelles au loin, et les horloges qui sonnent l'heure... Je cherche... je tourne... car enfin je veux savoir, je veux voir!... Il y va de plus que ma vie!... Je trouve, au milieu des décombres, un ruisseau profond qui verse aux fossés l'eau des pluies d'orage... Je tâte du pied... c'est glacé... j'y descends... C'est une voûte... je m'y hasarde... et je vais droit où j'aperçois une lumière bleuâtre, et d'où me vient un bruit confus... J'arrive, c'est une grille!... mais enfin, je respire!... enfin, je vois!... enfin, j'entends!...

ALBE.

Et quoi donc?

DOLORÈS.

Dans le fossé que je domine, une vingtaine d'hommes sont réunis... à l'abri de la contrescarpe... Le son de leurs voix m'arrive par bouffées,... quand elles s'élèvent... car des sentinelles du rempart, ou des gardiens de la poterne, nul souci ! Gardiens et sentinelles sont leurs complices. (Mouvement de surprise du Duc.) Oui ! oui!... cela se passe comme ça, sur vos remparts ! — J'écoute!... et, dès les premiers mots,... je devine... Ce ne sont pas des hérétiques qui prient Dieu à leur façon... ce sont des rebelles qui délibèrent!... ce n'est plus un prêche... c'est un complot!... L'homme qu'ils entourent, chapeau bas, et qui commande,... ce n'est pas un pasteur évangélique,... c'est leur chef!... le Libérateur, comme ils l'appellent ! le plus implacable de vos ennemis!... c'est le prince d'Orange!...

ALBE, bondissant.

Le Prince ?... Allons donc, Madame, impossible.

DOLORÈS.

Impossible!... je l'ai vu comme je vous vois!

ALBE.

Visions! — A mes dernières nouvelles, il était à cinquante lieues, aux portes de Strasbourg!...

DOLORÈS.

Oui!... Eh bien, à mes dernières nouvelles à moi, il est à cinquante pas, aux portes de Bruxelles!...

ALBE.

Juste Dieu!... Si c'est vrai! mais je ne puis plus vous écouter seul! (Appelant.) Vargas! Noircarmes!... tant pis pour vous, Madame, j'appelle!

DOLORÈS.

Eh! appelez!... peu m'importe, à présent!... C'est fait!..

## SCÈNE IX

LES MÊMES, VARGAS, DELRIO, NOIRCARMES.

ALBE.

Messieurs! Messieurs! savez-vous ce que l'on m'annonce?...  
A la porte de Louvain! Guillaume d'Orange!

VARGAS.

Le Prince!

DELRIO.

Allons donc!

NOIRCARMES.

Chimères!... qui l'a vu?

ALBE.

Madame.

VARGAS.

C'est absurde!

DELRIO.

Comment cela se pourrait-il?...

ALBE.

Voyons ! voyons ! du calme !... — Vous l'avez vu, Madame, soit... mais vous l'avez entendu aussi ! Ils ont parlé, ces hommes ?

DOLORÈS.

Oui !

Tous l'entourent ; Delrio, Noircarmes à gauche, Vargas et Albe à droite.

ALBE.

Qu'ont-ils dit ?

DOLORÈS.

Ah ! je voyais bien, à cause de la neige,... mais j'entendais mal !... des phrases ! des mots !

ALBE.

Eh bien, ces phrases, ces mots, rappelez-vous...

DOLORÈS.

L'hôtel de ville, d'abord !... Ils ont parlé tout le temps de l'hôtel de ville.

NOIRCARMES.

Puis un signal, peut-être ?

DOLORÈS.

Oui, le signal, c'est cela !... A minuit, le beffroi donnera le signal !...

VARGAS.

Lequel ?

DOLORÈS.

Ah ! je ne sais !... je n'ai pas entendu cela.

ALBE.

Peu importe !... Et alors ?...

DOLORÈS.

Alors, toute la ville se lève...

VARGAS.

Mais des armes ?...



**PATRIE!**

**DOLORÈS.**

Ils en ont!

**DELRIO.**

Et le Prince?

**DOLORÈS.**

On sonne!... il entre,... et se jette dans les rues avec ses hommes...

**ALBE.**

Nombreux?

**DOLORÈS.**

Six mille hommes.

**TOUS, effrayés.**

Six mille!...

**DOLORÈS.**

Ça, je l'ai bien entendu!... Et il arrive à la Grande-Place!... car il n'y a plus de chaînes!... l'un d'eux s'en est chargé... Il va venir... il a dû venir pour cela... Il est venu, n'est-ce pas?

**VARGAS.**

En effet!...

**DOLORÈS, triomphante.**

Ah! vous voyez bien!

**NOIRCARMES.**

Oui, tout à l'heure!...

**DELRIO.**

Ce capitaine?...

**DOLORÈS, vivement.**

Un des leurs! un traître!... Et vous ne l'avez pas compris, deviné... à son langage... à ses...? (Apercevant l'épée sur la table.) Oh! mais rien que cette épée, tenez!... cette épée!... c'est à lui, cette épée-là, n'est-ce pas?...

**ALBE.**

Oui; qui vous dit?...

DOLORÈS.

Mais... ce nœud de ruban! c'est leur signe de reconnaissance!... Faites courir après cet homme, Monseigneur!... c'est un conjuré,... l'un des chefs!... et le plus audacieux de tous, puisqu'il vient vous braver en face!...

ALBE\*.

On le retrouvera, Madame.

NOIRCARMES.

Oui, celui-là est connu.

ALBE.

Parlons vite des autres!... Car vous les avez bien vus, n'est-ce pas?

DOLORÈS.

Oui!

VARGAS.

Et vous les connaissez tous?

DOLORÈS.

Tous!

ALBE.

Delrio! leurs noms, vite.

*Delrio saisit une plume et s'apprête à écrire.*

DOLORÈS, effrayée.

Leurs noms?...

ALBE.

Oui.

DOLORÈS, regardant avec épouvante ces quatre têtes penchées sur elle, et qui l'interrogent.

Il faut vous dire aussi...?

ALBE.

Le nom du premier d'abord, celui que vous haïssez tant!...

DOLORÈS.

Ah! celui-là, oui!... c'est...

\* Delrio, Albe, Dolorès, Noircarmes, Vargas.

TOUS.

C'est ?

DOLORÈS, épouvantée, tout à coup.

Oh! mais c'est horrible, ce que je fais là!

VARGAS.

Parlez donc!

DOLORÈS.

Non! je ne veux plus... laissez-moi! Je me fais peur!

ALBE.

Dites plutôt que vous avez peur pour celui que vous aimez!

DOLORÈS.

Monseigneur!

ALBE.

Et qu'il veut tuer cet homme, rappelez-vous donc!...

DOLORÈS.

Oui.

ALBE.

Un hérétique!

NOIRCARMES.

Un rebelle!

VARGAS.

Un traître!

DOLORÈS.

Oh! oui!

VARGAS.

Rysoor, peut-être ?...

Mouvement de Dolorès.

ALBE, vivement.

Votre mari, je gage?

DOLORÈS, épouvantée.

Ah! je ne l'ai pas dit.

ALBE.

Non, mais je le devine, moi... Allons, c'est votre mari.

A Delrio.) Écrivez : « Rysoor. »

DOLORÈS.

Monseigneur, c'est épouvantable.... Vous perdez mon âme.

ALBE.

Je la sauve, au contraire: c'est pour votre Roi et pour votre Dieu!

DOLORÈS.

Ah! mon Roi, c'est ma haine! et mon Dieu, c'est mon amour...

ALBE.

Maintenant, les autres ?

DOLORÈS.

Quels autres?...

VARGAS.

Les autres conjurés!

ALBE.

Leurs noms?... allons donc!

DOLORÈS.

Mais ils ne m'ont rien fait, ceux-là!... mais je ne veux pas dire leurs noms!..

ALBE.

Vous les direz tous.

DOLORÈS:

Mais je ne veux pas, moi... C'est trop infâme, cela!... Des hommes innocents!... Je ne les connais pas, d'abord...

ALBE, implacable.

Vous les connaissez... vous l'avez dit!.. leurs noms!

DOLORÈS.

Je veux partir!... laissez-moi!... Je veux partir maintenant!... laissez-moi partir.

ALBE, terrible, l'arrêtant violemment.

On ne s'en va pas!... on reste, et l'on parle...

DOLORÈS, épouvantée.

Mon seigneur!... pitié...

## PATRIE!

ALBE.

Leurs noms!...

DOLORÈS.

Jamais!

ALBE, la faisant ployer sur ses genoux.

Leurs noms! leurs noms!... misérable femme! ou je vous questionne par le bourreau!

Il lui montre Charles, que Noircarmes vient de faire rentrer et qui se tient à l'écart à gauche.

DOLORÈS \*, à genoux, folle de peur à la vue du bourreau.  
Ah!.. ah! Dieu!... ah! mon Dieu, pourquoi suis-je venue?

ALBE.

Nous disons donc?

DOLORÈS, avec effroi, à voix basse.

Galèna!

ALBE, à Noircarmes.

Galèna!

NOIRCARMES, à Delrio.

Galèna!

ALBE.

Et puis?

DOLORÈS.

Bakkerzeel, je crois; je ne suis pas sûre.

ALBE, à Noircarmes.

Bakkerzeel!

NOIRCARMES, à Delrio.

Bakkerzeel!

VARGAS.

Et puis ?

\* Maître Charles. — Delrio, assis, prêt à écrire. — Noircarmes, entre Delrio et Albe, pour transmettre les noms au premier. — Dolbrès entre Albe et Vargas, qui lui tiennent les mains.

DOLORÈS, à bout de forces.

Je ne sais plus.

ALBE.

Maitre Charles!...

DOLORÈS, désespérée et sanglotant.

Ah! mon Dieu! pardonnez moi! pardonnez-moi!...

ALBE.

Encore un!... et je vous tiens quitte.

DOLORÈS.

Le sonneur... Jonas...

Noircarmes souffle le nom à Delrio, qui écrit.

ALBE.

Et Cornélis, je parie?

DOLORÈS.

Oui... je crois... Ah! je meurs....

Elle tombe épuisée.

ALBE, abandonnant sa main.

C'est assez! (Il remonte à sa table et écrit vivement; à Vargas.)  
Ceci à Navarra... (à Noircarmes.) Ceci à Francisco Végas!...

NOIRCARMES.

Oui, Monseigneur, on va courir.

Mouvement de tous.

ALBE, les arrêtant du geste.

Eh! par le ciel!.. au contraire... pas un mot, et le calme  
de l'eau dormante!

NOIRCARMES.

Bien, Monseigneur!.. mais les chaînes?

ALBE.

Détendues!... toujours!

NOIRCARMES.

Mais le Capitaine?

ALBE.

Ah ! lui, c'est une autre affaire ! — Emparez-vous, mort ou vif, de ce Karloo...

DOLORÈS, se redressant.

Karloo?...

NOIRCARMES.

Et le pendre?...

ALBE.

Non pas!... En réserve pour l'échafaud!...

DOLORÈS, à genoux, toute pâle.

L'échafaud!... Karloo!...

NOIRCARMES.

Van der Noot!...

VARGAS, montrant l'épée sur la table.

L'homme à l'épée.

DOLORÈS, terrifiée.

Lui!... c'est lui!... c'est... Ah!... vengeance du ciel! Il en est! lui!... mon Karloo!... Et c'est moi!... ah! non! par exemple!

Elle s'élançe vers la porte, et se heurte contre le bourreau.

ALBE, l'arrêtant au passage et la retenant de force.

Ah! pardon!... mais jusqu'à nouvel ordre, on ne sort plus!

DOLORÈS, se débattant pour sortir.

Laissez-moi!... vous, laissez-moi!... Je veux sortir!

ALBE,

Allez, Messieurs!... et des gardes à toutes les portes!

Ils sortent.

DOLORÈS,

Ah! bourreaux!... maudits!... damnés!

ALBE, la faisant redescendre.

Il est onze heures, Madame; vous sortirez d'ici au jour

DOLORÈS.

Quand tu me l'auras pris, misérable !... Non, pardon ! Monseigneur ! (Elle se traîne à ses pieds en se cramponnant à lui.) Grâce pour lui ! pitié ! Tous ! tous ! mais pas celui-là ! pas mon Karloo ! Je l'aime !... Vous ne pouvez pas faire cela !... C'est horrible ! Je ne puis pas être cause de la mort de celui que j'aime !...

ALBE, se dégageant.

Priez pour lui !... vous n'avez pas mieux à faire !

(Il sort par la droite, on entend fermer la porte derrière lui à double tour.)

DOLORÈS, seule, bondissant debout.

Non, pas encore !... Monseigneur ! Ah ! cette porte ! (Elle s'élançe sur la porte de gauche, qu'elle cherche à ébranler.) Fermée ! (Avec joie.) Ah ! cette fenêtre ! (Elle y court, l'ouvre toute grande et voit la grille. Elle remonte à la porte de droite, qu'elle cherche à ébranler et frappe avec fureur.) Ouvrez-moi ! au secours ! à l'aide !... Ah ! c'est fini ! je l'ai tué !... (Sanglotant.) Misérable ! je l'ai tué ! C'est moi qui l'ai tué !

Épuisée, elle tombe tout de son long.

---



---

## CINQUIÈME TABLEAU

L'intérieur de l'hôtel de ville de Bruxelles. Au fond, plus haut que la scène, la grande salle avec tout le profil de ses fenêtres éclairées par la lune. En avant, une salle basse sous le clocher. Ces deux parties du décor se relient entre elles par un large escalier qui monte à gauche au fond, de la salle basse à la salle haute. — A droite de cet escalier, et au milieu de la scène, une voûte qui sous la salle haute descend en pente vers le rez-de-cnaussée. Plus à droite, un escalier moins large que le premier. A droite, une grande porte qui donne accès dans une autre partie de l'hôtel de ville, et où l'on monte par un perron de cinq marches ouvert sur ses trois faces. A gauche, la porte qui mène à l'escalier du beffroi; çà et là, des statues mutilées et des débris, qui indiquent que la dévastation a passé par là. — A gauche, une table de pierre. — Il fait nuit; mais la scène est éclairée par le reflet de la lune.

### SCÈNE PREMIÈRE

JONAS, GALÈNA.

Ils paraissent sous la voûte du fond, Jonas marchant en avant avec une lanterne et deux épées sous le bras.

JONAS, éclairant Galèna et abritant sa lanterne de son manteau.  
Par ici, seigneur Galèna!

GALÈNA.

Où sommes-nous?

JONAS.

Sous le beffroi, Votre Honneur, et voici l'escalier qui mène aux cloches. Là-haut, c'est la grande salle, où nos Seigneurs de la Commune délibéraient autrefois.

GALÈNA.

Ah! oui!... je me reconnais!... Hélas! quel abandon et quels débris!

JONAS.

On voit que MM. les Espagnols ont passé par là ! (Éclairant les statues brisées.) Tenez !... nos pauvres Bourgmestres !

GALÈNA.

Patience !... ces morts reprendront leur place, et les vivants aussi !... Mais tu es sûr que personne ne vient jamais ici ?

JONAS.

Personne que moi. (Il dépose les épées sur la table.) Voici toujours deux épées pour nous, que j'ai spécialement nettoyées en vue du carnaval !

GALÈNA.

Tu comptes aussi te battre ?

JONAS.

Pour mes cloches ?... un peu !...

Il pose sa lanterne sur la table.

GALÈNA.

Silence !... n'as-tu pas entendu ?

JONAS.

Là-bas ?...

GALÈNA.

Oui !

## SCÈNE II

RYSOOR, GALÈNA, puis KARLOO.

RYSOOR, entrant par le fond.

Est-ce toi, Galèna ?

GALÈNA.

Oui ! qui va là ?

RYSOOR.

Karloos n'est pas ici ?

KARLOO, paraissant au fond.

Patience, amis, le voici.

RYSOOR

Ah! sois le bienvenu!

GALÈNA.

Quelles nouvelles?

KARLOO.

Parfaites!

GALÈNA.

Les Espagnols?...

KARLOO.

En pleine sécurité... Je quitte le Duc...

RYSOOR.

Et les chaînes?...

KARLOO.

Supprimées de mes propres mains!...

RYSOOR et GALÈNA, avec joie.

Ah!... bien, cela!

RYSOOR.

Donc, rien de suspect au Palais!... Et sur la route?...

KARLOO.

Rien!... Les sentinelles et les patrouilles ordinaires!... Là, sur la place, un poste de cinquante hommes seulement!... dont la moitié sommeille autour du feu... tandis que l'autre cuve son vin du mardi gras.

RYSOOR.

Et tes arquebusiers?...

KARLOO.

Tous debout!... De l'hôtel de Nassau jusqu'au Grand-Marché, j'ai fait à plus de cinquante portes le signal convenu... et partout les coups frappés ont répondu : « Nous sommes prêts! » Bakkerzeel, qui veille en bas, a laissé tous ses tisserands à la porte de Flandre, blottis dans leurs caves... Laloo

quitte ses brasseurs à l'affût sous des hangars... et, dans cette ville silencieuse et morne, où pas une clarté ne luit aux vitres, où la neige étouffe jusqu'au bruit de nos pas, il n'est plus une maison qui n'ait ses yeux braqués dans l'ombre, ses oreilles au guet, et ses bras armés, impatients de la bataille!...

**RYSOOR.**

Préparons-nous donc, amis, car l'heure est proche... Galèna, préviens Cornélis et nos amis qui attendent sous les arcades... venez tous nous rejoindre, et alors, en avant!...

**GALÈNA**, qui a ceint une épée.

J'y cours! (A Jonas.) Allons, Jonas!

Ils sortent.

### SCÈNE III

**RYSOOR, KARLOO.**

**RYSOOR.**

Et maintenant, Karloo,... laisse-moi te dire ce que j'attends de toi!...

**KARLOO.**

Parle!

**RYSOOR.**

Si j'ai assigné ce lieu de rendez-vous à tous nos chefs; si je l'ai choisi, Karloo, c'est que ceci est l'hôtel de ville, la maison commune, la maison du peuple!...

**KARLOO.**

Et je t'ai compris.

**RYSOOR.**

Ici, Karloo, nos pères ont fondé les lois que nous allons défendre... A ces fenêtres, ils ont proclamé les libertés que nous allons reconquérir!... Ceci est le cœur même de la cité,

et les Espagnols en ont fait un cadavre !... Mais que ce mort se réveille !... qu'il surgisse tout à coup, dans la nuit, étincelant aux lueurs de nos torches et de nos épées, et criant : « Aux armes !... » par l'appel de toutes ses cloches !... Alors, ce peuple désespéré comprend que la liberté flamande est encore de ce monde... puisque sa grande âme s'agite encore sous ces voûtes !... Il sait pour qui lutter !... c'est pour ce drapeau qui flotte !... c'est pour ces cloches qui sonnent !... car tout cela, c'est la Ville elle-même ! mieux encore, la Nation, plus encore, la Patrie !... Et il combat ! et il meurt pour elle... car elle lui crie :... « Défends-moi, mon fils, et sauve-moi... on m'égorge... et je suis ta mère !... »

KARLOO.

Ah ! oui, certes !...

RYSOOR.

Ici donc, Karloo, est le cœur de la lutte... c'est ici qu'il faut se maintenir à tout prix, jusqu'à l'arrivée du Libérateur !... et cette maison sacrée, je te la confie !... commande-la, défends-la, je la mets sous ta garde !

KARLOO.

Ah ! plutôt sous la tienne !

RYSOOR.

Non ! non !... je n'ai pas acquis comme toi, par Gravelines et Saint-Quentin, le droit de mener ces braves gens à la bataille. — Karloo, je te suivrai !... marche à leur tête !... Il n'y a que toi pour leur apprendre à vaincre, où je ne saurais, moi, que leur enseigner à mourir.

KARLOO.

Soit donc, puisque tu le veux !... Mais, si je consens, c'est que l'honneur est le même pour toi, et que pour moi le péril grandit.

RYSOOR.

Ton épée ?

KARLOO.

Ils me l'ont prise au Palais.

RYSOOR.

Alors, celle-ci...

Il prend l'épée sur la table, et va pour la lui donner. Karloo étend sa main nue pour la prendre.

RYSOOR, saisissant cette main et poussant un cri.

Ah !

KARLOO, surpris.

Qu'as-tu ?

RYSOOR, pâle et le regardant.

Cette main?...

KARLOO.

Eh bien ?

RYSOOR, de même.

Cette blessure?...

KARLOO.

Oui... cela n'est rien et n'empêchera pas mon bras de faire son devoir...

Il étend la main de nouveau.

RYSOOR, de même.

Et toi? as-tu fait le tien?...

KARLOO, inquiet.

Rysoor, que veux-tu dire?

RYSOOR.

Cette blessure,... d'où te vient-elle?...

KARLOO, balbutiant.

D'une arme prise maladroitement...

RYSOOR.

A un soldat espagnol, n'est-ce pas?...

KARLOO.

Pourquoi?...

**RYSOOR.**

Cette nuit?... chez moi?...

**KARLOO**, épouvanté.

Ah!

**RYSOOR**, éclatant.

Ah! misérable!... c'est toi!...

**KARLOO.**

Rysoor!...

**RYSOOR**, levant l'épée.

Ah! voleur d'amour! assassin de mon honneur! je te tuerai!

**KARLOO**, désespéré et tombant à ses genoux.

Ah! tue-moi donc!... oui, tue-moi!... La mort, de ta main, me semblera plus douce que tous les tourments que j'endure! Tue-moi!... tiens, tu as raison! tue-moi!

**RYSOOR.**

Infâme, qui crois m'attendrir...

**KARLOO.**

Ah! par pitié, la mort; Rysoor! mais vite!... Tout ce que tu me dis entre plus douloureusement dans mon cœur que le fer de ton épée!... Oui, je suis un misérable, un lâche!... Oui je t'ai trompé... oui, c'est une infamie... je le sais, et je pleure du sang!... La mort! Rysoor, la mort; je te la demande à genoux!... la mort!

**RYSOOR**, laissant retomber son épée et le regardant à ses pieds avec désespoir et larmes.

Ah! malheureux que j'aimais tant!... et pour cette femme!... car ce n'était pas assez d'elle!... il faut encore que ce soit toi. toi! Karloo!... toi à qui j'ai ouvert tout mon cœur!... toi que j'ai aimé comme un fils!... Mais quel poison est-ce donc que l'amour de cette femme, pour faire d'une âme loyale et généreuse comme la tienne, un repaire de trahison et d'ingratitude?... Je n'avais que trois croyances: la Patrie, elle et toi!... et vois maintenant ce qu'il m'en reste, et par ta faute!... Et

dis-moi pourtant, dis-moi quel mal je t'ai fait, pour qu'une telle douleur me vienne de toi...

KARLOO.

Mais c'est horrible, ce que tu fais là!... Finis donc!... sans me torturer ainsi de tes reproches!

RYSOOR.

Et quand je t'aurai tué!... misérable!... ta mort me rendra-t-elle ma paix détruite et mon bonheur perdu?... et fermera-t-elle la blessure par où s'écoule toute ma vie?...

KARLOO.

Ah! mon Dieu! encore!...

RYSOOR.

Ta mort!... Et à quoi sera-t-elle bonne, ta mort?... à servir ma vengeance!... Mais la cause sacrée que nous défendons tous deux, la servira-t-elle?...

KARLOO.

Tu veux...?

RYSOOR.

Est-ce ton cadavre qui mènera ces hommes au combat?...

KARLOO.

Ah! je n'en suis plus digne!...

RYSOOR.

Eh! digne ou non!... est-ce que ton sang m'appartient, quand cette ville tout entière n'en a pas assez dans les veines pour le combat de cette nuit!... que je l'appauvrisse, moi, d'un seul bras pour la défendre... et d'un bras comme le tien!... ah! grand Dieu! non! je serais aussi coupable envers elle que tu l'es envers moi... et je n'ai pas plus le droit de lui voler ton courage, que tu n'avais le droit de me voler mon bonheur!

KARLOO.

Alors, tu ne veux pas?...

RYSOOR.

Relève-toi, et prends cette épée!...



KARLOO.

Moi?

RYSOOR.

Prends cette épée, te dis-je! et marche au combat!... cours où ton devoir t'appelle, où le mien t'envoie!... Et si tu dois mourir... ne meurs pas en criminel... meurs en soldat... meurs en martyr... Du moins, ta mort sera bonne à quelque chose!...

KARLOO, prenant l'épée avec découragement.

Ah! tu ne me reverras pas vivant, je te le jure!

RYSOOR, vivement.

Ah! vivant! vivant!... si tu veux, pourvu que je te revoie vainqueur.

KARLOO, avec chaleur.

Ah! c'est un espoir de pardon, cela, Rysoor!... ne le retire pas, tu m'ôterais tout mon courage!

RYSOOR.

Eh bien, va donc! et venge-moi de toi-même!... Tu m'as pris l'honneur! rends-moi la Liberté!... une femme!... rends-moi la Patrie! — Nous compterons après si ta vertu lave ton crime, et si je te dois plus de reconnaissance que de haine!...

KARLOO, radieux.

Ah! tu me pardonneras, Rysoor!... Ah! je t'y forcerai bien!... (A son épée.) Viens donc, toi, maintenant!... et gagne-moi ma cause!...

## SCÈNE IV

LES MÊMES, GALÈNA, BAKKERZEEL, CORNÉLIS,  
JONAS, CONJURÉS, armés.

GALÈNA.

Rysoor, tous nos hommes sont en bas, et n'attendent que le signal; voici l'heure.

RYSOOR, montrant Karloo.

C'est Karloo qui vous commande!

BAKKERZEEL.

Karloo, nous voici tous!

KARLOO.

Tous armés et prêts à combattre?

TOUS.

Tous!

KARLOO.

Prêts à braver les bûchers et les tortures jusqu'à la mort?

TOUS.

Tous!

KARLOO.

A l'œuvre donc! — Et, si le cœur manque à l'un de vous, au fort de la bataille, pensez que votre défaite livre vos fils et vos femmes à la furie espagnole!... pensez à votre ville à sac, à vos foyers en cendre!... et sus à l'infâme Espagne!

TOUS.

Aux armes!

RYSOOR.

Silence!... écoutez.

Silence : on entend tout au loin les tambours espagnols.

KARLOO.

Le tambour!... c'est le tambour!

RYSOOR.

Il bat la charge!... trahison!

TOUS.

Les Espagnols! ...

KARLOO.

Eh bien, au-devant d'eux!... mes amis, et criez aux armes sur la place! Dix mille combattants vont sortir de la nuit pour nous répondre. (Détonations; les tambours se rapprochent, battant la charge.) Garde la voûte, Cornélis!... Bakkerzeel, l'escalier!

GALÈNA, du haut.

Les voici sur la place !

KARLOO.

Rysoor, garde cette porte ! (Il montre celle de droite, et Rysoor y court.) Et le signal !... pour Dieu, Jonas, le signal, ou nous sommes perdus !... (Aux autres.) Aux fenêtres, nous autres ! aux fenêtres !...

Il s'élance sur l'escalier de gauche au moment où Jonas disparaît dans l'escalier du clocher.

## SCÈNE V

LES MÊMES, NOIRCARMES, puis RINCOÑ, MIGUEL,  
OFFICIERS et SOLDATS ESPAGNOLS.

Au moment où Karloo s'élance sur les marches avec des conjurés, une troupe d'Espagnols, conduite par Noircarmes, paraît dans la salle haute, enseignes déployées, tambours et clairons sonnant la charge. Les conjurés, au nombre d'une dizaine, redescendent l'escalier et courent à la voûte du fond, d'où Cornélis est repoussé avec ses hommes, tandis que Bakkerzeel et ses amis défendent l'escalier de droite. Coups de feu.

KARLOO.

A la grande porte !...

Il s'élance avec ses hommes vers la grande porte de droite qu'il cherche à ouvrir et qui résiste. Au même instant, la porte du clocher s'ouvre et une troupe d'Espagnols, conduite par Miguel, débouche tenant Jonas les mains liées, et tire sur les conjurés, qui se replient sur les marches de la grande porte, en laissant des morts sur la place.

RYSOOR, ébranlant la porte fermée.

Ah ! cette porte !...

KARLOO.

Enfonce-la !

Il prend une hache et frappe à coups redoublés dans la porte pour la faire sauter.

NOIRCARMES, du haut.

Rendez-vous!...

KARLOO, frappant toujours.

Jamais!... Vivent les Flandres!

TOUS LES CONJURÉS.

Vivent les Flandres!...

NOIRCARMES, à ses hommes.

Feu!...

Les Espagnols tirent. — Sept ou huit conjurés tombent morts ou blessés sur les marches.

KARLOO, frappant toujours sur la porte.

Feu!

Les conjurés ripostent. — Les Espagnols, qui s'élançaient, reculent. — Il ne reste debout du côté des conjurés que Rysoor, Karloo, Galèna, Bakkerzeel et deux autres.

RYSOOR.

Courage, Karloo!

KARLOO, faisant sauter la ferrure de la porte.

La porte cède...

La porte tombe en dehors avec fracas. Ils vont s'élançer et reculent devant d'autres soldats qui les ajustent. — Karloo armé d'une seule hache; Rysoor et les autres se replient sur la scène, en un petit groupe qui n'a plus que des épées pour se défendre.

NOIRCARMES, levant son bâton de commandement.

En avant!...

La charge redouble. Tous les Espagnols descendent à la fois les grandes marches du fond et l'escalier de droite, en entourant les conjurés d'un cercle de fer et de mousquets braqués sur eux.

RYSOOR.

Maintenant, il n'y a plus qu'à mourir!

KARLOO.

« Mais tirez donc, lâches! tirez donc! vous voyez bien que nous ne voulons pas nous rendre... tirez donc!

Noircarmes lève son épée pour donner le signal de tirer.

## SCÈNE VI

**LES MÊMES, ALBE.** Il paraît sur l'escalier, en grande tenue de combat, son bâton de commandement à la main; derrière lui, ses officiers. **VARGAS, DELRIO, NOIRCARMES, LA TRÉMOUILLE.** Albe étend son bâton. — Les tambours cessent de battre, les clairons de sonner, et tous les mousquets s'abaissent.

**ALBE,** après un silence, aux conjurés.

Quel est celui de vous, Messieurs, que vous reconnaissez pour chef?

**KARLOO.**

Moi!...

**RYSOOR,** l'arrêtant.

Au combat, oui,... mais ici, moi!... le comte de Rysoor!...

**ALBE.**

Très-bien, monsieur le Comte!... Maintenant que nous sommes en état de recevoir Guillaume d'Orange... nous allons le prier d'entrer dans la ville (Mouvement des conjurés.), et en finir avec la rébellion en écrasant sa tête.

**RYSOOR,** à Karloo.

Ah! s'il entre dans la ville, il est perdu.

**ALBE.**

Quel est le signal que vous donnez pour qu'on ouvre à M. le Prince?

**RYSOOR,** avec espoir.

Ah! grâce à Dieu, tu ne le sais pas, bourreau!

**ALBE.**

Rincoñ, le sonneur Jonas!... (On amène Jonas garrotté, au pied des marches.) Tu le connais, toi, ce signal?...

**JONAS,** tressaillant.

Oui, Monseigneur!

ALBE.

Eh bien, déliez-lui les mains, et qu'il le donne.

Un soldat délie les mains de Jonas.

KARLOO, vivement.

Jonas, ne fais pas cela!...

RYSOOR, de même.

Ne le donne pas...

JONAS, épouvanté.

Je ne suis qu'un pauvre homme, Messieurs,... ils me tueront, et j'ai femme et enfants!

KARLOO, suppliant.

Trois millions d'hommes à sauver! les voilà, tes enfants!...

RYSOOR.

Sauve le Prince.

KARLOO.

Sauve les Flandres!...

RYSOOR.

À genoux, Jonas, je t'en prie à genoux.

JONAS, délivré de ses liens et entraîné à gauche par Rincoñ.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

ALBE, furieux.

Finirons-nous?...

TOUS LES CONJURÉS, arrêtant Jonas, et se cramponnant à lui au passage.

Jonas!... ne sonne pas...

ALBE, à Rincoñ.

Un pistolet sur la gorge; et, s'il bronche, tuez-le!

On entraîne Jonas dans l'escalier qui mène aux cloches; les conjurés demeurent, désespérés.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, moins JONAS.

ALBE.

Toutes vos mesures sont bien prises, Noircarmes ?

NOIRCARMES.

Oh ! Monseigneur, dès l'entrée, le Taciturne est reçu entre deux feux ; et pas un de ses hommes n'arrivera même à la place...

ALBE, triomphant.

Enfin, je le tiens donc, celui-là !...

RYSOOR.

Ah ! mon Dieu, Dieu juste !... Dieu bon !... fais que cette iniquité ne soit pas accomplie !... Sauve le Prince, sauve-le ! tu nous dois bien cela !

Silence, premier tintement de cloche ; tout le monde écoute avec anxiété.

— La cloche s'ébranle et sonne le glas des morts. — Mouvement de joie des conjurés.

ALBE, inquiet, les regardant.

Mais c'est le glas des morts !...

NOIRCARMES.

Oui, Monseigneur.

ALBE, descendant les marches.

C'est le signal... cela ?

KARLOO, radieux.

Oui, monsieur le Duc ; oui, c'est le signal !... mais celui qui crie au Taciturne : « N'entre pas ! et fuis cette ville !... » le signal qui le sauve, et sauve avec lui la liberté flamande !...

ALBE, hors de lui, traversant la scène.

Par l'enfer ! arrêtez cet homme !... tuez !... tuez ! mais tuez donc !...

Coup de feu, dans le clocher. — La cloche s'arrête.

NOIRCARMES.

C'est fait !...

ALBE.

Ah ! trop tard !... l'autre m'échappe !... et c'est à refaire !

Quatre soldats sortent du clocher, portant le corps de Jonas sur leurs mousquets. Noircarmes les arrête devant le Duc et soulève le manteau pour s'assurer que l'homme est mort.

RYSOOR, se découvrant devant le corps; tous les conjurés font comme lui.

Pauvre martyr obscur !... nous te saluons !... une seconde a fait de toi un héros !... Que nos enfants bénissent ta mémoire, et, libres, se rappellent l'humble carillonneur à qui ils devront la liberté.

On emporte le corps.

ALBE, furieux.

Oui, oui, réjouissez-vous !... misérables !... vous payerez tous pour lui.

KARLOO, railleur.

Et le prince d'Orange, monsieur le Duc !... vous payera pour nous !

ALBE.

Emmenez ces hommes, Noircarmes !... et l'échafaud sur la place... là ! dès cette nuit !...

On les entoure.

RYSOOR.

Allons, Messieurs, la nuit est bonne ! — Il n'y a que nous de perdus !... (Avec défi au Duc.) Vivent les Flandres !...

T O U S, de même.

Vivent les Flandres !

On les emmène par le grand escalier.

LA TRÉMOUILLE, au moment où ils montent les premières marches.

Messieurs... (Ils s'arrêtent et se retournent...), je vous salue !... et je n'ai qu'un seul regret : c'est de n'avoir pas l'honneur d'être des vôtres.



ALBE.

Marquis !...

LA TRÉMOUILLE, se recouvrant, et le regardant en face.

Pour tout l'or de ma rançon, monsieur le Duc, je ne vous en dirais pas autant !...

Les conjurés montent le grand escalier, entre deux haies de soldats. Albe remonte les marches de droite. Les tambours battent aux champs, trompettes...

---

---

## ACTE QUATRIÈME

### SIXIÈME TABLEAU

Une salle du Palais, attenant au Tribunal de sang. — A droite, premier plan, sur un perron de deux marches, la porte de la chambre de la question. — A gauche, une porte par où l'on va chez le duc d'Albe. — Au second plan, dans le pan coupé à droite, un couloir. — A gauche, dans le pan coupé, également un autre couloir pareil au premier. — Une grande table au milieu, recouverte d'un tapis noir, avec des candélabres à grandes bougies jaunes qui ressemblent à des cierges. — Une grande cheminée au fond, aux armes d'Autriche. — Peintures murales, représentant des martyrs et des saints. — Prie-Dieu, etc. — Tout cela sinistre et sombre.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ALBE, NOIRCARMES, VARGAS, RINCOÑ.

ALBE, sortant de la chambre de la torture.

Quelle heure, Noircarmes ?...

NOIRCARMES.

Sept heures, monsieur le Duc.

ALBE.

Tout est prêt sur la place ?

NOIRCARMES.

Oui, Monseigneur.

ALBE.

L'échafaud ?... le bûcher ?...

NOIRCARMES.

On le dresse.

ALBE, assis, écrit.

Rincoñ !... Le régiment de Lombardie sur la Grande-Place, comme au supplice d'Egmont et de Hornes!

RINCOÑ.

Oui, monsieur le Duc !

ALBE, de même.

Le régiment de Sardaigne gardera toutes les portes de la ville, que l'on va fermer, et qui ne seront rouvertes qu'après l'exécution... Les régiments de Sicile et de Naples feront le service ordinaire... et Serbelloni me placera des canons chargés à mitraille à toutes les issues du Grand-Marché... Allez !

Rincoñ sort.

VARGAS.

Monseigneur, M. l'ambassadeur de France a reçu la rançon de M. de la Trémouille par des traites sur les Fuggers d'Augsbourg.

ALBE, signant un sauf-conduit.

Un sauf-conduit pour Lille à ce Français, et qu'il nous vide la place.

Il lui passe le papier.

VARGAS.

Oui, Monseigneur...

Il remonte et va remettre le sauf-conduit à un soldat à droite.

Vargas redescend.

ALBE.

Noircarmes, il faut en savoir davantage... En somme, Messieurs... voilà toute une ville qui conspire, — et, à part cinq hommes que nous tenons, tout le reste nous échappe !... Il nous faut des noms ! et des noms !... la moitié des habitants dussent-ils passer par les armes !...

NOIRCARMES.

Nous avons la question, Monseigneur.

ALBE.

J'y compte bien !... Par exemple, ce comte de Rysoor l'âme du complot... allez dire à maître Charles, que celui-là, dût-il expirer sur le chevalet,... j'entends qu'il soit questionné de main de maître !... et, si les vieux moyens sont impuissants,... qu'il en invente !

NOIR CARMES

On y avisera, monsieur le Duc...

ALBE.

A propos, cette femme ?... La sienne ?

VARGAS.

Nous l'avons trouvée, dans le cabinet de Votre Excellence, étendue, comme morte !... et nous avons voulu la contraindre à sortir du Palais ; mais alors elle a poussé de tels cris, que nous avons eu peur que doña Rafaële...

ALBE, vivement.

Par le ciel ! je ne veux pas que ma fille sache rien de tout ceci !...

VARGAS.

Assurément, Monseigneur...

ALBE.

Elle n'a rien entendu, au moins, cette nuit ?...

VARGAS.

Monseigneur, je ne crois pas... Du reste, voilà maître Alberti qui pourra dire...

ALBE.

Oui, oui, qu'il entre !... ce médecin ! tout de suite... et cette femme aussi !... Amenez cette femme... que j'en finisse avec elle !...

VARGAS.

Oui, Monseigneur.

## SCÈNE II

ALBE, ALBERTI, DOLORÈS.

On fait entrer Alberti par l'appartement du Duc, Dolorès par le couloir de droite, et, pendant ce qui suit, elle reste à l'écart, pâle et attentive.

ALBE, courant au médecin, avec douceur et inquiétude.  
Oh ! maître Alberti !... Eh bien, notre malade ?

ALBERTI.

Une meilleure nuit que je ne l'espérais, Monseigneur.

ALBE, lui serrant les mains.

Ah ! merci, Alberti, pour ta bonne nouvelle !... Elle n'a rien entendu de ces tambours, ni des fusillades ?

ALBERTI.

Rien, monsieur le Duc, heureusement !... mais je ne cache pas à Votre Excellence que ce qui se prépare m'épouvante pour doña Rafaële.

ALBE.

Ah !...

ALBERTI.

Dans l'état où je la vois, la moindre émotion peut nous être fatale ! — Votre Excellence ne lui a rendu un peu de calme qu'en lui promettant qu'il n'y aurait plus de victimes ; et, si elle apprend que l'on brûle ce matin cinq hommes sur la place...

DOLORÈS, à part, avec terreur.

Ce matin !...

ALBE, vivement.

Mais il ne faut pas qu'elle le sache

ALBERTI.

Non... il y a de quoi la tuer !...

ALBE, de même.

Elle ne le saura pas !... Alberti, ... qu'on la réveille !

ALBERTI.

C'est fait, Monseigneur !...

ALBE.

Alors, que ses femmes l'habillent, vite !... Une litière, et conduis-la-moi au couvent de Groenendaal, d'où elle ne reviendra qu'à la nuit...

ALBERTI.

Bien, Monseigneur !... j'y cours !

ALBE, l'arrêtant

Et tu me la sauveras, Alberti !... Promets-moi que tu me la sauveras !

ALBERTI.

Avec l'aide de Dieu, Monseigneur !

ALBE.

Oui, oui, tu me la sauveras, et je te couvrirai d'or et d'honneurs !... Et je ferai de toi le plus grand médecin de la chrétienté !... Va, mon bon Alberti, va !... Tu sais si je t'aime, toi, ... va vite !

Alberti sort.

### SCÈNE III

ALBE, DOLORÈS \*.

ALBE se retourne, et aperçoit Dolorès ; changeant de ton brusquement, et brutal.

Maintenant, Madame, parlons de vous... Vous voulez la vie du capitaine Karloo, n'est-ce pas ?... Eh bien, vous ne l'aurez pas !...

\* Albe, Dolorès.

DOLORÈS.

Monseigneur!...

ALBE.

Vous ne l'aurez pas!... Cet homme est un traître saisi sur le fait, le fer au poing... il doit mourir et mourra! — Maintenant épargnez-moi vos prières et vos larmes!...

DOLORÈS.

Mes larmes!... je n'en ai plus, de larmes!... voilà toute une nuit que je pleure!

ALBE.

Alors?...

DOLORÈS.

Mais ce que vous faites là, monsieur le Duc, est bien infâme!

ALBE.

Madame!...

DOLORÈS.

C'est infâme!... Je suis venue vous trouver cette nuit et j'ai fait avec vous un marché!... niez-le donc!... je vous ai dit : « Il y a un homme que j'aime!... et quelqu'un qui veut le tuer, veut vous tuer aussi!... sa vie pour la vôtre!... sauvez-le-moi, et je vous sauve!... » Ai-je dit cela, oui ou non?...

ALBE.

Si le Ciel a jugé...

DOLORÈS.

Oh! le Ciel n'a rien à voir où nous sommes, vous et moi!... restons en enfer!... J'ai tenu ma promesse, et je ne suis qu'une femme!... Vous êtes le duc d'Albe, grand d'Espagne, capitaine général des Pays-Bas!... tout cela vous fait bien un peu gentilhomme, je suppose!... Je vous somme de tenir votre parole de gentilhomme!...

ALBE.

Madame, écoutez-moi bien!... Si un autre que vous osait me parler de la sorte... il ne sortirait pas d'ici vivant!... mais vous avez, en effet, rendu un grand service à Sa Majesté!

DOLORÈS.

A vous...

ALBE.

A moi?... soit... Et la preuve que je m'en souviens... c'est que vous êtes encore là!

DOLORÈS.

Ah!... il ne vous manquerait plus que de me faire arrêter!

ALBE.

Pourquoi pas?

DOLORÈS.

Vous êtes bien sanguinaire, monsieur le Duc, mais vous ne l'oseriez pas!

ALBE.

Peut-être! — Maintenant!... puisque nous parlons honneur, où je ne permets à personne de me reprendre... jamais! entendez-vous bien, je ne vous ai promis le salut de cet homme,... jamais!

DOLORÈS.

Et ce n'était pas me le promettre que de m'encourager à trahir pour lui tous les autres!... et le premier de tous, vous savez qui?

ALBE.

Voilà bien ce qui vous condamne!... c'est que vous plaidez ici pour votre amant, quand vous devriez tomber à mes pieds pour votre mari!...

DOLORÈS.

Ah! c'est horrible!... je le sais mieux que vous!... mais c'est bien à vous de m'en faire une injure!... Vous seriez, ce matin, traîné par les ruisseaux de la ville, une corde au cou... (Mouvement du Duc.) Allons!... vous savez bien que c'est là ce qui vous attendait... si je n'étais une épouse indigne et une femme folle d'amour!... et vous êtes bien le complice de mon crime, vous qui en profitez!...



ALBE.

Ah!

DOLORÈS.

Et seul!... car il en profite seul, cet homme! — Allons, monsieur le Duc, ne faisons donc pas d'hypocrisie l'un devant l'autre!... nous nous valons bien tous les deux, allez! C'est épouvantable, ce que j'ai fait, cette nuit, de surprendre le secret de ces malheureux pour vous le vendre!... mais c'est bien atroce aussi, avouez-le, ce que vous avez fait là, de les prendre à coup sûr dans vos filets, pour boire leur sang tout à l'heure en place publique!... Habileté, tactique, tout ce qu'il vous plaira; soit!... Eh bien, moi, c'est de l'amour!... Passion pour passion!... vous avez le despotisme!... j'ai l'adultère! nous sommes aussi méprisables l'un que l'autre... et nous trempons dans le même assassinat!... Seulement, moi, je dénonce!... vous, vous égorgez!... je suis plus lâche!... et vous plus féroce!... voilà toute la différence!

ALBE.

Madame, prenez garde!

DOLORÈS.

Si, je me trompe, vous êtes aussi plus habile, car tout le butin vous reste!... Eh bien, non!... je veux ma part!... Et, si vous ne me la donnez pas, ... je crierai partout que le duc d'Albe est un lâche, ... qui vous met le poignard à la main, et qui, le coup fait, vous refuse le salaire!...

ALBE, avec rage.

Ah!... vous voulez donc...?

DOLORÈS, folle.

Je veux ma part!... je la veux!... Ah! je vous aurai sauvé, vous et votre armée!... ah! je vous aurai livré, pieds et poings liés, trois millions d'âmes!... et vous me refusez la vie d'un seul homme! — Allons, Monseigneur!... c'est de la démence!... Un seul homme!... Voyons!... donnez-le donc!... finissez donc!... payez donc!... que nous soyons quittes!...

ALBE, pâle.

Nous le sommes ! Ce n'est pas à lui que je donne la vie !... c'est à vous, que je viens, en vous écoutant, de condamner trois fois à mort !

DOLORÈS.

Moi !...

ALBE, hors de lui.

Allez-vous-en ! allez-vous-en ! allez-vous-en !... cet homme mourra !... et si vous dites un mot de plus... (Montrant la chambre de la question.), je le fais mettre à la torture\* !

DOLORÈS, épouvantée.

Ah ! ah ! Monseigneur !... pitié !... Eh bien, oui ! j'ai tort de menacer, je n'en ai pas le droit ! — Tenez !... je n'exige plus !... je supplie !... j'implore !... (Mouvement du Duc ; elle tombe à ses pieds.) Au nom de votre fille, Monseigneur ! grâce pour cet homme qui lui a sauvé la vie ! Monseigneur, Dieu ne pardonne pas à qui est sans pitié !... Grâce pour nous, et Dieu vous laissera votre fille, belle, jeune et souriante, pour la consolation de votre vie !...

ALBE, frappant sur un timbre.

Vargas !

DOLORÈS, désespérée.

Ah ! tigre !... Je parle à son cœur !... est-ce qu'il en a !!!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ALBERTI, VARGAS, puis RAFAELE,  
PAGES.

ALBE, à Alberti.

Ah !... Eh bien ?

\* Dolorès, Albe.

ALBERTI.

Monsieur le Duc, doña Rafaële est prête... elle vient, la voici...

DOLORÈS, avec espoir.

Ah!...

Elle passe à droite.

ALBE, vivement, allant au-devant de sa fille.

Elle vient?... Ah! pas ici!... Emmenez cette femme!...

DOLORÈS.

Non! je ne m'en irai pas!

ALBE.

Vargas!

DOLORÈS, de même.

Je ne m'en irai pas!... Ne me touchez pas!... ou je crie et je lui dis tout!

ALBE, terrible.

Un seul mot, et vous êtes morte!...

Au moment où Vargas va s'efforcer d'entraîner Dolorès, doña Rafaële paraît dans le couloir. — Vargas recule, et Dolorès reste.

ALBE, se retournant; à sa fille, qui entre toute souriante, et la prenant dans ses bras.

Ah! Rafaële, ma chère fille!... seule comme cela\*!

RAFAËLE, gaiement.

Oui, tu vois!... Je vais très-bien, ce matin.

Elle tousse.

ALBE, inquiet.

Mais...

RAFAËLE.

Oh! ce n'est rien, cela!... — N'est-ce pas, maître Alberti?...

ALBE.

Il t'a dit?...

\* Rafaële, Albe, Dolorès.

RAFAELE.

Oui; tu veux que j'aille à Groenendaal ?

ALBE.

Il y a si longtemps que tu n'es sortie !

RAFAELE.

Oui, cela me fera du bien !...

ALBE.

Et tu me reviendras à l'heure du souper ! — Alberti, on a bien pensé aux pelisses, aux fourrures?...

ALBERTI.

Oui, monsieur le Duc !

ALBE.

Allons, va, ma chérie... va !

Mouvement de Dolorès.

RAFAELE.

A ce soir ! (Apercevant Dolorès, et à demi-voix.) Ah ! cette femme que je n'avais pas vue !

ALBE, la poussant doucement vers la porte de gauche.

Oui, une personne de la ville...

RAFAELE.

Elle a l'air bien triste!... Elle a pleuré ?

ALBE, même jeu.

Peut-être !

RAFAELE, à voix basse.

Quelque malheureuse qui vient te présenter une requête, n'est-ce pas ?

ALBE.

Oui... Adieu !

RAFAELE, de même.

Tu vois, j'ai deviné ! (A son père, le câlinant.) Est-ce que tu ne veux pas lui accorder ce qu'elle te demande ?

ALBE.

Quelle?... certes, non !

Dolorès, qui a surpris le regard de Rafaële, prête l'oreille à ce qui suit.

RAFAELE.

Et à moi?... Est-ce que tu ne me l'accorderas pas, à moi?

ALBE.

A toi?...

RAFAELE.

Je me sens si bien, ce matin!... Tu vois comme je respire à l'aise... Il y a longtemps que je ne me suis si bien portée!

ALBE, radieux.

Ah! tant mieux!... Quelle joie!

RAFAELE.

Tu en es bien heureux, n'est-ce pas?

ALBE.

Oh Dieu, oui!...

RAFAELE.

Eh bien, il ne faut pas que ce bonheur-là profite à nous seuls... Et, pour remercier Dieu de la grâce qu'il nous fait... consens à ce que cette pauvre dame te demande.

ALBE, impatienté.

Je ne puis pas!... Allons, va-t'en!

RAFAELE.

Alors, c'est donc bien grave?

ALBE, s'oubliant.

Très-grave!

RAFAELE, vivement, inquiète\*.

Ah! il y a donc quelque chose que je ne sais pas... qu'on me cache?

ALBE, vivement.

Mais non!

RAFAELE.

Ces tambours, cette nuit!... ces détonations!

\* Alb. Rafaela, Dolorès.

ALBE.

Mais... rien !

RAFAELE.

Ah ! mon Dieu ! tu m'as tant promis !... S'il y avait encore des massacres !...

ALBE, vivement.

Mais je te dis que non !... Ce n'est rien !... (A part.) Oh ! cette femme !...

RAFAELE.

Alors, si ce n'est rien, tu peux le lui accorder !... Je vais lui parler... moi !... — Madame ?...

Dolorès descend.

ALBE.

Rafaële !...

RAFAELE, à son père, en s'asseyant.

Laisse-moi faire, tu verras ! (A Dolorès.) Voulez-vous me dire, à moi, Madame, ce qui vous amène ?

Albe passe derrière le siège de sa fille, et regarde Dolorès avec menace.

DOLORÈS.

Oh ! Madame !... c'est très-simple... Il s'agit d'une personne que connaît Votre Grâce, ... le capitaine Karloo !

RAFAELE.

Ah ! si je le connais !... Eh bien ?

DOLORÈS.

Eh bien, señora !... il a été arrêté cette nuit...

Mouvement du Duc.

RAFAELE.

Arrêté !

DOLORÈS, regardant le Duc avec défi.

Oh ! pour une faute si légère !... M. le Duc vous dira comme moi, que c'est bien peu de chose !

RAFAELE.

Ce qui s'est passé hier au soir peut-être ?

**DOLORÈS.**

Probablement... oui...

**RAFAELE**, d'un ton de reproche.

Ah!... mon père!... c'est trop sévère!

**DOLORÈS**, vivement.

N'est-ce pas?

**RAFAELE.**

Et s'il n'y a que ce que vous dites?...

**DOLORÈS.**

Mais il n'y a pas autre chose!... Son Excellence elle-même ne peut pas vous dire qu'il y ait autre chose...

**RAFAELE.**

Et vous demandez... naturellement?...

**DOLORÈS.**

Je demande, Madame, qu'on le fasse sortir de prison... avec un sauf-conduit de Son Excellence... voilà tout!

**RAFAELE.**

Mais vous avez raison!... — Ah! mon père, madame a raison!... — Et c'est bien, ce que vous faites là pour lui, Madame... Vous êtes son amie?...

**DOLORÈS.**

Oui, señora... son amie!

**RAFAELE.**

Tant mieux!... car il mérite d'être aimé!... et je l'aime aussi, moi!... Mais, maintenant que nous sommes deux, Madame, nous serons fortes!

**DOLORÈS.**

Ah! Dieu!... que votre père vous entende!

**RAFAELE.**

Oui, oui! il se fait prier comme cela!... mais vous allez voir!... — Allons, mon père, M. de Vargas va nous mettre en liberté notre Capitaine, n'est-ce pas?... Cela vous coûte si peu!...

ALBE, avec ironie.

Ah! oui!

RAFAELE, vivement.

Tu as dit... oui?

ALBE.

Eh non!... je dis : non!

RAFAELE, debout, inquiète.

Alors, on me ment!... — Madame, dites-moi toute la vérité!...

ALBE, passant vivement entre elles pour les séparer.  
Mais elle ne dira rien!... car il n'y a rien de plus!

DOLORÈS.

Rien de plus, en effet!

RAFAELE, émue, nerveuse, et finissant par pleurer.  
Et vous refusez?... Ah! mon père, vous êtes cruel!

ALBE.

Rafaële!

RAFAELE.

J'étais si heureuse!... et maintenant!... ah! mon Dieu!...  
une journée si bien commencée!...

Elle tombe suffoquée. Alberti se précipite vers elle.

ALBE, désespéré.

Ma fille!... maître Alberti!... (A Dolorès avec rage, d'une voix sourde.) Ah! malheureuse!

DOLORÈS, le bravant.

Je prends mes armes où je les trouve!

ALBE, à sa fille.

Rafaële!... ma chérie!...

RAFAELE, toussant.

Ah! j'allais si bien!... mon Dieu!...

ALBE, à genoux près d'elle.

Cela reviendra!... trésor de ma vie!



RAFAELE, finement et tendrement.

Si tu m'accordais seulement ce que je te demande?...  
 ALBE.

Tout ce que tu voudras !...

DOLORÈS, à part.

Ah!

RAFAELE, se redressant.

Vrai?... c'est pour tout de bon, cette fois?

ALBE.

Oui.

RAFAELE.

Il est libre?...  
 ALBE.

Oui!

RAFAELE.

Tu me le jures?

ALBE.

Sur ta vie!...

RAFAELE, frappant sur la table.

Écris-le!... tout de suite!... tout de suite!

ALBE.

Tiens!

Il court à la table et écrit.

DOLORÈS, tombant aux genoux de Rafaële.

Ah! señora! Dieu vous récompense!... Merci!... de toute mon âme!

RAFAELE.

Vous pleurez pour si peu?

DOLORÈS, vivement.

Oh! de vous avoir vue si souffrante!

RAFAELE, bas à son oreille.

Je me suis faite un peu plus malade que je n'étais. . Chut!

DOLORÈS, lui baisant les mains.

Ah! ange!... ange!...

ALBE, à Vargas.

Vargas, voici l'ordre qui met le capitaine Karloo en liberté... avec un sauf-conduit pour Lille!

DOLORÈS.

Ah! Monseigneur!...

ALBE, profitant, pour lui parler, du moment où Alberti aide Rafaële à se lever.

Ne me remerciez pas, Madame, pour une grâce que vous m'avez arrachée de force!... et priez Dieu qu'elle vous profite!... (Haut.) Vous avez jusqu'à la nuit pour quitter, vous et lui, cette ville! (Montrant la table.) Votre sauf-conduit est là!... —Allons, Rafaële!... venez, je vais vous mettre moi-même en litière!

RAFAELE.

Adieu, Madame!... (Au duc d'Albe.) Tu vois, pourtant!... c'est si facile d'être bon!... Ah! si tu voulais m'écouter!... et si j'étais toujours là!

Ils sortent.

SCÈNE V

DOLORÈS, VARGAS.

DOLORÈS, courant à la table et s'emparant du sauf-conduit.

Ah! menace maintenant si tu veux!... il est sauvé!... (A Vargas.) Monsieur, puis-je voir...?

VARGAS.

Le capitaine Karloo?... Non, Madame! vous le trouverez à la porte du Palais.

DOLORÈS.

Soit! (Elle va pour sortir par le couloir de gauche au fond, et s'arrêtant.) Quels sont ces hommes qui passent là-bas?

VARGAS.

Ce sont les condamnés qui sortent du tribunal, et que l'on ramène à leur prison !

DOLORÈS, poussant un cri d'effroi.

Oh ! je ne veux pas les voir !...

Elle va pour sortir par la grande porte de droite.

VARGAS.

Pas par là, Madame ; c'est la chambre de la torture !...

DOLORÈS, reculant épouvantée.

Ah !

VARGAS, lui montrant le couloir de droite.

Par là !... si vous voulez !

DOLORÈS.

Ah ! oui ! je veux sortir ! (S'arrêtant.) Mais cet homme qui vient ?

VARGAS.

C'est le comte de Rysoor !

DOLORÈS, folle, reculant d'épouvante.

Je ne veux pas le voir, ... Monsieur !... Monsieur, j'ai peur ! je veux sortir d'ici... Monsieur, ... que je ne voie pas cet homme !... je ne verrais plus que lui dans mon sommeil !... Monsieur, j'ai effroyablement peur ; je vous en supplie, emmenez-moi !... Il vient ! (Désespérée.) Mais on ne peut donc pas sortir de cette horrible maison ?...

VARGAS, lui montrant la droite.

Par ici, Madame... Mais, croyez-moi, ne rencontrez pas M. le Duc !

DOLORÈS.

Oh ! le Duc ! Le bourreau ! l'enfer !... tout ! mais pas cet homme qui vient !... pas lui ! ah ! mon Dieu !... pas lui !

Elle sort par la gauche, épouvantée, sans quitter des yeux la coulisse de droite, où Rysoor paraît, conduit par Rincoñ et deux soldats.

SCÈNE VI

RYSOOR, RINCOÑ, SOLDATS, au fond.

RYSOOR.

Où me conduisez-vous, Capitaine, et pourquoi me sépare-t-on des autres?

RINCOÑ.

Parce que tout est fini pour eux, Monsieur, et que... je le dis avec un vrai chagrin... tout ne l'est pas pour vous.

RYSOOR.

Et que peut-il y avoir pour moi entre le tribunal et le bûcher?

RINCOÑ.

Hélas!... monsieur le Comte!... il y a cette chambre là bas!... qui est celle de la question!...

RYSOOR.

La torture! ah! oui... j'oubliais!... C'est le duc d'Albe

RINCOÑ.

Et, si j'en crois ce que l'on dit, Monsieur, armez-vous de tout votre courage!

RYSOOR.

On espère donc que je parlerai?

RINCOÑ.

On en est sûr. — Vous pâlissez, Monsieur!

RYSOOR.

Oui!... Et Dieu sait que ce n'est pas la souffrance que je redoute!... nous nous connaissons trop bien, elle et moi!... Mais qui peut répondre que son corps ne sera pas plus lâche que son âme... et que les tourments ne lui arracheront pas un cri... un aveu... un nom?... Ah! Monsieur, la pensée que la

douleur peut faire de moi un denonciateur!... un traître!...  
Ah! la voilà, la vraie torture!

RINCOÑ, à demi-voix.

Et vous aimeriez mieux, n'est-ce pas, de votre propre  
main...?

RYSOOR.

Ah! Dieu!... si j'en avais le moyen!

RINCOÑ, de même.

Eh bien, que Votre Seigneurie ne pousse pas un cri... ne  
fasse pas un geste... on nous regarde!... M. le marquis de la  
Trémouille a prévu le cas!...

RYSOOR, avec espoir.

Ah!

RINCOÑ.

C'est moi qui vous conduirai à la question!... Et dans le  
couloir... qui est un peu sombre... ouvrez seulement la main  
de mon côté!...

RYSOOR, vivement, lui serrant la main.

Oui!... oui!... oh! Capitaine! merci!... merci pour vous et  
pour lui!

RINCOÑ.

Si Votre Honneur désire, auparavant, l'assistance d'un prêtre!..

RYSOOR.

Non!... Capitaine!... non! Dieu me suffit!

## SCÈNE VII

RYSOOR, KARLOO, RINCOÑ, MIGUEL, NAVARRA,  
SOLDATS, puis NOIRCARMES.

RYSOOR, voyant Karloo qui entre, conduit par Miguel et par deux soldats.

Karloo! (Bas, à Rincoñ, avec effroi, en lui montrant la chambre de  
la torture.) — Lui aussi?

VARGAS, aux officiers.

Messieurs!... le capitaine Karloo est libre!

RYSOOR, avec joie.

Libre?

KARLOO.

Moi? (A Vargas, descendant vivement.) Et pourquoi suis-je libre, quand monsieur ne l'est pas?

VARGAS.

Son Excellence, Monsieur, a daigné vous accorder votre grâce!

KARLOO.

Et moi, je ne daigne pas l'accepter!

VARGAS.

Monsieur!

KARLOO.

De quel droit me fait-on l'injure de cette clémence,... que je n'ai pas implorée?

VARGAS.

C'est à la demande de doña Rafaële.

KARLOO.

Ce n'est pas à la mienne.

VARGAS.

Enfin, Monsieur, il plaît à M. le Duc!

KARLOO.

Et il ne me plaît pas à moi!... J'ai conspiré, lutté, combattu avec tous mes amis!... et la même révolte appelle le même échafaud!... C'est mon droit... je le réclame!... et je ne reconnais pas à votre Duc celui de m'imposer un autre supplice avec sa miséricorde!...

VARGAS.

Ah! Monsieur!...

KARLOO.

Allons, Monsieur! mon échafaud, je vous prie, et mon bûcher dont je me glorifie! Et point de votre pitié qui m'outrage!

Allez, Monsieur, allez dire à votre Duc que je ne veux pas de sa grâce!...

VARGAS.

Vous le lui direz vous-même, Monsieur, car je ne connais, moi, que les ordres qu'il me donne.

Il sort par la gauche.

KARLOO.

Soit!... Où est-il?

RYSOOR, l'arrêtant.

Y penses-tu?

KARLOO.

Si j'y pense!...

RYSOOR, de même, lui barrant le passage.

Karlool!...

KARLOO.

Est-ce toi qui m'arrêtes?

RYSOOR.

Ah! grand Dieu!... oui, c'est moi!

KARLOO.

Rysoor!... laisse-moi!

RYSOOR.

Reste là, te dis-je!

KARLOO.

Eh! au nom du ciel... laisse-moi donc mourir!... C'est le bourreau qui te venge!

RYSOOR.

Et si je ne veux pas, moi, être vengé par le bourreau!... (Avec bonté.) Et, malheureux que tu es!... si je ne veux même pas être vengé!

KARLOO.

Ton pardon!... sans l'avoir mérité!... non!...

RYSOOR.

Tu me l'accorderas pourtant bien à moi, ce droit de faire grâce... Et si, comme tu le dis, ta faute m'a fait le maître de ta vie...

**KARLOO.**

Ah! oui, certes!

**RYSOOR.**

Eh bien (... j'en dispose!... et je ne te prie plus de vivre; maintenant!... je te l'ordonne!

**KARLOO.**

Ah! Rysoor!... j'aimerais mieux cent fois ta colère que ta bonté qui m'écrase.

**RYSOOR**, lui prenant la main.

Karlool je suis si près de la mort, que les misères et les folles passions de cette vie me semblent un rêve près de s'évanouir!... Laisse-moi cette joie suprême de l'oubli et du pardon! Fais que je ne meure pas en désespérant de toute chose!... et que la dernière main que je presse soit celle d'un ami... d'autant plus cher à mon cœur que j'ai cru le perdre... et que je le retrouve... converti par les larmes et purifié par le repentir!...

**KARLOO**, serrant ses mains qu'il embrasse.

Ah! Dieu, oui!

**RYSOOR.**

Vis, mon Karloo, vis pour m'obéir! mais surtout vis pour servir encore notre cause sacrée... qui, plus que jamais, a besoin de ton dévouement!... Que la Patrie soit désormais ton seul amour!... Celui-là, mon Karloo, peut avoir ses déceptions, mais l'idole reste toujours grande; et son culte est si pur, qu'il peut, tu le vois, réconcilier dans une foi commune deux hommes séparés par une haine mortelle!... Tu es jeune encore... tu les verras, nos Flandres bien-aimées, affranchies de leurs bourreaux!... Ce jour-là, Karloo, le jour où le drapeau de l'indépendance flottera sur nos remparts... rappelle-toi le vieil ami qui a combattu à tes côtés,... et mon âme te bénira, avec autant de joie qu'elle te pardonne.

**KARLOO.**

Ah!... Rysoor!... que ton pardon ne s'arrête pas à moi!... pardon pour elle aussi!



**RYSOOR.**

Ah! pour elle... et pour tous! (S'arrêtant.) Tous! non!... je me fais meilleur que je ne suis!... (Avec force.) Non!... je ne pardonne pas à tout le monde! et ce cœur n'est pas si bien détaché des choses humaines qu'il ne couve un effroyable désir de vengeance!

**KARLOO.**

Toi?

**RYSOOR.**

Car il ne s'agit plus de moi! Ce n'est pas mon injure, cette fois, mais celle de tout un peuple... et celle-là, je ne crois pas, non, je ne crois pas que Dieu lui-même m'ordonne de l'oublier!

**KARLOO.**

Ah! parle!

**RYSOOR**, baissant la voix pour n'être pas entendu des soldats.

Karlool... on nous a trahis!... Il y a parmi nous un maudit... un infâme!... qui a surpris tous nos secrets pour les vendre...

**KARLOO.**

Ah!... sans cela!...

**RYSOOR.**

Et nous ne le connaissons pas!... Fort de notre ignorance, il peut demain, tout à l'heure, renouveler son crime!... et les projets les mieux conçus avorteront!... et le sang le plus pur coulera, et tout un peuple suera l'agonie du désespoir... parce qu'il y a de par le monde une âme damnée, que l'impunité encourage!

**KARLOO.**

Et tu veux...?

**RYSOOR:**

Je veux!... c'est mon testament de mort...: Écoute bien ceci... Karlool... c'est un devoir sacré que je te lègue!...

**KARLOO.**

Ouï!

**RYSOOR.**

Ce marchand de sa patrie... ce vendeur de notre sang... démasque-le... Karloo!... trouve-le!... perce les ténèbres où il s'abrite... et fouille les sentiers où il rampe! — Et, quand tu le tiendras à la gorge... quels que soient son âge et son rang... écrase-le sans pitié!... sans merci!... Ce n'est pas un meurtre... c'est la défense légitime!... Ce n'est pas un crime... c'est justice!... Tu ne venges pas seulement ta Patrie, vendue et crucifiée par lui!... Frappe, mon fils!... tu la défends!... et frappe encore!... tu la sauves!

**KARLOO.**

Sur mon âme!... je le ferai!

**RYSOOR.**

Prends garde!... c'est un serment sacré!

**KARLOO.**

Je le jure!...

**RYSOOR.**

Et quel qu'il soit?...

**KARLOO.**

Sur mon salut éternel!... Fût-ce à mon propre foyer!... fût-ce au pied des autels!... je fais serment de percer son cœur infâme... de cette main que voilà!

**RYSOOR.**

Ah! tu vois bien que j'ai raison de te garder la vie!... et qu'elle est bonne à quelque chose!...

La porte de la torture s'ouvre, et Noircarmes reparait sur le seuil, ainsi que l'huissier du tribunal.

**KARLOO, inquiet.**

On vient?...

**RYSOOR, apercevant Rincoñ qui descend.**

Oui! je sais ce que c'est!...

**KARLOO.**

Et quel donc?...

**RYSOOR**, souriant pour le rassurer.

M. le Duc, qui veut, à ce qu'il paraît... m'interroger!

**KARLOO**.

Ah! mais tu reviendras par le même chemin... je te reverrai encore!...

**RYSOOR**, ému, lui tendant la main.

Assurément!... Allons, Karloo, mon enfant... séparons-nous!

**KARLOO**, inquiet.

Mais je veux t'attendre!...

**RYSOOR**.

Ne reste pas ici... tout est péril pour toi, et ta vie ne t'appartient plus... Pense à ton serment!...

**KARLOO**, de même.

Ah!... on dirait que tu me dis adieu!...

**RYSOOR**, souriant.

Adieu!... oh! non!... ah! certes, non!... et j'ai bien la ferme espérance de te revoir!...

**RINCOÑ**, descendant!

Allons, Monsieur!

**RYSOOR**.

Je suis prêt, Capitaine!... (A Karloo, du haut des marches.) N'oublie pas ton serment!... Karloo!... pense à ton serment!... Noircarmes rentre. — Rysoor et Rincoñ disparaissent du même côté.

## SCÈNE VIII

**KARLOO, MIGUEL, L'ENSEIGNE, OFFICIERS.**

**KARLOO**, le soivant des yeux.

De quel air il me parle!... que lui veut ce Duc?... où le mènent-ils?...

Il va pour monter les marches.

MIGUEL, l'arrêtant.

Doucement, Monsieur; vous ne sauriez aller de ce côté.

KARLOO.

Soit, Monsieur; j'attendrai donc!...

MIGUEL.

Vous ne pouvez pas non plus demeurer ici, Monsieur... Il faut partir, s'il vous plaît!... voici votre sauf-conduit!

KARLOO, le prenant.

Je vous en prie, Monsieur!... pas avant qu'il sorte.

MIGUEL.

Votre ami?... Mais cela peut être long!...

KARLOO, inquiet.

Ah!... vous croyez?...

MIGUEL.

Sûrement... la question!...

KARLOO, épouvanté.

La question!... c'est?... Saints du ciel!... il m'a trompé, et je n'ai pas compris!... Oh! stupide!... je veux le voir!...

Il s'élançe, les officiers se jettent au-devant de lui.

MIGUEL.

Vous êtes fou, Monsieur, on ne passe pas!

KARLOO, désespéré, se débattant.

Laissez-moi!... je veux le voir encore!...

MIGUEL, le contenant, avec les autres.

Je vous dis, Monsieur, que vous ne passerez pas!...

La porte se rouvre, et Noircarmes reparait sur le seuil.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, NOIRCARMES, VARGAS.

KARLOO, avec espoir.

Ils reviennent!

VARGAS, sortant de chez le Duc.

Eh bien, Noircarmes?...

NOIRCARMES.

C'est fini!...

KARLOO, avec espoir.

Déjà!...

VARGAS.

Il a parlé?...

NOIRCARMES, haussant les épaules.

Il a dit un seul mot!... *Patrie!*... Et il est mort!...

Mouvement.

KARLOO.

Mort!

VARGAS, à Noircarmes.

Comment... mort?...

NOIRCARMES.

Sur le seuil!... et de cette arme qu'il s'est plongée dans le cœur!...

Il jette un poignard sur la table.

KARLOO, brisé et sanglotant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

NOIRCARMES, aux officiers.

En vérité, Messieurs! vous devriez bien fouiller les prisonniers avec plus de précaution!...

VARGAS.

Venez chez Son Excellence!

Ils sortent par où Vargas est entré.

## SCÈNE X

LES MÊMES, moins VARGAS et NOIRCARMES.

Les officiers, stupéfaits, entourent la table et regardent l'arme curieusement sans la toucher.

KARLOO, pâle et contenu, allant à la table.

Messieurs! tenez-vous à cette arme?...

NAVARRA, surpris, le regardant.  
Non, Monsieur... non!...

KARLOO.

Alors, vous me permettez de la prendre ?...

MIGUEL.

Comme il vous plaira !...

KARLOO.

Merci!...

Il saisit le poignard, et s'élançe dehors.

---

---

## SEPTIÈME TABLEAU

Une place de la ville. Au fond, un petit canal traverse toute la scène ; sur ce canal, un pont. — Au delà du pont, à gauche, une rue qui monte à la ville haute, et, au-dessus des toits, les deux tours de Sainte-Gudule. — A droite, à la tête du pont, une porte fortifiée, dont la voûte est praticable. — A gauche, une rue, et, au premier plan, une petite boutique ouverte sur la face et dont l'intérieur ne peut être vu de la scène. — Il fait jour. — Les tambours au loin battent le rappel. Des bourgeois, des marchands, des ouvriers, des femmes, des enfants, causent tout bas sur la scène et s'abordent avec effroi. — Des soldats vont et viennent, isolés, et par patrouilles.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

UN BRASSEUR, UN TAVERNIER, SOLDATS,  
BOURGEOIS, FEMMES, ENFANTS, puis MIGUEL  
et RINCOÑ.

LE BRASSEUR, à un autre, à mi-voix.  
C'est le rappel!

LE TAVERNIER, de même.  
Oui... Ils doivent passer par ici.

UNE FEMME, sortant de la boutique à gauche,  
Avez-vous vu la place du Marché?

LE BRASSEUR.  
Non!

LA FEMME.  
Un grand bûcher tout tendu de noir... ça donne froid dans  
le dos!...

LE TAVERNIER.  
Et ces canons tout autour, braqués sur les rues!...

**UN OUVRIER, s'avançant.**

Toutes les portes de la ville sont fermées, vous savez, jusqu'après l'exécution.

**LE BRASSEUR.**

Il nous fallait cela, avec l'impôt du dixième, pour remonter les affaires!

**LE TAVERNIER.**

Et vous verrez qu'ils seront encore plus durs pour nous, si c'est possible!

**LE BRASSEUR.**

Sûrement!... Toutes ces tentatives-là, voyez-vous!... voilà le résultat!... Ça serre la courroie!... On ferait bien mieux de tendre le dos, en attendant que ça passe!

**MIGUEL, arrivant avec une patrouille.**

Allons! allons! pas de groupes!... Circulons!

**LE BRASSEUR.**

Oui, lieutenant!... oui!

Il se sauve. — Tous les groupes se dispersent.

## **SCÈNE II**

**LES MÊMES, KARLOO, LA TRÉMOUILLE.**

Karloo entre seul par la droite, absorbé et marchant à pas lents. Tout le monde s'écarte devant lui, et les gens qui viennent de parler se le montrent au doigt. — La Trémouille entre derrière lui, botté et éperonné pour le départ. Il se place sur son chemin, puis l'arrête au moment où il va continuer sa route à gauche.

**LA TRÉMOUILLE.**

Seigneur Karloo, je vous suis depuis le Palais!... Pardonnez-moi de vous parler comme si j'avais l'honneur d'être votre ami!... Où allez-vous ainsi, pâle et défait? Croyez-moi, Monsieur, ne faites plus un pas de ce côté!



KARLOO.

Merci, Monsieur!... mais c'est là qu'est mon chemin... à la Grande-Place, où j'ai quelqu'un à voir!

LA TRÉMOUILLE, vivement.

Vous n'y verrez qu'un affreux spectacle!... De grâce, Capitaine, attendons, dans quelque rue écartée, que les portes de la ville soient rouvertes!... Et deux bons chevaux que j'ai à la porte de Flandre...

KARLOO.

Vous parlez, en effet, comme un ami de vingt ans, Monsieur, et je vous rends grâce de tout mon cœur! Mais je ne saurais accepter vos offres!... Le comte de Rysoor est mort...

LA TRÉMOUILLE.

Je le sais!

KARLOO.

Sa veuve ne le sait pas!... C'est à moi de le lui dire... Et, cela fait..., j'ai encore bien des choses à terminer dans cette ville!

LA TRÉMOUILLE.

Ah! Capitaine, vous me désolez!... Adieu donc!

KARLOO.

Adieu!...

Il veut sortir par la gauche. — La Trémouille le suit des yeux.

MIGUEL, arrêtant Karloo.

Où allez-vous, Monsieur?...

KARLOO.

A la Grande-Place!...

MIGUEL.

On ne va pas de ce côté!

KARLOO.

Comment?...

MIGUEL.

Quand les condamnés auront passé!... pas avant!

LA TRÉMOUILLE, à Karloo qui redescend.

Ah! vous voilà forcé de rester avec moi!

KARLOO.

Il le faut bien !

Mouvement, rumeurs à droite.

SCÈNE III

LES MÊMES, ALBERTI, DEUX PAGES, puis RAFAËLE  
et SES FEMMES.

VOIX DANS LA COULISSE.

Par ici ! par ici !

LA TRÉMOUILLE.

Qu'y a-t-il là ?

ALBERTI, entrant par la droite et allant à Rincón et Miguel, qui sont  
au milieu de la place.

Messieurs!... Capitaine!...

LA TRÉMOUILLE.

Maître Alberti!...

ALBERTI, très-ému.

Messieurs!... venez-moi en aide!... Je conduisais la fille de  
Son Excellence au couvent de Groenendaal... Mais, à la vue  
de ces gens pendus aux portes de la ville, doña Rafaële a été  
prise d'une telle épouvante, qu'elle a voulu revenir, malgré  
moi, sur ses pas!... La voici!... dans cette rue, qui veut ab-  
solutement retourner au Palais!... Je vous en prie, Capitaine,  
faites que l'on nous y conduise, par un chemin détourné...

Tambours au loin.

RINCÓN.

Bien, bien, Monsieur!... Faites avancer votre litière, vite;  
car le cortège sort déjà du Palais!

ALBERTI.

Par ici, señora, par ici!... (Rafaële entre sur une litière, suivie de  
ses femmes et de ses pages.) Tout droit, n'est-ce pas ?

## PATRIE!

RINCOÑ.

Tout droit!... Mais vite, vite!

RAFAELE.

Attendez!...

On s'arrête.

ALBERTI.

Pourquoi arrêter, señora?... Rentrons!

Tambours au fonl.

RAFAELE.

Pas encore!.. Je veux savoir d'abord pourquoi ce monde, ces soldats, ces tambours?... Que se passe-t-il donc ici, Messieurs?...

RINCOÑ, sur un geste d'Alberti.

Rien du tout, señora; une revue, simplement.

RAFAELE.

Ah!

Sons de trompettes sur le pont.

LE HÉRAUT.

De par le Roi, notre sire, et Son Excellence le duc d'Albe, il est fait savoir à tous gens de cette ville, qu'ils aient à se tenir cois et agenouillés sur le passage des rebelles... (Murmures contenus de la foule.), et cela, sous peine de la corde! — Gloire à Dieu et au Roi!

Il se retire.

RAFAELE, inquiète.

Que dit cet homme?

ALBERTI.

Il dit, Madame, que l'on fasse place pour le passage des troupes.

RAFAELE.

Mais il a parlé de rebelles...

ALBERTI.

Quelle erreur!... rien de tel!... N'est-ce pas, Messieurs?

LA TRÉMOUILLE.

Rien, señora, rien!...

ALBERTI.

Avançons !...

RAFAELE.

Je veux descendre !

ALBERTI.

Madame...

RAFAELE.

Je veux descendre !...

ALBERTI.

J'ai ordre...

On entend toujours les tambours au loin.

RAFAELE.

De m'obéir, Monsieur !... Finissons ! je le veux !

Elle descend péniblement avec l'aide de ses femmes.

LA TRÉMOUILLE.

Allons donc à pied,... s'il plaît à Votre Grâce!... et daignez accepter ma main !

Il lui offre la main.

RAFAELE, le repoussant.

Pas encore !... (Apercevant Karloo.) Ah !... Capitaine !... c'est vous !... Ah ! tant mieux !... vous me direz, vous, ce qui se passe !...

Les cloches lointaines sonnent le glas funèbre.

KARLOO.

Rien que ce que l'on vous a dit, Madame !... C'est une revue !...

RAFAELE.

Mais ces cloches ?...

KARLOO.

Les cloches sont de toutes les fêtes de monseigneur le duc d'Albe !

RAFAELE.

Mais ces figures consternées !... mais vous-même si pâle !

KARLOO.

Oh ! mon Dieu ! je sors de ma prison, ... grâce à votre bonté, et je suis comme toute la ville, qui n'est jamais bien gaie !

RAFAELE, doutant.

Ah !... on me cache quelque chose !...

Mouvement de peuple sur le pont.

ALBERTI.

Madame, au nom du ciel, éloignons-nous ! Tout à l'heure, nous ne pourrions plus passer dans cette foule !

TOUS, suppliant.

Señora !

RAFAELE, inquiète.

Oui ! oui ! (A part.) Ils mentent tous !... (Prenant un petit enfant par la main, et l'attirant à elle.) Viens ici, cher enfant !... Tu es donc là pour voir les soldats, toi aussi ?...

L'ENFANT.

Oui, Madame !... et les condamnés !... qu'on va brûler sur la place !

RAFAELE, poussant un cri déchirant.

Ah !

Elle tombe dans les bras de ses femmes. — On entraîne l'enfant.

ALBERTI.

Ah ! malheureux enfant !...

RAFAELE, la main sur la poitrine.

Emmenez-moi !... Ah ! c'est horrible !... Encore... encore... toujours !... Oh ! que je souffre !

KARLOO, s'élançant et la soutenant.

Madame !...

Les cloches sonnent. — On entend les tambours au loin, battant sourdement comme aux funérailles.

RAFAELE.

Mon Dieu !... de l'air !... de l'air !... j'étouffe !... le sang !... j'étouffe !

Mouvement. — Karloo la prend dans ses bras et la porte devant la boutique à gauche, où l'ox avance en hâte un fauteuil.

KARLOO, désespéré.

Madame... au nom du ciel!... Madame!... Ah! chère et douce enfant!...

UNE FEMME, pleurant.

Notre bon ange!...

On entoure Rafaële. — Toutes ses femmes s'empressent.

ALBERTI, penché sur elle.

Ah! mon Dieu!... elle se meurt!

Les femmes poussent un cri. — Elle expire dans les bras de Karloo.

KARLOO, penché sur elle.

Ah! (Se reculant avec épouvante.) Morte!

ALBERTI.

Morte!

TOUS.

Morte!

ALBERTI.

Messieurs, Messieurs!... pas un mot de cela à Monseigneur!... Qu'on l'y prépare!

On la transporte dans la boutique, où les femmes l'entourent en pleurant, et la dérobent aux spectateurs pendant ce qui suit.

LA TRÉMOUILLE.

Ah! vengeance divine!...

KARLOO.

Et cet ange va prier pour lui!

## SCÈNE IV

### LES MÊMES, LE CORTÈGE.

Un corps de hallesbardiers paraît au delà du pont qu'il descend, et entre en scène par la porte voûtée, rangeant la foule sur son passage. — Par le même chemin paraît tout le cortège, qui va lentement comme des funérailles, tandis que les cloches sonnent au fond, pendant toute la marche. — Huit tambours battant sourdement le roulement funèbre. — Défilé des troupes espagnoles. — Un corps de lansquenets; Noircarmes, précédé de l'huissier du tribunal, et suivi de tous les mem-

bres du Conseil de sang. — Huit tambours, comme les précédents. — La garde du Duc. — Un héraut d'armes, à pied, aux armes d'Autriche, et quatre massiers. — Le Duc sous un dais aux mêmes armes, entouré de ses pages noirs et jaunes, et des gens de sa maison, à la mêlée livrée. — A son arrivée sur le pont, tous les assistants se mettent à genoux, sauf Karloo, adossé au mur de droite, d'où il regarde tout. — Officiers et gentilshommes du Duc. — Dès que celui-ci paraît, on commence à entendre, outre les cloches et le son des tambours qui s'éloignent par la gauche, après avoir traversé la scène, les chants des pénitents qui paraissent, la cagoule sur le front et le cierge à la main, sur deux lignes, à distance l'un de l'autre. — Ils sont sur le pont quand le Duc arrive au milieu de la scène. — A ce chant d'église, la douleur des femmes de doña Rafaële redouble, et, agenouillées, elles sanglotent. — Le Duc, qui ne peut voir Rafaële, s'arrête et se tourne vers Vargas, qui est près de lui.

ALBE.

Vargas, pourquoi ces femmes pleurent-elles? Je défends que l'on pleure.

Vargas s'incline et descend vers les femmes. — Alberti lui montre Rafaële morte. Vargas, saisi, s'arrête, et ôte son chapeau.

VARGAS.

Monseigneur, il y a une morte, dans cette maison... une jeune fille.

Tous se découvrent.

ALBE, frappé, en pensant à sa fille, et saluant comme eux.

Une jeune fille!... Dieu a de terribles armes!

KARLOO, à part.

Ah! oui, tyran!

ALBE.

Laissons-les pleurer, Vargas, laissons-les pleurer leur fille!...

Il fait signe de poursuivre, et le cortège reprend sa marche.

C'est le moment où les pénitents entrent en scène, chantant le *Dies iræ*. Au milieu d'eux, le bourreau, son couteau à la main; derrière lui, les quatre aides, portant la corde, l'échelle, la torche et la barre de fer. — Puis, Galèna, Bakkerzeel, Cornélis, les mains liées, ayant chacun à sa droite, un soldat. — Pénitents et soldats fermant la marche. — Quand les condamnés sont en scène, à droite, et passent près de Karloo, ils l'aperçoivent à genoux et pleurant.

GALÈNA, à sa vue, faisant un pas vers lui, à demi-voix.

Lâche!... tu es libre!... et nous mourons!

CORNÉLIS, de même.

Combien nous as-tu vendus, traître ?

KARLOO, debout.

Traître !... moi ?...

BAKKERZEEL.

Sois maudit !... Judas !...

TOUS, entraînés par les soldats.

Judas !... Judas !

KARLOO.

Oh ! c'est horrible !... M'accuser !... moi !... moi !...

Le défilé continue, pendant tout ce qui suit.

LA TRÉMOUILLE, le retenant.

Monsieur !... de grâce !

KARLOO, à la Trémouille, désespéré.

Mais c'est affreux !... mais c'est faux !... Monsieur !... mais ce n'est pas moi !... je vous jure que ce n'est pas moi !

LA TRÉMOUILLE, vivement.

Mais je le sais bien... puisque c'est une femme !

KARLOO.

Une femme !... Ah ! son nom ?... Monsieur !... son nom ?...

LA TRÉMOUILLE.

Je l'ignore, et ne sais d'elle qu'une seule chose, c'est qu'elle est venue hier au soir chez M. le Duc... et qu'elle est sortie du Palais ce matin, avec un sauf-conduit pour Lille.

KARLOO.

Ah ! c'est un indice, cela... c'est une trace !... Un sauf-conduit pour Lille ?

LA TRÉMOUILLE.

Comme le vôtre et le mien.

KARLOO.

Le temps de courir à la Grande-Place, par les petites rues... et je vous rejoins à la porte de Flandre... c'est le chemin de



cette femme... et c'est le nôtre... Attendez-moi, Monsieur...  
attendez-moi!

LA TRÉMOUILLE.

Bien, Capitaine!...

KARLOO.

Ah! ces insultes!... C'est le mort qui me rappelle mon  
serment!... Dors en paix! va! ta vengeance arrive!...

Il remonte et s'élançe par la gauche, derrière le cortège : à ce moment,  
toute la foule, qui n'est plus contenue, se répand sur la scène; le pont  
et ses abords restent garnis de troupes.

---

## ACTE CINQUIÈME

### HUITIÈME TABLEAU

Même décor qu'au deuxième acte. — La maison de Rysoor. A droite, un petit siège bas, à deux places.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE

#### DOLORÈS, GUDULE.

**GUDULE**, à la fenêtre qu'elle ferme avec effroi.

Madame!... nous ne pouvons plus rester ici!... Toute la foule envahit la place!... et les soldats se rangent!... Les condamnés vont venir!...

**DOLORÈS.**

Oui!... et il ne vient pas, lui!...

**GUDULE.**

Madame, chère madame!... Les domestiques ont déjà fui la maison!.. Sauvons-nous! pour ne pas voir cette horrible scène qui se prépare là!...

**DOLORÈS.**

Fuis, si tu veux!... moi! si je ne l'attends pas ici... où veux-tu que je l'attende?

**GUDULE.**

Oh! Madame!...

**DOLORÈS**, désespérée.

Et il ne viendra pas!... voilà une heure qu'il est libre!... son premier pas devrait être pour moi!... non!... Dieu sait ce qu'il fait... où il est?... Moi... est-ce que je compte?...

## SCÈNE II

DOLORÈS, KARLOO.

DOLORÈS, apercevant Karloo.

Ah! c'est lui!... (Elle s'élançe vers lui.) Ah! mon Dieu!... c'est toi!... enfin, c'est toi!...

KARLOO, montrant Gudule qui sort.

Cette femme?...

DOLORÈS\*.

Oh! maintenant, que m'importe?... Ah! mon Karloo... j'ai compté les secondes!... je t'accusais... j'inventais mille choses! Je me disais : « Est-ce que ces monstres ne l'auraient pas mis en liberté?... » Si!... te voilà!... et libre et sauvé!... Tu es là... je te tiens... je t'ai, tu es à moi!... tout à moi!... rien qu'à moi!...

KARLOO, égaré et comme fou.

Dolorès!...

DOLORÈS.

Ah! oui, parle, que je t'écoute! que je boive tes paroles adorées!... Tu ne sauras jamais combien je t'aime!... va!... je me disais : « Lui, mort! je me tue!... » oh! je ne te mens pas! s'ils t'avaient conduit là, avec les autres!... je me serais brisé le front sur le pavé de cette place!... et mon dernier soupir se serait envolé vers le tien!...

KARLOO, troublé.

Dolorès!... quelles paroles!... et dans quel moment!...

DOLORÈS.

Ah! laisse-moi te dire combien je t'aime... J'ai assez souffert!... j'ai bien le droit d'être folle de joie!...

\* Dolorès, Karloo.

KARLOO.

Non ! Dolorès ! je vous jure que vous n'en avez pas le droit !...

DOLORÈS.

Quand je te retrouve ?...

KARLOO.

Quand votre mari est mort !...

DOLORÈS.

Ah !...

KARLOO.

Frappé de sa propre main !...

DOLORÈS, douloureusement.

Ah ! Dieu !

KARLOO.

Et mort, Dolorès, car c'est là surtout ce que je tenais à vous dire (Avec émotion.), mort en nous pardonnant à tous deux !

DOLORÈS, avec soulagement d'abord, et puis avec joie.

Pardonnés... pardonnés... tous les deux !... Ah ! tu n'auras donc plus de remords à présent ? et tu ne parleras plus de me quitter, à cause de lui !... c'est fini... tu vois !... il pardonne !... Le Ciel nous absout !... et je puis t'alerer... et les vivants n'ont rien à dire... et les morts non plus !...

KARLOO, qui la regarde avec stupeur.

Et c'est là tout ce que vous voyez dans ce pardon ?...

DOLORÈS.

Et que veux-tu que j'y voie... si ce n'est ma liberté et la tienne ?... — Qu'as-tu à me regarder ainsi ?...

KARLOO.

Rien !... vous avez toujours des façons à vous de voir les choses, qui m'épouvantent...

DOLORÈS.

Je t'épouvante, moi ?

KARLOO.

Êtes-vous sûre, Madame, qu'il ait compris ce pardon comme vous, et qu'il n'y ait pas mis cette condition... que nous serions séparés à jamais !...

## PATRIE!

DOLORÈS.

Nous!... ah!... Allons donc!... Est-ce que j'en veux, alors, de son pardon?...

KARLOO.

Ah!...

DOLORÈS.

Qu'il le garde!... La belle grâce, qui devient un châti-  
ment...

KARLOO.

Dolorès!... vous blasphémez!... un mort!...votre mari!...  
Prenez garde!...

DOLORÈS, tendrement.

Parlons donc plus bas, alors... si vous avez peur qu'il ne  
vous entende!... Vous l'avez donc accepté, vous, à cette con-  
dition-là?

KARLOO.

Ah! moi!... je ne sais!...

DOLORÈS.

Tu ne sais?...

KARLOO.

Non!... tenez!... je viens ici, l'âme résolue, et prêt à vous  
fuir... mais je vous vois!... ma tête s'égare... vos yeux brû-  
lent mes yeux... vos mains brûlent mes mains!... amour, de-  
voir, crime, vertu!... tout se confond! je ne vois plus que  
vous, je n'entends plus que vous!... et je ne sais plus ce que  
je veux... et ne veux pas!... je ne sais plus!...

Il tombe assis à droite.

DOLORÈS, tendrement, près de lui.

Je sais, moi!... tu m'aimes!... et nous sommes l'un à l'au-  
tre!... voilà ce qui est vrai! (Mouvement de Karloo pour lui fer-  
mer la bouche.) Ah! ne crains rien!... Il n'est plus là!... et je  
parle à ton oreille!... Va, mon Karloo, c'est fini de ce mau-  
vais rêve... quittons cette maison, qui n'est pas la nôtre!...  
Fuyons ce passé où nous n'étions pas seuls!... Partons!...  
tous les deux, heureux, libres!... Viens nous aimer ailleurs!...

**KARLOO**, tressaillant.

Ah ! oui, malgré lui !... malgré Dieu !... et tout !... je t'aime !... oui !... ah ! dès que tu es là... il n'y a plus que toi !...

**DOLORÈS**.

Allons donc !...

Roulement funèbre de tambours très-lointain.

**KARLOO**, tressaillant

Écoutez !

**DOLORÈS**,

Quoi ?...

**KARLOO**.

Ils viennent !...

**DOLORÈS**.

Qui ?... oh ! ces malheureux !... Eh bien, raison de plus...

Partons !...

**KARLOO**, courant à la fenêtre qu'il ouvre et reculant avec horreur.

Ah ! c'est l'échafaud !... cela !... Voilà le bûcher !...

**DOLORÈS**, s'élançant et se mettant entre lui et la fenêtre.

Eh ! que t'importe !... puisqu'il n'est pas pour toi !...

**KARLOO**.

Non, non, ils vont venir, ... je veux les attendre ! je veux les voir !...

**DOLORÈS**, repoussant le battant de la croisée.

Allons ! quelle idée ! Les voir, et pourquoi ?...

**KARLOO**.

Sais-tu ce qu'ils m'ont crié... tout à l'heure, au passage, ces malheureux ?... Ils m'ont appelé lâche !... et traître !... et Judas !... Ils m'ont accusé de les avoir trahis !... moi, conçois tu cela... moi ! moi !... Karloo !...

**DOLORÈS**.

Que t'importe ?...

**KARLOO**.

Allons ! mais c'est horrible !... accusé de trahison, et par eux !... Et ils vont mourir, là, tiens... sur ce bûcher !... et leur dernier cri sera pour me maudire !...

DOLORÈS.

Eh! qu'ils te maudissent!... la belle affaire!... laisse-les crier, et viens!...

KARLOO, regardant toujours la place, malgré elle \*.

Ne pas pouvoir leur prouver, là,.. à cette croisée, que je suis innocent!... Ne pas connaître l'infâme qui nous a vendus, pour tenir mon serment!..

DOLORÈS.

Oh! mon Dieu!... au lieu de fuir!... un serment!... voilà qu'il y a un serment!...

KARLOO.

Fait au mort!...

Il veut retourner à la fenêtre.

DOLORÈS, le ramenant en scène violemment.

Ah! laisse-donc les morts en repos!... et ne parle pas d'autres serments que ceux que tu m'as faits à moi, il n'y a que ceux-là de bons!...

KARLOO.

Ne blasphème pas, te dis-je! j'ai juré!... entends-tu!... juré sur ma vie éternelle!...

DOLORÈS.

Quoi?...

KARLOO.

De poignarder qui nous a trahis!...

DOLORÈS, saisie et sans voix.

La belle promesse, en effet!... et que cela était nécessaire!...

KARLOO.

Je l'ai juré!...

DOLORÈS.

D'être assassin, pour plaire à ce mort! et tu oses le dire! mais c'est horrible!... cela!... c'est horrible!...

KARLOO.

Je l'ai juré!...

\* Karloo, Dolorès.

DOLORÈS.

Non!... vous n'avez pas juré cela!...

KARLOO.

Si!...

DOLORÈS.

Je vous dis que non! Tu l'as cru!... mais ce n'est pas vrai!... Toi, mon Karloo!... poignarder quelqu'un!... allons donc!... mais c'est fou!... je te dis que c'est fou!... Laisse cela, malheureux!... n'y pense plus!... ne pense qu'à moi... On vous a trahis!... eh bien, que veux-tu?... ce qui est fait est fait!... Laisse tout cela!... Partons! je ne te trahirai pas, moi!...

KARLOO.

Pour que tout Bruxelles dise, après eux : « Voilà celui qui les a vendus!... » Pour traîner par tout le monde une vie déshonorée!... Non! je veux prouver mon innocence, et je l'écrirai sur le pavé de cette ville, avec tout le sang du coupable!...

DOLORÈS.

Mais, insensé que tu es!... où le trouveras-tu, enfin, ce coupable?... à quoi le reconnaitras-tu?... et qui te le dira, enfin!... qui?...

KARLOO.

Dieu!... qui m'a déjà dit : « C'est une femme!... »

DOLORÈS.

Une femme!... allons, c'est une femme, à présent!... Ah! mon Dieu!... mais c'est absurde!... une femme!... est-ce que les femmes se mêlent de ces choses-là?... Mais c'est qu'il le croit... tenez!... il est capable de le croire!...

KARLOO.

J'en suis sûr! Celui qui me l'a dit...

DOLORÈS.

Un misérable, celui-là! un lâche!... Il ne sait rien!... entends-tu!... rien, il invente! Il y a des gens qui veulent avoir l'air de tout savoir et qui disent : « C'est une femme



comme ils diraient : « C'est un enfant!... » mais c'est faux!... ils mentent!... Ah! bien!... il ne vous manque plus, maintenant, que de croire tout ce que l'on vous dira...

Tambours, plus rapprochés.

**KARLOO.**

Les voilà!...

**DOLORÈS.**

Non!... pas encore!... Karloo! mon Karloo adoré!... ne reste pas ici!... cela donne le vertige!... Mais écoute-moi donc!... enfin! fais donc quelque chose pour moi, qui t'ai donné toute ma vie!... et qui t'aime!... M'aimes-tu, oui ou non?...

**KARLOO.**

Ah! Dieu!... oui!... et j'ai pourtant promis que non!

**DOLORÈS**, l'entraînant et cherchant à l'empêcher de voir et d'entendre.

Eh bien, viens donc, mon Karloo, ne regarde pas là!... Pense!... toute une vie de bonheur à nous!... et d'amour et d'ivresse!... (Les tambours se rapprochent.) Toi à moi!... moi à toi! et personne entre nous!... (Aux tambours qui roulent plus fort... Avec rage.) Ah! maudits!... taisez-vous donc!... (Le roulement s'éteint.) Ce n'est rien!... tu vois!... ils sont loin!... n'écoute pas!... viens où je te mène!... deux pas!... c'est fini!... tiens!... nous sommes libres...

Roulement plus fort. Rumeurs sur la place. Chant d'église, jusqu'à la fin de la scène.

**KARLOO.**

Ah! tu vois bien!... les voilà!

Il se dégage et court à la croisée.

**DOLORÈS**, désespérée.

Oh! ces hommes!... Et voilà comme ils aiment, tenez! Et c'est pour cela que l'on se damne!...

**KARLOO**, reculant de la croisée.

Ah! tu as raison!... Dolorès!... c'est atroce!... Les voilà maintenant qui montent sur le bûcher! Bakkerzeel!... mon

pauvre Galèna, mes amis!... Ah! je ne veux pas voir cela!...  
je ne peux pas!...

DOLORÈS, le reprenant et l'entraînant vers la gauche.

Ah! tu vois bien!... viens donc!...

KARLOO,

Partons!... Emmène-moi!

DOLORÈS, triomphante.

Enfin!...

KARLOO, épuisé, appuyé sur la table, à demi-voix.

Emmène-moi!... Je ne vois plus!... Quittons cette maison!...  
cette ville!...

DOLORÈS, doucement, de même à demi-voix.

Oui!... tous deux!

KARLOO, de même, se rattachant à elle, anxieux.

Oh! oui, ensemble!

DOLORÈS, de même.

Ensemble... oui, viens...

Elle va ouvrir la porte de gauche.

KARLOO, de même.

Mais pour sortir de la ville?...

DOLORÈS.

Tu as ton sauf-conduit?

KARLOO, de même.

Oui... mais toi?...

DOLORÈS.

J'ai le mien!...

KARLOO, tressaillant, toujours appuyé sur la table.

Le tien?...

DOLORÈS, se retournant vers lui, prête à sortir.

Oui, comme toi!... pour Lille!...

KARLOO.

Pour Lille?...

DOLORÈS.

Oui!...

KARLOO.

Toi?...

DOLORÈS.

Mais puisque je te le dis!.. Viens donc!..

KARLOO, la regardant d'un air égaré.

Et comment l'avez-vous?

DOLORÈS.

Je suis allée le prendre au Palais!

KARLOO.

Ce matin?...

DOLORÈS.

Oui!...

KARLOO, reculant épouvanté.

Ah!... Ah! juste Dieu! quelle horreur!

DOLORÈS.

Quoi?... qu'est-ce encore?...

KARLOO.

Cette femme... chez le Duc... ce matin!.. Cette femme, chez  
lui, cette nuit!...

DOLORÈS.

Cette nuit!...

KARLOO.

C'est elle!

DOLORÈS.

Non!...

KARLOO.

C'est toi! c'est toi!... toi qui nous as perdus!... c'est toi!  
créature maudite!... ose me dire que ce n'est pas toi!...

DOLORÈS.

Ah! Karloo!...

KARLOO.

Ah! laisse-moi! ne me touche pas!...

DOLORÈS.

Pitié!

KARLOO.

Ah! Dieu vengeur!... Et je la cherche!... Mais la voilà!... Et  
qui voulez-vous que ce soit, si ce n'est elle?

DOLORÈS.

Ah! Karloo!... ne me maudis pas!... Ah! tous les autres!... mais pas toi!

KARLOO.

Oh! délatrice!... empoisonneuse!... Oh! lâche!... lâche!... lâche!...

DOLORÈS.

Ah! tu ne sais pas tout, mon Karloo! il avait tout appris!... il voulait te tuer!... il m'a quittée en me disant: « Je vais le tuer... » Je ne savais plus ce que je faisais... ce que je disais... j'étais folle d'épouvante!... j'étais folle!... Karloo!... j'étais folle!... je te le jure!.. et c'est bien épouvantable... avoue-le, que tu m'en fasses un crime!

KARLOO.

Ah! ne m'associez pas à votre infamie!... Je n'en suis pas!...

DOLORÈS, tombant à ses pieds.

Non!... non!... tu n'en es pas.... Je suis seule coupable!... mon Karloo!... mais c'est pour te sauver!... mais c'est par amour pour toi!... C'est pour toi!... c'est pour toi!...

KARLOO.

Ton amour!... ton amour qui n'a fait de moi qu'un ami parjure et faussaire!... ton amour damné qui poignarde ton mari!... ton amour fatal qui mène ces malheureux au bûcher et tout un peuple à sa ruine!... ton amour infernal, assassin et mortel!... je le maudis! je l'exècre!... et je l'abhorre!...

DOLORÈS.

Ah! Karloo... tu me tues!...

KARLOO.

Pas encore!..

DOLORÈS.

Malheureux!... que veux-tu?...

KARLOO, la traînant vers la fenêtre.

Venez ici, Madame! venez d'abord contempler votre œuvre!

DOLORÈS.

Grâce!

Chant des prêtres. Les vitres s'éclairent de la lumière du bûcher. Rumeurs d'horreur sur la place.

KARLOO.

Regardez-le, tenez; regardez-le, votre bûcher qui flambe!...

DOLORÈS.

Pitié!

KARLOO.

Comptez-les, vos victimes!...

DOLORÈS.

Karlool... Ah! l'ingrat! l'ingrat!...

KARLOO.

Habituez-vous donc aux flammes... c'est un avant-goût de l'enfer, où votre amour nous mène!...

DOLORÈS.

Ah! je suis bien coupable!... mais tu es trop cruel, Karlool! tu l'es trop!...

KARLOO.

Écoutez!... ils m'ont aperçu, tenez!... Écoutez donc!... écoutez!...

LES CONDAMNÉS, dehors.

Karlool... Traître! traître!...

KARLOO.

Entendez-vous?

DOLORÈS.

Ah! mon Dieu!

KARLOO.

Et le mort, l'entendez-vous aussi qui me crie : « Et ton serment!... »

DOLORÈS, épouvantée, reculant devant lui.

Ah! non!...

KARLOO, marchant sur elle.

« Quel que soit le coupable... frappe, Karlool... frappe sans pitié!... »

DOLORÈS, de même.

Karlool... toi, me frapper!... toi!...

KARLOO, tirant le poignard.

Mon serment!...

DOLORÈS, folle de terreur, se débattant.

De ta main!... non!... Cela ne se peut pas!... que je meure, moi, par toi?... pour t'avoir sauvé? ah! ce serait trop horrible!... Maudis-moi, foule-moi aux pieds!... j'accepte tout... mais ne me tue pas!... J'ai peur!... je suis trop coupable!... Ah! Karloo, mon Karloo chéri!... mon amour, mon Dieu!... pitié!... J'ai peur!... Grâce!... pas toi... pas toi!...

KARLOO, hors de lui.

J'ai juré!

DOLORÈS.

Non!... je ne veux pas!... Laisse-moi!

KARLOO.

J'ai juré!... j'ai juré!...

Il frappe.

DOLORÈS, tombant.

Ah!... (Karlool jette son poignard.) Cette fois, va... je suis morte!... Ah!... je t'aimais bien pourtant... je t'aimais tant!...

KARLOO, égaré.

Je l'ai tuée!... moi!... moi!...

DOLORÈS.

Au moins, viens me rejoindre!... viens!...

KARLOO, tombant à genoux auprès d'elle, inanimée, et la couvrant de baisers en sanglotant.

Ah! oui, j'irai!... Ah! ah! misérable que je suis!... je l'ai tuée!... Dolorès! mon amour!... Ah! Dieu! Dieu! ah! mon Dieu!...

DOLORÈS.

Viens!... viens donc!...

**KARLOO**, debout.

Oui, attends-moi!... j'y vais... (Courant à la fenêtre, sans la perdre de vue et criant debout sur l'appui de la fenêtre.) Bourreau... (Rumeurs.), tu n'as pas ton compte!... place à ton bûcher!... place pour moi!...

**DOLORÈS**, se soulevant.

Ah!...

**KARLOO**, à Dolorès, avec amour.

Tu vois!... j'y vais... j'y vais!...

Il saute, par la fenêtre, dans la place; Dolorès se soulève. — Roulement de tambours. Elle pousse un cri et retombe morte.

FIN.

3

# TRICOCHÉ ET CACOLET

VAUDEVILLE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL  
le 6 décembre 1871





TRICOCHÉ  
ET  
CACOLET

VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

PAR

H. MEILHAC ET LUD. HALÉVY



PARIS  
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS  
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA  
LIBRAIRIE NOUVELLE  
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT.

1872

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

## PERSONNAGES

TRICOCHÉ.....	MM.	BRASSEUR.
CACOLET.....		GIL PÉREZ.
LE DUC ÉMILE.....		HYACINTHE.
LE BARON VANDER POUF.....		LHÉRITIER.
OSCAR PACHA.....		LASSOUCHE.
BRELOQUE.....		BUCAILLE.
DES ESCOPETTES.....		DERVAL.
HIPPOLYTE.....		VILLEMÉR.
JUSTIN.....		FERDINAND.
UN HOMME.....		DUFLOST.
UN DOMESTIQUE.....		MAILLARD.
UN FAUX CLERC D'HUISSIER.....		RHÉAL.
BERNARDINE.....	Mmes	VALÉRIE.
FANNY BOMBANCE.....		JULIA BARON.
MADAME BOQUET.....		DELILLE.
GEORGETTE.....		BRETON.
VIRGINIE.....		JULIETTE.
UNE BONNE.....		BILHAUT.

Pour la mise en scène exacte, s'adresser à M. Valère, régisseur général du théâtre du Palais-Royal. — Pour les costumes et transformations, à M. Ernest Lambert, costumier du théâtre du Palais-Royal.

---

# TRICOCHE ET CACOLET

---

## ACTE PREMIER

Un salon chez Vander Pouf. — Portes au fond, à droite et à gauche. —  
Guéridon au milieu du salon. — Piano à droite.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

BERNARDINE, GEORGETTE. Au fond UN DOMESTIQUE  
attendant.

Au lever du rideau, Bernardine est au piano.

GEORGETTE\*.

Ce sont les affiches, madame.

BERNARDINE, se levant.

Voyons un peu...

GEORGETTE, lisant.

« Cinq cents francs de récompense... Il a été perdu dans les  
environs du Palais-Royal une petite chienne blanche, havanaise,  
répondant au nom de Mirza. »

BERNARDINE.

C'est très-bien. (Georgette prend le paquet d'affiches et le donne au do-  
mestique.) Faites poser ces affiches le plus vite possible et recom-  
mandez que l'on en mette partout, partout.

\* Georgette, Bernardine.

GEORGETTE.

Oui, madame.

BERNARDINE.

Pauvre Mirza ! — Croyez-vous que je la retrouverai, Georgette ?

GEORGETTE.

Je l'espère, madame.

BERNARDINE.

C'est une bête assez ordinaire, mais j'y tiens parce qu'elle m'a été donnée par... la personne que j'estime le plus au monde...

GEORGETTE.

Le duc Émile...

BERNARDINE.

Chut !

GEORGETTE, regardant la porte de gauche.

On a frappé, madame...

BERNARDINE.

Qu'est-ce ? Voyez...

VANDER POUF, montrant sa tête.

Peut-on entrer ?

GEORGETTE.

Madame, c'est monsieur Vander Pouf... votre mari...

BERNARDINE.

Ah ! quel ennui !

Entre Vander Pouf. — Petit jeu de scène. — Georgette sort.

## SCÈNE II

BERNARDINE, VANDER POUF, puis BRELOQUE\*.

BERNARDINE.

Vous avez à me parler ?

VANDER POUF.

Oui, madame, et de choses assez importantes.

Bernardine, Vander Pouf.

BERNARDINE.

Ah! bien, alors, plus tard, n'est-ce pas? plus tard...

VANDER POUF.

Non, madame, tout de suite...

BERNARDINE.

En ce moment, monsieur, je n'ai pas la tête à moi... Mirza n'est pas retrouvée; il me sera impossible tant que cette bête ne sera pas rendue à mon affection...

VANDER POUF.

Je vous répète, madame, qu'il s'agit de choses importantes, et je pense que vous me ferez l'honneur de m'écouter. Je ne suis pas content...

BERNARDINE.

En vérité?...

VANDER POUF.

Non, madame, non. Vous ne vous conduisez pas comme devrait se conduire la femme d'un banquier tel que moi...

BERNARDINE.

Monsieur...

VANDER POUF.

Je connais l'austérité de vos principes... A Dieu ne plaise que je songe à vous en faire un crime! mais enfin la vertu, chez une femme, ne doit pas aller jusqu'à empêcher son mari de gagner de l'argent.

Entre Breloque.

BRELOQUE.

Une dépêche de Vienne...

VANDER POUF, après avoir lu la dépêche.

N'exécutez pas la première partie... exécutez la seconde... Vendez ferme... achetez le double à prime. (Mouvement de Breloque.) Peu importe l'écart! Télégraphiez aussitôt fait. (Breloque sort.) Je vous disais, madame, qu'il faut, en toute chose, garder une juste mesure. Une parole prononcée d'une voix douce, un regard jeté à propos n'empêchent pas une femme d'être vertueuse, et cela attire les clients; une fois les clients attirés, le reste me regarde; c'est moi qui me charge de faire leur affaire... de faire leurs affaires, veux-je dire...

BERNARDINE.

Oh! monsieur!...

VANDER POUF.

Ce sont là des libertés permises, et vous-même, dans les pre-

miers temps, ne songiez pas du tout à vous en effaroucher. Je me rappelle encore ce pauvre baron de Gourdakirsch... ce malheureux Autrichien qui m'a fait obtenir ma grosse affaire de la canalisation du Danube... Il faisait d'abord mine de regimber, il discutait, exigeait des garanties... mais vous le regardâtes d'une certaine façon, vous lui sourîtes d'une certaine manière, et, un soir, pendant que, de la main gauche, il vous serrait furtivement le bout des doigts... il signa, de la main droite, un joli petit acte que j'avais rédigé moi-même et avec soin ! Vous ne vous souvenez pas ?

BERNARDINE.

Si fait, monsieur, et j'en rougis...

VANDER POUF.

Il ne faut pas rougir pour ça. Fasciné par vous, enfoncé par moi, et le lendemain mis à la porte... voilà comment je comprends la vertu ! Ce qui m'étonne, c'est que vous ne vouliez pas jouer avec Oscar Pacha l'innocente comédie que vous avez si bien jouée avec le baron Gourdakirsch... Aurai-je l'emprunt turc, ou ne l'aurai-je pas ? Cela dépend absolument d'Oscar Pachar, et vraiment, là, vous n'avez pas été gentille avec Oscar Pacha.

BERNARDINE.

J'ai refusé de le recevoir.

VANDER POUF.

C'est ce dont il se plaint, c'est ce dont nous nous plaignons. Trois fois il a demandé à être reçu et trois fois l'on a répondu que vous n'étiez pas visible.

BERNARDINE.

Oh ! pardon, la troisième fois...

VANDER POUF.

C'est vrai... la troisième fois, vous lui avez fait dire que, s'il tenait absolument à vous voir, il n'avait qu'à monter par un escalier dérobé que votre femme de chambre lui indiqua. Égaré par les renseignements de cette impertinente camériste, Oscar Pacha prit un escalier, suivit un long corridor et tomba sur une queue de deux cents personnes... L'espoir lui fit prendre patience ; il resta là trois heures attendant son tour... Au bout de ces trois heures, il arriva en face d'un guichet. Là, on lui déclara qu'il ne restait plus d'actions de la loterie Néerlandaise, mais que s'il avait bien envie d'en avoir, il en trouverait chez le concierge, en les payant un peu plus cher...

BERNARDINE.

C'était drôle!...

ACTE PREMIER

5

VANDER POUF.

Je ne dis pas le contraire, d'autant plus qu'il en a pris des actions et beaucoup... Mais en voilà assez, il finirait par s'apercevoir qu'on se moque de lui, et je n'aurais pas l'emprunt ture.

BERNARDINE.

Que m'importe !...

VANDER POUF.

Il m'importe beaucoup à moi. Oscar Pacha ne vous a jamais vue, il a envie de vous voir, vous ne pouvez lui refuser cette satisfaction... Je l'ai invité de votre part à venir dîner ce soir avec nous à notre ermitage de Ville-d'Avray; il a accepté avec transport, et il espère que vous voudrez bien lui permettre de vous remercier de vive voix. Tout à l'heure il viendra ici pour cela, vous le recevrez...

BERNARDINE.

Je ne le recevrai pas.

VANDER POUF.

Madame !...

BERNARDINE.

Je ne le recevrai pas...

VANDER POUF, sur le point de se fâcher, se contenant.

Mais enfin, voyons, pourquoi?... une pareille obstination quand il s'agit d'une chose aussi simple, c'est incompréhensible!... Qu'est-ce qu'Oscar vous a fait?... Pourquoi refusez-vous?...

BERNARDINE, se levant, un peu agitée.

Pourquoi?...

VANDER POUF.

Oui.

BERNARDINE, à part.

Je ne peux pourtant pas lui dire que depuis que j'ai rencontré le duc Émile...

VANDER POUF.

Eh bien? dites?...

BERNARDINE.

A quoi bon? vous ne comprendriez pas...

VANDER POUF.

Dites toujours...

BERNARDINE.

Je n'ai rien à vous dire... je refuse... voilà tout...



VANDER POUF.

Eh bien ! moi, madame, j'exige que vous le receviez.

BERNARDINE.

Vous exigez...

VANDER POUF.

Oui, madame, et je trouverai bien moyen de vous y forcer.

BERNARDINE.

Ah ! tenez, monsieur, je ne cherchais pas cette conversation, mais puisque vous avez voulu qu'elle eût lieu... puisque vous me menacez...

Breloque est entré et, en entendant que l'on se dispute, il s'arrête discrètement au fond à droite.

VANDER POUF, bas.

C'est bon ; laissons cela...

BERNARDINE.

Je vous dirai, moi...

VANDER POUF, bas.

Plus tard, madame.

BERNARDINE.

Non, monsieur, tout de suite... (Vander Pouf lui fait des signes.)  
Quoi?...

VANDER POUF, à demi voix.

Breloque... il est là... n'ayons pas l'air...

BERNARDINE, avec éclat.

Eh ! je m'en moque pas mal que Breloque soit là... au contraire, j'en suis ravie. Écoutez, monsieur Breloque\*... (Breloque salue et s'approche.) Je suis enchantée qu'il y ait là quelqu'un pour entendre ce que j'ai à vous dire. Oui, cela est vrai, je vous ai secondé dans vos manœuvres, j'ai souri à vos actionnaires afin de les distraire et de les empêcher de voir ce que vos mains faisaient dans leurs poches. (Breloque sourit.) Je ne savais pas alors que cela était mal... (Signe de dénégation de Breloque.) J'ignorais certaines délicatesses. Mais à la suite d'un événement... sur lequel je glisse, ces délicatesses m'ont été révélées... Ce que j'ai fait, je ne le ferai plus... je ne recevrai pas Oscar Pacha, tenez-vous-le pour dit, et désormais ne comptez plus sur moi pour vous aider dans vos tripotages.

\* Vander Pouf, Bernardine, Breloque.

## ACTE PREMIER

7

VANDER POUF.

Tripotages!

BERNARDINE, avec force.

Tripotages!...

Elle sort en fermant violemment la porte à gauche.

### SCÈNE III

VANDER POUF, BRELOQUE\*.

VANDER POUF.

Tripotages!

BRELOQUE, lui donnant une lettre.

Personnelle! envoyée par le président du conseil de surveillance du chemin de fer Interlope.

VANDER POUF.

Voilà assez longtemps que je lui fais des rentes à celui-là, afin de savoir à l'avance quelque nouvelle importante. (Se tournant vers la porte.) Tripotages! (Il lit.) Eh! eh!

BRELOQUE.

Bon?...

VANDER POUF.

Très-bon! il m'annonce que dans le rapport qui sera lu à l'assemblée générale, on proposera de fixer à 65 francs le dividende des actions... l'affaire est magnifique. Vite un mot à notre journal.

BRELOQUE, se préparant à prendre des notes.

Compris...

VANDER POUF.

Imaginons un bon petit détaillement...

BRELOQUE, écrivant.

Quinze tués...

VANDER POUF.

Trente-cinq blessés...

\* Vander Pouf, Breloque.

BRELOQUE.

Grièvement.

VANDER POUF.

Très-grièvement. Supposons une somme énorme à donner comme indemnités.

BRELOQUE.

Si nous faisons entendre que l'accident est dû au mauvais état de la voie?

VANDER POUF.

Et qu'une réparation de tous les travaux de la ligne est indispensable.

BRELOQUE.

Ainsi que le renouvellement complet du matériel...

VANDER POUF, à Breloque.

Tripotages! (Regardant la porte par où est sortie Bernardine.) Ce sera bien le diable si les actions ne baissent pas de 40 ou 50 francs.

BRELOQUE.

Nous achetons tout ce qu'on offre, à Francfort, à Vienne, à Londres...

VANDER POUF.

Le lendemain, ici, je rectifie.

BRELOQUE.

Les nouvelles de l'assemblée arrivent par là-dessus... la hausse se produit.

VANDER POUF, se frottant les mains.

Et je revends ce que j'ai acheté. (Se tournant vers la porte.) Tripotages!

BRELOQUE, riant.

Mais la compagnie se plaindra sans doute... La nouvelle du déraillement étant reconnue fautive, on sera obligé de payer 500 francs de dommages-intérêts.

VANDER POUF, riant.

Il faut savoir faire des sacrifices. Nous rattraperons ça.

Il passe à droite\*.

BRELOQUE, lui remettant une autre lettre.

Une autre lettre.

Il la lui donne.

\* Breloque, Vander Pouf.

VANDER POUF. Il ouvre la lettre et lit tout en fredonnant.

Nous rattraperons ça... nous rattraperons... Ah ! non... Il ne s'agit pas d'argent à rattraper. (Sa figure s'épanouit.) Au contraire.

BRELOQUE.

Une femme ?...

VANDER POUF.

Oui, Breloque... une femme... Fanny Bombance: elle arrive de la Haye, s'en va à Pétersbourg et ne compte rester ici que vingt-quatre heures. (Avec fatuité.) Elle m'en prévient.

BRELOQUE.

Une ancienne connaissance ?

VANDER POUF.

Je ne sais pas... Cependant, dit-elle, elle habitait Paris, il y a cinq ou six ans... et pour me faire voir que depuis ce temps-là elle a beaucoup gagné...

BRELOQUE.

Elle vous envoie des fonds ?...

VANDER POUF.

Non !... Elle m'envoie sa photographie.

BRELOQUE.

Irez-vous, monsieur ? ou irai-je à la place de monsieur ?

VANDER POUF.

J'irai moi-même, Breloque, j'irai moi-même. (Il met la photographie dans sa poche.) Est-ce tout ?...

BRELOQUE.

Non, il y a encore ceci...

VANDER POUF ouvre l'enveloppe et parcourt le papier qu'elle contient très-ému après avoir lu.

Qui est-ce qui vous a remis ce papier ?

BRELOQUE.

Un homme d'assez méchante mine...

VANDER POUF.

Où est-il ?

BRELOQUE.

En bas... il attend...

VANDER POUF.

Faites-le venir, amenez-le par le petit escalier, faites-le venir tout de suite.

BRELOQUÉ.

C'est bien, monsieur.

## SCÈNE IV

VANDER POUF, relisant le papier.

Qu'est-ce que c'est que ça ? un prospectus !... « Agence Tricoche et Cacolet. Maison de confiance, recherches dans l'intérêt des familles. Placement de domestiques des deux sexes. Fonds de commerce à vendre dans et hors Paris. Associations diverses, mariages et autres. Spécialité pour les maris inquiets ; surveillance de leurs dames, avant pendant et après ; avec la réciproque et généralement opérations de toute nature. » Et là, écrit au crayon : « Communication relative à ce qui est souligné ! » Qu'est-ce qui est souligné ? « Spécialité pour les maris inquiets ; surveillance de leurs dames. »

Entre le père Isaac (Tricoche) amené par Breloque.

## SCÈNE V

VANDER POUF, TRICOCHÉ, en père Isaac.

VANDER POUF\*.

C'est vous qui m'avez envoyé ?...

\*Il montre le prospectus.

TRICOCHÉ, accent hollandais.

Oui c'est moi... le père Isaac, c'est moi...

VANDER POUF.

Et vous avez une communication à me faire..?

TRICOCHÉ.

Oui...

VANDER POUF.

Une communication relative à ?..

\* Vander Pouf, Tricoche.

TRICOCHÉ.

A ce qui est souligné, oui.

VANDER POUF.

C'est bien. Breloque, laissez-nous. (Breloque sort.) Eh bien, voyons, parlez...

TRICOCHÉ.

Je n'ai rien à vous dire... j'ai seulement à vous remettre, (il montre une lettre, Vander Pouf avance la main, Tricoche retire la lettre) à vous remettre contre un peu d'argent...

VANDER POUF.

A me vendre, alors ?...

TRICOCHÉ.

Pas à vous vendre... à vous remettre contre un peu d'argent...

VANDER POUF.

De qui, cette lettre ?

TRICOCHÉ.

Ça, je veux bien vous dire, elle est de votre dame.

VANDER POUF.

De ma...

TRICOCHÉ.

Oui !

VANDER POUF, à part.

Comment ? malgré l'austérité de ses principes, elle aurait ? C'est impossible... (Haut.) Adressée à qui, cette lettre ?

TRICOCHÉ.

Au duc Émile.

VANDER POUF, vivement.

Donnez, monsieur, donnez...

TRICOCHÉ, retirant la lettre.

Mais, non... Je vous ai dit...

VANDER POUF.

Eh bien ! voyons, finissons-en... Qu'est-ce que vous en voulez de votre lettre ? Dites votre prix...

TRICOCHÉ.

Non, dites, vous, ce que vous voulez donner...

VANDER POUF.

Non, vous d'abord.

TRICOCHÉ.

Moi je ne dirai rien.

VANDER POUF.

Moi non plus...

TRICOCHÉ.

Alors je m'en vais.

Fausse sortie

VANDER POUF.

Eh ! que diable ! restez-donc...

TRICOCHÉ.

Alors dites, vous, ce que vous voulez donner ?

VANDER POUF.

Eh mon Dieu ! votre lettre... ne dirait-on pas ?.. vous faites bien le fier avec votre lettre... voulez-vous que je vous dise ?.. c'est une lettre qui vaut...

TRICOCHÉ.

C'est une lettre... qui vaut de l'argent.

VANDER POUF.

Oh ! oh ! de l'argent !

TRICOCHÉ.

Oui, c'est une lettre qui vaut...

VANDER POUF.

C'est une lettre qui vaut cent sous...

TRICOCHÉ, furieux.

Cent sous ?

VANDER POUF.

Cent sous...

TRICOCHÉ.

Je m'en vais...

Fausse sortie.

VANDER POUF, retenant Tricoche.

Mais tenez-vous donc tranquille, vous n'avez pas du tout envie de vous en aller ... je vous dis, moi, que c'est une lettre qui vaut...

TRICOCHÉ.

C'est une lettre qui vaut mille francs.

VANDER POUF.

Cent sous...

TRICOCHÉ.

Mille francs. Si vous trouvez que c'est trop cher, je peux vous vendre quelque chose de meilleur marché. Voulez-vous une bonne lorgnette ?

VANDER POUF.

Allons, vous n'êtes pas raisonnable, moi je veux l'être... je mets cinq francs.

TRICOCHÉ.

Moi aussi.

VANDER POUF.

Ça fait dix.

TRICOCHÉ.

Ça fait neuf cent quatre-vingt-quinze...

VANDER POUF.

Nous n'en finirons pas...

TRICOCHÉ.

Cinq cents francs, c'est mon dernier mot, et si vous ne voulez pas, je m'en vais pour tout de bon...

VANDER POUF.

Allons, donnez.

TRICOCHÉ.

Et si je vous la passe à ce prix-là, c'est bien pour obliger un confrère.

VANDER POUF, scandalisé.

Un confrère !...

TRICOCHÉ.

Oui, moi aussi, je suis banquier ; vous, vous êtes un gros banquier, moi je suis un petit banquier, mais la taille n'y fait rien, nous sommes confrères.

VANDER POUF.

La lettre ?...



TRICOCHÉ.

Les cinq cents francs ?..

VANDER POUF.

Voici.

TRICOCHÉ.

Voilà...

Il<sup>s</sup> font l'échange\*

VANDER POUF, après avoir lu la lettre.

Ah ! mais dites-donc, vous êtes un farceur.

TRICOCHÉ.

Comment ?...

VANDER POUF.

Cette lettre... vous m'avez attrapé... cette lettre prouve que ma femme a été coquette, inconséquente, mais elle ne prouve pas du tout... elle n'en prouve pas pour cinq cents francs.

TRICOCHÉ.

Vous vous en plaignez ?...

VANDER POUF.

Non, évidemment, je ne m'en plains pas, au contraire... mais, enfin, étant donné le prix, je pouvais espérer...

TRICOCHÉ.

Il y a la dernière phrase...

VANDER POUF.

La dernière phrase ?...

TRICOCHÉ.

Oui...

VANDER POUF.

En effet, la dernière phrase, je ne dis pas...

TRICOCHÉ.

Et puis, il faut tenir compte du mal que j'ai eu à prendre cette lettre au duc Émile... Il la portait là (il montre son cœur), enfermée dans un médaillon.

VANDER POUF.

Comment avez-vous pu alors ?..

TRICOCHÉ.

De la façon la plus simple. Le duc Émile dînait au cercle ;

\* Tricoche, Vander Pouf,

j'avais là un ami qui est domestique et qui servait à table... Je lui avais donné mes instructions; au milieu du dîner, mon ami fait envoler un hanneton...

VANDER POUF.

Un hanneton?...

TRICOCHÉ.

Oui; tout le monde lève le nez... le duc Émile comme les autres... alors mon ami, qui ne sort jamais sans avoir un narcotique dans sa poche...

VANDER POUF.

Je vois ça d'ici. Votre ami profite du moment où tout le monde a le nez en l'air pour verser le narcotique dans le verre du duc.

TRICOCHÉ.

Oui... Il boit... il s'endort... on l'emporte, et mon ami, sous prétexte de lui porter secours, déboutonne le gilet du duc, ouvre le médaillon et s'empare de la lettre.

VANDER POUF.

Mais savez-vous bien, père Isaac, que vous me faites l'effet d'un crâne homme... très-spirituel!

TRICOCHÉ.

Oh! mon Dieu...

VANDER POUF.

Et si, par hasard... on ne sait pas ce qui peut arriver... si, par hasard, on avait besoin de vous, où pourrait-on vous retrouver?...

TRICOCHÉ, avec éclat.

Retrouver le père Isaac!...

VANDER POUF.

Oui.

TRICOCHÉ, avec ampleur.

On ne le retrouverait pas, le père Isaac! Il va s'en aller, il va s'en aller, le père Isaac, et à partir du moment où il sera parti, il n'y aura plus de père Isaac. (Changeant de ton.) Mais si jamais vous vous trouvez dans un des cas indiqués par le prospectus... si jamais vous avez besoin d'un homme actif, intelligent et discret, voici des cartes adressez-vous à la maison Tricoche et Cacolet, et demandez Tricoche, car, dans le fond, Cacolet n'est qu'un imbécile... Une bonne lorgnette, vous ne voulez pas?... Vous entendez bien, Cacolet n'est qu'un imbécile...

Il sort à droite.

## SCÈNE VI

VANDER POUF, puis GEORGETTE.

VANDER POUF, regardant la lettre.

Le duc Émile... le plus élégant gentilhomme de la saison.... Heureusement cette lettre prouve que le mal n'est pas bien grand encore ; de la coquetterie... beaucoup de coquetterie... énormément de coquetterie... mais voilà tout... Telle qu'elle est, cette lettre n'en est pas moins une arme dont je pourrai me servir pour combattre l'insubordination de madame Vander Pouf. (Il sonne.) Allons, allons, les cinq cents francs que j'ai donnés tout à l'heure ne sont peut-être pas de l'argent mal placé.

GEORGETTE, entrant\*.

C'est vous qui avez sonné, monsieur ?

VANDER POUF.

Oui, c'est moi. Approchez, Georgette. Vous savez que j'ai de l'affection pour vous... Tenez, Georgette, voilà un louis...

GEORGETTE.

Merci, monsieur.

VANDER POUF.

Encore un... tenez. A quelle heure viendra le duc Émile aujourd'hui ?

GEORGETTE.

A la même heure qu'hier, monsieur.

VANDER POUF.

Ah ! très-bien. Un autre louis, Georgette. A quelle heure le duc Émile est-il venu hier ?

GEORGETTE.

A la même heure que les autres jours, monsieur.

VANDER POUF.

A la même heure que les... Parfait. Tenez, Georgette. (Il donne encore un louis.) A quelle heure le duc Émile est-il venu les autres jours ?

\* Georgette, Vander Pouf.

## ACTE PREMIER

17

GEORGETTE.

A une heure, monsieur.

VANDER POUF.

A une heure ? (Il regarde sa montre.) Dans dix minutes alors ; c'est bon. Merci, Georgette. Combien vous ai-je donné de louis ?

GEORGETTE.

Quatre, monsieur.

VANDER POUF.

Et vous avez de l'argent sur vous ?

GEORGETTE.

Oui, monsieur.

VANDER POUF.

Ajoutez un louis à ces quatre-là. (Georgette a ajouté.) C'est très-bien ! Cela fait cent francs... Je les prends, je les ai pris. Tu vois, Georgette, je les prends, et je te donnerai en échange une jolie action de ma loterie Néerlandaise. Ah ! ne me remercie pas... Te voilà actionnaire ! non, ne me remercie pas ! (A part en s'en allant.) Tripotages !

Il sort à droite.

GEORGETTE, regardant la porte par laquelle est sorti Vander Pouf.

Vous savez, monsieur, vous ne me la ferez pas deux fois, celle-là !

Entre un domestique.

## SCÈNE VII

GEORGETTE, UN DOMESTIQUE, puis CACOLET,  
en musicien ambulante.

GEORGETTE.

Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE, du fond.

C'est un musicien ambulante, mademoiselle ; il rapporte Mirza.

GEORGETTE.

Mirza ! Ah ! que madame va être contente !... Faites-le entrer vite, vite...

## LE DOMESTIQUE.

Entrez, l'homme.

Entre Cacolet en musicien ambulant, avec une guitare en bandoulière, et portant Mirza dans ses bras. Le domestique sort.

GEORGETTE.

Mirza, c'est bien elle...

Elle veut la prendre.

CACOLET, accent italien \*.

Doucement, mademoiselle, doucement.

GEORGETTE.

Comment...

CACOLET.

Allez dire à votre maîtresse que je suis ici avec le chien qu'elle a perdu, et que je lui rendrai à elle... mais à elle seulement... allez...

GEORGETTE.

J'y vais...

Elle entre chez Bernardine, à droite.

## SCÈNE VIII

CACOLET seul, reprenant sa voix naturelle.

Mon accent n'est pas mon accent, mon visage n'est pas mon visage; personne ne le connaît, mon visage, personne ne le connaîtra!... Et maintenant, Cacolet, attention, mon garçon, jamais plus belle occasion ne se présentera... Si tu ne poses pas aujourd'hui la première pierre de ta fortune, cette pierre jamais tu ne la poseras.

Entre Bernardine.

## SCÈNE IX

BERNARDINE, CACOLET, GEORGETTE.

BERNARDINE \*\*.

Où est-elle?...

\* Georgette, Cacolet.

\*\* Bernardine, Cacolet.

ACTE PREMIER

19

CACOLET, reprenant l'accent italien.

La voici, madame.

BERNARDINE.

Ah !

CACOLET.

Prenez-la, madame. Vous pouvez la prendre.

BERNARDINE.

Tenez, monsieur, voici la récompense promise.

CACOLET, prenant le billet de cinq cents francs.

Merci, madame.

BERNARDINE.

Chère petite bête... Prenez-la Georgette, prenez-la. (Georgette sort en emportant Mirza.) Dites-moi ? comment vous est-elle tombée dans les mains ?

CACOLET.

Tout naturellement, madame, je l'ai volée.

BERNARDINE.

Voilà de la franchise...

CACOLET.

Nous autres enfants de la montagne...

BERNARDINE.

C'était pour avoir les cinq cents francs.

CACOLET, indigné.

Par exemple!...

BERNARDINE.

Pourquoi donc alors ?

CACOLET.

Parce que je tenais absolument à me rapprocher de madame ; j'avais à lui dire des choses que je crois intéressantes.

BERNARDINE.

Je ne comprends pas...

CACOLET.

Je vais me faire comprendre... Vous souvenez-vous, madame, qu'un soir, il y a six mois environ, vous étiez à l'Opéra?... moi aussi j'y étais...

BERNARDINE.

Vous !

CACOLET.

Oui, madame...

BERNARDINE, montrant la guitare.

A l'orchestre, où vous jouez de...?

CACOLET.

Non, madame, ce soir-là je n'en jouais pas.

GEORGETTE, entrant.

Madame, le duc Émile...

Mouvement de Cacolet.

BERNARDINE.

Dites-lui, dites-lui que je le recevrai dans quelques instants... qu'il attende... Ah! portez-lui le chien... ça lui fera plaisir de le revoir. (A Cacolet.) Je vous écoute... soyez bref.

CACOLET.

Oui, je sais, il est là...

BERNARDINE.

Que voulez-vous dire ?

CACOLET.

Moi... rien... rien du tout... Le jour où vous et moi étions à l'Opéra... il y était aussi, lui...

BERNARDINE.

Qui ça ? lui...

CACOLET.

Eh bien?... mais celui que votre femme de chambre vient de vous annoncer... celui qui en ce moment est là avec le chien, le duc Émile, enfin !

BERNARDINE.

Plait-il ?

CACOLET.

Ce soir-là, le duc et vous, n'eûtes pas l'air de vous connaître ; mais un peu avant la fin de la représentation, au moment où vous alliez partir, une ouvreuse s'approcha de vous et vous remit un billet, en vous disant tout bas : C'est de sa part...

BERNARDINE.

Vous savez ?...

CACOLET.

C'était moi, l'ouvreuse...

BERNARDINE.

Vous avez dit...

CACOLET.

Je vous préviens, madame, que si vous vous étonnez en détail de tout ce que j'ai à vous dire d'étonnant, nous n'en finirons pas; vous ferez mieux d'attendre et alors vous vous étonnerez à la fin, en bloc...

BERNARDINE, à part.

Qu'est-ce que c'est que cet homme?

CACOLET.

Oh! cela vous surprend que je sache tant de choses... j'en sais bien d'autres, allez madame, je sais que vous lui avez écrit une lettre.

BERNARDINE.

Ciel!

CACOLET.

Une lettre commençant par ces mots: Mon joli duc...

BERNARDINE.

Oh!

CACOLET.

Et finissant par ceux-ci: Ta petite femme du monde qui t'aime bien...

BERNARDINE, à part.

C'est bien cela. (Haut et se remettant.) Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

CACOLET.

Bien, madame, très-bien... vous hésitez à vous confier à moi... je n'ai pas le droit de m'en plaindre... vous ne me connaissez que pour vous avoir volé un chien, cela ne suffit pas pour mériter votre confiance...

BERNARDINE.

Encore une fois...

CACOLET.

Encore une fois, madame, je ne vous demande rien, seulement écoutez-moi: pour des raisons à moi connues, il me paraît impossible que d'ici à peu de temps une scène violente n'ait pas lieu entre vous et monsieur Vander Pouf.



BERNARDINE, à part.

Que veut-il dire ? Est-ce que mon mari saurait ?...

CACOLET.

Il me paraît impossible qu'à la suite de cette scène la guerre n'éclate pas dans le ménage. Eh bien ! madame, dans cette guerre vous aurez besoin de soutien, et quel meilleur soutien pouvez-vous trouver que la maison Tricoche et Cacolet !.. Voulez-vous surprendre une correspondance ?.. Tricoche et Cacolet !.. Faire surveiller votre mari afin d'avoir des armes contre lui ?... Tricoche et Cacolet !.. Avez-vous besoin d'un fiacre conduit par un cocher dévoué ?... Eh ! mon Dieu, madame, il y a des moments où l'on peut avoir besoin d'un fiacre conduit par un... Tricoche et Cacolet !.. Cacolet et Tricoche !.. Prenez des adresses, madame, prenez des adresses, et venez nous voir, si vous avez besoin de nous ; mais ayez bien soin de demander Cacolet, car au fond Tricoche n'est qu'une bête... Adieu, madame.

Il dépose des adresses sur la table et sort par le fond.

## SCÈNE X

BERNARDINE. Elle sonne.

Les paroles de cet homme m'ont troublée. (Entre Georgette.) Faites venir le duc Émile. (Georgette sort.) Ainsi mon secret court les rues et cette lettre surtout, cette lettre... en parlerai-je au duc ? ce serait l'affliger inutilement, peut-être ; d'un autre côté, pourtant... la prudence... Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

GEORGETTE, annonçant.

Le duc Émile...

Entre le duc Émile.

## SCÈNE XI

BERNARDINE, LE DUC \*.

LE DUC.

Bernardine !...

\* Bernardine, le duc.

BERNARDINE.

Mon ami!...

LE DUC.

Qu'avez-vous? On dirait que vous avez quelque chose?

BERNARDINE.

Je n'ai rien, je vous assure... Dites-moi, duc? on s'occupe de nous dans Paris, n'est-ce pas?

LE DUC.

Si on s'occupe de nous?...

BERNARDINE.

Oui...

LE DUC.

Ah! bien par exemple... en voilà une bonne! Et de qui s'occuperait-on si on ne s'occupait pas... Deux personnalités aussi en évidence... car nous sommes en évidence... ma Didine... il n'y a pas plus en évidence que nous dans Paris...

BERNARDINE.

Et que dit-on de nous?...

LE DUC.

Des bêtises.

BERNARDINE.

On nous calomnie peut-être?...

LE DUC.

Décidément vous avez quelque chose...

Ils vont s'asseoir.

BERNARDINE.

Ils disent que je vous aime.

LE DUC.

Oh! avec les initiales seulement, n'ayez pas peur.

BERNARDINE.

Mais disent-ils aussi que ce qui me charme surtout dans cet amour, c'est le plaisir que je trouve à y résister...

LE DUC.

Ils ne donnent pas de détails.

BERNARDINE.

Nous deux, qui sommes là, nous savons bien sans doute que

je ne fus qu'imprudente et que nous n'avons pas ça à nous reprocher.

LE DUC\*.

Ça c'est vrai... vous surtout, parce que moi encore il y a des moments où, en vous regardant, je me reproche de ne rien avoir à me...

BERNARDINE, se levant.

Braver le monde, s'exposer de gaieté de cœur aux rigueurs de l'opinion, sans rien faire pour les mériter... cela est beau.

LE DUC.

Cela est beau si on veut ! parce que, moi, du moment qu'on fait tant que de s'exposer aux rigueurs de l'opinion, je trouve que l'on ferait tout aussi bien de...

BERNARDINE.

Duc !

LE DUC, modestement.

Mettons que je n'ai rien dit...

BERNARDINE.

J'adorais la musique... vous vous en occupiez.

LE DUC, modestement.

Un talent d'amateur sur le piano mécanique...

BERNARDINE.

Où est le mal?...

LE DUC.

Il n'y en a pas...

BERNARDINE.

Je le sais bien qu'il n'y en a pas... et vous aussi, vous le savez... mais les autres?...

LE DUC.

Je parie cent louis que vous avez quelque chose?...

BERNARDINE

Eh bien !... oui, là...

LE DUC.

Quoi donc ?

BERNARDINE.

Cette lettre que je vous ai écrite...

\* Le duc, Bernardine.

LE DUC.

Elle est là sur mon cœur, dans un médaillon... Vous allez voir... (Après avoir ouvert le médaillon.) La voilà... tenez... la voilà. (Examinant un papier qu'il a trouvé dans le médaillon.) « Agence Tri-coche et Cacolet, maison de confiance. » Non, ce n'est pas ça... Qu'est-ce que cela veut dire ?

BERNARDINE.

Cela veut dire que je suis perdue, probablement du moins. (La porte s'ouvre et Vander Pouf paraît. Il s'avance.) Mon mari! n'ayons pas l'air... Au piano, duc... au piano, et faites-moi entendre une de ces rêveries que vous jouez si bien.

Le duc se met au piano et exécute un brillant prélude. Vander Pouf descend.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, VANDER POUF\*.

VANDER POUF, applaudissant.

Bravo ! duc ; ne vous dérangez pas, un peu de musique ne fera pas mal comme accompagnement aux paroles que j'ai à dire à madame.

LE DUC.

Alors, je continue.

VANDER POUF.

Oui, continuez. (Le duc, pendant toute la scène suivante, joue la *Réverie de Rosellen*. Vander Pouf s'approche de sa femme. A Bernardine.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

BERNARDINE, à part, en reconnaissant la lettre.

Ça y est...

VANDER POUF.

Eh bien, madame?...

BERNARDINE.

Eh bien, c'est une lettre...

VANDER POUF.

De qui cette lettre ?

\* Bernardine, Vander Pouf, le duc.

BERNARDINE.

De moi...

VANDER POUF.

Adressée à qui ?

BERNARDINE.

Au duc Émile...

VANDER POUF.

Très-bien...

Entre Breloque.

BRELOQUE.

Une dépêche de Londres.

VANDER POUF.

Je vous demande pardon, madame, nous reprendrons tout à l'heure...

Il prend la dépêche et lit.

BERNARDINE, pendant que son mari est en train de lire  
Pas une minute à perdre, il faut prendre un parti.

Elle s'assied à la table, écrit fiévreusement et sonne.

VANDER POUF, à Breloque.

C'est sérieux... très-sérieux... Je vais répondre moi-même.

Il s'assied à la table et commence à écrire. Entre Georgette par la gauche.

BERNARDINE, bas à Georgette, pendant que Vander Pouf écrit

Tenez, Georgette, vous allez sortir et puis vous rentrerez et vous remettrez cette lettre au duc comme si elle venait du dehors. Il y a une réponse.

Elle s'assied sur le canapé.

GEORGETTE.

Bien, madame.

Elle sort par le fond.

VANDER POUF, se levant.

J'ai besoin, pour répondre, d'avoir les cours d'hier... Allez me les chercher, Breloque.

BRELOQUE.

Oui, monsieur.

Il sort.

VANDER POUF.

Continuez, duc, continuez. (Il se rapproche de Bernardine et s'assied près d'elle.) Je connais l'austérité de vos principes et je suis tout

à fait sûr, en dépit des apparences, que vous n'avez rien à vous reprocher... mais cette lettre n'en est pas moins une arme dont je pourrais me servir si j'étais méchant.

BERNARDINE, se levant.

A votre aise, monsieur.

VANDER POUF.

Vous me défiez ?...

BERNARDINE.

Faites ce qu'il vous plaira.

VANDER POUF.

Madame...

BERNARDINE.

Eh bien ! monsieur, après ?...

VANDER POUF.

J'attendais de vous de meilleures paroles. J'espère encore que vous réfléchirez...

Entre Breloque.

BRELOQUE.

Voici, monsieur.

VANDER POUF.

Pardon, madame. (Il se remet à écrire.) Attendez, Breloque.

Entre Georgette avec la lettre.

GEORGETTE, du fond.

On apporte cette lettre pour monsieur le duc.

LE DUC cesse brusquement de jouer du piano et se lève.

Une lettre pour moi... ici...

Bernardine fait des signes au duc. Il ouvre la lettre et lit

LE DUC, lisant.

« Mon mari sait tout. Que faire ? »

GEORGETTE.

La réponse, monsieur...

LE DUC.

Je vais vous la donner.

Il s'approche de la table sur laquelle Vander Pouf est en train d'écrire.

VANDER POUF.

Qu'est-ce que vous voulez, duc ?

LE DUC.

Un mot à écrire... mais j'attendrai...

VANDER POUF.

Ah ! tenez... j'ai fini... ou, pour mieux dire, il m'est impossible de terminer ma réponse sans avoir aussi les cours d'avant-hier... Allez me les chercher, Breloque.

BRELOQUE.

Oui, monsieur.

Il sort. Le duc s'installe et se met à écrire, Georgette attendant près de lui.

Vander Pouf se rapproche de sa femme.

VANDER POUF, venant s'asseoir près de sa femme.

Je menaçais tout à l'heure, j'avais tort ; je ne veux plus menacer... je veux être tout à fait bon enfant... Cette lettre, que j'ai dans les mains, je vous la rendrai... J'oublierai que vous avez été imprudente... et vous, de votre côté...

BERNARDINE.

De mon côté ?

VANDER POUF.

Eh bien ! vous, vous serez touchée de ma générosité naturellement... et alors, pour me prouver que la paix est faite...

BERNARDINE, souriant.

Je recevrai Oscar Pacha...

VANDER POUF.

Est-ce dit ?...

Bernardine ne répond pas. — Le duc, après avoir fait deux ou trois brouillons, donne une lettre à Georgette.

LE DUC.

Voici la réponse...

Georgette sort.

VANDER POUF, à Bernardine.

Vous ne dites rien... allons, laissez-moi espérer que ce silence est au moins la moitié d'un consentement.. Nous finirons par nous entendre, et j'en suis charmé. (Entre Breloque.) Mais pardon. (Il regarde les cours que lui apporte Breloque.) Oui, c'est cela qu'il me fallait.

Il se remet à écrire. Entre Georgette.

BERNARDINE.

C'est la réponse, Georgette ?...

GEORGETTE.

Oui, madame.

Elle sort.

BERNARDINE.

Ah ! (Elle lit.) « Fuyons ensemble, puisqu'il sait tout. Voulez-vous que je vous enlève ? Répondez-moi tout de suite. » Oh ! oui, je vais répondre.

Elle se met à la table où est son mari et se met à écrire après avoir échangé des signes avec Émile.

LE DUC.

Ah ! j'ai oublié de lui dire...

Il vient, lui aussi, s'asseoir à la table. Ils écrivent tous les trois, avec des plumes d'oie qui crient très-fort. Vander Pouf a fini le premier, se lève et donne sa lettre à Breloque.

VANDER POUF.

Tenez, faites porter cela tout de suite... Ah ! Breloque, écoutez un peu...

Il le conduit jusqu'à la porte en lui disant quelques mots ; pendant ce temps-là le duc et Bernardine ont achevé leurs lettres et les échangent.

BERNARDINE, au duc.

Prenez et lisez...

LE DUC, à Bernardine.

Vous aussi, lisez... j'avais oublié dans ma première lettre...

BERNARDINE, lisant.

« Si nous partons, autant vaut partir tout de suite. »

LE DUC, lisant.

« Partons, je le veux bien \*. »

Ils se font des signes et cachent leurs lettres.

BRELOQUE, répondant à Vander Pouf.

C'est très-bien, monsieur, j'ai compris.

Il sort.

VANDER POUF, à Bernardine.

Eh bien, madame ?

BERNARDINE.

Eh bien, monsieur, je ferai tout ce qu'il vous plaira...

VANDER POUF.

A la bonne heure !... alors ce pauvre Oscar...

BERNARDINE.

Amenez-le-moi quand vous voudrez.

\* Le duc, Bernardine.



VANDER POUF.

Je vous l'enverrai tout à l'heure... il est chez moi.

BERNARDINE.

Tout à l'heure, c'est entendu.

VANDER POUF.

Vous êtes un ange... Adieu, duc...

LE DUC.

Adieu...

Vander Pouf sort.

### SCÈNE XIII

LE DUC, BERNARDINE, puis GEORGETTE\*.

BERNARDINE. Elle sonne. Entre Georgette.

Un chapeau, Georgette, et faites avancer un fiacre.

GEORGETTE.

Oui, madame.

Elle sort.

LE DUC.

Oh ! Bernardine !...

BERNARDINE.

Un mot encore, duc...

LE DUC.

Parlez.

BERNARDINE, très-grave.

Jurez-moi, dans quelque situation que nous puisse jeter cette aventure, jurez-moi que je serai pour vous une sœur... que vous serez pour moi un frère.

LE DUC, après une pause.

Vous tenez à ce serment ?

BERNARDINE.

J'y tiens.

\* Le duc, Bernardine.

## ACTE PREMIER

31

**LE DUC**, tendant le bras.

Eh bien, je le fais, en rechignant, mais je le fais.

**BERNARDINE.**

Merci, duc! Maintenant nous pouvons partir.

**LE DUC.**

Un mot à mon tour. Vous savez que je m'expose à deux ans de prison.

**BERNARDINE.**

Vous avez peur...

**LE DUC.**

Non... mais enfin je ne suis pas fâché de vous faire remarquer...

*Entre Georgette.*

**GEORGETTE**, par la gauche.

Voici le chapeau, madame, et le fiacre est en bas.

**BERNARDINE.**

C'est bien! (Elle met son chapeau.) Entrez dans ma chambre, duc, et prenez le portrait de ma mère... je ne veux pas partir sans emporter le portrait de ma mère...

**LE DUC.**

Je vais le chercher...

*Il entre dans la chambre à gauche. (Musique à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.)*

**GEORGETTE.**

J'entends votre mari, madame.

**BERNARDINE.**

Vite, Georgette, un tour de clef...

**VANDER POUF**, au dehors.

C'est moi, ma chère.

**BERNARDINE.**

Tenez bon, Georgette... Eh bien, ce portrait?

**LE DUC**, paraissant avec un énorme portrait sous le bras.  
Je ne trouve que ça\*...

**BERNARDINE.**

C'est cela même... Tenez bon, Georgette...

**VANDER POUF**, du dehors.

C'est moi avec Oscar Pacha; je vous l'amène comme c'était convenu...

\* Bernardine, le duc.

GEORGETTE.

Madame, la porte va céder...

Vander Pouf et Oscar Pacha poussent la porte. — Georgette résiste.  
Par la porte entr'ouverte on aperçoit le fez d'Oscar Pacha.

BERNARDINE, au duc.

Vite!... vite. Partons...

LE DUC.

Mais, ma chère... ça va bien nous gêner... est-ce que vous ne craignez pas?...

BERNARDINE.

Je ne craindrai rien tant que ce portrait sera entre vous et moi... Allons!...

Elle fait passer le duc devant elle.

GEORGETTE.

Y êtes-vous, madame?

BERNARDINE.

Nous y sommes.

Elle sort.

GEORGETTE.

Alors je peux lâcher...

La porte s'ouvre violemment. — Vander Pouf et Oscar Pacha sont précipités en avant et vont rouler par terre chacun d'un côté de la scène.

## SCÈNE XIV

VANDER POUF, OSCAR PACHA, assis par terre l'un en face de l'autre.

OSCAR PACHA.

Si vous croyez que c'est en vous y prenant de cette façon-là que vous aurez l'emprunt turc?

---

## ACTE DEUXIÈME

Le bureau de l'agence Tricoche et Cacolet. — Intérieur médiocrement meublé. — Bureau avec tiroirs; casiers numérotés. — Trois portes, une au fond, une à droite et une à gauche; celle de droite, cachée dans la muraille. Une fenêtre au fond, à droite.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

TRICOCHÉ, UNE BONNE, puis VANDER POUF.

Tricoche, dans le costume du père Isaac, entre par le fond, verrouille la porte, prend dans son portefeuille un billet de banque qu'il met dans le tiroir de son bureau. — On sonne. La bonne entre.

LA BONNE.

On y va, mon Dieu! on y va. (Tricoche lui parle bas à l'oreille. La bonne ouvre le guichet.) Qui est-ce qui est là?

VANDER POUF, montrant sa tête par le guichet.

C'est moi.

LA BONNE.

Et qu'est-ce que vous voulez, vous?

VANDER POUF.

D'abord je voudrais entrer.

LA BONNE.

C'est bon, attendez. (Elle ôte les verrous, tourne la clef, etc. Grand bruit de ferraille.) Eh ben? vous v'la entré: à c't'heure, qu'est-ce que vous voulez encore?

VANDER POUF.

M. Tricoche ?

LA BONNE.

M. Tricoche.

VANDER POUF.

Est-ce qu'il n'y est pas ?

LA BONNE.

Y est p't'être ben, ou ben y est pas... et s'il y est, qu'est-ce qu'il faut y dire ?

VANDER POUF.

Il faut lui dire que M... que M. Benoît veut lui parler.

LA BONNE.

C'est bon, on va y dire, M. Vander Pouf.

VANDER POUF.

Mais non... Benoît.

LA BONNE.

Et moi je vous dis : M. Vander Pouf, gros malin.

Elle sort à gauche.

## SCÈNE II

VANDER POUF.

Elle sait qui je suis, c'est prodigieux ! Si la servante est ainsi, comment doit être le patron ? J'ai bien fait de venir ici, le temps presse... Oscar Pacha est furieux... Il faut que j'aie l'emprunt turc, par conséquent il faut, quitte à me séparer le lendemain bien entendu, il faut absolument que je rattrape madame Vander Pouf. J'ai retrouvé par hasard une des cartes de ce M. Tricoche. Voilà mon affaire, me suis-je dit, il me rendra ma femme ; cela doit rentrer dans sa spécialité, et je suis venu... mais avant j'avais déjà pris quelques précautions, j'avais envoyé une circulaire dans toutes les gares, une circulaire qui dit tout et qui ne dit rien... Il y a une demi-heure j'ai eu une émotion, je vois arriver un employé Paris-Lyon-Méditerranée. — M. Vander Pouf, M. Vander Pouf ? — Eh bien ? — Eh bien, nous les tenons. — Vrai ? — Parole... nous les tenons, ils sont à la gare... Je cours, j'arrive, je trouve une femme voilée... je lève le voile... Ce

n'était pas ma femme ! c'était celle d'un de mes confrères !.. Elle partait avec un jeune étranger... fort aimable; je leur ai fait mes excuses, et je les ai mis en waggon; en les quittant j'étais un peu remonté. Ah! Larochefoucauld a bien raison : il y a toujours dans le malheur d'un ami quelque chose qui nous fait plaisir.

Entre Tricoche, costume et tenue de chef de bureau, lunettes sur le nez, dossier sous le bras; il entre d'un air affairé.

## SCÈNE III

TRICOCHE, VANDER POUF\*.

TRICOCHE.

Ce cher M. Vander Pouf ! enchanté de vous voir ! et cependant je ne suis pas content.

VANDER POUF.

Comment, monsieur ?

TRICOCHE.

Non, monsieur, je ne suis pas content, vous avez essayé d'en imposer à une femme qui est à mon service.

VANDER POUF.

Monsieur, je suis incapable...

TRICOCHE.

Vous lui avez donné un faux nom, comme s'il était possible de tromper les personnes que j'emploie.

VANDER POUF.

Je sais, monsieur, que vous êtes un malin.

TRICOCHE.

C'est mon état.

VANDER POUF.

J'ai reçu la visite d'un certain père Isaac.

TRICOCHE.

Le père Isaac ? qu'est-ce que c'est que ça, [le père Isaac ?

\* Tricoche, Vander Pouf.

VANDER POUF.

Un de vos agents, je suppose.

TRICOCHE.

Le père Isaac! ah, oui, un agent subalterne, tout à fait subalterne... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... (Ils vont s'asseoir au bureau à gauche.) Et qu'est-ce qu'il est allé faire chez vous, le père Isaac?

Il va s'asseoir.

VANDER POUF s'asseyant.

Il m'a apporté une lettre qu'il m'a vendue assez cher.

TRICOCHE.

Jamais assez... jamais assez...

VANDER POUF.

En même temps il m'a parlé de vous, il m'a dit que si je me trouvais jamais dans un des cas indiqués par le prospectus, je n'aurais qu'à m'adresser...

TRICOCHE.

Et vous vous trouvez dans un des cas?...

VANDER POUF.

Oui, monsieur.

TRICOCHE, lui tendant un prospectus.

Quel article?

VANDER POUF, consultant le prospectus.

Là, monsieur, : « Maris inquiets, surveillance de leurs dames... »

TRICOCHE.

Monsieur, vous me croirez si vous voulez, mais, sur dix personnes qui viennent ici, il y en a neuf pour cet article-là...

VANDER POUF.

C'est un bon article...

TRICOCHE.

Excellent, monsieur, excellent... Nous disons donc : surveillance de votre dame... Avant, pendant, ou après?...

VANDER POUF.

Vous dites?

TRICOCHE.

L'article se subdivise... je vous demande dans quelle subdivision : avant, pendant, ou après?

VANDER POUF.

Ah! (vivement.) Avant, monsieur, avant...

TRICOCHÉ.

A la bonne heure! et n'en êtes-vous encore qu'aux soupçons, ou bien avez-vous un commencement de preuve?

VANDER POUF.

Un commencement de preuve?

TRICOCHÉ.

Oui...

VANDER POUF.

Mon Dieu! je ne ne sais pas si on peut appeler... Ma femme a quitté la maison.... (Mouvement de Tricoche.) Elle est partie avec un ami...

TRICOCHÉ.

Avec un ami... j'adore ces affaires-là!.. mais alors.... pourquoi tout à l'heure m'avez-vous dit avant?...

VANDER POUF.

Pourquoi je vous ai dit?...

TRICOCHÉ.

Oui, il me semble que cela peut tout aussi bien être...

VANDER POUF, avec force.

Non, monsieur, non, je sens là quelque chose qui me dit... Je connais Bernardine, elle est vive, emportée, capable d'un coup de tête, mais de là à...

TRICOCHÉ.

A la bonne heure... et vous venez me demander de la retrouver, de vous la rendre...

VANDER POUF.

Oui... est-ce que vous vous chargeriez?...

TRICOCHÉ.

C'est mon état et j'adore ces affaires-là... je les adore!...

VANDER POUF.

Alors?...

TRICOCHÉ.

Mais je n'ai pas le plaisir de connaître madame Vander Pouf.. il me faudrait quelques renseignements.

VANDER POUF.

Je vous ai apporté une photographie.



TRICOCHÉ.

Bonne idée... très-bien. (Regardant la photographie.) Oh ! oh !

VANDER POUF.

Qu'est-ce que vous avez ?

Il se lève.

TRICOCHÉ.

Mes compliments... elle est jolie, très-jolie...

Il se lève.

VANDER POUF.

Naturellement ! Si elle n'avait pas été jolie..

TRICOCHÉ, riant.

On ne l'aurait pas enlevée, c'est parfaitement juste. Maintenant parlons un peu de celui qui... Avez-vous une photographie de lui ?...

VANDER POUF, choqué.

Non, monsieur, non.

TRICOCHÉ.

Tant pis... tant pis... tant pis...

VANDER POUF.

Mais vous le connaissez peut-être ? C'est le duc Émile.

TRICOCHÉ.

Le duc Émile!..

VANDER POUF.

En personne...

TRICOCHÉ.

Mes compliments...

VANDER POUF.

Vous le connaissez ?

TRICOCHÉ.

De réputation, seulement...

VANDER POUF.

Vous me la rendrez, n'est-ce pas ?...

TRICOCHÉ.

Certainement ! certainement. Ils sont partis ensemble ?

VANDER POUF.

Oui...

TRICOCHÉ.

De chez vous ?...

VANDER POUF.

De chez moi...

TRICOCHÉ.

La première chose que nous ayons à faire est de passer à votre hôtel, et de bien examiner l'appartement; nous aurons bien du malheur si nous ne trouvons pas là quelque chose...

VANDER POUF.

Je vais rentrer et vous attendre.

Fausse sortie.

TRICOCHÉ, ramenant Vander Pouf.

Oh ! ce n'est pas moi qui irai.

VANDER POUF.

Ce n'est pas vous...

TRICOCHÉ.

Non, vous recevrez la visite de sir Richard Burlington, banquier anglais, qui désire étudier l'organisation de vos bureaux...

VANDER POUF.

Très-bien, je comprends.

TRICOCHÉ.

Après avoir vu tout ce qu'il a besoin de voir, sir Richard Burlington, banquier anglais, se présentera à votre caisse.

VANDER POUF.

Pourquoi faire ?

TRICOCHÉ.

Mais pour toucher...

VANDER POUF.

Ah ! très-bien, je continue à comprendre...

TRICOCHÉ.

Moitié d'avance, le reste après livraison.

VANDER POUF, à part.

Après livraison ! (Haut.) Et dites-moi, pendant que nous sommes là, tous les deux, dites-moi, cela me coûtera cher... hé?...

— TRICOCHÉ.

Vous causerez de cela avec sir Richard Burlington, banquier anglais.

VANDER POUF.

Ah ! très-bien... et il sera chez moi?...

TRICOCHE, regardant sa montre.

Avant une demi-heure.

VANDER POUF.

Adieu, alors...

TRICOCHE.

Serviteur!... Ah ! pardon, un mot encore. Quand désirez-vous la ravoir votre dame?...

VANDER POUF.

Comment, quand je désire?...

TRICOCHE.

En êtes-vous bien pressé?

VANDER POUF, avec force.

Mais certainement, je suis pressé... je désirerais la ravoir le plus tôt possible.

TRICOCHE.

Je comprends, mais vous, de votre côté, vous devez comprendre que, sans doute, il faudra du temps... Combien de temps pouvez-vous nous donner?

VANDER POUF, réfléchissant.

Combien de temps?...

TRICOCHE.

Oui.

VANDER POUF.

Je vais vous dire. J'aimerais mieux, bien entendu, la ravoir tout de suite, mais enfin, à la rigueur, je n'en aurai absolument besoin que demain matin à huit heures...

TRICOCHE.

Hé!...

VANDER POUF, se reprenant très-vivement.

Non, non... je confondais avec autre chose... à huit heures... je la veux ce soir à huit heures.

TRICOCHE.

Donnez-vous jusqu'à neuf?

VANDER POUF.

Neuf heures soit, mais neuf heures bien précises... Et n'est-ce pas, c'est bien entendu, je m'appelle M. Benoit...

## ACTE DEUXIÈME

41

TRICOCHE, le reconduisant.

Oui, monsieur Vander Pouf.

VANDER POUF.

Mais non, Benoît.

TRICOCHE.

Parfaitement, cher monsieur, au revoir, au revoir, et en vous remerciant. J'adore ces affaires-là...

VANDER POUF.

Je suis fâché de ne pas avoir eu à vous en apporter plus tôt.

Il sort.

## SCÈNE IV

TRICOCHE.

Et je partagerais une pareille aubaine avec Cacolet!.. jamais de la vie!... je ne lui en dirai pas un mot. Seul, je chercherai la femme, seul je la trouverai, et seul je palperai la somme rondelette que cette affaire-là doit rapporter... Allons, allons... pas une minute à perdre, devenons sir Richard Burlington.. (il ouvre une armoire et on aperçoit une vingtaine de costumes civils, militaires, etc. : vieilles redingotes, vieux chapeaux, blouses, livrées. Tricoche cherche parmi ces costumes en disant :) Où est-il, sir Richard Burlington ?

On frappe fortement au dehors. La porte s'ouvre avec violence. Entre Cacolet, une grosse canne à la main. Costume de vieux soldat en bourgeois, grande houpelande boutonnée, chapeau gris à larges bords, etc., (un Charlet).

## SCÈNE V

TRICOCHE, CACOLET\*.

CACOLET, entrant en arpentant le théâtre et déguisant sa voix.

M. Tricoche, s'il vous plait ? où est-il, ce M. Tricoche ? C'est à M. Tricoche que j'ai l'honneur de parler ?

\* Tricoche, Cacolet.

TRICOCHÉ.

Mais, monsieur...

CACOLET, saisissant Tricoche et le secouant fortement.

Il n'y a pas de mais, monsieur... M. Tricoche, est-ce vous ? alors, vous allez me suivre...

TRICOCHÉ.

Où ça ?

CACOLET.

Dans un endroit où l'on vous apprendra ce qu'il en coûte pour se déguiser en temps prohibé. (Otant d'un seul coup sa perruque, son faux nez et ses moustaches. Changeant de ton.) Hé ! hé ! il paraît que je ne suis pas trop mal déguisé, puisque tu ne me reconnais pas...

TRICOCHÉ.

Cacolet ! j'y ai été presque pincé.

CACOLET

Tu peux bien dire que tu y as été pincé tout à fait. Je viens de faire rentrer la créance Capuron. En me voyant arriver avec cette tête-là... (Il fait le moulinet avec sa canne.) Capuron a payé tout de suite. Et toi, qu'est-ce que tu fais ? tu t'habilles ?

TRICOCHÉ.

Oui, j'ai à sortir.

CACOLET.

En quoi te mets-tu ?

TRICOCHÉ.

En Anglais...

CACOLET.

Peuh ! c'est bien usé...

TRICOCHÉ.

Pour ce que j'ai à faire, c'est ce qu'il y a de mieux. (Pendant toute la durée de la scène, Tricoche et Cacolet, tout en parlant, se griment, s'habillent, se maquillent. Tricoche se met en Anglais, gros ventre, perruque rousse, longs favoris roux, visage fortement coloré. Cacolet change également de costume et se transforme en un petit vieux : ni moustache, ni favoris, perruque ébourriffée, gilet à fleurs, etc. (un Daumier.) Tu es allé chez cette Fanny Bombance ?

CACOLET.

Je viens de chez elle...

TRICOCHÉ.

Est-elle jolie ?

CACOLET.

Elle est splendide.

TRICOCHÉ.

Et qu'est-ce qu'elle nous voulait ?

CACOLET.

Elle part ce soir même pour Pétersbourg. Elle voudrait emmener deux domestiques, un valet de chambre et une femme de chambre.

TRICOCHÉ.

As-tu quelqu'un ?

CACOLET.

Oui, j'attends deux personnes. Voici leur lettre de recommandation.

TRICOCHÉ.

Et pourquoi diable est-elle si pressée de quitter Paris, mademoiselle Bombance ?

CACOLET.

De vieilles dettes, beaucoup de vieilles dettes, et si ses créanciers se doutaient qu'elle est ici... Il y a surtout une marchande à la toilette, madame Nourrison, qui la poursuit à outrance.

TRICOCHÉ.

Y a-t-il autre chose ?

CACOLET.

Oui, une certaine madame Boquet, elle tient un petit café à Montparnasse, près du théâtre... le café du *Monstre vert*... elle voudrait le céder.

TRICOCHÉ.

Nous avons un acquéreur ?

CACOLET.

Non... mais nous en trouverons un.

TRICOCHÉ.

Eh bien ? tu vois, les affaires ne manquent pas, nous n'avons pas à nous plaindre... Cinq cents francs de récompense pour le

chien, et cette lettre de madame Vander Pouf que j'ai vendue cent francs.

CACOLET.

Dis donc, Tricoche?...

TRICOCHE.

Quoi?...

CACOLET.

Là, vraiment... cette lettre de madame Vander Pouf, est-ce que tu ne l'as pas vendue plus de cent francs?

TRICOCHE, menaçant.

Qu'est-ce que ça signifie, ça?...

CACOLET, très-doux.

Rien...

TRICOCHE.

Si tu te méfies, il faut le dire...

CACOLET.

Je ne me méfie pas, seulement je trouve que tu aurais pu la vendre plus de cent francs.

TRICOCHE.

Si j'avais essayé de la vendre plus de cent francs, on ne me l'aurait pas achetée.

CACOLET.

C'est possible... Et où vas-tu aller comme ça en Anglais?...

TRICOCHE.

Moi je m'en vais... je m'en vais chez ce monsieur qui n'est pas content parce qu'on lui boit tout son vin, et qui nous a chargés de découvrir...

CACOLET.

Tu vas chez Bidart?...

TRICOCHE.

Oui, chez Bidart... Et j'espère en me cachant dans la cave... Tu restes là, toi?

CACOLET.

Oui, j'attends ces deux personnes que je dois envoyer à mademoiselle Fanny Bombance...

TRICOCHÉ.

Allons, me voilà prêt... suis-je bien? regarde un peu. (Accent anglais.) Dites-moi, est-ce que je ne. avais pas bien la figure d'un Anglais, dites-moi?

CACOLET.

C'est bien... seulement, il y a encore le regard... il faut soigner le regard... tu n'as pas l'air assez fier d'être Anglais...

TRICOCHÉ.

Ah! je n'ai pas... Tiens maintenant. (Avec l'accent anglais.) Est-ce que je n'ai pas tout à fait l'air d'un Anglais véritable, d'un citoyen de l'Angleterre...

CACOLET.

Très-bien... très-bien...

TRICOCHÉ, accent anglais.

N'est-ce pas que j'ai bien tout à fait l'air... (De sa voix naturelle.) Je vais chez Bidart.

Il sort.

CACOLET.

Oui, mon ami, va chez Bidart, va dans la cave à Bidart, mais prends garde d'attraper des fraîcheurs... à tout à l'heure...

## SCÈNE VI

CACOLET.

Il se moque de moi, et je n'ose rien dire... Ah! si la démarche que j'ai tentée il y a deux heures pouvait avoir un résultat; si la fringante madame Vander Pouf consentait à me charger de ses intérêts! (On frappe.) Entrez!...

Entrent Hippolyte et Virginie.

## SCÈNE VII

CACOLET, VIRGINIE, HIPPOLYTE\*.

CACOLET.

Ah! les domestiques; à ta besogne, vieux placeur, à ta besogne, et n'oublie pas de demander quarante sous d'avance. Allons approchez.

\* Hippolyte, Virginie, Cacolet.



HIPPOLYTE.

Vous nous avez écrit de venir.

CACOLET.

Donnez-moi quarante sous chacun...

VIRGINIE.

Allons, donnez quatre francs, Hippolyte.

HIPPOLYTE.

Oui, mademoiselle.

CACOLET.

Vous savez de quoi il s'agit. Vous entreriez chez mademoiselle Fanny Bombance. Vos gages seraient considérables.

VIRGINIE.

Ça, ça nous va...

CACOLET.

Et vous partiriez ce soir même pour Pétersbourg.

VIRGINIE.

Ça, ça ne nous va plus...

CACOLET.

Comment ?

VIRGINIE.

Nous voulons bien avoir des gages considérables, mais nous ne voulons pas nous éloigner de Paris.

CACOLET.

Eh bien alors, si vous ne voulez pas... qu'est-ce que vous venez faire ici ?

VIRGINIE.

Nous venons vous demander si vous ne pourriez pas nous placer chez une autre personne...

HIPPOLYTE.

Qui nous donnerait les mêmes gages...

VIRGINIE.

Et qui ne nous forcerait pas à quitter Paris.

CACOLET.

Ah ! mais dame ! ça, vous savez, c'est une seconde affaire... Redonnez-moi quarante sous chacun.

VIRGINIE.

Hippolyte, donnez quatre francs.

HIPPOLYTE.

Oui, mademoiselle.

Il donne les quatre francs.

CACOLET, les prenant.

Quelle misère!...

Entre le duc Émile, agité, effaré, portant toujours le portrait.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DUC ÉMILE\*.

LE DUC, entrant par le fond.

M. Cacolet, s'il vous plaît?

CACOLET, se levant.

C'est moi, monsieur le duc...

LE DUC.

Vous me connaissez?...

CACOLET.

Parbleu!

LE DUC.

Chut alors...

CACOLET.

C'est convenu...

LE DUC, montrant les domestiques.

Éloignez ces gens-là... Dans l'escalier il y a une personne...

CACOLET, très-ému.

Une dame?...

LE DUC.

Oui, une dame.

CACOLET, de plus en plus ému.

Elle, peut-être?

LE DUC, après un moment d'hésitation.

Eh bien oui; l'on m'a dit que je pouvais avoir confiance en vous... eh bien oui, c'est elle...

\* Hippolyte, Virginie, le duc, Cacolet.

CACOLET.

Vrai, bien vrai, vous ne me trompez pas...

LE DUC, avec noblesse.

Foi de gentilhomme !

CACOLET.

Oh ! alors... (Poussant Hippolyte et Virginie vers la porte de gauche.)  
Entrez là tous les deux... tout à l'heure, dans un instant, je m'occu-  
perai de vous... entrez là...

HIPPOLYTE.

Une bonne petite place sans quitter Paris... n'est-ce pas ?

Hippolyte et Virginie sortent par la gauche.

LE DUC.

Maintenant elle peut entrer...

CACOLET.

Oui ! (Le duc sort par le fond.) Madame Vander Pouf ici... ma-  
dame Vander Pouf, c'est-à-dire la fortune... (Bernardine paraît au  
fond soutenue par le duc.) Je vous en prie, madame, donnez-vous la  
peine d'entrer...

## SCÈNE IX

LE DUC, BERNARDINE, CACOLET \*.

LE DUC.

Venez, madame.

BERNARDINE, se laissant tomber sur une chaise.

Ah ! où est le portrait de ma mère ?

LE DUC.

Il est là.

Il reprend le portrait qu'il avait déposé contre la table de Cacolet.

BERNARDINE.

Le cadre est abîmé, il me semble.

LE DUC.

Oui, c'est en le décrochant, j'ai légèrement écorné... mais j'en  
ferai faire un autre...

Tout en parlant il détache un petit morceau du cadre qu'il jette par terre.

\* Cacolet, le duc, Bernardine.

BERNARDINE.

Mettez ce portrait devant moi...

LE DUC.

Le voici...

Le duc est à genoux, tenant le portrait devant lui.

BERNARDINE.

Ma mère! elle paraît irritée.

LE DUC, se penchant par-dessus le portrait pour voir.

Mais non... (A Cacolet.) Est-ce que vous trouvez, vous?

CACOLET.

Moi, pas du tout... et même, si vous voulez que je vous dise, je trouve, moi, que la mère de madame a l'air enchanté.

LE DUC.

Vous entendez, mon amour!...

BERNARDINE.

Oui, j'entends... (Montrant Cacolet.) Mais qui est ce monsieur?

LE DUC.

C'est vrai, vous ne le connaissez pas... M. Cacolet. Maintenant nous pouvons causer.

CACOLET, saluant.

Causons... Il est nécessaire que je sache.

LE DUC.

Je vous dirai tout. Madame m'avait prié de la conduire chez... une parente, et elle avait ordonné à sa femme de chambre d'aller chercher un fiacre... le fiacre arrive... nous montons dedans... et nous disons au cocher : Gare d'Orléans... mais en route une idée me vient... il nous faudrait de l'argent sans doute... En avons-nous? Nous n'en avons pas. Je dis au cocher de passer par l'avenue d'Eylau... C'était encore un retard, mais il était nécessaire. Nous arrivons... je laisse Bernardine dans la voiture, et je monte chez moi prendre une forte somme...

CACOLET.

Bonne idée.

LE DUC.

Bonne dans un sens, pas bonne dans un autre... Car en redescendant je trouvai devant ma porte deux escogriffes qui semblaient guetter, et qui lorsque notre fiacre repartit se mirent à le suivre.

CACOLET.

Vous êtes sûr?

LE DUC.

Parfaitement sûr. Bernardine les a remarqués comme moi...

BERNARDINE, impatientée se levant, bas au duc.

Ne m'appellez donc pas Bernardine... c'était bon chez mon mari ces familiarités-là; mais vous devriez comprendre que maintenant...

LE DUC, à Bernardine.

C'est vrai, j'ai manqué de tact. (A cacolet.) Enfin nous apercevons la gare, nous descendons, nos escogriffes étaient encore là... Voyant cela, madame Vander Pouf a peur, elle veut remonter dans le fiacre.

BERNARDINE.

Mais le fiacre n'était plus là, monsieur.

LE DUC.

Alors, chère amie, vous devenez folle, vous vous mettez à courir...

BERNARDINE.

Nous traversons le Jardin des plantes.

LE DUC.

Nous prenons à droite, à gauche, en avant, en arrière, sans savoir où nous allons... enfin le hasard nous conduit dans cette rue...

BERNARDINE.

Rue de la Vieille-Estrapade... j'avais lu ce nom sur les prospectus, sur les cartes que le musicien ambulant m'avait laissées... nous cherchons le numéro, nous le trouvons, et, ne sachant que devenir, nous nous jetons dans votre escalier.

LE DUC.

Mais je crois bien que nos deux escogriffes n'ont pas perdu la piste et que nous avons été suivis...

CACOLET.

Nous allons voir ça. (Il se lève et va à la fenêtre.) Parfaitement, j'aperçois Fil-de-Soie et Haricot Vert; vous avez été filés.

LE DUC, à Bernardine.

Ah! voilà! nous avons été filés...

BERNARDINE.

Nous avons été filés \*. Enfin, monsieur Cacolet, puisque c'est

Le duc, Bernardine, Cacolet.

vous qui êtes M. Cacolet, on nous a dit que vous étiez un habile homme, pouvez-vous le prouver?...

CACOLET.

Comment cela, madame?

BERNARDINE.

Pouvez-vous nous mettre à l'abri des recherches?

LE DUC.

Pouvez-vous nous donner le moyen de quitter Paris le plus vite possible sans être reconnus?

CACOLET.

Hum!

BERNARDINE.

Ah! vous ne pouvez pas...

CACOLET.

J'étais sûr que vous alliez dire ça... parce qu'on hésite un instant... Ah! vous ne pouvez pas... Eh! que diable, donnez-moi le temps...

LE DUC.

Donnons-lui le temps, ma chère...

CACOLET, réfléchissant.

Au fait pourquoi pas?... J'ai trouvé, madame, j'ai trouvé!

LE DUC, à Bernardine.

Eh bien? vous voyez, il a été raisonnable.. il aurait pu nous tenir là une heure ou deux.

CACOLET, ouvrant la porte de droite\*.

Revenez tous les deux. (Rentrent Hippolyte et Virginie. A Bernardine.) Vite, madame, il faut, s'il vous plaît, que vous entriez là et que vous changiez de toilette avec mademoiselle. (A Virginie.) Vous serez bien payée...

BERNARDINE.

Mais, monsieur...

CACOLET.

Ah! madame, il faut faire ce que je dis...

BERNARDINE.

C'est bien, monsieur, j'obéis...

Elle entre à gauche avec Virginie.

\* Hippolyte, Virginie, Cacolet, Bernardine, le duc.

## SCÈNE X

CACOLET, LE DUC, HIPPOLYTE.

CACOLET.

Allons, duc, ne perdons pas de temps, prenez la livrée de ce garçon.

LE DUC\*.

Ah! il faut que moi aussi...

CACOLET, à Hippolyte.

Ote ta livrée... Sans doute la livrée.. et le chapeau. — Vous, mon brave, endossez-moi les habits de M. le duc. (Au duc.) Eh bien, est-ce fait ?

LE DUC.

Voilà.

Il a mis la livrée et le chapeau.

CACOLET.

Marchez un peu, tâchez de vous donner la tournure....

LE DUC.

Vous allez voir.

Il marche lourdement.

CACOLET.

C'est prodigieux.

LE DUC.

N'est-ce pas, j'ai tout à fait l'air?... C'est que j'ai déjà fait un domestique... imaginez-vous... c'était dans une représentation... une représentation donnée par des gens du monde... j'ai eu un succès... il faut que je vous conte ça..

CACOLET.

Ça ne peut pas faire de mal, pendant que madame s'habille...

LE DUC.

Imaginez-vous que dans cette pièce.... je ne vais pas vous raconter la pièce, je vais seulement vous raconter ma scène.... mon maître.... j'avais un maître dans la pièce, parce que j'étais domestique... mon maître donc m'avait donné deux lettres

\* Hippolyte, le duc, Cacolet.

à porter... l'une pour la marquise et l'autre pour la baronne... moi, j'avais remis à la baronne la lettre de la marquise et à la marquise la lettre de la baronne... et alors mon maître me demandait : Jean, pourquoi as-tu remis à la baronne la lettre de la marquise?... et alors moi je répondais : Monsieur, c'est parce je suis une bête.

Oh !

CACOLET.

J'ai eu un succès !

LE DUC.

Oui, quand vous avez dit : C'est parce que je suis une bête ! tout le monde s'est écrié : Oh ! comme c'est bien ça !

CACOLET.

On a crié bis !

LE DUC.

Et vous avez redit la phrase ?...

CACOLET.

LE DUC.

Si je n'avais pas redit la phrase, on n'aurait pas pu continuer la pièce... et plusieurs personnes m'ont assuré que c'était très-flatteur, parce que d'ordinaire on ne crie jamais bis aux choses qui ne sont pas en musique.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, BERNARDINE, VIRGINIE.

Il est absolument nécessaire que les deux femmes aient entièrement changé de toilette.

BERNARDINE, entrant.

Me voilà... prête\*.

CACOLET.

Ah ! très-bien. Et maintenant, monsieur le duc Hippolyte et mademoiselle la baronne Virginie, voulez-vous gagner cinq cents francs ?

VIRGINIE.

Nous voulons bien...

CACOLET.

Duc, donnez-moi cinq cents francs.

LE DUC.

Vous voyez comme j'ai bien fait de passer chez moi et de prendre une forte somme.

Le duc tire de sa poche un gros portefeuille bondé de billets de banque ; il donne cinq cents francs à Cacolet qui les remet à Virginie.

VIRGINIE.

Et qu'est-ce qu'il y aura à faire ?

\* Hippolyte, Virginie, Cacolet, Bernardine, le duc.



CACOLET.

Presque rien... Vous vous promènerez dans les divers quartiers de Paris, à pied ou en voiture, pendant deux ou trois petites heures.

HIPPOLYTE.

Voilà tout ?...

CACOLET.

Voilà tout... ah ! cependant attendez (Il prend le portrait et le met sous le bras d'Hippolyte). Mettez ça sous votre bras, et, tant que durera la promenade, ne le quittez pas...

BERNARDINE.

Le portrait de maman.

CACOLET.

Je vous jure, madame, que dans deux heures ce portrait vous sera rendu. (A Hippolyte.) Dans deux heures, vous entendez, vous le ferez porter par n'importe quel commissionnaire à cette adresse : « Mademoiselle Fanny Bombance, rue, etc. » (Il lui remet l'adresse.) Vous comprenez, madame, le duc a été vu avec ce portrait, il est donc nécessaire pour compléter la ressemblance. (A Hippolyte et à Virginie.) Maintenant... partez, vous autres, promenez-vous comme je vous ai dit; et si vous vous apercevez qu'on vous file, laissez-vous filer...

VIRGINIE.

N'ayez pas peur... Venez-vous, duc ?...

HIPPOLYTE.

Me voici, me voici... baronne...

Ils sortent par le fond.

## SCÈNE XII

CACOLET, LE DUC, BERNARDINE\*.

CACOLET, à la fenêtre.

Et voilà ce que j'attendais... Fil-de-Soie et Haricot-Vert prennent la fausse piste...

LE DUC.

Alors nous pouvons respirer.

\* Le duc, Bernardine, Cacolet.

CACOLET.

Oui...

LE DUC.

Ah!

BERNARDINE\*.

Qu'est-ce que vous allez faire de nous à présent?

CACOLET.

Je vais vous envoyer avec une lettre de recommandation chez mademoiselle Fanny Bombance qui a besoin d'une femme de chambre et d'un domestique mâle.

LE DUC.

Comment?

CACOLET.

Vous passerez l'après-midi chez elle en cette qualité, ce soir elle partira pour Pétersbourg et vous emmènera.

BERNARDINE.

Ah! très-bien...

CACOLET.

Une fois à la frontière vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE DUC.

J'ai compris, c'est superbe. Donnez-nous vite cette lettre.

CACOLET.

Ah! vous devez comprendre qu'une pareille lettre... on ne la donne pas...

LE DUC.

On la vend, vous voulez dire...

CACOLET.

Dame!

LE DUC, avec dignité.

Je m'appelle le duc Émile.

CACOLET.

Je le sais, monseigneur, et je ne fixerai pas de prix, j'ai confiance.

LE DUC.

Et vous avez raison.

\* Bernardine, le duc, Cacolet.

CACOLET.

Voici votre lettre... soyez là dans une heure, vous m'y trouverez...

LE DUC.

C'est bien... Venez-vous, madame ?

CACOLET.

Imprudent !

LE DUC.

C'est juste, il faut dissimuler... Viens-tu ?... Verginie...

BERNARDINE.

Oui, Polyte !...

Ils sortent par le fond.

### SCÈNE XIII

CACOLET, puis TRICOCHÉ \*.

CACOLET.

Et je donnerais la moitié d'une pareille affaire à mon associé ! jamais de la vie... au diable l'association !... il faut absolument que je me fâche avec Tricoche...

Entre Tricoche, toujours dans le costume de l'Anglais. Il ôte seulement ses favoris pour jouer la fin de l'acte avec sa figure naturelle.

TRICOCHÉ, à part.

Touché moitié à présentation. Il faut absolument que je me fâche avec Cacolet.

CACOLET.

Ah ! déjà revenu...

TRICOCHÉ.

Oui, je suis revenu parce que j'ai à te parler...

CACOLET.

Eh bien ? voyons, j'attends....

TRICOCHÉ.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là, d'abord...

\* Tricoche, Cacolet.

CACOLET.

C'est le ton qu'il me convient d'avoir... Parleras-tu ?

TRICOCHÉ \*

Je vais parler... Il y a une demi-heure, dans la conversation que nous avons eu ensemble, tu as prononcé une phrase que j'ai eu tort de laisser passer...

CACOLET.

Voyez-vous ça !...

TRICOCHÉ.

Tu m'as demandé si vraiment je n'avais pas vendu plus de cent francs la lettre... il y a là un doute qui m'offense...

CACOLET.

N'est-ce que cela?... je retire le doute... oui, je le retire et je le remplace par une certitude absolue... cette lettre, je suis sûr que tu l'as vendue plus de cent francs.

TRICOCHÉ.

Tu m'insultes.

CACOLET.

Tu n'es pas fort... oh non ! tu n'es pas fort... mais enfin tu n'es pas assez bête non plus pour t'être contenté de cinq malheureux louis.

TRICOCHÉ.

Monsieur Cacolet !...

CACOLET.

Eh bien ? quoi, monsieur Tricoche... Tu t'es moqué de moi dans l'affaire de la lettre ; tu t'es moqué de moi en me disant que tu te déguisais en Anglais pour aller surveiller la cave à Bidart, tu as dû bien rire ; mais j'en ai assez, tu ne te moqueras plus...

TRICOCHÉ.

Ah ça ! mais c'est une rupture que tu veux...

CACOLET.

Oui, et toi ?...

TRICOCHÉ.

Moi aussi...

CACOLET.

Eh bien alors ?...

Cacolet, Tricoche.

TRICOCHÉ, passant à droite.

Une rupture !.. (Pendant un instant il semble chercher à comprendre... tout à coup il se met à rire en regardant Cacolet.) Ah ! malin, va !... malin !...

CACOLET.

Qu'est-ce qu'il a ?... Qu'est-ce que tu as ?...

TRICOCHÉ, ramassant le petit morceau du cadre qui a été jeté à terre par le duc.

J'ai que j'étais en train de faire une réflexion... si tu m'envoies promener, c'est que tu as une affaire que tu désires garder pour toi tout seul... je cherchais quelle pouvait être cette affaire ?....

CACOLET.

Eh bien ?...

TRICOCHÉ.

Eh bien, j'ai trouvé.

CACOLET.

Tu as trouvé ?

TRICOCHÉ.

Oui, j'ai trouvé en apercevant ce petit fragment de plâtre doré... ce fragment de cadre... qui ressemble beaucoup... oh ! mais là beaucoup... à un autre fragment (il le tire de sa poche.) que j'ai trouvé tout à l'heure dans la chambre de madame Vander Pouf.

CACOLET, vivement.

Tu viens de chez elle ?...

TRICOCHÉ.

Oui, je viens de chez elle...

CACOLET.

Et tu as promis de la trouver peut-être ?

TRICOCHÉ.

Tout comme toi tu as promis de la cacher, sans doute.... puisqu'elle est venue ici en sortant de chez son mari.

CACOLET.

Monsieur Tricoche.....

TRICOCHÉ.

Eh bien ? quoi, monsieur Cacolet.

CACOLET.

Et alors tu crois que tu la trouveras ?

TRICOCHÉ.

Je l'espère... Nous autres, tu sais.. quand nous tenons un bout du fil, nous tenons tout l'écheveau... et tu m'avoueras que je tiens un bout de fil, puisque je te tiens.

CACOLET.

Oui, mais tu ne me tiendras pas longtemps.

TRICOCHÉ.

Ah! que si, je ne quitte plus...

CACOLET.

Tu me filerais?... toi....

TRICOCHÉ.

Oui, je te filerai, moi...

Musique à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.

CACOLET.

Toi ?...

TRICOCHÉ.

Moi.

CACOLET.

Je t'en défile.

TRICOCHÉ.

Nous verrons ça...

CACOLET.

Tu veux voir ça ?...

TRICOCHÉ.

J'en serais pas fâché...

CACOLET.

Eh bien ! voyons-le tout de suite...

Il lui jette sa perruque à la figure et se sauve par le fond en fermant la porte à double tour du dehors.

TRICOCHÉ.

Ah ! brigand (Il court jusqu'au fond et se heurte à la porte fermée.)  
Imbécile, il n'avait pas deviné que je sauterais par la fenêtre.

Il saute par la fenêtre. A peine a-t-il disparu, la porte du fond se rouvre ; Cacolet reparait.

CACOLET, revenant tranquillement.

L'imbécile !... il n'a pas deviné que je devinerais qu'il sauterait par la fenêtre...

Cacolet ôte rapidement sa redingote et son gilet... Le rideau tombe.

---

## ACTE TROISIÈME

Un salon chez Fanny Bombance. — A droite, la porte d'entrée. A gauche, la porte de la chambre de Bombance. Autre porte au fond, à droite.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

BOMBANCE, UN PORTIER\*.

BOMBANCE.

Voyons un peu quelles sont les personnes que j'attends... le vicomte de Gardefeu... le prince Yermontof, le petit Bob et le baron Vander Pouf.

LE PORTIER.

Madame, il y a là un vieil invalide..

BOMBANCE.

Un invalide !... je n'en attends pas...

LE PORTIER.

Madame, il vient de la part de M. Cacolet.

BOMBANCE.

Ah ! c'est bien, faites entrer...

Le portier sort, entre Cacolet. Il est en invalide, vieux et cassé.

\* Bombance, le portier.

SCÈNE II

CACOLET, BOMBANCE.

CACOLET s'arrête, lève son chapeau, agite sa canne.

Vive l'amour !... Mademoiselle Bombance, s'il vous plaît ?

BOMBANCE.

C'est moi.

CACOLET.

C'est vous ? Oh ! la belle personne !...

BOMBANCE.

Vous dites ?

CACOLET.

Je dis : Oh ! la belle personne ! M. Cacolet ne m'avait pas trompé, il m'avait dit : je vous envoie chez une belle personne...

BOMBANCE.

Ah ! vous venez de chez M. Cacolet ?

CACOLET.

Pardon, je n'ai pas entendu, j'ai l'oreille un peu dure.

BOMBANCE.

Ah ! vous avez...

CACOLET.

Oui...

BOMBANCE, criant.

Eh bien, je vous demande ce que vous avez à me dire de la part de M. Cacolet.

CACOLET.

Très-bien, très-bien, j'ai entendu... Oh ! la belle personne ! (Bombance passe à gauche\*.) Oui, je viens de la part de M. Cacolet ; je suis attaché à ses bureaux... c'est moi qui fais les courses pressées, les courses qui demandent de l'activité et de l'intelligence, et j'ai à vous dire de la part de M. Cacolet que les deux domestiques que vous attendez vont arriver.

BOMBANCE.

Ah ! c'est bien...

\* Bombance, Cacolet.



CACOLET.

En attendant qu'ils soient arrivés, M. Cacolet m'a prié... (Avec une espèce de rugissement.) Oh! oh! la belle personne! Voyons, madame, voulez-vous finir! Voulez-vous bien ne pas me regarder comme ça! Oh! la belle personne!! (Il donne à tour de bras de grands coups de canne sur les meubles et sur le parquet.)

BOMBANCE.

Allons, monsieur l'invalidé... Vous disiez que M. Cacolet vous a prié...

CACOLET.

M. Cacolet m'a prié de vous rendre tous les petits services... et je suis venu... un peu en retard peut-être... Mais si je suis venu en retard, c'est que...

BOMBANCE.

C'est que..

CACOLET.

C'est que... (Étalant un grand mouchoir à carreaux) c'est que j'avais un rendez-vous d'amour...

LE PORTIER.

Madame, voici les domestiques que vous attendez.

BOMBANCE.

Faites entrer...

Entrent le duc et Bernardine.

### SCÈNE III

BOMBANCE, CACOLET, LE DUC, BERNARDINE\*.

LE DUC au domestique.

Mademoiselle Fanny Bombance...

BOMBANCE.

C'est moi,

LE DUC, s'oubliant.

Par exemple! voilà un nom qui est bien porté. (A Bernardine.) Voyez donc, ma chère, comme voilà un nom qui est bien porté.

CACOLET, au duc.

Taisez-vous donc...

\* Bombance, le duc, Cacolet, Bernardine.

BOMBANCE.

Ils sont familiers.

Cacolet donne un petit coup sec avec sa canne d'invalides dans les jambes du duc.

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est ?

CACOLET, bas..

C'est moi.. Cacolet... Mais si vous ne jouez pas mieux que ça votre rôle de domestique, je ne réponds de rien.

Il remonte.

LE DUC, bas.

Vous allez voir... (A Bombance en lui donnant une lettre.) Tenez, madame, voilà une lettre pour vous...

BOMBANCE, après avoir parcouru la lettre.

C'est très-bien, nous allons causer un brin et si mes conditions vous conviennent comme je l'espère...

Bombance passe à droite et s'assied sur le canapé.\*

BERNARDINE.

Oh ! quant aux conditions !

LE DUC.

Ça nous est bien égal, les conditions. Madame part ce soir ?

BOMBANCE.

Oui, pour Saint-Pétersbourg.

LE DUC..

Et madame nous emmène ?

BOMBANCE.

Naturellement.

LE DUC.

C'est tout ce qu'il nous faut, nous ne demandons pas autre chose...

BOMBANCE.

Vous avez donc des raisons pour quitter Paris ?

Nouveau coup de canne donné violemment dans les jambes du duc.

LE DUC.

Non, pas du tout... au contraire.

Coup de sonnette.

BOMBANCE.

On vient de sonner...

\* Bernardine, le duc, Cacolet, Bombance.

CACOLET, au duc.

Ne vous dérangez pas... je vais ouvrir... continuez à causer. (A Bombance.) Ils sont très-bien, n'est-ce pas ?...

Il sort à gauche.

BOMBANCE, assise.

Nous ne partons que ce soir à huit heures moins le quart, je passerai l'après-midi chez moi, et sans aucun doute il me viendra des visites... j'ai écrit à quelques amis... peut-être viendra-t-il aussi des créanciers... je n'ai pas besoin de vous dire qu'il ne faudra pas confondre... vous recevrez les uns et vous ne recevrez pas les autres... je suppose que vous savez votre métier.

LE DUC.

Certainement nous le savons...

BOMBANCE.

Vous avez déjà servi chez ?...

LE DUC.

Chez ?...

BOMBANCE.

Eh bien, mais chez quelques-unes de ces dames...

LE DUC.

Si j'ai servi ?... (A Bernardine.) Vous entendez, Virginie, madame me demande si j'ai servi chez quelques-unes de ces dames.

BERNARDINE.

Est-ce que je sais ?

LE DUC, avec fatuité.

Je crois bien que j'ai servi, et chez pas mal encore.

BOMBANCE.

Chez lesquelles ?

LE DUC.

Chez lesquelles ? alors comme ça c'est la liste de mes maîtresses que madame...

BOMBANCE.

Justement.

LE DUC.

Hélène Clou, j'avais seize ans alors, Nina Castrucci, Bébé Patapouf, Adélaïde de Valgeneuse... et puis Blanche Tappier, Cora Bourguignon, Boule-de-Gomme et Juliette Brumaire; en même temps ces deux-là, en même temps...

BOMBANCE.

Vous dites?...

LE DUC, à Bernardine.

Mais oui, ma chère, figurez-vous...

Rentre Cacolet:

CACOLET, à Bombance.

C'est une petite boîte que l'on apporte pour madame.

BOMBANCE.

Ah ! oui, des cartes pour faire des patiences pendant le voyage...  
C'est combien ?...

CACOLET.

Dix-huit francs...

BOMBANCE, cherchant dans son porte-monnaie.

Je n'ai que des billets... demandez à la personne si elle a...

LE DUC.

Ah ! madame, je vous en prie, ne vous occupez pas.... c'est une bagatelle... (A Cacolet.) dix-huit francs, n'est-ce pas ?...

BOMBANCE.

Ah ! il paraît que dans les maisons où vous avez servi?..

LE DUC, donnant l'argent à Cacolet.

Oui madame, dans les maisons où j'ai servi, j'avais l'habitude de faire des avances.

CACOLET, avec un coup de canne dans les jambes.

Farceur !...

Il sort.

BOMBANCE, à Bernardine.

Et vous, chez qui avez-vous été femme de chambre ?

BERNARDINE, souriant.

Chez qui ?... j'ai été....

BOMBANCE.

Oui...

BERNARDINE.

Mais chez... chez plusieurs des personnes qu'Hippolyte a nommées à madame.

BOMBANCE.

Ah ! ah ! dans les mêmes maisons. (Elle les regarde en riant.)  
Approchez donc !... Savez-vous que vous êtes très-jolie...

LE DUC, avec élan.

N'est-ce pas, madame, n'est-ce pas ?

BERNARDINE\*.

Vraiment, madame, vous trouvez...

BOMBANCE.

Et vous êtes toujours restée femme de chambre?... Jamais l'idée ne vous est venue de monter en grade? Ces messieurs cependant ont dû vous le proposer bien souvent... Ils sont si canailles, ces messieurs.

BERNARDINE, avec un regard au duc.

En effet, ces messieurs m'ont proposé quelquefois...

BOMBANCE.

Et vous n'avez pas voulu?...

BERNARDINE.

Non, madame.

BOMBANCE.

Pourquoi ça?...

BERNARDINE.

Ah! vous savez, quand on voit ces choses-là de tout près, comme nous autres...

BOMBANCE, se levant vivement.

Ah! comme tu as raison!... tu me plais beaucoup, sais-tu bien...

LE DUC.

Et à moi, donc! et à moi!

BOMBANCE.

Tu t'exprimes en termes choisis, j'adore ça... si tu veux, quand il n'y aura personne, tu ne seras plus ma femme de chambre, tu seras mon amie.

BERNARDINE.

Oh! madame!

BOMBANCE.

Tu veux bien, n'est-ce pas?... joues-tu le grabuge?.

BERNARDINE.

Non, madame.

BOMBANCE.

Je te l'apprendrai...

BERNARDINE.

Merci, madame.

Rentre Cacolet avec une facture.

\* Le duc, Bernardine, Bombance.

CACOLET \*.

Des livres, maintenant... des livres que madame a fait prendre à la Librairie Nouvelle... *Le Chien perdu et la Femme fusillée...* *Histoire du Consulat* (Se découvrant avec émotion.) *et de l'Empire...* etc., etc., en tout, cent cinquante-trois francs cinquante.

BOMBANCE, voulant payer.

Tenez, le commis aura de la monnaie, sans doute.

LE DUC, l'arrêtant.

Oh ! encore...

BOMBANCE.

Comment?...

LE DUC.

Je vous ai déjà déclaré que je ne souffrirais pas... (A Cacolet.)  
Qu'est-ce que vous avez dit?...

Tirant son portefeuille.

CACOLET.

J'ai dit cent cinquante-trois francs cinquante.

LE DUC.

Voilà...

CACOLET, sortant, à Bombance.

Il est bien, n'est-ce pas?...

BOMBANCE.

Je crois bien qu'il est bien... (D'une voix douce.) Hippolyte...  
(Redescendant.) Je suis contente de vous... très-contente...

LE DUC \*\*.

Madame est bien bonne...

BOMBANCE.

Et je vous garde (Montrant Bernardine.), avec elle, bien entendu.  
(Avec intention.) Je vous garde tous les deux... et, vous savez, pour ce qui est du sentiment, il ne faut pas vous gêner avec moi...

BERNARDINE.

Comment?...

BOMBANCE.

Je suis une bonne fille... et ça m'est tout à fait égal à moi ces choses-là...

Bernardine, le duc, Cacolet, Bombance.

\*\* Le duc, Bombance, Bernardine.

BERNARDINE.

Mais, madame, qu'entendez-vous par?..

BOMBANCE, riant.

Eh pardieu! j'entends... je ne vous en fais pas un crime au moins... quand on a servi dans les mêmes maisons, il est tout naturel...

BERNARDINE.

Mais non, madame, mais non, vous vous trompez.

BOMBANCE.

Allons donc!

BERNARDINE.

Je vous assure...

BOMBANCE se tourne vers le duc, le regarde; il prend un air piteux. (Jeu de scène.)

Là vraiment... non?...

LE DUC.

Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais je suis obligé d'avouer que jusqu'à présent...

BOMBANCE.

C'est elle qui ne veut pas alors?

LE DUC.

Juste...

BOMBANCE.

Ah! ce n'est pas gentil... elle a tort...

LE DUC.

N'est-ce pas?

BOMBANCE.

Certainement, elle a tort...

LE DUC, avec éclat.

Vous entendez, Virginie.

CACOLET, entrant avec une troisième facture.

Cette fois-ci, madame, cette fois-ci c'est de la parfumerie.

BOMBANCE, remontant un peu\*.

Ah! donnez... que je voie si l'on a bien apporté tout ce dont j'ai besoin... (Examinant la note.) Oui, c'est bien, c'est très-bien...

\* Bernardine, Cacolet, Bombance, le duc.

Total deux mille quatre cent soixante-dix francs. (Moment de silence. Elle regarde le duc ; celui-ci, sans s'occuper de Bombance, fait des signes à Bernardine qui est de l'autre côté de la scène.) Eh bien ?

Le duc regarde Bombance sans avoir l'air de comprendre.

CACOLET, au duc.

Eh bien ?

LE DUC.

Eh bien quoi?...

CACOLET.

Deux mille quatre cent soixante-dix francs, on vous dit...

LE DUC.

Deux mille...

BOMBANCE.

Oui, une note de parfumerie...

LE DUC, très-simplement. Il tire son portefeuille.

Ah pardon ! je pensais à autre chose... deux mille...

CACOLET.

Deux mille quatre cent soixante-dix francs.

LE DUC.

Voici... (A part.) J'ai bien fait de prendre une forte somme.

CACOLET, à Bombance, en sortant.

Qu'est-ce que vous en dites ?

BOMBANCE, qui est remontée avec Cacolet.

C'est un trésor que ce garçon-là... Hippolyte!

LE DUC.

Madame ?

BOMBANCE, redescendant.

Je suis contenté de vous... de plus en plus contente.

LE DUC \*, allant pour lui prendre la main.

Cela n'est rien...

BERNARDINE, vivement.

Eh bien ? qu'est-ce que vous faites?...

LE DUC, à Bernardine.

Oh ! pardon...

BOMBANCE.

Hippolyte.

\* Bernardine, le duc, Bombance.



LE DUC.

Madame.

BOMBANCE.

Si vous voulez, pour ne pas embrouiller nos comptes, vous continuerez pendant le voyage à vous charger de toutes les dépenses, nous réglerons là-bas à Pétersbourg...

LE DUC.

Sur les bords de la Néva...

BOMBANCE.

Oui, mon ami. (Rentre Cacolet.) Encore une facture?...

CACOLET.

Non madame, c'est un commissionnaire qui apporte un portrait...

BOMBANCE.

Un portrait ! quel portrait ? je n'attends pas de portrait...

BERNARDINE, avec élan.

Celui de ma...

CACOLET, bas.

N'ayez pas l'air de le reconnaître, je me méfie de ce commissionnaire...

BOMBANCE.

Eh bien, voyons... qu'est-ce que cela signifie ? faites entrer cet homme...

TRICOCHÉ, entrant.

Me voici, madame.

Il entre brusquement et s'arrête, regardant autour de lui. Il est habillé en commissionnaire ; jeune, blond, l'air absolument stupide ; les habits sont trop courts.

CACOLET, bas à Bernardine.

Attention !

Il passe devant le duc et Bernardine et rejoint Tricoche. Tous deux s'examinent, puis font quelques pas ensemble, toujours en s'observant. (Jeu de scène.)

\* Bernardine, le duc, Cacolet, Tricoche, Bombance.

SCÈNE IV

BOMBANCE, CACOLET, LE DUC, BERNARDINE,  
TRICOCHÉ.

BOMBANCE \*.

Eh bien ! parlerez-vous ?

TRICOCHÉ, souriant.

Que je parle...

BOMBANCE.

Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

TRICOCHÉ.

J'apporte quelque chose qu'on m'a dit d'apporter...

BOMBANCE.

Eh ! quoi?...

TRICOCHÉ.

J'apporte ça.

Il soulève le cadre de façon à ce que sa figure soit cachée par le tableau.

BERNARDINE, voix étouffée.

Ma mère...

BOMBANCE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Cacolel tousse bruyamment.

TRICOCHÉ, vivement.

Qu'est-ce qui a dit?...

LE DUC.

Ce n'est pas Virginie... Virginie n'a rien dit, elle n'a rien dit du tout, Virginie...

TRICOCHÉ, en riant, à Bombance.

Alors c'est vous qui avez?...

BOMBANCE.

Qu'est-ce que j'ai fait?...

TRICOCHÉ.

Vous avez poussé un cri.

BOMBANCE.

Moi?

\* Le duc, Bernardine, Cacolel, Tricoche, Bombance.

TRICOCHÉ.

Oui vous avez poussé un cri,.. j'ai bien entendu... vous avez dit : Ma mère.

BOMBANCE.

Il est idiot... Qui est-ce qui vous a dit d'apporter ça?...

TRICOCHÉ.

Qu'est-ce qui m'a dit?...

BOMBANCE.

Vous ne savez pas quelle est la personne?...

TRICOCHÉ.

Ce n'est pas une personne.

BOMBANCE.

Comment?

TRICOCHÉ.

C'est deux personnes... deux personnes très-bien qui se promenaient avec ça sous le bras. Alors il y a une de ces deux personnes qui m'a dit : Mon garçon, qu'elle m'a dit, ça nous embête de nous trimballer avec cette enseigne. (Indignation de Bernardine.) Tu vas porter ça à cette adresse-là.

BOMBANCE.

Et l'on vous a donné l'adresse?...

TRICOCHÉ.

Oui, l'on m'a donné... Attendez je vais vous montrer, voulez-vous tenir, monsieur l'invalidé? (Il remet le portrait à l'invalidé. A part.) On se méfie, mais c'est égal, je la tiens... (Il tire plusieurs papiers de sa poche.) Non, c'est pas ça. (En riant.) Ça c'est une lettre que je dois porter depuis huit jours et que je ne porte pas parce que 'oublie... c'est-y farce! c'est-y farce! (Il rit bruyamment, se tourn du côté de Cacolet qui lui aussi se met à rire; puis tous deux brusquement, e même temps, cessent de rire et se regardent longuement.) La voilà... l'adresse... regardez, c'est bien ici...

Il donne un papier à Bombance.

BOMBANCE.

Oui , c'est bien ici.

TRICOCHÉ.

Eh bien ! alors... c'est-y farce! c'est-y farce !

Répétition du même jeu de scène.

BOMBANCE.

On se sera trompé, voilà tout.

TRICOCHÉ.

Eh bien ! alors, si ce portrait n'est pas pour VOUS (Bombance fait signe que non.), ni pour VOUS...

Il regarde Bernardine.

LE DUC, répondant pour Bernardine.

Non, non...

TRICOCHÉ, au duc.

Ni pour vous...

LE DUC.

Pas pour moi non plus...

TRICOCHÉ.

Ni pour M. l'invalidé... (A part.) Qu'est-ce que c'est que cet invalide-là?... (Haut.) Je vais le remporter ce portrait.

BERNARDINE, bas.

Oh! non, je ne souffrirai pas...

CACOLET, bas.

Il le faut...

TRICOCHÉ.

Hein?... (Personne ne bouge. — A part.) Maintenant il me faudrait un fiacre et quelques amis pour me prêter main-forte... (Haut.) Je vais le remporter et tâcher de retrouver les deux personnes qui m'ont dit... je vais tâcher de les retrouver...

CACOLET.

Vous aurez de la peine...

TRICOCHÉ.

P't'être bien, p't'être bien... mais ça ne fait rien, je les retrouverai: Quand je veux trouver, moi, je trouve. . (Il regarde dans les yeux Cacolet, qui se tient courbé en deux, appuyé sur sa béquille d'invalidé; Tricoche, avec le cadre du portrait, donne un coup sur la béquille. Cacolet tombe par terre en avant. Tricoche aussitôt se sauve en courant, après avoir dit à part :) C'est Cacolet.

CACOLET, accroupi par terre, à part.

De l'amour-propre... c'est Tricoche... (Il se lève, regarde autour de lui, et ne voyant plus Tricoche.) Eh bien! il est parti... Attends, attends!

Il sort en courant à toutes jambes et en se jetant avec un grand bond sur la porte du fond.

SCÈNE V \*

BOMBANCE, BERNARDINE, LE DUC \*.

BOMBANCE.

Il esi idiot... mais un mot qu'il a dit me fait songer que j'en

\* Le duc, Bernardine, Bombance.

ai une de mère, qui tient un petit café à la banlieue, et que j'ai promis d'aller dîner avec elle ce soir avant de partir... Hippolyte?

LE DUC.

Madame?...

BOMBANCE.

Je vais écrire une lettre pour ma mère, vous la porterez... à moins que cela vous ennuie de la porter; si cela vous ennuie, vous ne la porterez pas.

LE DUC.

Alors, puisque madame me laisse le choix, j'aime autant ne pas...

BOMBANCE.

C'est très-bien, vous la ferez porter par le concierge, vous comprenez bien que je ne veux pas tourmenter un domestique comme vous... Hippolyte!

LE DUC.

Madame!...

BOMBANCE, près de la porte.

Je suis contente de vous, très-contente.

Elle entre dans sa chambre.

## SCÈNE VI

LE DUC, BERNARDINE \*.

BERNARDINE.

Je vous défends de vous laisser regarder comme ça...

LE DUC.

Mais, Bernardine...

BERNARDINE.

Je vous le défends. Quand cette femme vous regarde, quand elle vous parle, elle a un air...

LE DUC.

Jalouse!...

BERNARDINE.

Eh bien! oui je le suis.

LE DUC.

C'est bien fait... na...

\* Bernardine, le duc.

BERNARDINE.

Comment?..

LE DUC.

Ça vous apprendra...

BERNARDINE.

Que voulez-vous dire?

LE DUC.

Si vous ne m'aviez pas refusé ce que je vous ai demandé dans le fiacre...

BERNARDINE.

Duc !

LE DUC.

Je vous ai demandé de me dégager de ce serment.

BERNARDINE.

Ah !

LE DUC.

De ce serment que vous avez exigé de moi avant de nous mettre en route... et que moi j'ai eu la bêtise...

BERNARDINE.

Si vous trouviez que c'était une bêtise, pourquoi l'avez-vous fait?..

LE DUC.

Mais, parce que j'espérais.

BERNARDINE.

Parce que vous espériez?

LE DUC.

Eh ! oui, parce que j'espérais que, vous-même, vous comprendriez, et qu'alors?...

BERNARDINE.

Vraiment, vous avez espéré ça ?

LE DUC.

In petto ! in petto !..

BERNARDINE, avec hauteur.

Eh bien, mon cher, vous vous êtes trompé.

LE DUC, furieux.

Bernardine !

BERNARDINE.

Des menaces?..

LE DUC.

Non, des plaintes.

BERNARDINE.

J'ai cru que vous alliez me battre.

LE DUC.

Je le devrais peut-être.

BERNARDINE.

Par exemple...

LE DUC.

Qui sait ? si je vous battais, qui sait si ce ne serait pas vous qui alors... à mes pieds...

BERNARDINE.

Mais quelle femme croyez-vous donc que je suis ?

LE DUC.

Une franche coquette, à ne vous rien céler.

BERNARDINE.

Comment ! parce qu'il vous a plu de me trouver jolie, parce que j'ai eu la faiblesse de me laisser aimer, vous vous êtes figuré comme cela que tout de suite...

LE DUC.

Oh ! non, pas tout de suite. Je savais très-bien... Au cercle on m'avait prévenu...

BERNARDINE.

On vous avait ?..

LE DUC.

On m'avait dit qu'il me faudrait trois mois.

BERNARDINE.

En vérité, vous avez une singulière façon de me remercier de ce que j'ai fait pour vous...

LE DUC.

Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc fait ?

BERNARDINE.

Comment ce que j'ai fait ? mais je m'é suis fait enlever...

LE DUC.

A quoi cela me sert-il ? puisque...

BERNARDINE.

Plait-il?..

LE DUC.

Ah ! ce serment !... ce serment !...

BERNARDINE, avec le dernier mépris.

C'est le costume que vous portez, sans doute, c'est ce costume qui vous inspire de pareils sentiments.

LE DUC.

Avec ça qu'elle est gaie, ma situation ! Tout à l'heure, quand madame, en nous interrogeant tous les deux, m'a fait l'honneur de croire que nous étions coupables...

BERNARDINE.

Eh bien ?...

LE DUC.

Eh bien, si vous croyez que ça m'a amusé de lui dire que nous ne l'étions pas ! j'étais tout honteux, et je devais avoir un air bête en disant ça !

BERNARDINE, indulgente.

Mais non... pas trop...

LE DUC.

Là vraiment... pas trop ?

BERNARDINE, gentiment.

Non pas trop... (Éclatant de rire.) mais un peu.

LE DUC, exaspéré.

Ah ! vous vous jouez trop de moi, Bernardine, en vérité, vous vous jouez trop de moi...

Il va s'accouder à la cheminée, la tête dans ses mains. — Bernardine s'est assise sur le canapé.

BERNARDINE \*, d'une voix douce.

Émile !... (Le duc ne bouge pas.) Venez ici, Emile...

LE DUC.

Non !...

BERNARDINE.

Venez ici tout de suite. (Le duc se rapproche en rechignant comme un enfant qui boude.) Venez et ne soyez plus méchant... allons... allons donc... agenouillez-vous là, bien gentiment devant moi...

LE DUC.

A quoi bon ? Il s'agenouille.

\* Le duc, Bernardine.



BERNARDINE.

Grand enfant, vous savez bien que je vous aime.

LE DUC.

Oui, je le sais.

BERNARDINE.

Cela devrait vous suffire.

LE DUC, avec éclat.

Eh bien non, cela ne me suffit pas.

Entre Bombance, une lettre à la main; elle voit le duc aux genoux de Bernardine.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, BOMBANCE \*.

BOMBANCE.

Hippolyte... je vous demande pardon, Hippolyte... j'aurais dû frapper peut-être...

LE DUC, se relevant.

Non, non, c'est très-bien.

Coup de sonnette au dehors.

BOMBANCE.

Il me semble qu'on a sonné, Hippolyte.

LE DUC.

Vous croyez ?

BOMBANCE.

J'en suis sûre... cela vous ennuie-t-il d'aller ouvrir?... si cela vous ennuie, j'enverrai Virginie.,.

BERNARDINE, indignée.

Par exemple !...

LE DUC.

Non, non, j'y vais.

BOMBANCE.

Je vous ai dit que j'attendais quelques amis. C'est un de ces amis, sans doute... Vous me l'annoncerez, et après, si cela ne

\* Bombance, le duc, Virginie.

## ACTE TROISIÈME

73

vous contrarie pas, vous irez dire au concierge de porter cette lettre.

LE DUC.

A madame votre mère ?

BOMBANCE.

Oui, Hippolyte.

LE DUC.

Donnez, je vais annoncer, et puis j'irai dire au concierge...

Il prend la lettre et sort à gauche.

BOMBANCE\*.

Merci. (A Bernardine, pendant que le duc est sorti.) Comment pouvez-vous avoir le cœur de faire poser... (Le duc rentre.) Eh bien ! qu'est-ce ?

LE DUC, très-gaiement.

C'est un huissier...

BOMBANCE.

Un huissier ! comment diable a-t-il pu savoir que je serais à Paris aujourd'hui ?...

L'HUISSIER, entrant.

C'est mon cœur qui me l'a dit, madame.

L'huissier, c'est Tricoche, tout en noir, perruque et favoris blonds, vif, remuant, grande volubilité de parole. Le duc sort, après avoir introduit Tricoche.

## SCÈNE VIII

BOMBANCE, BERNARDINE, TRICOCHE, TROIS HOMMES.

BOMBANCE.

Qu'est-ce que c'est que ça ? vous êtes huissier ?

TRICOCHE.

Mignon, maître Mignon, pour vous servir !

BOMBANCE.

C'est singulier, je croyais connaître tous les huissiers de Paris, et je ne vous connais pas.

\* Bombance, Bernardine.

TRICOCHÉ \*

Nous allons faire connaissance... (il va à la porte.) Entrez, vous autres.

Entrent trois faux clercs d'huissier... costumes de l'emploi.

BOMBANCE.

Et vous venez de la part ?...

TRICOCHÉ.

De madame Nourrisson.

BOMBANCE.

Vieille coquine ! Vous venez saisir ?

TRICOCHÉ.

Si vous le permettez. (A Bernardine, qui fait un mouvement pour sortir.) ! Eh là, mademoiselle, ne bougez pas, s'il vous plaît.

BERNARDINE, étonnée.

Pourquoi ?

TRICOCHÉ.

Nous vous le dirons tout à l'heure..

BOMBANCE, à Bernardine.

Viens donc, va, et laisse-les faire. Nous allons rire un peu.

Elle s'étend sur le canapé, Bernardine vient s'appuyer debout derrière elle. Deux des hommes de Tricoche se sont installés à la table et préparent leur papier timbré. Tricoche et un des hommes sont debout sur le devant de la scène.

L'HOMME, bas.

Eh bien ! et Cacolet ?

TRICOCHÉ, bas.

Rien à craindre, mes hommes l'ont empaqueté, ficelé et jeté dans le fiacre de Pitanchard... Pitanchard est en train de lui faire faire, au pas et à l'heure, une promenade qui durera jusqu'à minuit. Nous pouvons marcher. (Haut.) Attention, je procède. (Tricoche commence à dicter.) « En vertu d'un jugement rendu par le tribunal de commerce, en date du... vous avez la date... à la requête de madame Nourrisson, marchande à la toilette, j'ai, moi, Mignon, huissier, demeurant rue Tirechape, n° 192, fait commandement itératif à mademoiselle Fanny Bombance, parlant à sa personne, ainsi déclarée, de, sur-le-champ, payer la somme de trois cents

\* Le clerc, Tricoche, Bombance, Bernardine.

francs en capital, plus les intérêts et les frais, le tout au total montant à la somme de onze mille deux cent cinquante-sept francs vingt-cinq centimes, lui déclarant que, faute par elle de ce faire, je vais procéder à la saisie, ce à quoi ladite demoiselle Fanny Bombance ayant répondu... (A Bombance.) Qu'est-ce que vous répondez ?

BOMBANCE.

Flûte !...

TRICOCHÉ, continuant à dicter, du même ton.

Ayant répondu : flûte, nous avons immédiatement procédé à la saisie : 1° dans une pièce à l'entre-sol, servant de petit salon, une riche... (Examinant la pendule et les flambeaux.) oui, une riche garniture de cheminée.

BOMBANCE.

Dites donc, vous savez que je suis en garni.

TRICOCHÉ, continuant.

Item : une superbe table... (Examinant la table.) en bois ordinaire.

BOMBANCE, haussant la voix.

En garni.

TRICOCHÉ, continuant, s'approche de Bombance.

Item, une superbe ottomane.

BOMBANCE, criant.

En garni.

TRICOCHÉ.

En garni ?...

BOMBANCE.

Un peu ; ne devant passer que vingt-quatre heures à Paris... vous supposez bien que je n'ai pas été assez bête...

TRICOCHÉ.

Alors, vous êtes nomade ?

BOMBANCE, furieuse.

Vous dites ?

TRICOCHÉ.

Vous êtes nomade...

BOMBANCE, se levant.

Pas d'insolence !... je suis polie avec vous, soyez poli... il m'appelle nomade !

TRICOCHÉ.

Il n'y a pas d'insolence, vous êtes nomade ; mais je puis au moins saisir vos objets mobiliers. Où sont vos malles ?...

BOMBANCE, en riant.

Mes malles ?

TRICOCHÉ \*

Oui.

BOMBANCE, passant à gauche.

Cherche, mon bonhomme, cherche... je n'ai ici que ce que j'ai sur moi, et ça... c'est insaisissable...

TRICOCHÉ, avec doute.

Oh ! oh !...

BOMBANCE.

Mais oui, c'est insaisissable.

TRICOCHÉ, galant.

Vous n'oseriez pas dire que cela n'a jamais été saisi...

BOMBANCE, avec hauteur.

Qu'est-ce que c'est ?

TRICOCHÉ.

Je vous demande pardon, mademoiselle, je vous parle comme si vous étiez vraiment mademoiselle Fanny Bombance.

BOMBANCE, stupéfaite.

Comment, comme si j'étais ?...

TRICOCHÉ, respectueux.

Je sais très-bien que vous n'êtes pas...

BOMBANCE.

Voilà que je ne suis pas Fanny Bombance, à présent...

TRICOCHÉ.

Et vous avez beau essayer de jouer ce rôle...

BOMBANCE.

Et qui est-ce donc, s'il vous plaît, si ce n'est pas moi ?

TRICOCHÉ, montrant Bernardine.

C'est mademoiselle.

BERNARDINE.

Moi !

BOMBANCE.

Ma femme de chambre !...

\* Bombance, Tricoche, Bernardine.

TRICOCHÉ, à Bernardine.

Quand on tient à passer pour une femme de chambre, on ne garde pas les boucles d'oreille que vous avez.

BERNARDINE.

Mais pas du tout, monsieur, pas du tout, je suis...

TRICOCHÉ.

Vous êtes ?...

BERNARDINE, troublée.

Je suis... on vous a dit... Virginie, la femme de chambre..

TRICOCHÉ.

Je m'attendais à ces dénégations, mais comme il y a doute, comme je suis porteur d'un jugement contre la demoiselle Fanny Bombance, comme je sais que la demoiselle Fanny Bombance est l'une de vous deux, et que je ne sais pas laquelle, le plus simple me paraît être de vous emmener toutes les deux devant le juge...

BERNARDINE, avec effroi.

Devant le juge !...

TRICOCHÉ.

Et je vais vous emmener...

BOMBANCE.

Nous emmener ?

TRICOCHÉ.

Parfaitement !

BOMBANCE.

A moi ! à moi !...

Rentre le duc

## SCÈNE IX

LES MÈMES, LE DUC.

LE DUC, entrant et repoussant Tricoche à gauche\*.

Qu'est-ce qui se passe ?...

\* Tricoche, Bombance, le duc, Bernardine.

BOMBANCE.

Hippolyte ! et moi qui l'avais oublié ! ( A Tricoche.) Vous dites que je vous dois ?...

TRICOCHÉ.

Mais, puisque vous ne pouvez pas...

BOMBANCE, avec autorité.

Je vous demande ce que je vous dois.

TRICOCHÉ.

Avec les intérêts et les frais ?

BOMBANCE.

Oui, oui, tout, dites tout...

TRICOCHÉ.

Onze mille deux cent cinquante-sept francs vingt-cinq centimes.

BOMBANCE, se rapprochant d'Hippolyte.

Onze mille deux cent cinquante-sept francs vingt-cinq centimes... Hippolyte !...

LE DUC, se grattant l'oreille.

J'entends. Mais, diable... c'est un peu...

BERNARDINE, bas.

Il le faut ; il veut nous emmener chez le juge.

LE DUC.

Oh ! alors... Mais, c'est égal, c'est un peu... (Il commence à payer ; en comptant les billets.) Onze mille.. certainement il m'est arrivé de donner autant que cela, et même plus. Chez Adélaïde de Valge-neuve, par exemple... j'ai souvent donné... mais alors c'était..

Il rencontre un regard de Bernardine.

TRICOCHÉ, à Bombance.

Enfin, il est entendu que vous ne payez pas...

LE DUC, allant à Tricoche.

Tenez, l'homme, voilà votre argent.

TRICOCHÉ, à part.

Il paye !... qu'est-ce que cela signifie ?

\*\* Tricoche, le duc, Bombance, Bernardine.

LE DUC.

Vous êtes payé... sortez!...

TRICOCHÉ, à part.

Eh bien, c'est manqué... on trouvera autre chose. (Haut, à Bombance.) Au plaisir de vous revoir, madame. (A ses hommes.) Venez, vous autres.

Il sort avec ses hommes, par la gauche.  
Bernardine et le duc s'assoient sur le canapé. Ils causent tous les deux à voix basse. Le duc montre à Bernardine les papiers que l'huissier lui a remis.

SCÈNE X

LE DUC, BERNARDINE, BOMBANCE.

BOMBANCE.

Hippolyte, ne vous dérangez pas. (Elle vient s'asseoir sur le canapé près du duc qui se trouve serré entre les deux femmes. Inquiétude de Bernardine. Elle tire le duc de son côté. Jeu de scène.) Je vous ai dit que nous partirions pour Pétersbourg, mais si vous aimez mieux ne pas quitter Paris...

LE DUC.

Ne pas quitter Paris...

BOMBANCE.

Oui, si vous vous engagiez à rester à mon service, je consentirais volontiers...

LE DUC.

Mais, pas du tout... je tiens beaucoup, au contraire...

BOMBANCE.

Vous tenez à ce que nous partions?...

LE DUC.

Sans doute, puisque c'est pour cela...

BOMBANCE.

C'est très-bien... c'est très-bien. Nous partirons. (Elle va pour rentrer chez elle.) Un mot encore, Hippolyte\*, je vous ai recommandé tout à l'heure de recevoir mes amis... et de ne pas recevoir les créanciers... C'est changé, maintenant... vous recevrez tout le monde... les créanciers comme les autres...

LE DUC.

Bien, madame.

\* Bombance, le duc, Bernardine.



BOMBANCE, s'arrêtant avant de sortir.

Seulement, ne vous éloignez pas... Décidément, Hippolyte, je suis contente, oh, mais là, de plus en plus contente...

Elle rentre chez elle.

## SCÈNE XI

LE DUC, BERNARDINE, puis BRELOQUE, puis VANDER POUF.

BERNARDINE.

Duc, partons d'ici.

LE DUC.

Nous ne pouvons pas, puisque l'invalide... puisque M. Cacolet a promis de revenir...

BERNARDINE.

Mais puisqu'il ne revient pas...

Coup de sonnette.

LE DUC.

On a sonné... C'est lui peut-être. (En sortant.) Je vais ouvrir, mais si c'est un créancier, je le flanque à la porte.

Il sort.

BERNARDINE.

Mais qu'est-ce qu'il peut faire, ce M. Cacolet, qu'est-ce qu'il peut faire ? Il nous laisse là.

Rentre le duc effaré.

LE DUC.

C'est M. Breloque, le caissier de votre mari...

BERNARDINE, vivement.

Il vous a reconnu ?

LE DUC.

Non, parce que je me suis sauvé. (Entre Breloque.) Prenez garde. Il va à l'extrême gauche et Bernardine à l'extrême droite. Tous les deux restent là tournant le dos.

BRELOQUE, entrant à gauche \*.

Voilà une façon d'ouvrir la porte... C'est moi ; j'ai supposé

\*Le duc, Breloque, Bernardine.

qu'après ce qui était arrivé, le patron ne viendrait pas... alors je suis venu... Mademoiselle Bombance ?

Il s'adresse d'abord à Bernardine, puis au duc.

**LE DUC ET BERNARDINE**, le dos tourné et les bras étendus faisant des signes par derrière.

Là... elle est là...

**BRELOQUE**, surpris.

Ah çà ! mais...

**LE DUC**, toujours sans se retourner.

Elle est là, on vous dit...

**BRELOQUE**.

Quels drôles de domestiques !...

Il entre chez Bombance.

**BERNARDINE**, revenant au duc.

Ah ! mon ami...

Nouveau coup de sonnette.

**LE DUC**.

Parions que ça va encore être quelqu'un que je connaîtrai. Je suis sûr que je les connais tous.

**BERNARDINE**.

Restez alors, moi qui n'en dois connaître que quelques-uns, je vais ouvrir.

Elle sort.

**LE DUC**.

Décidément, cette cachette n'est peut-être pas suffisamment sûre pour nous. (Rentre Bernardine, folle de terreur.) Encore une connaissance ?...

Bernardine n'a pas la force de répondre. — Entre Vander Pouf. Même jeu que tout à l'heure. Bernardine et le duc tournent le dos ; Bernardine prend l'extrême gauche, le duc la droite.

**VANDER POUF** \*

J'ai de bonnes nouvelles, Tricoche est sur la piste ; alors je me suis dit : puisque tout va bien, je ne vois pas pourquoi je n'irais pas, et je suis venu chez Fanny Bombance... Mademoiselle Fanny Bombance ? (Le duc et Bernardine lui indiquent la porte sans parler.) Elle est là, elle m'attend ; bien ! quelle discrétion ! De cette façon-là les domestiques ne voient pas les personnes qui viennent.

Il sort.

**BERNARDINE**.

Partons d'ici, Émile... partons d'ici...

\* Bernardine, Vander Pouf, le duc.

LE DUC.

Mais nous ne pouvons pas, puisque...

La porte du fond s'ouvre, paraît Cacolet en cocher de fiacre, grande houppelande, sabots, gants de tricot, un brûle-gueule à la bouche, un fouet à la main.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, CACOLET, entrant à droite\*.

BERNARDINE.

Encore un !

Bernardine et le duc se retournent vivement. Même jeu de scène que pour les deux entrées précédentes.

CACOLET.

Qu'est-ce qu'ils ont ?...

LE DUC, le dos tourné.

Madame est là... on vous dit, madame est là...

CACOLET.

Mais vous ne me reconnaissez donc pas ? c'est moi, Cacolet.

BERNARDINE.

Ah ! monsieur Cacolet.

LE DUC.

Nous nous faisons un mauvais sang en vous attendant !

CACOLET.

J'ai été retenu, je vous conteraï ça ; je m'en suis tiré en achetant pour votre compte, le fiacre, les chevaux et le carriek de Pitanchard, ça vous coûte trois mille francs. (Tendant un papier au duc.) Prenez ça.

LE DUC.

Un numéro de voiture.

CACOLET.

C'est votre titre de propriété... venez vite ; là où je vais vous cacher, Tricoche ne vous trouvera pas. Passez, madame.

Musique à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.

LE DUC.

Pardon, je ne comprends pas bien...

\* Bernardine, Cacolet, le duc.

CACQLET.

Vite donc.

Il pousse le duc. Tous les trois sortent. A peine sont-ils sortis, rentre Vander Poul furieux. Il tient Breloque par le collet et le secoue de toutes ses forces. Bombance, riant aux éclats, paraît sur le seuil de la porte, à gauche.

VANDER POUF, furieux.

Allons vérifier votre caisse, monsieur Breloque, allons vérifier votre caisse.

---

## ACTE QUATRIÈME

---

Le café du Monstre vert, à Montparnasse. — Porte au fond. — Le comptoir à gauche. — Un billard au milieu du café. — Tables tout autour de la salle. — Le gaz est allumé.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BOQUET, dans le comptoir, M. DES ESCOPETTES assis à une table près de madame Boquet, UN CONSOMMATEUR, DEUX JOUEURS DE BILLARD, finissant une partie; au fond, DEUX JOUEURS DE PIQUET; à côté d'eux, UNE FEMME endormie, puis JUSTIN.

PREMIER JOUEUR, carambolant.

Et trente, j'ai gagné...

DEUXIÈME JOUEUR.

J'ai perdu... Garçon, les frais ?

MADAME BOQUET.

Tout de suite, monsieur.

LE CONSOMMATEUR, à gauche.

Garçon, un grog ?...

PREMIER JOUEUR.

Garçon, il nous manque un sept de carreau.

MADAME BOQUET.

Voilà, messieurs, voilà...

DES ESCOPETTES.

Vous aurez beau dire, madame Boquet, vous ne vous déciderez pas à vendre votre fonds, vous ne nous ferez pas ce chagrin.

MADAME BOQUET.

Mande pardon, monsieur des Escopettes... mande pardon... je vous quitterai dès que mon homme d'affaires m'aura trouvé un acquéreur; mais je vous regretterai, monsieur des Escopettes.

DES ESCOPETTES.

Comment l'appellez-vous, votre homme d'affaires?

MADAME BOQUET.

Je l'appelle Cacolet... C'est un futé...

LE CONSOMMATEUR.

Eh bien ? et ce grog?...

MADAME BOQUET.

Tout de suite, monsieur.

DEUXIÈME JOUEUR.

Et ces frais ?

MADAME BOQUET.

Le garçon va venir, monsieur.

DEUXIÈME JOUEUR.

Pourquoi n'est-il pas ici le garçon?...

MADAME BOQUET, avec dignité.

Vous voudrez bien, je suppose, lui laisser le temps de dresser mon couvert pour mon diner...

DEUXIÈME JOUEUR.

Je m'en fiche pas mal de votre diner, tout ça c'est des frimes pour allonger les frais.

LE CONSOMMATEUR.

Et moi, j'attends mon grog...

MADAME BOQUET.

Malhonnêtes! (A M. des Escopettes.) Et vous voulez que continue à vivre au milieu de gens qui ont si peu d'égards.. Non, monsieur des Escopettes... Dès que mon établissement sera vendu...

Entre Justin par l'arrière boutique.

DEUXIÈME JOUEUR.

Enfin, ce n'est pas malheureux...

MADAME BOQUET.

Voyez billard, Justin...

JUSTIN.

Qu'est-ce que vous avez ?

DEUXIÈME JOUEUR.

Un grog, deux tabacs et les frais.

JUSTIN.

Une heure quarante de frais.

DEUXIÈME JOUEUR.

Mais il y a un quart d'heure que nous ne jouons plus...

JUSTIN.

Pourquoi ne l'avez-vous pas annoncé ?...

DEUXIÈME JOUEUR, frappant sur le comptoir.

Je l'ai dit au comptoir, pas vrai que je l'ai dit ?...

JUSTIN.

Nous disons, 26 et 2 font 28 et 6 font 34... c'est 34 sous...  
(On le paie, il rend la monnaie.) 34 et 6 font 40... voilà, monsieur.

LE CONSOMMATEUR.

Et mon grog ?... est-ce pour aujourd'hui... garçon ?...

JUSTIN.

Voilà ! voilà ! le grog demandé. (Le verre du joueur de billard étant à demi plein, Justin verse de l'eau dans ce verre, refait ainsi un nouveau grog et va le porter au consommateur. Voilà, monsieur.)

LE CONSOMMATEUR, buvant.

Il est léger votre grog...

JUSTIN.

C'est la spécialité de la maison, monsieur.

Le deuxième joueur en sortant envoie de la fumée dans le nez de madame Boquet qui se met à tousser. Les deux joueurs sortent.

MADAME BOQUET \*.

Malhonnête ! (A Justin.) Vous avez mis deux couverts...

JUSTIN.

Oui, madame.

DES ESCOPETTES, il se lève.

Vous attendez quelqu'un ?...

MADAME BOQUET quitte son comptoir et descend en scène \*.

J'attends ma fille Fanny. Avant de partir pour la Russie, elle

\* Madame Boquet, des Escopettes.

vient manger un gigot avec sa mère. Voulez-vous dîner avec nous ?

DES ESCOPETTES.

Avec plaisir...

MADAME BOQUET.

Justin, vous mettrez un troisième couvert.

Justin prend les billes, va les serrer, donne un coup de serviette sur les bandes, puis sort.

DES ESCOPETTES.

Vous la revoyez, votre fille?...

MADAME BOQUET.

De temps à autre ; il y a cinq ans que je ne l'ai vue.

DES ESCOPETTES.

Mais vous n'êtes plus mal ensemble... enfin... vous avez pardonné?...

MADAME BOQUET.

Oui.

DES ESCOPETTES.

Ah !...

MADAME BOQUET.

Ai-je eu tort, monsieur des Escopettes ?

DES ESCOPETTES.

Au contraire, madame Boquet... au contraire...

MADAME BOQUET.

Le jour où elle a filé d'ici avec ce mauvais petit cabotin des Batignolles, j'étais furieuse ; mais qu'est-ce que vous voulez ?... quand six mois après je l'ai vue revenir dans une grande voiture jaune qui a fait une émeute dans le quartier... ces choses-là, on a beau dire, ça fait toujours quelque chose sur une mère.

DES ESCOPETTES.

Ça la flatte...

MADAME BOQUET.

Naturellement... et puis je me suis laissé dire que de mal tourner ça n'avait plus l'importance que ça avait autrefois.

Elle va se remettre dans son comptoir.



## DES ESCOPETTES.

En effet, madame Boquet, en effet!... les mœurs s'adoucissent de jour en jour.

Des Escopettes remonte se mettre à une table au fond à droite. Entre brusquement Cacolet toujours en cocher.

## SCÈNE II

MADAME BOQUET, DES ESCOPETTES, CACOLET,  
puis LE DUC et BERNARDINE, puis JUSTIN.

Il ne reste plus au fond de la scène, derrière le billard, que les deux joueurs de piquet et la femme endormie.

Mélodrame à l'orchestre pour l'entrée de Cacolet, du duc et de Bernardine.

CACOLET fait entrer le duc et Bernardine et les traîne devant le billard; il va au comptoir. \*

Madame Boquet. (Madame Boquet le regarde sans le reconnaître.) Ne cherchez pas, je suis Cacolet. Vous voulez toujours vendre votre fonds?

MADAME BOQUET.

Plus que jamais.

CACOLET.

Combien?

MADAME BOQUET.

Dix mille francs.

CACOLET, au duc.

Donnez dix mille francs.

LE DUC, abruti, épuisé.

Dix mille francs!

CACOLET.

Oui.

LE DUC, ouvrant son portefeuille.

Bien... bien... allez... je suis lancé...

\* Bernardine, le duc, Cacolet, madame Boquet.

CACOLET.

Allons; descendez de là, madame Boquet. (A Bernardine.) Et vous, madame, vite, vite, installez-vous...

MADAME BOQUET cède sa place à Bernardine, et dit à Cacolet après avoir pris l'argent.

Voici les clefs, monsieur, voici les titres.

Entre Justin.

CACOLET, sautant sur lui.

Au garçon maintenant... vite, donne ta veste, donne ta serviette... donne ton tablier...

JUSTIN, se débattant.

Comment, comment ?...

CACOLET.

On te les achète... avec ta situation de garçon de café... trois cents francs. (Au duc.) Duc, donnez trois cents francs.

LE DUC, donnant.

Allez... allez toujours.

JUSTIN.

Ah bien ! si on me donne trois cent francs...

Il ôte son tablier, et le duc aidé par Cacolet a ôté sa redingote de livrée.

CACOLET, jetant cette redingote à Justin.

Prends la houppelande par-dessus le marché et décampe... (Justin s'en va.) Vite, duc... vite. (Il aide le duc à mettre la veste, lui attache le tablier et lui met la serviette sous le bras. A madame Boquet.) Qu'est-ce que vous faites encore là, vous ?...

MADAME BOQUET.

Un mot seulement, monsieur Cacolet... j'attends ma fille... elle doit venir dîner avec M. des Escopettes et moi, là... dans l'arrière-boutique; je vais l'attendre... (Au duc.) Vous aurez la bonté de lui dire que je suis là, n'est-ce pas, et de me l'envoyer ?

LE DUC.

Soyez tranquille...

MADAME BOQUET.

Venez-vous, monsieur des Escopettes ?

DES ESCOPETTES, qui est resté au fond faisant des saluts et envoyant des sourires à Bernardine.

Je viens... me voilà, madame Boquet... me voilà.

Ils sortent tous les deux à gauche.

CACOLET,

Hein ! comme c'est enlevé... Cette fois vous voilà bien cachés.

Il se verse un petit verre et il boit.

LE DUC.

Et allons-nous être un peu tranquilles enfin ?...

CACOLET.

Ça, je ne sais pas... ça dépendra des consommateurs qui viendront, mais n'ayez pas peur.... avant une heure, vous aurez quitté Paris.

LE DUC, sans enthousiasme.

Nous aurons quitté Paris ?

CACOLET.

Sans doute... est-ce que ce n'est pas cela que vous voulez ?...

Il boit un second petit verre.

LE DUC.

Si fait.

CACOLET, tirant de sa poche une grande bourse de cocher.

Eh bien, alors ! Qu'est-ce que je vous dois ?

LE DUC.

Pourquoi ça ?

CACOLET.

Mon petit verre...

LE DUC.

Comment... vous voulez.... par exemple... je ne souffrirai pas... Monsieur Cacolet.. je ne souffrirai pas... (A Bernardine.) Ne recevez pas...

CACOLET.

Toujours gentilhomme !

Il sort, au fond, à droite.

### SCÈNE III

BERNARDINE au comptoir, LE DUC \*

LE DUC.

Dites donc, Bernardine.

\* Le duc, Bernardine.

ACTE QUATRIÈME

97

BERNARDINE.

Eh bien ?

LE DUC.

Est-ce que vous ne vous sentez pas un peu ?... Toutes ces émotions, ces promenades en fiacre, ces perpétuels changements de position sociale ; quant à moi, je suis claqué.

BERNARDINE.

Moi, je suis morte...

LE DUC.

Et il y a des moments, en vérité.... il y a des moments où je ne puis m'empêcher de me dire que nous serions mieux chez votre mari.

BERNARDINE.

Ah!...

LE DUC.

N'est-ce pas ? Et puis enfin... cela ne vient assurément qu'en seconde ligne... et je suis loin de vous en faire un crime... mais enfin... savez-vous ce que j'ai dépensé depuis que je vous ai enlevée ?

BERNARDINE, sèchement.

Non, je ne le sais pas...

LE DUC, assis sur le billard, en face du comptoir.

Eh bien, je vais vous le dire... 28,704 fr. 75 c.

BERNARDINE.

Eh bien, ne dirait-on pas ?...

DES ESCOPETTES, entrant à gauche et venant s'appuyer sur le billard, de l'autre côté.

Garçon, deux madères.

LE DUC.

Si c'étaient 28,704 fr. 75 c. une fois donnés, je ne dirais rien... mais supposons que nous nous aimions seulement pendant quinze jours, nous ne pouvons guère supposer que nos amours durent moins de quinze jours, n'est-ce pas ?.. multipliez donc, 28,704 fr. 75-c. par 15... je vais calculer. (Il se met à écrire avec de la craie sur le billard.) 5 fois 7 font 35.

DES ESCOPETTES.

Eh bien, garçon, et ce madère ?...

LE DUC.

5 fois 7 font 35.

DES ESCOPETTES.

Je vous ai demandé un madère!...

LE DUC.

Voilà... voilà. (A Bernardine.) Où est le madère?...

BERNARDINE.

Est-ce que je sais? moi...

LE DUC.

Monsieur aurait-il l'extrême obligeance de me dire où est le madère?

DES ESCOPETTES, venant au comptoir.

Le voici... Mettez la bouteille sur un plateau avec deux verres et portez cela dans l'arrière-boutique.

LE DUC prend la bouteille, les verres et le plateau. Il s'en va du côté de l'arrière-boutique et dit en traversant la scène :

Il est vrai que pour mes 28,704 fr. 75 c. je me trouve propriétaire d'un café, d'un fiacre, de deux petits chevaux, d'un fouet...

Il sort à gauche.

DES ESCOPETTES, se rapprochant vivement.

Chut! prenez garde, ne faites pas de bruit, à cause de madame Boquet... C'est moi qui suis M. des Escopettes.

BERNARDINE, effrayée.

Monsieur...

DES ESCOPETTES.

Votre principal habitué... (Montrant la table près du comptoir.) Cette place est ma place... je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faudra garder...

BERNARDINE.

Bien, monsieur.

DES ESCOPETTES.

Tous les soirs, après mes journaux, j'ai l'habitude de causer avec la dame du comptoir...

BERNARDINE, se reculant.

Mais, monsieur.

DES ESCOPETTES, voulant escalader le comptoir.

Chut donc!... je vous dis... à cause de... Donnez-moi un baiser... mais ne faites pas de bruit. (Il saute sur le comptoir.)

Entre le duc.

BERNARDINE.

Que je vous donne... Eh bien! monsieur, eh bien?...

## ACTE QUATRIÈME

99

LE DUC, se jetant sur des Escopettes.

Attends-toi... attends.

Il le tire par la jambe et le fait dégringoler.

DES ESCOPETTES, furieux.

Comment, drôle, vous vous permettez...

BOMBANCE, paraissant au fond.

Le café du *Monstre vert*? c'est bien ici?

BERNARDINE, à part.

Ciel!

LE DUC, à part.

Ah! mon Dieu! Bombance.

Ils tournent le dos comme au 3<sup>e</sup> acte.

BOMBANCE.

Je viens dîner avec maman... Où est maman?

BERNARDINE lui montre l'arrière-boutique sans se retourner.

Là! là! elle est là!

LE DUC, même jeu.

Là! là! elle est là!

BOMBANCE.

Qu'est-ce qu'ils ont?

DES ESCOPETTES.

Madame votre mère est là, belle dame, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras?

BOMBANCE.

Avec plaisir.

Elle sort.

LE DUC, se laissant tomber sur un tabouret.

Nous serions mieux chez votre mari; décidément nous serions mieux chez votre mari...

## SCÈNE IV

LES MÊMES, TRICOCHÉ, en voyou, puis DEUX HOMMES.

Paraît Tricoche en voyou, rôdeur de barrière; il s'arrête un instant sur le seuil de la porte, entre, descend en scène, regarde de tous les côtés,

retire sa pipe de sa bouche, en secoue la cendre en tapant sur une table.  
Mélodrame à l'orchestre pour l'entrée de Tricoche.

BERNARDINE.

Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ?

TRICOCHÉ,

Garçon ! (Le duc ne bouge pas.) Garçon !

Bernardine montre Tricoche au duc, et se met à sonner pour prévenir le duc.

LE DUC.

Ah ! oui, c'est vrai !

TRICOCHÉ.

Garçon !

LE DUC.

Que désire monsieur ?

TRICOCHÉ.

Un mélé.

LE DUC.

Vous dites ?

TRICOCHÉ.

Je dis un mélé... Est-ce que tu ne sais pas ce que c'est qu'un mélé ?

LE DUC, allant au comptoir.

Non... mais je vais m'informer au comptoir.

TRICOCHÉ, à part.

Cette fois-ci elle ne m'échappera pas.

LE DUC, à Bernardine.

Ma chère, ce monsieur demande un mélé. Savez-vous ce que c'est ?

BERNARDINE.

Un mélé... ce doit être un mélange.

LE DUC.

Vous avez raison.

Entrent deux des hommes qui accompagnaient Tricoche dans la scène de l'huissier ; ils vont s'asseoir à la table de Tricoche. — Mélodrame à l'orchestre pour l'entrée des deux hommes.

TRICOCHÉ.

Pas un mélé, garçon, trois melés. (Aux deux hommes.) La voiture ?

PREMIER HOMME, bas.

Dans deux minutes elle sera là. (Montrant la gauche.) Arrêtée ici, devant la petite porte de l'arrière-boutique.

TRICOCHÉ, *bas.*

Bien !

DEUXIÈME HOMME, *bas.*

Alors, c'est par là qu'on va emballer la dame?...

TRICOCHÉ, *bas.*

Oui, et une fois que vous l'aurez portée dans la voiture, en route pour Ville-d'Avray, et promptement.

UN JOUEUR.

Quinte et quatorze.

PREMIER HOMME, *bas.*

Et ces gens-là?...

TRICOCHÉ, *bas.*

Des gêneurs, il faut attendre qu'ils soient partis. (*Haut.*) Eh bien, garçon, tu les fais donc cuire ces mêlés?

LE DUC, arrivant chargé de tous les carafons qu'il a trouvés sur le comptoir.

Voilà tout ce que j'ai trouvé; maintenant, si ça vous est égal, je vous prierai de mêler tout ça vous-mêmes.

TRICOCHÉ.

Ah ça! combien y a-t-il de temps que tu es garçon?...

LE DUC, avec finesse.

Pas mal de temps déjà.

TRICOCHÉ.

Eh bien ! alors, comment se fait-il que [tu ne sais pas ?...

LE DUC.

Je vas vous dire, il y a pas mal de temps que je suis garçon, mais il n'y a pas longtemps que je suis garçon... de café.

TRICOCHÉ, lui donnant une poussée.

Ah ! farceur !...

LE DUC.

Monsieur !.....

TRICOCHÉ, se levant.

Tu as de l'esprit...

LE DUC.

Mon Dieu, monsieur...

TRICOCHÉ.

Si fait, t'en as pas l'air, mais t'en as... Veux-tu prendre avec nous...?



LE DUC, regardant les carafons.

De ça ?...

TRICOCHÉ.

Dame !...

LE DUC, avec dignité.

Je vous remercie.

TRICOCHÉ.

De la fierté ?

LE DUC.

Non, mais certaines habitudes d'élégance.

Il retourne au comptoir.

TRICOCHÉ.

Le fait est que t'as l'air maniéré...

LE DUC, à Bernardine qui dévore des biscuits de Reims.

Tiens ? qu'est-ce que vous faites donc là ?...

BERNARDINE.

Au milieu de tout ça nous n'avons pas diné, et je meurs de faim.

LE DUC.

Moi aussi.

Il se met à manger des biscuits.

PREMIER HOMME, bas à Tricoche.

Et nous ne sommes que trois pour faire la chose...

TRICOCHÉ, bas.

C'est pas assez ?...

PREMIER HOMME, bas.

C'est pas trop... Dans une affaire comme celle-là, un homme de plus, ça n'aurait pas été du luxe.

Les joueurs de piquet font un mouvement, la femme se réveille.

TRICOCHÉ, bas.

Un homme de plus, il n'y en a pas... Hein ! Ils remuent là-bas... ils vont s'en aller... Attention. Toi, tu éteindras le gaz, et toi tu te jetteras sur...

Les deux hommes ont retroussé leurs manches et se sont levés à demi.

PREMIER JOUEUR.

Encore une, monsieur Turlin, encore une...

DEUXIÈME JOUEUR.

Il est neuf heures, monsieur Coquart.

## ACTE QUATRIÈME

103

PREMIER JOUEUR.

La dernière...

DEUXIÈME JOUEUR.

Allons, soit.

Ils se remettent à jouer ; la femme se rassied et se rendort.

PREMIER HOMME, se rasseyant, bas.

Pas de chance, ils ne s'en vont pas...

TRICOCHÉ, bas.

Faisons quelque chose en attendant. (Haut.) Qu'est-ce qui veut faire un billard ?

## SCÈNE V

LES MÊMES, CACOLET, également en voyou et bossu. — Mélodrame à l'orchestre pour l'entrée de Cacolet.

CACOLET, paraissant brusquement.

Moi !...

TRICOCHÉ.

Qui qu'a dit ça ?

CACOLET, descendant.

Moi ! Vous voulez faire un billard ! faisons un billard... faisons deux billards... faisons trois billards... Je l'ai dit à Augustine... Rentreras-tu de bonne heure ? qu'elle m'a dit. J'y ai dit : Oui... j'entrerai de bonne heure, si je ne trouve pas à faire un billard... mais si je trouve à faire un billard...

TRICOCHÉ.

Alors... ça va ?...

CACOLET.

Ça va...

TRICOCHÉ.

Qué que nous jouons ?...

Ils vont prendre des queues.

CACOLET.

Voulez-vous 50 centimes ?

TRICOCHÉ.

Et les frais ?...

CACOLET.

Et les frais. Garçon ! les billes.

Il cogne par terre avec une queue ; Tricoche, même jeu.

TRICOCHÉ \*.

Garçon, les billes !

LE DUC.

Mais voulez-vous bien vous taire ? on se croirait à l'estaminet...  
Que désirent ces messieurs ?

TRICOCHÉ.

Les billes, on vous dit.

LE DUC.

Les billes ?

CACOLET.

Oui, les billes.

LE DUC.

Les billes... C'est que, je vais vous dire, messieurs, je suis  
nouveau dans la maison et je ne sais pas où elles sont, les billes...

LE PREMIER HOMME.

Dans le comptoir en bas.

TRICOCHÉ.

Attends, je vas les prendre.

Il s'approche du comptoir.

BERNARDINE, épouvantée.

Émile ! Émile !

LE DUC, arrêtant Tricoche.

Non, non, c'est inutile, je vais moi-même...

Il cherche sous le comptoir.

BERNARDINE, se levant dans le comptoir.

Mon Dieu ! Émile, que vous êtes maladroit !

LE DUC.

Ah ! les voilà ! (Il met les billes sur le billard.) les voilà, messieurs,  
les voilà...

Tricoche prend une queue et joue pour se faire la main.

CACOLET.

Garçon, une gomme...

LE DUC.

Une gomme ?...

\* Les hommes, Tricoche, Cacolet, le duc, Bernardine

CACOLET.

Oui, une gomme.

LE DUC.

C'est que je ne sais pas ce que c'est qu'une gomme...

CACOLET, bas, avec sa voix naturelle.

Donnez-moi ce que vous voudrez et ouvrez l'œil...

LE DUC, le reconnaissant, bas.

Monsieur Cacolet !...

CACOLET, bas.

Chut !

LE DUC, à part.

Allons, bon ! il va encore se passer quelque chose.

Il sert Cacolet sur une table éloignée de la table de Tricoche.

TRICOCHE.

Après vous...

CACOLET.

Plus souvent...

TRICOCHE.

C'est donc par obéissance.

CACOLET.

Des bêtises...

TRICOCHE.

Alors je commence.

Ils se font une espèce de salut avec leurs queues et se mettent à jouer.

CACOLET, après le coup.

Ah ! vous connaissez le billard ?

TRICOCHE.

Parole d'honneur, non...

[LE DUC, à Bernardine, il est accoudé sur le comptoir.

Nous jouons mieux que cela au club. On a beau dire, il n'y a que les hautes classes...

CACOLET.

Je vous préviens que les bandes ne rendent pas.

LE DUC, s'approchant du billard.

Moi, à votre place, je prendrais la bille à gauche, je décrirais un angle de quarante-cinq degrés, et je ramènerais la rouge...

TRICOCHÉ.

Dis donc, toi, à quelle heure qu'on te couche ? Vas donc voir là-bas si j'y suis...

CACOLET.

Il est indiscret, ce garçon-là... ça n'a pas d'éducation...

TRICOCHÉ, cessant de jouer.

C'est drôle, plus je vous regarde, plus il me semble que je vous ai déjà vu.

CACOLET.

Dame, vous savez, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas... vous me direz...

Il montre sa bosse.

TRICOCHÉ.

C'est à vous ça ?

CACOLET.

C'est pas à ma laitière, bien sûr.

TRICOCHÉ.

Certainement, je vous ai déjà vu quelque part.

CACOLET.

Ça ne m'étonnerait pas, parce que j'y vas quelquefois.

TRICOCHÉ.

Non, c'est pas là, mais où ça ?

CACOLET.

C'est peut-être au dernier bal de la préfecture. Ils se séparent et vont chacun boire à leur table.

LE PREMIER HOMME, bas à Tricoche.

Dis donc, il est bien cet homme-là...

TRICOCHÉ, bas.

Il n'est pas mal...

LE PREMIER HOMME, bas.

Tu devrais lui proposer de nous donner un coup de main...

TRICOCHÉ, bas.

C'est une idée, je m'en vais le tâter. (Haut.) Dis donc, Lagardère, qu'est-ce que vous faites de votre état ?

CACOLET.

Moi, je fais rien.

TRICOCHÉ.

C'est un bon état ; ça vous rapporte-t-il d' quoi mettre quelque chose de côté ?

C A C O L E T.

Oh ! non, je joins les deux bouts ; c'est pas que je sois dépensier... moi... à part ma toilette... je vivrais presque avec rien... mais il y a les femmes !

T R I C O C H E.

Elles vous coûtent de l'argent ?

C A C O L E T.

Ne m'en parlez pas.

T R I C O C H E.

J' l'aurais pas cru.

C A C O L E T.

Ah ! si je voulais !... mais non, je pourrais pas, non... je pourrais pas aimer une dame à qui je ne donnerais pas d'argent.

T R I C O C H E.

Alors vous devez en avoir quelquefois besoin d'argent ?

C A C O L E T.

Ça m'arrive.

T R I C O C H E.

Eh bien ! si on vous proposait quelque chose où il y en aurait à gagner ?

C A C O L E T.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? ça dépendrait de la proposition et puis de ce qu'il y aurait à gagner.

T R I C O C H E.

Eh bien ! si, au lieu de jouer cinquante centimes, je vous proposais de jouer vingt francs ?... (Au duc qui s'approche.) Veux-tu t'en aller voir là-bas si j'y suis, grand faignant !... ça se met garçon de café !...

C A C O L E T.

Au lieu de s'occuper d'agriculture... (A Tricoche.) Vingt francs que vous dites ?

T R I C O C H E,

Et je promettrais bien volontiers de les perdre... j'ai pas d'amour-propre, moi... j' promettrais volontiers de les perdre si vous promettiez, vous, de me rendre un service.

C A C O L E T.

Qué service ?

Le duc, s'étant approché pour écouter, reçoit un grand coup de pied de Tricoche.

LE DUC, humilié.

Devant Bernardine!...

TRICOCHÉ.

Je ne l'ai pas raté. (A Cacolet.) Voilà ce que c'est : ces bourgeois qui sont là...

CACOLET.

Les vieux?...

TRICOCHÉ.

Ils vont s'en aller... quand ils seront partis... faudrait, toi... sauter sur le garçon à seule fin de l'empêcher de bouger pendant que nous ferons...

CACOLET, vivement.

Pendant que vous ferez?...

TRICOCHÉ.

Ce que nous avons à faire... Ça va-t-il?

CACOLET.

Vingt francs, vous avez dit?...

TRICOCHÉ.

Oui, vingt francs.

CACOLET.

En or, ou en billets?...

TRICOCHÉ.

En or...

CACOLET.

Faites-les voir...

TRICOCHÉ.

Les v'là; ça va-t-il?

CACOLET.

Ça va.

Les deux joueurs de piquet et la femme se lèvent.

TRICOCHÉ, bas.

Pour le coup, ils s'en vont.

PREMIER JOUEUR.

J'ai perdu, c'est moi qui paye.

Les joueurs et la femme sortent du café.

CACOLET, bas au duc.

Empoignez-moi une queue de billard sans avoir l'air.

Le duc prend une queue et se met à monter la garde devant le comptoir.

LE DUC.

Hein?...

CACOLET, bas.

Et tenez-vous près de madame pour la défendre... dans une minute ça va chauffer...

TRICOCHÉ.

Y sommes-nous ?

Musique à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.

CACOLET.

J'y suis, tu vas voir comme j'y suis.

— Pendant que Tricoche éteint le bec de gaz placé au-dessus du billard, Cacolet saute sur lui. — Courte lutte. — Tricoche renverse Cacolet sur le bord du billard et fait sauter sa perruque.

TRICOCHÉ.

Eh bien, Cacolet, cette fois-ci y es-tu ?

PREMIER HOMME, entrant.

La femme est emballée.

Il sort.

TRICOCHÉ.

Je t'avais bien dit que je retrouverais madame Vander Pouf... Je la tiens et je la ramène chez son mari. Bonsoir... Tiens, v'là les vingt francs, tu payeras les frais.

Il sort à gauche.

LE DUC.

Monsieur Cacolet.

CACOLET, au duc.

Taisez-vous donc, il se fiche dedans !... il enlève Bombance!...



---

## ACTE CINQUIÈME

---

A Ville-d'Avray, chez Vander Pouf. — Un salon. Les lampes sont allumées.  
Canapé à gauche. Table au milieu.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

TRICOCHÉ, en sir Richard Burlington, UN DOMESTIQUE.

TRICOCHÉ, entrant par le fond, accent anglais.

M. Vander Pouf, s'il vous plait ?...

LE DOMESTIQUE.

Il est là, en train de dîner avec un Turc.

Éclats de rire.

TRICOCHÉ.

Ils étaient d'une grande gaieté, il me semble.

LE DOMESTIQUE.

Ils sont très-gais...

TRICOCHÉ.

Voulez-vous avoir l'extrême obligeance de dire à M. Vander Pouf que sir Richard Burlington désire lui parler ?

LE DOMESTIQUE.

Je vais lui dire.

### SCÈNE II

TRICOCHÉ, VANDER POUF.

TRICOCHÉ.

5,000 francs d'avance, 5,000 francs après livraison, j'ai encore  
5,000 francs à toucher...

VANDER POUF, sur la porte\*.

Oscar Pacha est enchanté, il dîne avec Bombance, et il se figure qu'il dîne avec ma femme. (Rires.) J'aurai l'emprunt turc... je l'aurai certainement. Ah ! sir Richard Burlington...

TRICOCHÉ.

Monsieur Vander Pouf.

VANDER POUF.

Je suis enchanté de vous voir...

TRICOCHÉ.

Et moi, je l'étais aussi. Savez-vous pourquoi je venais?...

VANDER POUF.

Je m'en doute. Je vais vous chercher vos 5,000 francs ; cependant, si je voulais ne pas payer...

TRICOCHÉ.

Si vous vouliez ne pas payer...

VANDER POUF.

J'aurais un motif...

TRICOCHÉ.

Que voulez-vous dire?

VANDER POUF.

Monsieur Tricoche s'était engagé à me ramener ma femme..

TRICOCHÉ.

Eh bien ? est-ce qu'il y avait une heure, des hommes à M. Tricoche ne vous ont pas....

VANDER POUF.

Ces hommes m'ont ramené une femme... mais ce n'était pas ma femme...

TRICOCHÉ.

Ce n'était pas votre femme !...

VANDER POUF.

Oui, mais ça ne fait rien... je ne vous accuse pas... ce n'est pas votre faute... c'est là mienne. Imaginez-vous... c'est très-drôle... c'est peut-être parce que j'ai bu du vin de champagne que je trouve ça drôle... Mais enfin, j'avais cru donner à monsieur Tricoche une photographie de ma femme, et je lui avais donné une photographie de M<sup>lle</sup> Bombance.

\* Vander Pouf, Tricoche.

TRICOCHÉ.

Comment la photographie était celle de...

VANDER POUF.

Alors, vous n'avez ramené M<sup>lle</sup> Bombance.

TRICOCHÉ.

On ne pouvait pas vous en ramener une autre...

VANDER POUF.

Je n'ai rien à dire, et d'ailleurs, entre nous, ça a bien tourné...

TRICOCHÉ.

Comment ?

VANDER POUF.

Oui, très-bien... Vous ne pouvez pas comprendre, mais moi, je me comprends. Je vais vous chercher vos 5,000 francs...

Il sort.

### SCÈNE III

TRICOCHÉ, seul.

Ainsi, c'est M<sup>lle</sup> Bombance que j'ai ramenée ; évidemment il n'y a pas de ma faute..... puisqu'il m'avait donné la photographie de... mais Cacolet doit bien rire et ça me vexe...

Cacolet arrive en domestique portant un plateau sur lequel il y a des carafons et des petits verres.

### SCÈNE IV

TRICOCHÉ, CACOLET.

CACOLET, prenant le plateau sur la table du milieu.

Cacolet n'a pas le temps de rire.

TRICOCHÉ.

Toi ici!... Tu viens te ficher de moi...

CACOLET.

Pas du tout, je viens te proposer une nouvelle affaire.

\* Cacolet, Tricoche.

TRICOCHÉ.

Une affaire avec toi!... jamais de la vie!... (Changeant de ton et se rapprochant.) Quelle affaire?...

CACOLET.

Madame Vander Pouf voudrait rentrer chez son mari.

TRICOCHÉ.

Eh bien, qu'elle y rentre...

CACOLET.

Oui, mais elle voudrait y rentrer la tête haute...

TRICOCHÉ.

Ça, c'est difficile.

CACOLET.

Il faudrait prouver que madame Vander Pouf est tout à fait innocente...

TRICOCHÉ.

Hum!...

CACOLET.

La vérité, c'est qu'elle l'est.

TRICOCHÉ.

Allons donc!

CACOLET.

Parole! Le duc Émile n'a pas obtenu ça...

TRICOCHÉ.

Un jocrisse... alors...

CACOLET.

Je ne les ai pas quittés...

TRICOCHÉ.

C'est fort; mais jamais le mari ne voudra croire...

CACOLET.

Il croira si nous trouvons un moyen... Veux-tu chercher avec moi?...

TRICOCHÉ.

Jamais de la vie! je te l'ai déjà dit...

CACOLET.

Le duc Émile donne 20,000 francs.

TRICOCHÉ, ébranlé.

20,000 francs?

CACOLET.

Oui...

TRICOCHÉ.

Il faudrait trouver...

CACOLET.

Et si nous cherchons tous les deux nous trouverons...

TRICOCHÉ, ému.

Cacolet!

CACOLET, ému.

Tricoche!

TRICOCHÉ.

Mon ami!

CACOLET.

Mon vieux camarade!...

TRICOCHÉ.

C'est bien, ce que tu fais là!... Où est-elle, madame Vander Pouf?...

CACOLET \*, remontant et passant à droite.

Elle est là, dans une voiture.

TRICOCHÉ.

As-tu un commencement d'idée, toi?

CACOLET, cherchant.

Le mari est là avec Fanny Bombance...

TRICOCHÉ.

Une maîtresse dans le domicile conjugal!... On pourrait organiser un scandale...

CACOLET.

Va pour le scandale! nous verrons ce que cela amènera.

TRICOCHÉ.

Le mari... chut...

## SCÈNE V

LES MÊMES, VANDER POUF, puis BOMBANCE.

VANDER POUF.

Qu'est-ce que ce domestique?

\* Tricoche, Cacolet.

TRICOCHÉ, reprenant l'accent anglais.

C'était mon domestique...

VANDER POUF.

Voilà vos 5,000 francs.

TRICOCHÉ.

Merci! Mais M. Tricoche sera désolé de ne pas vous avoir ramené la vraie...

VANDER POUF.

Je ne vous en veux pas, au contraire, il vaut mieux, pour moi, que vous vous soyez trompé... Allons, au revoir.

TRICOCHÉ.

Bonsoir, monsieur Vander Pouf... Allons, William, venez, venez tout de suite.

Ils sortent tous les deux.

VANDER POUF.

Ça me coûte 10,000 francs, mais je ne les regrette pas...

## SCÈNE VI

VANDER POUF, BOMBANCE, OSCAR PACHA \*.

OSCAR PACHA et BOMBANCE, paraissent à gauche sur le seuil de la porte.  
Ils sont très-gais.

OSCAR PACHA ET BOMBANCE.

Eh! Vander!...

VANDER POUF.

Eh bien! quoi?

OSCAR PACHA.

Vous aurez l'emprunt turc!

VANDER POUF.

J'y compte bien...

BOMBANCE, descendant en scène, à Vander Pouf.

Il est très-gentil votre Turc...

OSCAR PACHA.

Vous aurez l'emprunt turc!... seulement, écoutez un peu...

VANDER POUF.

Je vous écoute...

\* Bombance, Oscar Pacha, Vander Pouf.

OSCAR PACHA.

Non pas ici... là-bas...

Ils vont à droite.

VANDER POUF.

Où vous voudrez...

OSCAR PACHA.

Votre femme est charmante.

VANDER POUF.

N'est-ce pas?...

OSCAR PACHA.

Mais il y a une chose que je ne m'explique pas...

VANDER POUF.

Laquelle?

OSCAR PACHA.

Pourquoi, pendant si longtemps, a-t-elle refusé de me recevoir?

VANDER POUF.

La timidité.

OSCAR PACHA.

Ah! elle est...

VANDER POUF.

Horriblement!...

OSCAR PACHA.

Qu'est-ce que ce serait donc, bon Dieu! si elle ne l'était pas?....

VANDER POUF.

Dites donc, Excellence, si nous signions ce petit traité.

OSCAR PACHA va à la table.

Quand vous voudrez!.. Où faut-il signer?...

VANDER POUF.

Tenez, là... là... et puis là...

OSCAR PACHA.

Bien... bien.. où vous voudrez, Vander, je signerai où vous voudrez...

Il s'assied et se met à signer et parapher le traité.

VANDER POUF, à part

Ce n'est peut-être pas très-délicat de faire signer un homme qui est dans cet état-là... mais en affaire!

BOMBANCE, venant à Vander Pouf.

Qu'est-ce que j'aurai sur l'emprunt turc, moi?

ACTE CINQUIÈME

117

VANDER POUF, bas à Bombance.

Je payerai tes dettes.

BOMBANGE, bas.

A la bonne heure...

OSCAR PACHA, se levant.

C'est fait.. j'ai signé partout...

VANDER POUF.

Donnez, Excellence.

OSCAR PACHA.

Voici.. voici.. (Allant à Bombance.) Vous êtes un ange.

Il la fait asseoir près de lui sur le canapé et se met à lui baiser les mains.

VANDER POUF, examinant le traité.

Parfaitement en règle. (Les regardant.) Ça a très-bien tourné... jamais madame Vander Pouf n'aurait pu en faire autant que ça, je ne l'aurais pas toléré... Excellence.

OSCAR PACHA.

Plâit-il ?..

VANDER POUF.

A votre tour, écoutez-moi..

OSCAR PACHA.

Je vous écoute.

VANDER POUF.

Non pas ici... là-bas...

OSCAR PACHA.

Où vous voudrez.

I's viennent à droite.

VANDER POUF.

Savez-vous ce que vous feriez, si vous étiez bien gentil ?

OSCAR PACHA.

Non...

VANDER POUF.

Ma femme a envie de retourner à Paris. N'est-ce pas, chère amie, que vous avez envie de retourner à Paris ?

BOMBANGE.

Mais oui, je veux bien... (A part.) Tout ce qu'on voudra puisqu'on paye mes dettes.

VANDER POUF.

Et si vous étiez bien gentil, vous la reconduiriez.

OSCAR PACHA, stupéfait.

Hé...



VANDER POUF.

Vous la reconduiriez... j'ai bien dit...

OSCAR, PACHA.

Je n'osais pas vous le demander.

VANDER POUF.

Vous aviez tort.

OSCAR PACHA, à Bombance.

Quand vous voudrez, madame, nous partirons.

BOMBANCE, se levant.

Partons! mon Turc...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Il y a là une femme, madame Boquet, qui réclame sa fille...

BOMBANCE, très-étonnée.

Maman!...

VANDER POUF.

Faites entrer!...

## SCÈNE VII

LES MÊMES, TRICOCHÉ, dans le costume de madame Boquet,  
puis CACOLET.

TRICOCHÉ, allant à Bombance.

Ma fille! ma fille! où est-elle?... (Prenant Bombance dans ses bras.)  
Ah! la voici... mon enfant! mon enfant!

Il l'embrasse avec passion.

BOMBANCE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?...

TRICOCHÉ, bas.

Dites comme moi, Hippolyte rentrera à votre service.

BOMBANCE, bas.

Hippolyte! le domestique qui fait les avances?

TRICOCHÉ.

Oui... (Haut.) Mon enfant!

Il recommence à l'embrasser.

BOMBANCE.

Ah bien! alors, tout ce que vous voudrez. (Haut.) Ma mère! ma mère!...

TRICOCHÉ \*

Mon enfant ! mon enfant ! (Allant à Vander Pouf.) C'est toi, brigand, qui l'as fait enlever.

VANDER POUF.

Madame !...

TRICOCHÉ.

Mais il t'en cuira !... J'ai amené mon homme d'affaires... Où est mon homme d'affaires ?

CACOLET, entrant.

Me voici ! madame Boquet, me voici !

TRICOCHÉ, montrant Vander Pouf à Cacolet.

Le voilà, le brigand ! Tiens, regarde, comme il a une tête à ça... et tu lui en fourreras, n'est-ce pas, mon chéri... tu lui en fourreras...

CACOLET.

Vous pouvez être tranquille, madame Boquet, je lui en fourrerai...

VANDER POUF.

Mais, monsieur...

CACOLET.

Vous me laisserez verbaliser, monsieur, vous me laisserez verbaliser...

VANDER POUF.

Comme il vous plaira...

TRICOCHÉ, il installe Cacolet à la table.

Installez-vous... voilà tout ce qu'il vous faut pour écrire... \*\* et vous, monsieur le Turc vous serez témoin... C'est ma fille, Turc... c'est ma fille et c'est une colombe...

VANDER POUF.

Excellence, je vous demande pardon, vous ne devez pas comprendre...

OSCAR PACHA.

Si fait, si fait... je comprends très-bien... c'est votre belle-mère... On m'a dit qu'à Paris elles étaient toutes comme ça...

VANDER POUF, se rendant.

Mais non, madame n'est pas...

\* Bombance, Oscar Pacha, Vander Pouf.

\*\* Bombance, Oscar Pacha, Cacolet, Tricoche, Vander Pouf.

TRICOCHÉ, à Cacolet.

Y es-tu, mon chéri? (A Vander Pouf). Tu vas voir, brigand! (A Cacolet.) Y es-tu pour recevoir ma plainte?...

CACOLET.

J'y suis (A Vander Pouf), et je t'en fourre du papier timbré, et je t'en fourre... Et vous savez, monsieur, que ça coûte maintenant deux fois plus cher qu'autrefois... (A Tricoche.) De quoi vous plaignez-vous, madame Boquet?

TRICOCHÉ.

Je l'accuse d'avoir fait enlever ma fille, mon enfant... ma pauvre enfant, c'est une colombe... Monsieur le Turc, c'est une colombe...

VANDER POUF, entraînant Cacolet à droite.

Je voudrais vous dire deux mots en particulier...

TRICOCHÉ, s'élançant sur Cacolet et le prenant dans ses bras.

Je m'y oppose! je m'y oppose!... Je le connais, on va me le corrompre... Ne te laisse pas séduire, rends-nous justice à nous; ma fille ira te remercier... N'est-ce pas, Fanny, tu iras remercier monsieur?

BOMBANCE, passant près de Tricoche.

Certainement, maman...

VANDER POUF à Cacolet.

Voyons, monsieur, vous ne me ferez pas croire que c'est sérieux.

TRICOCHÉ.

On veut me le corrompre!... on veut me le corrompre!... Je le connais... pour quarante sous on en fera tout ce qu'on voudra...

Fanny Bombance emmène Tricoche et essaye de le calmer.

VANDER POUF, à Cacolet.

C'est une comédie tout cela!... il y a un dessous de cartes..

CACOLET.

Oui, il y en a un...

VANDER POUF.

A la bonne heure!...

CACOLET.

J'agis au nom de madame Vander Pouf... elle tient à faire constater la présence de cette demoiselle dans le domicile conjugal.

TRICOCHÉ, à Oscar Pacha et à Bombance.

On va me le corrompre...

VANDER POUF.\*

Et pourquoi cela ?

CACOLET.

Afin de vous offrir un marché.

VANDER POUF.

Lequel ?

CACOLET.

Elle ne fera pas d'éclat, à la condition que vous la recevrez ici et que, de votre côté, vous ne lui reprocherez rien... D'abord, vous n'avez rien à lui reprocher...

VANDER POUF.

Quant à ça, je le sais... et je vous dirai comment tout à l'heure...

CACOLET.

Alors vous consentez à la recevoir ?

VANDER POUF.

Certainement.

TRICOCHÉ.

Ça y est ! Il est corrompu !...

CACOLET, allant au fond.

Venez, madame, venez.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, BERNARDINE, LE DUC portant toujours le portrait\*\*.

BERNARDINE.

Mon ami !...

VANDER POUF.

Entrez, entrez... (Voyant le duc, il se scandalise.) Vous, monsieur, je ne m'attendais pas...

BERNARDINE.

C'est moi qui l'ai ramené, parce que je tenais à lui faire redire devant tous le serment que j'ai exigé de lui avant de partir...

\* Bombance. Oscar Pacha, Tricoche, Cacolet, Vander Pouf.

\*\* Oscar Pacha, Bernardine, Tricoche, Cacolet, Vander Pouf, le duc.

LE DUC.

Allons bon, il faut encore que je...

TOUS.

Dites... dites...

LE DUC, piteusement.

Eh bien, j'ai juré...

BERNARDINE.

Que dans quelque situation que pût nous jeter cette aventure....

LE DUC.

Je serais pour vous un frère, vous seriez pour moi une sœur...

VANDER POUF.

Et ce serment, vous l'avez tenu?

BERNARDINE.

Il l'a tenu...

VANDER POUF, riant.

Pauvre duc !...

LE DUC, à part.

Jusqu'au mari qui se moque de moi...

BERNARDINE.

Je puis vous prouver, mon ami...

VANDER POUF.

C'est inutile, j'ai déjà une preuve.

BERNARDINE.

Laquelle?...

VANDER POUF.

Tout à l'heure j'ai entendu une certaine conversation entre sir Richard Burlington et son domestique.

TRICOCHÉ ET CACOLET, à part.

Aïe.

VANDER POUF.

Et ce sir Richard Burlington, par parenthèse, il n'est pas fort; car au lieu de lui donner cinq billets de mille francs que je lui devais, je lui ai donné cinq chiffons de papier; il ne s'en est pas aperçu.

TRICOCHÉ, relevant brusquement ses jupes et fouillant dans son pantalon.

Par exemple !...

VANDER POUF, riant.

Eh bien, madame Boquet, ce sont les culottes de M. Boquet que vous portez là !...

CACOLET, à part.

Nous sommes pris...

VANDER POUF.

Votre serviteur, monsieur Cacolet. Vous aviez promis à M. le duc de prouver l'innocence de ma femme et vous l'avez prouvée... Par conséquent, duc, donnez 20,000 fr.

TOUS.

Donnez 20,000 fr.

LE DUC.

20,000 fr. Ah ! très-bien... voilà !... voilà !...

Il donne les 20,000 francs et ensuite secoue le portefeuille qui est entièrement vide.

OSCAR PACHA, à Vander Pouf.

Ah çà ! mais vous avez donc deux femmes ?

VANDER POUF.

Oui, j'en ai une pour les emprunts... et une autre... Vous m'en voulez ?...

OSCAR PACHA.

Pas du tout... j'en serai quitte pour vous proposer une nouvelle affaire... voilà tout.

TRICOCHÉ, venant sur le devant de la scène avec Cacolet.

Cacolet !

CACOLET.

Tricoche !

TRICOCHÉ.

Nous voilà riches.

CACOLET.

Et nous ne nous séparerons plus maintenant.

Mélodrame à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.

TRICOCHÉ.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter le bonsoir à la société... Mais avant de partir, s'il y avait quelque personne qui se trouve dans un des cas indiqués par le prospectus...

CACOLET.

Venez rue de la Vieille-Estrapade...

TRICOCHÉ.

S'adresser à l'agence Tricoche et Cacolet.

CACOLET.

Et s'il s'agit de quelque chose de délicat, demandez Tricoche...

TRICOCHÉ.

Non! non!... demandez Cacolet...

FIN





